LA

FRONDE A BORDEAUX

SCÈNES HISTORIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand la fronde avait été défaite au cœur du royaume dans la personne même de Condé (1), comment se serait-elle soutenue dans un coin du midi, privée de son chef, successivement resserrée dans une seule ville, et ayant contre elle la moitié des forces de la monarchie et la politique astucieuse et hardie de Mazarin? La Guienne devait suivre inévitablement le sort de la capitale; il faut même admirer qu'elle se soit si longtemps défendue. Condé, en la quittant, ne lui avait demandé que d'attendre les succès qu'il allait chercher, et, même après qu'il avait été contraint de sortir de France et de se retirer dans la Flandre espagnole, la Guienne avait encore les armes à la main. La fronde était condamnée à succomber à Bordeaux, comme elle avait fait à Paris : elle y parcourut le même cercle de chimériques espérances, de succès éphémères, de honteuses dissensions, d'agitations effrénées, de crimes impuissans. Le prince de Conti figure assez bien le duc d'Orléans avec sa petite cour de beaux esprits intrigans et corrompus. Le parti des princes tombe bien vite aux mains d'une faction populaire qui domine le parlement et l'hôtel de ville, renouvelle et surpasse les tristes scènes

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes*, les livraisons du 1er et du 15 mars 1859, *la Fin de la Fronde à Paris*.

du 4 juillet 1652 à Paris (1). On s'efforce de remuer les passions des protestans, on fait appel à la calviniste Angleterre comme à la catholique Espagne, on lève des troupes en Irlande et on mendie l'alliance de Cromwell, on descend jusqu'à flatter le fantôme de la république. Tout échoue, grâce à Dieu; l'étoile de la France et de la royauté l'emporte. Condé est vaincu une seconde et dernière fois, et sa sœur, abandonnée par toute espérance humaine, ne trouve d'asile qu'au pied de la croix.

I.

Revenons sur nos pas, et reconnaissons dans quel état Condé avait mis et laissé en Guienne les affaires de la fronde, afin de bien comprendre ce qu'après lui elles pouvaient devenir.

Condé était parti de Bourges le 16 septembre 1651 pour aller prendre possession du nouveau gouvernement contre lequel il venait d'échanger la Bourgogne en retenant le Berri. Passant auprès de Jarnac, il voulut voir la place où, près d'un siècle auparavant, le 13 mars 1569, avait trouvé la mort le premier prince de son nom, Louis de Bourbon, engagé dans une entreprise fort semblable à celle qu'il allait tenter. Pendant qu'il parcourait à cheval ce funeste champ de bataille, son épée, s'échappant de son baudrier, tomba par terre (2). Sans s'arrêter à ce mauvais présage, Condé poursuivit sa route, et arriva à Bordeaux le 22 septembre. Il y fut reçu avec d'unanimes transports de joie. C'était lui qui naguère, en 1648 et 1649, tout-puissant auprès de la reine et de Mazarin, avait défendu la cause de la Guienne dans ses démêlés avec son impérieux gouverneur, le duc d'Épernon : de là sa popularité dans toute la province, l'indignation qu'y avait excitée son emprisonnement inattendu, et l'énergique prise d'armes de 1650. Cette première chaleur n'était point éteinte, et elle se réveilla avec force lorsqu'il fut nommé gouverneur de Guienne, et qu'il vint demander asile à Bordeaux, lui et toute sa famille, sa femme Claire-Clémence de Maillé-Brézé, son fils le duc d'Enghien, sa sœur Mme de Longueville, et ses deux amis le duc de Nemours et le duc de La Rochefoucauld, qu'accompagnait son fils, le jeune Marsillac. Ses malheurs et sa gloire lui donnaient tous les cœurs, et il ne rencontra partout qu'enthousiasme et dévouement. Le parlement adressa au roi une longue remontrance (3) sur le mal qu'on faisait à la monar-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1859, p. 206.

(2) Priolo, *de Rebus Gallicis*, lib. VI, p. 63 et 64 de l'édition in-4° de 1665.

(3) Cette remontrance est dans l'*Histoire de la ville de Bordeaux*, par dom Devienne, Bordeaux, in-4°, 1771, p. 439.

chie en persécutant un prince du sang qui avait rendu de si grands services à l'état, et il envoya cette remontrance à tous les parlemens du royaume en leur demandant de s'unir à lui dans une si bonne cause. L'alliance du parlement de Bordeaux et de celui de Paris devint si intime que le président Viole, l'émule du fameux président Broussel, étant venu rejoindre Condé à Bordeaux, prit place au parlement de cette ville immédiatement après le doyen (1). Le premier président Du Bernet, qui en 1650 s'était montré si attaché à la cour et qui correspondait encore avec elle, fut écarté de nouveau; il se retira à Limoges, où il mourut, et on lui substitua le président d'Affis, dévoué à la fronde et à Condé (2). Les choses même allèrent si loin que, dans l'ardeur méridionale qui échauffait alors toutes les têtes, plusieurs membres du parlement offrirent à Condé de le proclamer duc de Guienne; mais le prince repoussa avec colère cette déloyale proposition (3).

Du reste il ne se faisait pas, il ne s'était jamais fait illusion sur les difficultés d'une telle entreprise, et il ne s'était pas jeté de gaieté de cœur dans la guerre civile. Ses propres passions l'y portaient, l'amer souvenir de sa prison, les rêves qui avaient assiégé son esprit dans cette longue solitude, sa hauteur et son impatience, la conscience de sa force, les promesses en apparence si sûres du duc de Bouillon et de tant d'autres. En même temps, son bon sens, sa loyauté, l'instinct mal étouffé du devoir et son aversion innée pour tout ce qui ressemblait au désordre le retenaient, et dans ce combat longtemps douteux entre ses divers sentimens, ce fut sa famille et ses amis qui l'entraînèrent. Il faut bien le reconnaître : plus que personne en 1651, d'abord à Saint-Maur, puis à Chantilly, Mme de Longueville poussa son frère à se déclarer contre la cour, et c'est elle qui, dans une délibération suprême, secondée par le prince de Conti et par La Rochefoucauld, opina pour la guerre avec le plus de véhémence. Condé, en finissant par céder, leur adressa, dit-on, à tous les trois ces paroles mémorables : « Vous me jetez dans un étrange parti, dont vous vous lasserez plus tôt que moi, et où vous m'abandonnerez (4). » Il disait vrai pour Conti et peut-être aussi pour La Rochefoucauld; mais nous verrons si Mme de Longueville abandonna jamais les intérêts de son frère, si elle ne partagea pas fidèlement ses adversités, et si pendant tout son exil elle reparut

(1) *Mémoires* de Lenet, édit. de M. A. Champollion, p. 527, dans la collection Michaud.
(2) Devienne, *Histoire*, etc., p. 446.
(3) Lenet, *Mémoires*, p. 527.
(4) C'est la duchesse de Nemours, l'ennemie déclarée de Mme de Longueville, qui rapporte cette scène fort vraisemblable et ces paroles un peu suspectes. — *Mémoires*, édit. d'Amsterdam, 1738, p. 134.

une seule fois à la cour et dans ces salons du Palais-Royal et du Louvre, témoins de ses anciens succès, où son esprit et sa beauté lui promettaient de nouveaux triomphes.

A peine arrivé à Bordeaux et au milieu des fêtes qu'on lui prodiguait, Condé reconnut bien vite les dangers qui le menaçaient. Il voyait autour de lui de grands éclats de zèle, sans aucune force effective, et il savait qu'il se préparait contre lui une expédition considérable confiée à un chef résolu et expérimenté, le comte d'Harcourt, de la maison de Lorraine, l'un des meilleurs capitaines de son temps, qui s'était couvert de gloire en Italie, et qui était à ce point dévoué à la cour qu'en 1650 il s'était chargé de conduire lui-même Condé prisonnier de la forteresse de Marcoussis à celle du Havre. Pour faire face à l'orage qui s'avançait, Condé n'avait ni troupes ni argent : jamais il ne s'était vu dans une situation plus critique; jamais aussi il ne déploya une plus grande capacité administrative et militaire.

Il s'empara d'abord sans hésiter des sommes qui se trouvaient dans les caisses publiques, et, pour s'assurer des ressources pécuniaires sans fouler les peuples, il prit une mesure habile : il diminua les contributions de la province et tint fermement la main à leur recouvrement. Avec le premier argent qu'il se procura ainsi, il envoya des commissaires dans tout le pays pour lever des soldats et les diriger à la hâte sur les points qu'il désigna; mais une armée ne s'improvise point, et au bout de plusieurs mois il n'avait encore que des recrues sans armes, sans munitions, sans instruction et sans discipline. Il fit appel à tout ce qu'il avait d'amis parmi les gentilshommes de ces contrées. Il traita avec le vieux maréchal de La Force du côté de Bergerac, avec le marquis de Bourdeilles du côté de Périgueux, avec le prince de Tarente à Taillebourg, avec le comte Du Dognon à La Rochelle. La Force entra ouvertement dans le parti de M. le Prince, mais quelques mois après il mourut à Bergerac à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et son fils aîné ne tarda pas à se mettre en communication avec Mazarin par l'intermédiaire de Turenne, son gendre. Bourdeilles promit beaucoup et ne fit presque rien. Le prince de Tarente, le fils et l'héritier du duc de La Trémoille, tint loyalement ses engagemens; mais, son régiment étant à Dunkerque, il ne voulut se déclarer qu'après avoir rassemblé un peu de monde avec l'argent que lui envoya Condé (1). Du Dognon était venu lui-même à Bordeaux offrir au prince ses vaisseaux et ses soldats, comptant bien que la victoire n'abandonnerait pas ce grand gagneur de batailles, et sous l'expresse condition du bâton de maré-

(1) Voyez les *Mémoires*, trop peu connus et appréciés, d'*Henri Charles de La Trémoille, prince de Tarente*, Liége, in-8°, 1767.

chal de France, que jusque-là il avait en vain sollicité. Il était venu des propositions encore plus pressantes de la part d'un autre personnage, le célèbre duc de Guise, qui, fait prisonnier à Naples par les Espagnols et enfermé au château de Ségovie, écrivit de sa prison à Condé pour le conjurer de l'en faire sortir, s'engageant de la façon la plus formelle, s'il lui devait sa liberté, de la consacrer à son service (1). Condé s'empressa donc de la demander au roi d'Espagne, et il l'obtint non sans peine. Le duc de Guise se rendit à Bordeaux en quittant Ségovie; mais, n'y trouvant déjà plus Condé, et voyant ses affaires en mauvais état, après avoir solennellement renouvelé toutes ses promesses (2), il s'en vint à Paris offrir sa chevaleresque épée à la reine et à Mazarin. Cependant il arriva peu à peu à Condé des divers points de la France des partisans moins illustres et plus fidèles : le comte de Matha et le marquis de Gerzé, gentilshommes d'une tête fort légère, mais d'une bravoure à toute épreuve; le cadet du marquis de Mortemart, le comte de Maure, honnête homme un peu bizarre, frondeur énergique et obstiné; le comte de Guitaut, homme d'esprit et de cœur, particulièrement attaché à M. le Prince, et qui le suivit jusque dans l'exil (3). Mais c'étaient là des officiers sans soldats, et si le comte d'Harcourt se fût hâté davantage, s'il se fût porté rapidement sur Condé, celui-ci se serait bientôt vu bloqué dans Bordeaux et incapable de résister.

Combien n'aurait-il pas désiré avoir sous sa main les vieux régimens de sa maison, formés par ses soins, et qui l'avaient suivi sur tous les champs de bataille! Il les avait laissés à Stenay sous le commandement du comte de Tavannes, et c'était une opération bien difficile à des troupes peu nombreuses de traverser la France tout entière et de se frayer un passage jusqu'au fond de la Guienne. Il pouvait s'en reposer à cet égard sur l'habileté éprouvée de Tavannes; mais il souhaitait ardemment aussi obtenir de l'Espagne qu'elle joignît à ce corps des renforts considérables tirés des Pays-Bas. Pour y réussir, il envoya sur les lieux le duc de Nemours, alors

(1) Lenet, p. 529, donne la lettre même du duc de Guise à Condé du château de Ségovie, le 11 de novembre 1651, avec une *instruction pour le sieur de Taillade, allant de ma part trouver M. le Prince*. Le style de ces deux pièces est un opprobre à la conduite que tint bientôt après le duc de Guise. Voyez ce que nous avons dit de ce personnage dans *la Jeunesse de Madame de Longueville*, ch. III, page 225, etc.

(2) *Déclaration de monseigneur le duc de Guise, faicte à Bordeaux, le 3e du mois courant, sur la jonction de ses intérêts avec ceux de messieurs les princes*. A Paris, jouxte la copie imprimée à Bordeaux, chez Guillaume de la Court, imprimeur du Roi et de monseigneur le Prince, 1652.

(3) Il ne faut pas confondre ce comte de Guitaut avec le comte du même nom de la maison de Comminges, capitaine des gardes de la reine Anne, et qui arrêta Condé au Louvre le 19 janvier 1650. L'ami de Condé appartenait à une autre branche de la même famille originaire d'un petit lieu des Pyrénées appelé Pechpeirou.

à Bordeaux, qui s'acquitta fort bien de cette commission, mais avec d'inévitables lenteurs. C'est à peine si en janvier 1652 Nemours et Tavannes avaient quitté la Flandre, et il leur fallut se réunir aux troupes du duc d'Orléans, conduites par le duc de Beaufort, pour faire tête ensemble à l'armée royale, qui, sous d'Hocquincourt et Turenne, s'avançait vers Paris. En vain Condé réclamait ses soldats, et s'efforçait de faire comprendre au duc d'Orléans, le chef reconnu du parti et avec lequel il venait de traiter (1), quelle faute c'était de tant diviser leurs forces, promettant, si on lui rendait Nemours et Tavannes, de battre d'Harcourt, et de secourir efficacement la capitale, en contraignant le gouvernement royal, résidant à Poitiers, de rappeler toutes les troupes dont il pouvait disposer, afin de couvrir Poitiers et de se défendre lui-même. Mais la jalousie du duc d'Orléans et l'inimitié de Retz n'entendaient pas ménager à Condé un pareil succès, en sorte qu'il se trouvait à Bordeaux avec de mauvaises recrues, dans l'impuissance de rien tenter de grand, tandis que son armée était loin de lui sur les bords de la Loire.

Heureusement il avait de bonne heure envoyé Lenet à Madrid pour y conclure avec l'Espagne un traité qui lui assurât des subsides et des soldats. Ce traité avait été signé le 6 novembre 1651, et même avant qu'on le pût ratifier officiellement, l'habile diplomate avait persuadé à don Luis de Haro, en vertu d'engagemens antérieurs négociés en Flandre par Silleri, de faire entrer dans la Gironde la flotte espagnole qui était toute prête à Saint-Sébastien. En même temps, Condé avait écrit à son ami le comte de Marsin, vice-roi de Catalogne, pour le prier de venir le joindre aussi promptement et avec autant de troupes qu'il pourrait, et Marsin n'avait point hésité. Pour juger équitablement sa conduite, il se faut souvenir qu'il n'était pas Français et qu'il devait tout à Condé. C'est M. le Prince qui en 1649 avait demandé et obtenu pour lui la vice-royauté de Catalogne; aussi, quand on l'arrêta lui-même au Louvre en janvier 1650, on n'avait pas manqué de mettre la main à Barcelone sur son dévoué lieutenant, et pendant toute la prison de l'un on avait tenu l'autre dans la forteresse de Perpignan. Dès que Condé avait été libre, il s'était empressé de délivrer Marsin et de le faire rétablir dans son gouvernement. Il était évident que le ressentiment de la cour allait de nouveau s'étendre sur Marsin, et qu'il avait à choisir entre une prison nouvelle et une prompte fuite. Il prit son parti sur-le-champ; mais, fidèle au devoir militaire jusque dans la défection, il fit venir le lieutenant-général Marguerit, qui commandait sous lui à Barcelone, l'avertit qu'il allait faire dans les en-

(1) Voyez la livraison du 1er mars, p. 192.

virons une reconnaissance de quelques jours, donna toutes les instructions nécessaires à la subsistance des troupes pendant son absence, et marqua soigneusement les divers points où les fortifications de la ville demandaient à être augmentées. Puis, la nuit venue, il partit à onze heures du soir avec plusieurs régimens bien choisis, mais qui pourtant ignoraient ses desseins et croyaient qu'ils allaient tenter une diversion sur les derrières de l'ennemi. Ils s'étonnèrent quand ils virent qu'on leur faisait prendre une route bien différente; cependant ils suivirent leur général, passèrent les Pyrénées avec des fatigues incroyables, et arrivèrent en Guienne, apportant à Condé le précieux renfort de mille fantassins et de trois cents cavaliers (1). D'autre part, le baron de Vateville, pressé par Lenet, entra dans la Gironde avec une flotte composée de huit vaisseaux de guerre (2). Enfin le fameux colonel allemand Balthazar, successivement formé à l'école de Gustave-Adolphe, du grand-duc Bernard et de Gassion, et qui déjà s'était distingué en Catalogne sous le comte d'Harcourt, sous Condé lui-même et sous le maréchal de Schomberg, trouvant que la cour ne le traitait pas assez bien, après avoir inutilement offert ses services à d'Harcourt, comme il nous l'apprend lui-même (3), les offrit à Condé, et au mois de novembre 1651 vint se mettre sous ses ordres. Balthazar était le type achevé de l'officier de fortune, connaissant parfaitement son métier, se battant bien, et même incapable de trahir, tant que dureraient ses engagemens. C'est avec ce peu de forces, et même avant qu'elles fussent rassemblées, que Condé commença la campagne.

Il l'ouvrit par les plus brillans succès. Il établit Vateville et ses Espagnols à Bourg, sur la Gironde, afin de servir de rempart avancé à Bordeaux et de contenir le duc de Saint-Simon, qui commandait pour le roi à Blaye. Il mit à Libourne une petite garnison, sous le commandement du comte de Maure. Ensuite, en moins de quinze jours, il se répandit comme un torrent dans toute la Guienne, dans le Périgord, l'Angoumois et la Saintonge. A sa droite, il se jeta sur Agen et y plaça son frère, le prince de Conti, prit Bergerac et Périgueux, et s'avança jusqu'aux portes d'Angoulême, que gardait le brave et fidèle Montausier. A sa gauche, il s'empara du cours de la Charente, envahit Saintes, Taillebourg, Tonnai-Charente, et conçut un dessein vraiment digne de lui. Il songea à passer dans le gouvernement du comte Du Dognon et à y transporter le théâtre de la guerre. Il eût été là dans une position admirable, appuyé sur La

(1) *Mémoires* de La Rochefoucauld et du colonel Balthazar.

(2) La Rochefoucauld, collection Petitot, t. LII, p. 103.

(3) *Histoire de la guerre de Guyenne*, Cologne, 1694, petit in-12. Nous nous servons de l'excellente édition qu'en vient de donner M. Moreau en 1858, in-12, p. 295.

Rochelle et Brouage, sur les îles de Ré et d'Oleron, et sur une flotte considérable ; il pouvait manœuvrer librement de tous côtés, menacer la cour à Poitiers et donner la main à Nemours et à Tavannes sur la Loire, tandis que Marsin tiendrait ferme à Bordeaux et lui garderait toutes les conquêtes déjà faites. Ce plan hardi et judicieux échoua par l'égoïsme et les honteuses fourberies de Du Dognon. Celui-ci voulait bien promettre et prêter même quelques secours à Condé afin d'en obtenir le maréchalat s'il était vainqueur, mais sans livrer ses places et se dessaisir du gage qui était sa force, et qui lui servait à négocier en même temps avec les deux partis. Il refusa donc de recevoir Condé dans son gouvernement, l'assurant bien qu'il saurait conserver ses deux forteresses à la fronde et les défendre contre l'armée royale. Cette fois il se trompa lui-même. Du Dognon était un excellent officier de mer, qui avait fort bien servi sous le jeune et illustre amiral Armand de Maillé-Brézé, beau-frère de Condé; mais il n'était pas général, encore moins ingénieur : il défendit mal La Rochelle, et il en fut bientôt chassé par le comte d'Harcourt et par un oncle de La Rochefoucauld, le marquis d'Estissac, secondés par les habitans eux-mêmes, las des exactions et des cruautés de leur gouverneur. Du Dognon se réfugia à Brouage, où il attendit les événemens, et au bout de quelque temps se remit à négocier avec la cour. Mazarin se garda bien de le rebuter; il lui promit et finit même par lui accorder le bâton de maréchal, à la condition qu'il remettrait Brouage et sa flotte entre les mains du duc de Vendôme.

Le comte d'Harcourt, encouragé par le succès qu'il venait de remporter à La Rochelle, enhardi par un puissant renfort de six mille hommes de pied et de quatre mille chevaux (1), et bien informé de l'extrême faiblesse des troupes de Condé, marcha enfin à sa rencontre et le força de reculer. La partie, en effet, n'était pas égale. D'Harcourt avait une armée de près de quinze mille soldats aguerris, commandés par des lieutenans-généraux et des maréchaux de camp qui avaient fait leurs preuves, Saint-Luc, Bellefonds, Plessis-Bellière, Bougi, le comte de Lillebonne, et le jeune chevalier de Créqui, encore à ses débuts, mais appelé à devenir un des premiers hommes de guerre de la fin du XVIIe siècle. Condé avait à peine quinze cents hommes de bonnes troupes, qu'il avait été contraint de disséminer sur divers points importans, et pour tenir la campagne il n'avait guère que des bandes de paysans à peine habillés et armés, excellens pour piller et ravager, mais qui n'osaient pas regarder en face les vieux soldats de l'armée royale. Jusque-là, sa véritable force avait été la terreur de son nom et sa prodigieuse activité. Partout

(1) La Rochefoucauld, p. 107, et *Mémoires* de Montglat, collection Petitot, t. L, p. 311.

où il s'était présenté, les garnisons intimidées s'étaient rendues presque sans coup férir, et nul petit commandant n'avait eu l'idée de résister à M. le Prince ; mais il n'en pouvait plus être ainsi lorsqu'un général tel que d'Harcourt parut en Guienne avec une armée aussi imposante par la qualité que par le nombre. Les succès devinrent bien autrement difficiles, et peu à peu ils furent mêlés de revers. Il était impossible à Condé de songer à aucune de ses manœuvres accoutumées avec les troupes qu'il avait entre les mains. A la guerre, on peut suppléer au nombre à force d'art et d'audace, mais il faut être sûr de ses soldats. Où Condé n'était pas, rien ne réussissait, et lui-même, en risquant tous les jours sa vie, ne parvenait guère qu'à diminuer les défaites, et plus d'une fois il lui fallut partager la fuite des siens. Au commencement de la campagne, il n'avait pu prendre Cognac, parce qu'il ne l'avait pas assiégée en personne, et s'en était reposé sur La Rochefoucauld et sur le prince de Tarente, qui, manquant de tout ce qui était nécessaire pour une opération pareille et ayant pris d'assez mauvaises dispositions, laissèrent d'Harcourt secourir la place, en sorte que Condé, accouru de Bordeaux en toute hâte, arriva pour assister à la levée du siége (1). De même, dans les premiers jours de mars 1652, il perdit Saintes, la clef de la Saintonge, pour avoir remis au prince de Tarente le soin de couvrir cette ville et de couper le chemin à d'Harcourt. Les troupes du prince de Tarente lâchèrent pied honteusement. Il était au moins permis d'espérer qu'une garnison de quatorze cents hommes, commandée par un maréchal de camp estimé, se piquerait d'honneur et tiendrait un certain temps : elle capitula au bout de quelques jours (2). Taillebourg suivit bientôt l'exemple de Saintes. L'affaire de Miradoux est l'image de toutes les autres, et montre comment les choses se passaient dans cette petite guerre.

Condé avait appris à Libourne, à la fin de février 1652, que le prince de Conti, sorti d'Agen pour s'emparer de quelques villes du voisinage, était vivement pressé par le marquis de Saint-Luc, un des lieutenans du comte d'Harcourt, qui commandait à Montauban, et s'était avancé à Lectoure et à Miradoux avec des troupes bien meilleures et plus nombreuses que celles du jeune prince. A cette nouvelle, Condé part de Libourne, n'emmenant avec lui que La Rochefoucauld, ses gendarmes et ses gardes, et avec sa rapidité ordinaire il vole au secours de son frère. Il le trouve à Estafort, rassemblant sa petite armée pour faire face à Saint-Luc. Il la lui prend, et, reconnaissant que Saint-Luc, qui ne l'attend pas,

(1) La Rochefoucauld, *ibid.*, p. 104 et 105, Tarente, p. 76.
(2) Tarente, p. 94, Balthazar, p. 310-311.

a placé son infanterie à Miradoux et logé toute sa cavalerie en avant de la ville avec un peu de négligence et dans des quartiers assez éloignés les uns des autres, il fond sur ces quartiers, les culbute, défait six régimens (1), dont une partie s'enfuit vers Lectoure et Montauban, et le reste se réfugie à Miradoux sous la protection de l'infanterie (2). Jusque-là, tout ce que pouvait faire un capitaine et un soldat, Condé l'avait fait : il avait réussi par la promptitude de la résolution, la célérité de la marche, l'audace et la vigueur de l'attaque; mais pour emporter une ville telle que Miradoux, tout le génie et toute la valeur du monde ne pouvaient rien sans canons et sans une infanterie un peu solide. Miradoux en effet est une petite ville située sur le haut d'une montagne presque inaccessible, et où l'on ne peut arriver que par un chemin étroit et raide, coupé de haies et de fossés. Condé ne pouvait aller chercher Saint-Luc dans ce nid d'aigle, défendu par une infanterie d'élite. Tout lui manquant, il eut recours à la seule force qui lui restât, l'ascendant de son nom. Il donna la liberté à quelques prisonniers, qui, se sauvant à Miradoux, y répandirent la nouvelle que M. le Prince en personne en faisait le siége. A ce bruit, tout prit l'épouvante, et, la nuit venue, la garnison tenta de s'échapper et de se retirer à Lectoure. Il lui fallait passer par l'unique chemin dont nous avons parlé. Le vigilant Condé, qui l'épiait et l'attendait en silence, se jeta sur elle, la renversa, et l'aurait entièrement détruite, s'il n'avait eu affaire aux meilleurs régimens de l'armée française. C'étaient les deux vieux régimens de Champagne et de Lorraine, éprouvés dans cent combats, et pour lesquels Condé avait la plus haute estime. Que n'aurait-il pas fait pour acquérir une pareille infanterie! Vainement il s'efforça de lui persuader de se rendre, dans l'espoir peu dissimulé de l'engager ensuite à passer de son côté: Champagne et Lorraine voulaient bien se retirer sur Lectoure avec leurs armes et tous les honneurs de la guerre; mais la seule idée d'une capitulation équivoque révolta ces braves gens. On dit que Lamothe-Védel, lieutenant-colonel de Champagne, sommé de se rendre, ne fit que cette réponse : « Je suis du régiment de Champagne. » Condé voulut au moins les obliger à ne pas servir de six mois (3), car sans cela tous

(1) La Rochefoucauld, p. 119.

(2) Il y a ici dans les deux récits de La Rochefoucauld et de Balthazar des différences de détail sans importance; mais La Rochefoucauld était à l'affaire, tandis que Balthazar était sur un autre point du théâtre de la guerre.

(3) Tel est le dire de La Rochefoucauld, qui doit être cru, puisqu'il sut parfaitement tout ce qui se passa à Miradoux, où il ne quitta pas un moment Condé. Le prince de Tarente, qui n'était pas là, prétend (p. 95) que les deux régimens offraient de ne servir de deux ans contre le parti des princes, pourvu qu'ils ne fussent pas prisonniers de

ses avantages se réduisaient à la prise d'une bicoque qu'il ne pouvait pas même garder. Cette proposition n'ayant pas été acceptée, il se résolut à assiéger l'intrépide garnison. Il fit venir d'Agen quelques canons dont il se servit habilement; mais bientôt les boulets manquèrent, et on était forcé de donner de l'argent à des soldats pour aller en ramasser dans les fossés. Champagne et Lorraine se défendirent avec leur valeur accoutumée. Cependant la brèche était ouverte, et Condé aurait fini par faire prisonnière cette précieuse infanterie, si d'Harcourt ne se fût empressé d'accourir au secours de Miradoux avec quatre mille chevaux. Le prince avait envoyé au-devant de lui Marsin et Balthazar pour lui disputer le passage de la Garonne; ils ne purent l'arrêter, et à son approche Condé, reconnaissant qu'avec des troupes telles que les siennes il ne pouvait tenir tête à la fois aux vigoureuses sorties des assiégés et à l'excellente cavalerie de d'Harcourt, fut bien forcé de lâcher sa proie pour se retirer sur Estafort, et de là sur Agen.

C'est ainsi que Condé, avec des prodiges d'habileté et d'audace, et en payant toujours de sa personne, parvenait bien à électriser un moment ses soldats et à remporter quelque brillant avantage, mais sans être en état de mener à bien aucune entreprise considérable. De son côté, d'Harcourt, sans se montrer indigne de sa renommée, ne fit pas tout ce qu'il aurait pu faire, et il semble que lui-même ait un peu cédé à l'empire qu'exerçait sur tous les esprits la gloire de son incomparable adversaire. Plus d'une fois, en le poussant avec vigueur, il l'aurait pris ou détruit; mais, redoutant toujours quelque manœuvre inattendue et sachant quelles inépuisables ressources M. le Prince trouvait dans son génie, il n'agit qu'avec une circonspection et une prudence souvent excessives. Par exemple, lorsqu'après avoir chassé Du Dognon de La Rochelle, il s'avança dans la Charente avec une très forte armée, il aurait pu aisément balayer devant lui Condé et le rejeter dans Bordeaux. Et encore, à la levée du siége de Miradoux, dans la retraite de Condé sur Agen, au lieu de s'amuser devant une petite ville telle que Le Pergan, il fallait suivre l'ennemi l'épée dans les reins, ne lui pas donner une heure de relâche, et l'écraser au passage de la Garonne (1).

C'est parmi ces succès, chèrement disputés et fort mêlés, comme on le voit, que Condé reçut à Agen des lettres de Paris qui lui apprenaient la situation de l'armée de la Loire et celle de la capitale.

guerre. Balthazar, qui était ailleurs comme Tarente, dit (p. 315) que Condé s'opiniâtra au siége de Miradoux, « ne le voulant pas prendre à composition. »

(1) La Rochefoucauld relève judicieusement ces fautes de d'Harcourt et plusieurs autres, et il est ici probablement l'écho de ce qu'il a entendu dire à Condé. — La Rochefoucauld, *ibid.*, p. 107-108, etc.

Déjà, quelque temps auparavant, étant encore à Libourne, les mêmes nouvelles lui étaient parvenues, et dès lors il avait eu la pensée de se rendre lui-même sur les bords de la Loire et à Paris, dans la triste conviction qu'en Guienne avec de pareilles troupes rien de grand n'était possible, tandis qu'en allant prendre le commandement de l'armée du duc de Nemours et du duc de Beaufort, composée de véritables soldats, il espérait frapper des coups décisifs qui retentiraient jusque dans la Guienne, et feraient plus pour sa cause que de petits combats, où il compromettait chaque jour sa vie et sa gloire. Mais, avant de s'embarquer dans un voyage aussi hasardeux, il consulta les amis qui l'entouraient. La Rochefoucauld et Marsin se bornèrent à discuter avec lui le pour et le contre sans conclure dans un sens ni dans un autre (1). Lenet et Fiesque lui-même, qui était alors en Guienne, ne se prononcèrent pas davantage. Il n'en fut pas ainsi de Mme de Longueville. Par une sorte d'intelligence naturelle avec tous les instincts héroïques de son frère, elle n'hésita point à lui conseiller la résolution à laquelle il inclinait, et avec le président Viole « elle en déduisit les raisons (2). » La Rochefoucauld garde un incroyable silence sur ce détail intéressant, qu'il ne pouvait pas ignorer; mais le témoignage de Lenet, si bien informé, ne laisse place à aucun doute, et met en lumière la parfaite conséquence et la haute fermeté d'âme et d'esprit de Mme de Longueville. Depuis le jour fatal où elle avait tant contribué à jeter Condé dans la guerre civile, elle n'eut plus qu'un avis, ne poser les armes qu'après la victoire. Ne nous étonnons donc pas qu'ici, lorsqu'aucun des amis et des lieutenans de M. le Prince n'osait avoir une opinion, elle prît encore sur elle la responsabilité d'un conseil périlleux sans doute, mais qui seul pouvait le sauver, lui et la cause qu'il avait embrassée.

En quittant la Guienne, Condé redoubla de soins et de précautions pour la mettre en état de se défendre pendant son absence. Il investit le prince de Conti du commandement suprême, en plaçant à côté de lui un conseil capable de le diriger. Il écrivit en Espagne pour presser l'exécution du traité du 6 novembre 1651 et réclamer de nouveaux subsides et une nouvelle flotte; puis, sans avoir pu embrasser ni sa femme enceinte de plusieurs mois, ni son fils, ni sa sœur, qui étaient loin de lui à Bordeaux, il partit d'Agen le jour des Rameaux, comme nous l'avons dit, pour aller chercher les aventures, les brillans succès et les irréparables désastres que nous avons racontés.

(1) La Rochefoucauld, *ibid.*, p. 129.
(2) Lenet, p. 540.

II.

Le prince de Conti avait le titre de lieutenant-général de son frère en Guienne; il était revêtu de tous les pouvoirs d'un gouverneur de province, et il devait les exercer à l'aide d'un conseil, composé de la princesse de Condé, de Mme de Longueville, de Lenet, de Marsin et du président Viole.

Le prince de Conti avait alors vingt-trois ans (1). Il ne manquait ni d'esprit ni de cœur. Il avait assez bien réussi dans son commandement d'Agen et montré du courage à Miradoux; mais il ne possédait ni les habitudes laborieuses, ni la suite, ni la fermeté d'un administrateur et d'un général : il avait besoin d'être conduit, et cela même ne se pouvait sans bien des délicatesses et des ménagemens, son principal défaut étant une vanité ombrageuse qui s'accommodait assez mal du second rang, quoiqu'il fût incapable du premier. Beaucoup plus jeune que Condé et Mme de Longueville, né faible, même assez chétif, d'une taille défectueuse, quoique d'une assez noble figure, et par ces motifs destiné à la carrière ecclésiastique, Armand de Bourbon s'était de bonne heure attaché à sa sœur en retour des tendres soins qu'elle avait pris de sa maladive enfance. Un peu plus tard, lorsqu'il sortit du collége des jésuites de Paris, où il avait fait de brillantes études, jeune abbé vivant dans le monde et attendant le chapeau de cardinal, il avait revu avec admiration, dans tout l'éclat de son esprit et de sa beauté, cette sœur, devenue la reine des salons et de la mode, et tandis que la gloire de Condé lui pesait un peu, la douceur et les grâces de Mme de Longueville le captivèrent au point que, dans ce cœur pur et innocent encore, la plus légitime tendresse avait pris à son insu le caractère d'un autre sentiment. Mme de Longueville, qui commençait alors à se lier avec La Rochefoucauld et songeait déjà à la fronde, n'était pas fâchée de cette affection passionnée qui lui permettait de disposer d'un prince du sang. Elle l'avait engagé à sa suite dans les affaires de Paris en 1648 et 1649, et pendant quelques années elle l'avait gouverné presque absolument. Peu à peu ce dévouement chevaleresque s'était refroidi. Conti avait trouvé fort à son gré Mlle de Chevreuse, qu'on lui avait destinée au commencement de 1651, et se voyant à Bordeaux libre et tout-puissant pour la première fois de sa vie, l'amour-propre, les premiers déréglemens de la jeunesse, les flatteurs qui s'empressent toujours autour d'un jeune prince pour favoriser à leur profit ses mauvais penchans, tout

(1) Sur le prince de Conti, voyez *la Jeunesse de Madame de Longueville*, ch. IV.

le portait à secouer enfin la tutelle de Mme de Longueville. Il ne supportait guère moins impatiemment celle de Lenet et de Marsin, qui, entretenant une correspondance assidue avec leur maître absent, n'obéissaient qu'à ses instructions, sans compter assez avec son représentant officiel, et celui-ci revendiquait souvent avec une humeur peu dissimulée l'autorité qui lui appartenait. Il en résultait des embarras et des tiraillemens fâcheux dans la direction des affaires.

Après le prince de Conti, Mme de Longueville était la personne qui semblait la plus faite pour exercer une influence décisive par les lumières de son esprit, la hardiesse de son caractère et la haute confiance qu'elle inspirait à tout le parti. En 1650, elle s'était couverte de gloire à Stenay, et avait fixé sur elle les regards de la France et de l'Europe. Elle ne pouvait jouer le même rôle à Bordeaux. Chargée à Stenay de l'autorité suprême, elle avait été comme obligée de montrer son intelligence et son énergie; ici elle n'était qu'une conseillère médiocrement écoutée. Et puis en 1650 l'état de son âme était bien différent. Avec un attachement sincère aux intérêts de son parti et de sa maison, un autre sentiment plus intime l'animait et la soutenait : elle aimait et elle était aimée. Un dévouement réciproque honorait en quelque sorte cette passion, qui avait déjà traversé trois longues années et trouvait son aliment et sa force dans de communs sacrifices. En effet, si Mme de Longueville avait bravé en Normandie tous les genres de péril et la mort même pour aller à travers l'Océan gagner les Pays-Bas et relever à Stenay le drapeau de la fronde, La Rochefoucauld, nous le reconnaissons volontiers, n'avait pas cessé d'avoir les armes à la main; il avait vu tous ses biens de Saintonge et d'Angoumois ravagés, et sa belle maison de Verteuil à peu près ruinée. C'était alors le plus beau temps de leur vie : ils souffraient, ils combattaient l'un pour l'autre; ils avaient la même cause, la même foi, les mêmes espérances. Jamais leurs cœurs ne furent plus unis que pendant cette cruelle année où, séparés par la guerre, ils pouvaient à peine des deux extrémités de la France s'adresser, à travers mille hasards, quelques billets insignifians en apparence, mais où respirent une tendresse et une confiance à toute épreuve (1). Aujourd'hui tout était changé. La Rochefoucauld s'était lassé de la fronde, où lui-même il l'avait jetée en 1648. Dans l'année 1651, à ce qu'il dit et à ce qu'il semble bien, il avait été d'avis de s'accommoder avec la cour et de faire une paix qui paraissait assez peu honorable à Mme de Longueville, et qui de plus les eût infailliblement

(1) Nous avons eu la bonne fortune de retrouver deux lettres de Mme de Longueville à La Rochefoucauld, datées de Stenay, et on les verra dans un des chapitres de l'ouvrage que nous préparons : *Madame de Longueville pendant la Fronde.*

séparés, puisque M. de Longueville, irrité de tout ce qu'enfin il avait appris, rappelait sa femme avec menace en Normandie. C'est elle alors qui avait dû entraîner La Rochefoucauld; il l'avait suivie par un reste de dévouement, mais sans conviction et avec une tiédeur qui avait blessé la sœur de Condé. Elle avait senti qu'elle n'était plus aimée à l'égal du modèle héroïque et tendre qu'elle avait rêvé, et qu'une lutte trop longue avec la fortune pesait à cette âme sans constance et sans force. De là aussi pour elle un moment d'erreur. L'amour affaibli et découragé l'avait livrée à sa coquetterie naturelle, et la coquetterie, animée par la politique, lui avait fait braver l'apparence d'une faute envers La Rochefoucauld et envers elle-même. Sans le moindre entraînement des sens ni du cœur, pour enlever le duc de Nemours à Mme de Châtillon et au parti de la paix, et l'engager dans celui de la guerre et de Condé, elle s'était un peu compromise, bien qu'aucun témoignage désintéressé et digne de foi ne permette d'affirmer qu'elle ait été au-delà d'une imprudence passagère (1). Une explication loyale et affectueuse eût suffi à dissiper ce nuage, tel qu'il s'en élève parfois dans les unions les plus assurées : La Rochefoucauld en fit sortir une tempête qui, grâce à lui, a retenti jusque dans la postérité. Entraîné par un ressentiment implacable, il saisit ce prétexte avec un empressement à faire croire qu'il l'avait souhaité; au lieu de dénouer, il rompt avec éclat, et, comme nous l'avons vu (2), il s'en va former à Paris une ligue honteuse avec Mme de Châtillon et son prétendu rival, le duc de Nemours, afin de ravir à la pauvre femme sa dernière consolation, l'estime et l'affection de Condé. Demeurée en Guienne, sans aucune grande et forte occupation, l'âme vide, mécontente des autres et d'elle-même, Mme de Longueville n'était plus la brillante guerrière de Stenay, mais elle se soutenait toujours par la dignité et la fierté, qui ne pouvaient pas l'abandonner : elle se proposait de rester jusqu'au bout fidèle à ce frère auprès duquel on la calomniait; elle était décidée à tenir à Bordeaux aussi longtemps qu'il serait possible, sans reculer devant aucun des moyens que prescrirait la nécessité.

Mme de Longueville était appuyée dans le conseil par le président Viole, qui représentait en quelque sorte à Bordeaux ce qu'il y avait de plus vif et de plus avancé dans le parlement de Paris. Ardent et

(1) Bussi est le seul contemporain qui s'explique à cet égard avec la clarté cynique de l'*Histoire amoureuse des Gaules;* mais qui peut prendre cette satire à la lettre? Elle ne prouve qu'une chose, la triste publicité qu'avait reçue l'imprudence de Mme de Longueville des *Mémoires de La Rochefoucauld.* Avant ces *Mémoires,* pas un mot nulle part sur ce point obscur; depuis, Bussi s'est complu à répéter La Rochefoucauld, et Mme de Longueville est ainsi tombée dans la chronique scandaleuse.

(2) Voyez la *Revue* du 1er mars dernier, p. 199.

ambitieux, Pierre Viole (1) s'était de bonne heure, avec son collègue le président Broussel, déclaré pour la fronde, et il appartenait alors tout entier à Mme de Longueville, parce qu'il la savait elle-même dévouée aux intérêts du parti. Lenet, qui avait toujours été pour un accommodement, et qui repoussait en conséquence toutes les mesures un peu énergiques, fort souvent contrarié par le hardi président, le fit rappeler par Condé, sous le prétexte qu'il lui serait plus utile à Paris par son crédit sur le parlement et par son influence sur les frondeurs. Viole en effet, ainsi que l'abbé son frère, inspiré de loin comme de près par Mme de Longueville, suivit Condé avec un entier dévouement et jusqu'à partager son exil.

On connaît Pierre Lenet. Ses mémoires disent assez que c'était un homme d'esprit et de mérite, menant de front avec une égale aisance les affaires et les plaisirs, la politique et la galanterie. Il s'était, à ce qu'il paraît, fatigué assez vite des désordres sanglans de la fronde, et il était entré volontiers dans la conspiration que La Rochefoucauld avait formée avec Mme de Châtillon, dans le dessein d'arracher Condé au parti de la guerre et de l'engager à traiter avec Mazarin. Pour cela, il fallait détruire par tous les moyens l'influence de Mme de Longueville sur son frère, et l'on sait si les conspirateurs s'y épargnèrent. Lenet était trop fin et trop prudent pour se joindre ouvertement à eux; mais sous main il les favorisait, les informait de tout ce qui se passait à Bordeaux, et sans oser attaquer directement Mme de Longueville, il semait contre elle avec art dans l'esprit de son maître les ombrages et les défiances. Il faut bien qu'il ait habilement servi les intérêts et les passions de La Rochefoucauld et de Mme de Châtillon, puisque celle-ci prend soin de le bien assurer qu'il n'a point affaire à une ingrate, et que si le plan commun réussit, il y trouvera son compte (2). Engagé dans toutes ces intrigues, Lenet était loin de seconder dans le conseil Mme de Longueville; ils agissaient presque toujours en sens contraire et furent

(1) Sur le président Viole, voyez Retz, t. Ier, p. 145 de l'édition d'Amsterdam, 1735.

(2) Les papiers de Lenet sont conservés à la Bibliothèque impériale, et forment une longue suite de volumes précieux : c'est le fonds le plus riche à consulter pour l'histoire de la fronde et pour celle de Condé.—T. XXXV, p. 165, Mme de Châtillon écrit de Paris à Lenet, le 13 août 1652, après que toutes les négociations avaient échoué : « Tous les malheurs auroient été levés par un bon accord, de manière que tout le monde auroit été content, et que vous y auriez trouvé votre avantage, car je vous assure que je ne me suis mêlée de rien où l'on n'ait pas songé à vous. » — Vers le même temps : « Je ne vous dirai point de nouvelles des affaires en général, mais seulement de ce qui vous regarde, à quoi je prends la même part comme si c'étoit pour moi-même. J'ai eu bien de la peine à obtenir ce que je désirois; mais enfin on me l'a accordé. Si nous sommes assez heureux pour faire la paix, vous aurez satisfaction; mais je ne vous puis encore rien dire de certain, la chose se doit bientôt conclure ou rompre. »

même quelque temps brouillés, jusqu'à ce que le mauvais succès des négociations entreprises par Mme de Châtillon eut ruiné le parti de la paix, et que le danger commun réunit tous les amis de Condé dans une seule et même pensée.

Si Lenet était le ministre de M. le Prince pour les affaires civiles, financières et diplomatiques, Marsin était chargé de toute la partie militaire, et il s'acquitta fort bien de cet emploi. Comme nous l'avons dit, Marsin était étranger; il était né à Liége, dans le pays de ces vieilles bandes wallonnes qui avaient tant contribué à la renommée et au succès des armées de l'Espagne. Il avait suivi Condé dans presque toutes ses campagnes; il lui devait ses grades, sa réputation, sa fortune. C'était sous ses auspices qu'à l'hôtel de Rambouillet il avait épousé Marie de Balzac, une des deux filles de la comtesse de Clermont d'Entragues (1). Et quand tout récemment il avait quitté Barcelone pour venir, avec des régimens qu'il enlevait au roi, grossir et fortifier l'insurrection de Guienne, il avait bien compris qu'après un tel acte il n'avait plus d'autre ressource, d'autre espoir, d'autre asile que le triomphe de son général. Il savait aussi que, dans toutes ses négociations avec la cour, Condé avait demandé pour lui le bâton de maréchal de France, et que si cette proposition avait été constamment repoussée, elle avait été inflexiblement maintenue. Il était donc tout dévoué à Condé, et ne connaissait que ses ordres, qu'il exécutait aveuglément avec l'énergie et la rudesse de son métier, sans témoigner beaucoup d'égards au prince de Conti, avec lequel il gardait son ton et ses habitudes soldatesques, tandis qu'il honorait Mme de Longueville, parce qu'il la voyait sincèrement attachée à la cause commune.

Au premier rang du conseil et environnée d'universels hommages était Mme la princesse de Condé, qui s'était si noblement conduite dans la première guerre de Guienne en 1650. Cette fois, fatiguée par une grossesse pénible, toujours souffrante et éclipsée par sa belle-sœur, elle s'effaçait volontiers, et se bornait, avec sa douceur accoutumée, à recommander autour d'elle la modération et l'union, surtout l'absolue obéissance aux instructions de son mari, dont elle-même ne cessa de donner le plus parfait et le plus touchant exemple.

Voilà quel était le gouvernement laissé en Guienne. Il pouvait suffire à la seule tâche qui lui avait été confiée : attendre quelque temps les succès de Condé; mais il était hors d'état d'y suppléer et de sauver la fronde à Bordeaux, si elle était vaincue à Paris. Il manquait ici la première, l'impérieuse condition de tout pouvoir so-

(1) Voyez *la Société française au dix-septième siècle*, ch. VII, p. 352 et 361.

lide et durable, un chef, s'appuyant sans doute sur des conseillers et des ministres habiles, mais ne craignant pas la responsabilité, capable de la porter, et d'exercer à ses risques et périls l'autorité suprême. Le vain et irrésolu Conti n'était point ce chef; il n'était de force ni à conduire ni à être conduit, et bientôt nous le verrons échapper à la main douce et ferme qui jusqu'alors l'avait dirigé.

III.

Rendons justice à Marsin : après le départ de Condé, il déploya tour à tour les talens d'un ministre de la guerre et d'un général, dirigeant de Bordeaux l'ensemble des opérations dans toute l'étendue de la province, et de temps en temps allant prendre lui-même le commandement des troupes, et se montrant un digne élève de son glorieux maître par son activité et sa vigueur. Les romanesques détails du voyage audacieux de Condé et le bruit de la foudroyante défaite du maréchal d'Hocquincourt, accrus et grossis par des récits fabuleux, ranimèrent un moment toutes les espérances du parti des princes. De son côté, le comte d'Harcourt s'empara d'Agen et y établit le centre d'un gouvernement qui prit chaque jour plus de force. Tous les mécontens y trouvaient un asile assuré, et les membres du parlement de Bordeaux que persécuta la fronde y formèrent bientôt une sorte de parlement qui se proclama le vrai et légitime parlement de Guienne, à peu près comme le parlement de Pontoise avait fait échec à celui de Paris. Mais ce grand avantage avait été bien compensé par une sérieuse défaite que Montausier, gouverneur de l'Angoumois, essuya à Montançais, près de la petite rivière de l'Isle. Montausier avait espéré surprendre Balthazar, et il était venu fondre sur lui à la tête d'un corps assez considérable. Vainement d'Harcourt lui avait-il écrit de prendre bien garde de ne commettre aucune imprudence devant un homme de guerre expérimenté : il se précipita avec sa fougue accoutumée, croyant écraser aisément un ennemi plus faible en nombre, il est vrai, mais qui était sur ses gardes, et qui le reçut avec une telle vigueur que l'épouvante se mit parmi les assaillans. Montausier, après avoir montré une grande valeur, assez grièvement blessé, dut quitter le champ de bataille; on le transporta à grand'peine dans la ville d'Angoulème; le bruit de sa mort se répandit, et cette petite victoire livra tout le Périgord au colonel Balthazar (1). Pendant que cette affaire

(1) Balthazar, qui, en véritable officier de fortune, vante ses exploits pour les mettre à plus haut prix, et se plaît à rabaisser ceux des autres, particulièrement ceux de son général Marsin, dont il est jaloux, donne un récit très détaillé du combat de Montançais; *Mémoires*, p. 333-338. Voyez aussi *la Défaite des troupes du comte d'Harcourt*, que

avait lieu le 17 juin 1652, d'Harcourt faisait depuis quelque temps le siége de Villeneuve-d'Agen, défendue par le marquis de Théobon (1), qui lui opposait une résistance opiniâtre. Marsin, comprenant qu'après avoir perdu Agen, il fallait à tout prix sauver Villeneuve, courut lui-même à son secours, et fit passer le Lot à un petit corps de cavalerie qui se jeta heureusement dans la place; mais déjà le comte d'Harcourt avait quitté son camp et pris une résolution extraordinaire. Après avoir si bien servi pendant tant d'années, et être entré si avant dans les intérêts de Mazarin qu'il avait consenti, comme nous l'avons rappelé, à escorter lui-même Condé prisonnier de Marcoussis au Havre, d'Harcourt n'avait reçu depuis longtemps ni nouvel avancement, ni faveur un peu considérable. Grand-écuyer de France depuis 1643, ses biens ne répondaient point à son rang. Le maréchalat n'ayant point paru une suffisante distinction pour un prince de la maison de Lorraine, il avait demandé sans l'obtenir le titre de maréchal-général, qui ne fut accordé bien plus tard qu'au seul Turenne. Sa conduite et ses succès en Guienne lui donnaient aussi l'espoir légitime qu'il en serait nommé gouverneur à la place de son illustre adversaire. Mazarin avait d'autres vues : il prétendit qu'il était de la dignité royale de rétablir l'ancien gouverneur, le duc d'Épernon, que Bordeaux avait chassé, et qui, ayant reçu en échange le gouvernement de Bourgogne, y servait utilement. Sous cet air de grande politique se cachait dans le cœur de Mazarin le secret désir de s'allier aux d'Épernon, comme il avait fait avec les Vendôme, en faisant épouser une de ses nièces à l'unique héritier de la puissante et opulente maison. D'Harcourt s'indigna de l'ingratitude du cardinal : voyant que toutes les grâces étaient pour les nouveaux amis, pour ceux qui avaient su se faire craindre, il crut qu'à son tour il fallait forcer Mazarin à compter avec lui. On lui avait refusé, à la mort du comte d'Erlac, le gouvernement de Brisach, qui, en se joignant à celui de Philipsbourg, qu'il avait déjà, lui aurait formé un grand établissement en Alsace : il lui passa par l'esprit de se faire justice à lui-même, et de saisir une occasion que lui envoya la fortune. Mazarin avait donné Brisach à Tilladet, beau-frère de Le Tellier. Tilladet trouva dans la place un officier, nommé Charlevoix, qui commandait à titre provisoire depuis la mort de d'Erlac, et y avait la plus grande autorité. Charlevoix, mécontent de n'être pas maintenu dans son commandement, se révolta contre le nouveau gouverneur et le chassa de la ville; puis, fait prisonnier et conduit à

MM. de Montausier et Folleville commandoient, par celles de M. le Prince sous la conduite du sieur Balthazar, avec les noms des morts, blessés, prisonniers, in-4°, huit pages.

(1) C'était un gentilhomme protestant qui avait été en 1650 un des généraux de l'armée bordelaise. Il rentra plus tard au service du roi, et fut tué en 1672 au passage du Rhin.

Philipsbourg, il y rencontra des officiers de d'Harcourt, et par eux il lui proposa de le rendre maître de Brisach, à l'aide de la garnison, dont il répondait. D'Harcourt reçut cette proposition pendant le siége de Villeneuve-d'Agen, et se résolut de l'accepter. Séduit par l'exemple de Condé, il partit le 10 juillet 1652 avec six personnes, comme avait fait M. le Prince, traversa déguisé toute la France, gagna la Franche-Comté, passa dans l'Alsace et arriva sans mésaventure à Brisach, où la garnison, travaillée par Charlevoix, le reçut et se soumit à lui (1). On comprend dans quel désordre tomba l'armée royale de Guienne en perdant subitement un pareil chef. Il y eut alors une excellente armée sans général, comme auparavant il y avait eu un grand général sans armée. Le siége de Villeneuve-d'Agen fut levé le 2 août, et Marsin, se livrant aux plus grandes espérances, entreprit de s'emparer de Blaye, afin d'être ainsi le maître de tout le cours de la Gironde et de pouvoir donner la main au comte Du Dognon, retiré à Brouage, et qui n'avait pas encore trahi; mais le baron de Vateville, qui commandait à Bourg avec ses Espagnols, ne voulut fournir ce qui était nécessaire au siége de Blaye que sous la condition que cette place serait remise entre ses mains, tandis que Marsin n'entendait pas céder à l'Espagne une place de cette importance (2). Ordinaire déception de l'alliance espagnole! Les affaires de la fronde allaient-elles mal et la royauté menaçait-elle de l'emporter, l'Espagne prodiguait les promesses et envoyait quelque secours. La fronde était-elle victorieuse ou près de l'être, l'Espagne se refroidissait, et par ses lenteurs mettait obstacle à tout grand succès, en faisant toujours assez pour nourrir la guerre civile, jamais assez pour y mettre un terme. Vateville ne sortit pas de Bourg, Blaye resta au duc de Saint-Simon, et Marsin, réduit à ses propres forces, dut se borner à prendre çà et là quelques petites villes. Il tenait encore la campagne au commencement de l'hiver, quand déjà la cause de la fronde était perdue à Paris et que Condé s'acheminait vers la Flandre.

Mazarin envoya en Guienne, pour y remplacer le comte d'Harcourt, le fils même de celui qu'il songeait à y rétablir comme gouverneur, le duc de Candale, voulant ainsi l'associer de plus en plus à tous ses intérêts. Le jeune duc faisait alors une assez grande figure. Sa naissance, sa fortune, sa bonne grâce (on l'avait surnommé le beau Candale), sa politesse accomplie, en avaient fait l'idole des dames et un personnage dans le genre du duc de Nemours. C'était un ami et presque un disciple de Saint-Évremond (3).

(1) *Mémoires* de Montglat, p. 395.

(2) Balthazar, p. 342.

(3) *Œuvres de Saint-Évremond*, édition d'Amsterdam, 1739, t. III, p. 1 : *Conversation avec le duc de Candale*.

Sans être un général, il avait fait preuve du plus brillant courage, et sa douceur et ses manières engageantes le rendaient fort propre à la mission dont il était chargé, et qui était politique encore plus que militaire. Le duc de Candale devait sans doute chasser devant lui Marsin et le resserrer dans Bordeaux; mais il devait aussi, il devait surtout faire la guerre à la mode de Mazarin, c'est-à-dire s'appliquer à adoucir les ressentimens de la Guienne, que les hauteurs et les rigueurs du duc d'Epernon avaient poussée à la révolte, caresser tous les intérêts, flatter toutes les espérances, prodiguer toutes les promesses, animer le zèle des amis du roi, fomenter et attiser les divisions intestines qui depuis longtemps travaillaient le parti des princes. Le duc de Candale répondit parfaitement à l'attente de Mazarin. Il avait sous lui une nombreuse armée devant laquelle celle de Marsin fut bientôt forcée de reculer. Presque en même temps le grand-amiral César de Vendôme vint dans la Gironde avec la flotte royale intercepter tous les secours que Bordeaux pouvait espérer par cette voie. Plus tard, le comte d'Estrades, homme de guerre autant que diplomate, après avoir vaillamment défendu Dunkerque et en être sorti avec tous les honneurs de la guerre, fut envoyé à Agen, sa patrie, pour y prendre le commandement de tout le pays et donner la main au duc de Candale. Ainsi secondé et par terre et par mer, le duc fit aisément des progrès rapides, et dès les commencemens de l'année 1653, la domination de la fronde en Guienne se réduisait presque à Bordeaux et aux villes les plus voisines, Bourg, Saint-André, Libourne. Au loin, quelques villes isolées, Bergerac, Périgueux, Marmande, tenaient à peine, et pendant ce temps la discorde régnait dans Bordeaux : elle allait partout croissante, dans les conseils du pouvoir, dans le parlement, dans l'hôtel de ville, dans la bourgeoisie, et jusque dans le peuple.

IV.

La Rochefoucauld, poursuivant le cours de ses tristes calomnies, prétend que c'est Mme de Longueville qui, pour relever son importance personnelle et se ménager une force propre sur laquelle elle se pût appuyer dans toutes ses démarches, soit avec Condé, soit avec la cour (1), donna la main à cette terrible faction de l'Ormée qui, en effrayant à Bordeaux les honnêtes gens, les ramena peu à peu à Mazarin. L'étude sincère des faits réfute aisément cette accusation, et fait voir que si Mme de Longueville a plus ou moins favorisé l'Ormée, ce qui n'est nullement prouvé, ce n'a pas été par les honteux motifs que lui prête La Rochefoucauld, mais dans l'intérêt

(1) La Rochefoucauld, *ibid.*, p. 130, et surtout p. 132.

bien ou mal entendu de Condé, à sa recommandation et même par son ordre.

Lorsque Condé arriva en Guienne avec sa famille à la fin de septembre 1651, toutes les classes de la société s'engagèrent dans sa querelle avec une ardeur égale; cependant, comme il était inévitable, les uns voulaient s'arrêter en de certaines limites, les autres étaient disposés à les franchir toutes. De là la petite et la grande fronde. La petite fronde voulait bien soutenir les droits d'un prince du sang, couvert de gloire, contre l'injustice d'un favori étranger, comme on disait alors, mais en cela même elle croyait servir le roi. A mesure que les choses marchèrent, sa loyauté conçut des scrupules; elle vit avec peine une flotte espagnole entrer dans la Gironde et des régimens espagnols prendre possession de Bourg. Bientôt cette modération devint suspecte aux esprits ardens de la grande fronde. La petite comprenait ce qu'il y avait de mieux dans le parlement, l'hôtel de ville et la bourgeoisie, par la naissance, les lumières, la fortune; la grande avait pour elle le nombre et la force. Dans le sein même de la grande fronde, les plus violens tout naturellement se séparèrent des autres, et composèrent une faction à part, sortie du bas peuple, ou du moins de la très petite bourgeoisie, quoiqu'elle eût aussi des adhérens dans les rangs les plus élevés. Ne tenant à aucun corps constitué, elle s'assemblait en plein air, à l'une des extrémités de la ville telle qu'elle était alors (1), sur une espèce de plate-forme située entre le fort du Hâ et la porte de Sainte-Eulalie, et appelée l'Ormée (2) à cause des ormes nombreux dont elle était plantée. La faction en prit le nom de l'Ormée, et ses membres celui d'ormistes. Ces divisions naissaient en quelque sorte d'elles-mêmes, et elles étaient déjà formées lorsque Condé était encore à Bordeaux. Tant qu'il demeura en Guienne, sa gloire et son énergie dominèrent et continrent toutes les cabales; mais après son départ, sous le faible gouvernement que nous avons fait connaître, elles éclatèrent, et l'Ormée grandit. Il est vraisemblable que Mme de Longueville, résolue à ne poser les armes qu'après la victoire et à résister jusqu'à la dernière extrémité, sentit le besoin de ne pas mettre contre soi des hommes énergiques, qui pouvaient un jour devenir nécessaires. Condé ne tarda pas à penser comme elle. De

(1) Voyez quelque ancienne carte de Bordeaux, par exemple celle de Duval, chez Berey, qui est précisément de l'année 1653; mais c'est un simple trait. La petite carte de Defer contient plus d'indications. Celle de Lattré de 1733 et celle de M. de Tourny de 1754 présentent parfaitement l'ancien Bordeaux avec tous ses accroissemens.

(2) Dans plusieurs pamphlets bordelais du temps, ce lieu est appelé l'*Ormaie*, dans d'autres l'*Ormière*, et ce dernier nom est celui dont se sert constamment le journal qui paraissait alors à Bordeaux, le *Courrier Bourdelois*. Souvent aussi on dit l'*Ormée*, et c'est ainsi que disent Condé, La Rochefoucauld, Lenet, Montglat, dom Devienne, etc. Ce dernier nom a prévalu.

loin, et au milieu de tous les soucis qui le pressaient, de Paris, de Flandre même, il ne perdit jamais de vue Bordeaux, et sa correspondance avec Lenet, précieux monument de sa capacité administrative et de son activité infatigable, nous montre quels sages conseils il adressa d'abord à ses amis; puis lui-même il cède par degrés à la nécessité, et il finit par passer tout à fait du côté de l'Ormée.

Il écrit de Paris à Lenet le 3 juin 1652 : « Quant à la division de Bourdeaux, j'en ai un tel déplaisir que je vous prie de vous employer pour la réunion de tous les esprits, et particulièrement pour empêcher que ceux de la petite fronde ne succombent aux poursuites qui se font contre eux, y ayant de mes meilleurs amis qui y sont intéressés, que je ne puis souffrir plus longtemps être entrepris comme ils sont par ceux de la grande et par l'Ormée. Je ne veux pas pour cela abattre ces derniers, mais je désire de leur affection qu'ils ne se portent pas aux extrémités... (1). » Lenet, qui souhaitait un accommodement avec la cour et partageait toutes les illusions de La Rochefoucauld, aurait bien voulu ne s'appuyer à Bordeaux que sur la partie la plus éclairée et la plus élevée du parlement et de l'hôtel de ville : il cherche à prévenir Condé et à l'entraîner contre l'Ormée; le prince s'y refuse et lui recommande de ne pas le compromettre en prenant trop hautement la défense de la petite fronde; il l'engage à faire effort sur lui-même pour mieux vivre avec les ormistes. « Il est à propos, lui écrit-il le 9 juin, que vous ne rebutiez pas tout à fait ceux de l'Ormée, de crainte que par leurs emportemens ordinaires ils ne viennent à nous accuser d'être mazarins. » Et il faut bien que Lenet lui eût fait entendre ou qu'il eût en secret mandé à La Rochefoucauld et à Mme de Châtillon que Mme de Longueville et à sa suite le prince de Conti favorisaient l'Ormée, car dans cette même lettre du 9 juin Condé l'invite à découvrir ce qu'il y a de vrai dans ce bruit. Lenet eut donc avec Mme de Longueville et le prince de Conti une explication sérieuse sur la part qu'ils prenaient aux mouvemens de l'Ormée; ils s'en défendirent vivement, et Lenet rapporte que Mme de Longueville versa des larmes à l'ombre seule de l'injurieux soupçon qu'elle pouvait nuire aux intérêts de son frère (2). On tint des conférences avec les chefs de l'une et de l'autre fronde pour essayer de les porter à s'unir dans l'intérêt commun. On les invita à se conformer aux ordres de Condé. Ceux de la grande fronde répondirent qu'il était notoire que « son altesse était environnée de mazarins, et qu'elle serait bien aise quelque jour de tout ce qu'ils faisaient. » Lenet, se laissant séduire aux passions de ses amis de la petite fronde, prit d'assez fausses mesures, très peu d'accord

(1) Lenet, p. 547.
(2) Lenet, p. 549.

avec les instructions de son maître. Le parlement, par un arrêt solennel, interdit les assemblées de l'Ormée. Celle-ci répondit par la demande de l'expulsion de plusieurs membres du parlement qu'elle accusa d'être mazarins, et, prenant les armes, elle se porta contre les hôtels des conseillers suspects. Ces hôtels étaient situés dans un quartier de la ville appelé le Chapeau-Rouge, entre le château Trompette et le palais du parlement (1). La petite fronde y était très puissante; elle repoussa la force par la force, et il y eut bien des tués de part et d'autre. Le prince de Conti n'étant pas alors à Bordeaux, il fallut que la princesse de Condé et Mme de Longueville sortissent de l'archevêché (2), où elles demeuraient, pour descendre dans la rue, et, en se jetant dans la mêlée, arrêter l'effusion du sang (3). Le lendemain, l'un des chefs de l'Ormée osa se présenter chez Mme de Longueville, et lui dit qu'il y avait quatre mille hommes armés pour venger la mort de leurs camarades et brûler toute la ville, à la réserve des maisons de leurs altesses. La sœur de Condé le traita d'insolent et lui ordonna de sortir. C'est de Lenet lui-même que nous tenons ce dernier et curieux détail (4) : preuve évidente que Mme de Longueville ne soutenait pas l'Ormée dans ses emportemens; mais, après avoir montré qu'elle savait résister à propos et avec courage, elle pensait aussi qu'il valait mieux diriger l'Ormée que d'essayer en vain de la détruire, et qu'il était d'une étrange politique de tirer à la fois l'épée contre la puissance royale et contre la puissance populaire. Condé en jugea de même, et voici ce qu'il mande à Lenet le 3 juillet : « Vous croyez bien que c'est avec un extrême déplaisir que j'ai appris par votre lettre du 27 juin les derniers emportemens des bourgeois de Bourdeaux les uns contre les autres, et que c'est une des choses du monde qui me donne le plus d'inquiétude. Il faut promptement y pourvoir de façon ou d'autre, et si, par négociation et par adresse ou autrement, on ne peut obliger l'Ormée à se contenir, il vaut mieux se mettre de son côté. C'est néanmoins un parti qu'il ne faut prendre qu'à l'extrémité; mais, dans l'état présent des choses, je n'en vois pas d'autre à suivre après que tous les

(1) Il reste encore aujourd'hui une trace de ce quartier dans la rue du *Fossé du Chapeau-Rouge*.

(2) L'archevêché actuel, alors entouré de magnifiques jardins, ouvrage du cardinal Sourdis.

(3) Voyez deux pamphlets du temps, l'un pour l'Ormée, *Extrait de tout ce qui s'est fait et passé à Bourdeaux depuis le 20 juin touchant le parti des princes et celui des mazarins*, sept pages in-4°; l'autre contre l'Ormée, *Journal de tout ce qui s'est fait et passé en la ville de Bourdeaux depuis le 24 juin jusqu'à présent entre les bourgeois et les ormistes, où il y a eu rude combat entre eux*, etc., six pages in-4°. Voyez aussi le *quinzième Courrier bourdelois*, p. 5; le *seizième Courrier bourdelois*, p. 3; le *dix-septième Courrier bourdelois*, p. 5 et 6.

(4) Lenet, p. 550.

moyens qui se pourront inventer pour apaiser la furie de l'Ormée auront été employés. » Le 15 juillet, il s'explique encore plus clairement. « Je persiste toujours dans la pensée de nous joindre tous à ceux de l'Ormée, puisque ce parti se trouve de beaucoup plus fort que l'autre, et que l'on n'a pu le réduire ni par adresse ni par autorité; ce que je crois qu'il vaut mieux faire que de hasarder de perdre Bourdeaux. »

L'Ormée, se voyant ainsi ménagée, et non point seulement, comme le dit La Rochefoucauld, par Mme de Longueville et le prince de Conti, mais par Condé lui-même, s'enhardit, et songea à se constituer solidement et à former un gouvernement véritable, qui pût au besoin remplacer celui du parlement et de l'hôtel de ville. Imitant la ligue ou devançant les jacobins, elle s'érigea en une société publique qui avait ses lois, ses magistrats de différent ordre, sa force armée avec toute la hiérarchie militaire. Le lien des membres entre eux était la signature d'un petit nombre d'articles sur lesquels reposait l'*Union de l'Ormée* (1). Les ormistes s'engageaient à exposer leur vie et leurs biens pour faire prévaloir le principe qu'ils avaient droit de voter dans les assemblées générales de la cité et de faire rendre compte à ceux qui maniaient les deniers publics. Ils devaient se protéger réciproquement, et dans le cas de différends choisir entre eux des arbitres, prêter de l'argent sans intérêt à ceux des leurs qui tomberaient dans le besoin, secourir les veuves et les enfans de leurs confrères morts, enfin recevoir dans la société les étrangers qui demanderaient à en faire partie et justifieraient des qualités requises. La société avait pris pour armes un ormeau avec un serpent tout autour, et cette devise : *Estote prudentes sicut serpentes*, et cette autre : *Vox populi, vox Dei* (2). Chaque membre portait d'ordinaire une branche d'orme. Comptant plus sur l'union et sur l'audace que sur le nombre, l'Ormée n'était composée que de cinq cents membres (3), sauf à recourir en outre au bras des citoyens de bonne volonté, et ces affiliés ou auxiliaires montèrent peu à peu jusqu'à douze mille. Elle avait une juridiction spéciale qui s'appelait la *chambre de l'Ormée*, tribunal formidable, semblable à ces terribles comités de vigilance qui souvent s'élèvent en Amérique pour suppléer à l'impuissance de la police et de la justice ordinaire. Les sentences de ce tribunal étaient sans appel, et elles étaient exécutées sur-le-champ. L'Ormée, comme les jacobins, n'avait point de chef reconnu; mais,

(1) *Articles de l'Union de l'Ormée en la ville de Bourdeaux*, quatre pages in-4°; pièce très rare. Dom Devienne en donne la substance, page 447.

(2) Voyez deux pamphlets ormistes, *le Manifeste bourdelois*, in-4°, huit pages; *la généreuse Résolution des Gascons*, in-4°.

(3) Dom Devienne, p. 447.

là comme ailleurs, les plus capables ou les plus violens prenaient le dessus et se faisaient obéir. Les deux ormistes les plus puissans étaient un avocat appelé Villars et un ancien boucher, devenu solliciteur de procès, nommé Duretête. C'étaient deux hommes bien différens, représentant en quelque sorte les deux types du genre révolutionnaire. Avocat de bas étage, déclamateur sans conscience, démagogue au cœur de valet, Villars jouait un double jeu : insolent ou servile selon les circonstances, il offrait en secret ses services aux amis de Condé et même à ceux du roi, et en attendant il redoublait en public de violence pour nourrir et accroître sa popularité. L'ancien boucher Duretête était un personnage d'une tout autre trempe : c'était un fanatique sincère, dévoué à sa cause et ne cherchant que son triomphe, sans scrupule, il est vrai, sur les moyens. Il agissait plus qu'il ne parlait, mais son énergie et son désintéressement lui donnaient sur les siens une autorité presque absolue.

Tout ce que la fronde avait osé à Paris dans les quatre ou cinq mois qui précédèrent le retour du roi, l'Ormée, pendant ce même temps, l'entreprit et l'exécuta impunément à Bordeaux : elle s'attaqua par-dessus tout au parlement. D'abord elle tenta de dominer ses délibérations, puis elle en vint, comme nous l'avons dit, à demander l'expulsion de plusieurs des conseillers en les traitant de mazarins, ce qui était le crime à l'ordre du jour. Parmi ces conseillers proscrits pour leur attachement à la royauté, l'histoire en signale un de la famille et du nom de Montesquieu (1). Bientôt tout ce qu'il y avait dans le parlement de gens sages, ceux même qui d'abord avaient été le plus attachés à la cause de Condé, furent contraints de se retirer devant les menaces et les insultes. Après le parlement, l'Ormée s'en prit à l'hôtel de ville. L'autorité municipale se composait à Bordeaux de six magistrats électifs, qu'on renouvelait par moitié d'année en année, et qui s'appelaient les *jurats*, avec un maire à leur tête. C'était une magistrature puissante et respectée; elle lutta courageusement contre l'Ormée. Le parlement ayant condamné à mort pour quelque crime un des plus turbulens ormistes, les jurats, chargés de la police civile et criminelle, le firent mettre en prison. Une bande de ses confédérés accourut à main armée à l'hôtel de ville, demandant sa liberté sous caution. Leur demande ayant été rejetée, ils dressèrent un arrêt d'élargissement, et voulurent forcer le jurat alors présent à l'hôtel de ville de signer cet arrêt; mais ils eurent beau lui mettre le poignard sous la gorge et menacer de le tuer, l'intrépide magistrat refusa constamment sa signature, et les factieux, auxquels le courage impose toujours, se contentèrent de délivrer leur camarade, moitié par ruse, moitié par

(1) Dom Devienne, p. 451.

force. Une autre fois, un serrurier ayant tenu des propos contre l'Ormée, le tribunal de la société le condamna à l'emprisonnement; à défaut d'autre prison, on le mena dans celle de l'hôtel de ville, et on le jeta dans la basse-fosse des criminels. Les jurats n'osèrent l'élargir, mais, par pitié pour ce malheureux, ils lui donnèrent un moins mauvais logement. Le lendemain, Duretête vint demander au procureur-syndic qui avait été assez hardi pour entreprendre sur leur juridiction, et, se rassemblant dans la chambre du conseil, lui et ceux qui le suivaient, au nombre de trente, ils firent comparaître le pauvre serrurier, le jugèrent de nouveau, lui prononcèrent sa sentence et l'obligèrent à demander pardon à l'Ormée. Enfin, craignant pour leurs assemblées le voisinage du fort du Hâ, ils le démolirent, et Condé les en félicita. « Pour le regard du château du Hâ, écrit-il à Lenet le 8 septembre 1652, témoignez à ces messieurs de l'Ormée que je suis bien aise de la résolution qu'ils ont prise de le raser, et que c'est une chose que je désirois depuis longtemps pour leur satisfaction. »

On conçoit combien une pareille domination était insupportable à toute la bonne bourgeoisie de Bordeaux, et quand le 21 octobre 1652 le roi rentra dans Paris avec une amnistie générale pour les princes et leurs partisans, à la condition qu'ils poseraient les armes trois jours après sa publication, renonceraient aux traités qu'ils pouvaient avoir conclus avec l'étranger, et feraient sortir les Espagnols des places où ils les avaient introduits, tous les honnêtes gens furent d'avis d'accepter avec empressement une telle amnistie. Le parlement, ou du moins la grande majorité de ses membres, se crut parfaitement libre envers Condé : on l'avait défendu contre les persécutions de Mazarin; mais Mazarin était présentement hors du royaume; Condé n'en avait plus rien à craindre; le roi lui tendait la main; comment penser à le soutenir contre le roi? Le parlement voulait donc enregistrer la déclaration royale. C'en était fait de Condé sans l'Ormée. Ce fut l'Ormée qui signifia au parlement qu'il eût à ne point enregistrer la déclaration jusqu'à ce qu'on eût appris si elle était agréable à M. le Prince. Celui-ci ne manqua pas de prétendre que la sortie de Mazarin du royaume était une pure feinte, qu'en réalité il gouvernait toujours, que ses créatures composaient le cabinet, et qu'avant peu on le verrait reparaître à la tête des affaires, qu'ainsi rien n'était changé, et qu'au lieu de se rendre, il fallait redoubler d'efforts pour délivrer le roi prisonnier, selon les anciennes résolutions. Dès ce moment, la situation s'éclaircit; il n'y eut plus dans Bordeaux que deux partis : l'un pour le roi, l'autre pour Condé, pour la paix ou pour la guerre; le premier beaucoup plus nombreux, répandu partout, mais sans lien, sans action com-

mune; le second, bien moins nombreux, mais énergique, audacieux, étroitement uni et fortement organisé.

Ici vont se renouveler toutes les mesures déplorables dans lesquelles la fronde à Paris avait en vain cherché son salut, et qui en Guienne aussi ne pouvaient qu'amener une ruine plus honteuse. Après le combat de Saint-Antoine, nous avons vu Condé, avec le duc d'Orléans et Beaufort (1), s'adressant aux plus tristes passions, faisant venir de nouveau les hordes barbares du duc de Lorraine, et mettant tout son espoir dans l'Espagne. De même à Bordeaux, depuis la fin d'octobre 1652, il donna l'ordre de s'appuyer ouvertement sur l'Ormée; à l'aide de la catholique Espagne, il tâcha de gagner l'Angleterre calviniste; lui, prince du sang, il descendit jusqu'à caresser le fantôme de la république, pourvu que ce fantôme lui donnât des régimens et des vaisseaux; il ne rougit pas de rechercher l'appui du régicide Cromwell et de faire appel au fanatisme des huguenots, se jouant ainsi de la religion, de la monarchie et de la France, et cela dans l'incertaine espérance de gagner un peu de temps et de prolonger à Bordeaux l'agonie de la fronde, tandis que lui, à la campagne prochaine, à la tête d'une armée espagnole, se ferait jour jusqu'à Paris. Insistons un moment ici pour faire mieux sentir le vice radical de la fronde. Il n'y avait point de milieu : il ne fallait pas tirer l'épée contre le roi, ou il fallait en arriver par degrés à toutes les extrémités où se précipitait Condé. Grâce à une heureuse inconséquence et à l'intelligente ambition de son frère, Turenne s'arrêta à moitié chemin. Condé et sa sœur ont été jusqu'au bout de la route fatale. Ne craignons pas de montrer l'étendue de leur égarement, pour justifier un jour l'étendue de leur repentir.

Condé avait l'esprit trop juste et trop ferme pour n'avoir pas reconnu que devant la toute-puissance nationale de la royauté la fronde n'avait d'autre appui solide que l'étranger, et il se donna entièrement à l'Espagne; mais, sachant mieux que personne combien il était difficile à l'Espagne d'entretenir à la fois deux grandes armées, l'une dans le cœur de la France, l'autre en Guienne, il lui demanda de l'aider à obtenir de l'Angleterre les secours dont il avait besoin. L'Espagne était alors en effet en très bonne intelligence avec la Grande-Bretagne, tandis que la France excitait au-delà de la Manche une malveillance et une inquiétude profondes, parce qu'elle avait donné asile à la veuve de Charles Ier et à ses enfans, reconnu le prince de Galles comme roi d'Angleterre, et admis dans ses armées le duc d'York, qui s'instruisait sous Turenne dans cet art de la guerre qui aurait pu sauver le trône de Charles et qui pouvait le

(1) *Revue* du 1er mars, p. 207, etc.

rétablir. Tout ennemi du gouvernement français était donc fort bien venu à Londres et auprès de Cromwell, à plus forte raison un personnage tel que Condé, qui si souvent avait tenu la victoire entre ses mains. D'ailleurs il y avait toujours eu de fréquentes relations de commerce entre la Guienne et l'Angleterre, et, grâce à la Gironde, la distance n'était pas grande de Londres à Bordeaux. Aussi avait-il été facile à l'Espagne d'intéresser l'Angleterre à l'entreprise de Condé. Le prince s'était empressé d'envoyer à Londres deux agens, le marquis de Cugnac et M. de Barrière avec un M. de Saint-Thomas, particulièrement chargé de lui recruter des soldats en Irlande, dont la population catholique et royaliste n'était pas fort précieuse à la nouvelle république protestante. Cette permission fut aisément accordée à Condé, comme l'Espagne l'avait déjà obtenue pour elle-même. Ces régimens irlandais, arrivés successivement en Guienne au milieu et vers la fin de l'année 1652, furent d'un très grand secours à Marsin et à Balthazar (1). Mais lorsque les agens du prince allèrent plus loin, et demandèrent la liberté du commerce, qui aurait tant profité à Bordeaux à cause de ses vins, déjà fort recherchés en Angleterre, et de plus une flotte avec des troupes de débarquement, ils trouvèrent devant eux la politique anglaise, fort peu chevaleresque, qui, avant de s'engager, exigea tout d'abord de sérieux avantages, un port et une place de sûreté (2). A ce puissant mobile de l'intérêt national se joignait ici un autre mobile encore, qui le secondait mer-

(1) Lenet, p. 559. Lettre de Lenet à Condé du 8 août 1652 : « Les Irlandois sont arrivés cette nuit devant Poyac (*sic*, mais probablement Paulhac, dont il sera bientôt question) sur quatre vaisseaux. » — *Ibid.*, p. 570. Don Louis de Haro à Lenet, septembre 1652 : « Il auroit été bien inutile d'envoyer à M. de Vateville les Irlandois qui débarquèrent à Saint-Sébastien ; mais depuis vous en aurez reçu un corps de mille et cinq cents, et l'on continuera de vous envoyer le reste. » — *Ibid.*, p. 584. Saint-Thomas à Lenet, 11 novembre 1652 : « Ce matin on m'a offert mille Irlandois à très bon compte. »

(2) Lenet, p. 584. M. de Saint-Thomas à Lenet, 13 novembre 1652 : « On a dessein ici de vous protéger à quelque prix que ce soit ; mais ils veulent un traité, et un port pour sûreté de leurs vaisseaux et dépenses, et vous donneront un secours capable de prendre La Rochelle. En attendant, ils fourniront à vos dépens mille Irlandois, si vous en avez besoin. » — Le même au même, 2 décembre 1652 : « Pour la dépense qu'il faut faire pour lever les Irlandois qu'ils vous offrent, je confesse qu'elle est grande, quoique ce ne soit que 12 livres par homme rendu au vaisseau, outre que si la liberté pour les vins s'accorde, comme je l'espère et comme celui que je vous envoie vous en portera la résolution, tant s'en faut qu'il vous en coûte de l'argent, que, chargeant deux vaisseaux de vins, ils vous ramèneront mille hommes... Quelques-uns du conseil d'état m'ont dit que le traité particulier que le parlement voudroit faire avec vous est plutôt pour faire une diversion par votre moyen, au cas qu'on leur déclarât la guerre en France, que pour dessein qu'ils aient de la commencer. Ils m'ont dit que lorsqu'ils auront traité avec vous, on ne vous envoiera pas moins de douze mille hommes et des vaisseaux suffisamment pour les mener et pour entreprendre sur La Rochelle ou tel autre lieu que vous jugerez le plus à propos. »

veilleusement, l'esprit de secte républicaine et calviniste. Des ministres de l'Évangile, cette ordinaire et habile avant-garde de l'Angleterre, étaient venus à Bordeaux, s'étaient fait affilier à l'Ormée, comme les statuts de la société le permettaient; là, rencontrant un assez grand nombre de protestans, ils les avaient échauffés, et ils disaient hautement que l'Angleterre serait bien autrement disposée à secourir la Guienne, si elle avait l'espoir d'y trouver, comme autrefois à La Rochelle, des alliés politiques et religieux. Ce langage et ces desseins épouvantèrent Lenet, et il s'empressa de les dénoncer à Condé. Celui-ci ne s'en émut guère. Déjà refoulé par Turenne dans la Flandre espagnole, il cherchait partout des forces pour la campagne qui allait s'ouvrir, sans s'inquiéter de quel côté elles lui viendraient. Il n'avait assurément pas le moindre goût pour la république, mais il n'en avait pas peur. Il savait très bien que ces bouffées républicaines n'étaient pas contagieuses en France, et il ne voyait dans la petite agitation qui effrayait tant Lenet qu'un moyen d'empêcher Bordeaux d'accepter l'amnistie, et une amorce à l'Angleterre pour en tirer une flotte et les régimens qu'il lui demandait. Aussi répond-il à Lenet avec le plus grand sang-froid, de Stenay, le 10 mars 1653 (1) : « Je n'ai rien à vous dire sur les divisions de Bourdeaux que ce que je vous ai déjà mandé, qu'il faut toujours appuyer le parti qui sera le plus fort; et pour vous dire mes sentimens sur cette cabale des huguenots que vous me mandez devoir aller droit à la république, je crois que ce n'est pas la plus mauvaise de toutes, et mon sentiment est qu'il vaut mieux la soutenir, sans pourtant la rendre la maîtresse, que de l'abattre, car il est certain qu'elle ne pourra jamais venir à ses fins, et, conservant toujours cette pensée de république, elle empêchera les autres d'accepter l'amnistie et de demander la paix. »

En conséquence, tandis qu'il dépêchait le comte de Fiesque en Espagne pour se plaindre des irrésolutions et des procédés équivoques du baron de Vateville, et réclamer la complète exécution des traités, Condé n'hésita pas à autoriser une démarche extraordinaire à laquelle se porta Bordeaux sous l'impulsion de l'Ormée. La ville envoya en son nom et au nom des princes trois députés en Angleterre avec plein pouvoir de conclure « tous traités, associations et alliances avec messieurs du parlement de la république d'Angleterre, afin d'obtenir d'eux des secours nécessaires d'hommes, de vaisseaux et d'argent pour la manutention de Bordeaux, de la province de Guienne, et rétablissement de leurs anciens priviléges, à telles conditions qu'ils jugeront à propos. » A ce plein pouvoir

(1) Lenet, p. 599.

était jointe une instruction étendue et détaillée que Lenet nous a conservée (1), et qui jette la plus triste clarté sur cet épisode de la fronde, où se peint son funeste génie, et où l'on voit à découvert l'abîme où l'ambition de quelques grands seigneurs menaçait de précipiter la patrie. Il est dit formellement dans cette instruction qu'en retour des secours demandés, on assurera aux Anglais un port dans la rivière de Bordeaux pour la retraite et sûreté de leurs vaisseaux, comme Castillon, Royan, Talmont, ou Paulhac ou Arcachon, s'ils veulent, qu'ils pourront fortifier à leurs frais, ainsi que les Espagnols ont fait à Bourg. Ils pourront encore faire une descente à La Rochelle et s'en emparer. Ils pourront même assiéger et prendre Blaye. « Et, dit l'instruction, comme le principal mobile des affaires d'état est l'intérêt, et que celui de l'Angleterre est de faire naître des affaires dans la France qui puissent l'occuper par une guerre intestine, lorsqu'en temps de paix elle voudrait agir pour le rétablissement du roi d'Angleterre, ils proposeront sans doute si Bordeaux ne voudroit point prendre une forme de gouvernement toute nouvelle et se servir de cette occasion pour mettre ceux de la religion dans leurs intérêts et affermir l'un par l'autre leur liberté commune. » Dans ce cas, les envoyés devront répondre qu'il a jusqu'ici été impossible de porter les protestans à cette entreprise, quoiqu'ils soient fort mécontens, de crainte que le roi de France ne les accable, et qu'il faut préalablement qu'ils voient une flotte et une armée anglaises dans la Gironde : « alors ils crieroient hautement liberté. » Cette instruction avec le plein pouvoir qu'elle accompagne est datée d'avril 1653 et signée par le prince de Conti, par Marsin, par Lenet, qualifié de « plénipotentiaire de son altesse sérénissime monseigneur le Prince, » par Laperrière, maire de la ville de Bordeaux, le chevalier de Thodias, premier jurat, et dix-huit bourgeois. Les trois envoyés étaient un conseiller au parlement nommé Trancas et deux bourgeois, Blarut et Dezert. Ils devaient s'entendre avec le marquis de Cugnac et avec Barrière, auquel on donne le titre de « résident de son altesse sérénissime monseigneur le Prince auprès de la république d'Angleterre. » Il n'y a point à s'y méprendre, c'était là un acte évident de forfaiture envers la couronne de France, le crime d'état le plus certain, le mieux caractérisé. Et tout cela se faisait avec l'agrément et sous l'autorité d'un prince du sang! « Je suis bien aise, écrit Condé à Lenet (2), de l'acte qui s'est passé pour appeler le secours de l'Angleterre, n'y ayant rien qu'il ne faille mettre en usage pour sauver Bordeaux. » Et il annonce qu'il envoie M. de

(1) Lenet, p. 602-605.
(2) Lenet, *ibid.*, p. 609.

Mazerolles en Angleterre pour hâter le secours qu'on destinait à la Guienne et obtenir immédiatement, en y mettant le prix nécessaire, huit frégates armées et équipées, dont la moindre était de vingt-quatre pièces de canon.

Ainsi allait se renouveler à Bordeaux l'insurrection de La Rochelle en 1627 et 1628. Là aussi, la religion n'avait été qu'un prétexte et un masque à l'ambition de l'aristocratie : la maison de Condé s'appelait alors la maison de Rohan. En 1627, les protestans n'étaient pas plus persécutés en Saintonge qu'ils ne l'étaient dans le midi en 1652. Jamais on ne leur avait contesté le libre exercice de leur religion; la seule chose que Richelieu ne voulait ni ne devait supporter, c'est que La Rochelle, avec les îles de Ré et d'Oleron, jouît d'une indépendance incompatible avec la légitime autorité de l'état, et qu'il y eût sur les côtes de France une forteresse, un port, une flotte où le roi ne commandait pas. Mais en revanche les Rohan y dominaient, et au premier grief qu'il leur plaisait d'élever, ils invoquaient la protection de l'Angleterre, sans se faire faute, au besoin, de recourir à celle de l'Espagne. Ils avaient sous eux un maire fanatique, et quelques ministres, pleins de leur importance et brûlant de jouer un rôle, qui soulevaient le peuple par leurs déclamations et lui imposaient les plus durs sacrifices, en abusant de son ignorance. Les Rohan aussi bégayèrent le nom de république pour se soutenir contre le roi, et la catholique Espagne, comme la calviniste Angleterre, unies dans le même intérêt, l'abaissement de la France, auraient fort volontiers reconnu une république calviniste à La Rochelle, pour que la France fût diminuée de cette grande cité et de sa forte marine. Et c'était le vainqueur de Rocroi et de Lens, celui qui avait sauvé la monarchie en 1648 et 1649, qui allait reprendre à Bordeaux le rôle honteux et usé de Soubise, recommencer une entreprise qui, vingt ans auparavant, avait échoué devant la fermeté de Richelieu, et qui n'avait plus la moindre chance de succès depuis qu'un gouvernement équitable avait assoupi les haines religieuses, et en protégeant les populations protestantes ôté sur elles toute prise aux ambitieux projets de quelques chefs mécontens! Condé en avait fait l'expérience dans cette guerre de Guienne. C'étaient les habitans mêmes de La Rochelle, les descendans de Guiton et des anciens et ardens défenseurs de la foi protestante, qui avaient ouvert les portes de la ville au général de l'armée royale. En gagnant le vieux maréchal de La Force, Condé avait pu croire qu'il acquérait en sa personne tous les protestans du midi; mais d'abord l'influence de l'illustre maison était bien diminuée, puis à la mort du vieux maréchal Mazarin s'empressa de traiter avec son fils, et lui offrit le bâton de son père, pour bien établir qu'il ne s'agissait

pas ici de religion, et que les protestans seraient tout aussi bien traités que les catholiques, s'ils servaient loyalement. En Saintonge, l'héritier des La Trémoille, le prince de Tarente, ne put pas même sauver Taillebourg, et n'apporta d'autre force à Condé que celle d'une épée vaillante et fidèle. Lui-même, à l'affaire de Miradoux, poursuivant la cavalerie de Saint-Luc vers Lectoure et Montauban, avait envoyé à cette dernière ville un trompette qui, après avoir rappelé aux habitans les services que les premiers Condé avaient rendus aux protestans de France, annonça que le prince désirait avec passion leur faire du bien, à eux et à tous ceux de leur religion, qu'il les protégerait toujours, et aurait soin de maintenir leurs priviléges et leurs libertés, s'ils voulaient embrasser son parti. Ces offres furent rejetées d'un commun consentement, et les milices de Montauban allèrent elles-mêmes reprendre la petite ville de Moissac et la remettre sous l'autorité légitime. Mazarin ne manqua pas de remercier le consistoire et les protestans de Montauban de cette marque éclatante de fidélité; il les en récompensa en leur permettant de relever les fortifications de leur ville, autrefois détruites par Richelieu, et, pour gagner de plus en plus la confiance de tous les sujets du roi qui appartenaient à la religion réformée, il fit paraître, le 21 mai 1652, une déclaration admirable qui confirmait tous les anciens édits de pacification (1). La levée de boucliers des protestans de Guienne n'eut donc pas grand écho dans le midi, excepté peut-être dans quelque coin des Cévennes, et la petite cabale huguenote et républicaine sortie des bas-fonds de l'Ormée, fomentée et soutenue par les agens de l'Angleterre, ne servit à Bordeaux qu'à augmenter le désordre, à inquiéter les consciences, à irriter l'autorité ecclésiastique, et à faire des principaux couvens autant de foyers de conspirations sans cesse renaissantes en faveur de la royauté.

Nous qui savons aujourd'hui, sur de nombreux et irrécusables témoignages, à quel point l'intelligente administration de Richelieu

(1) Il est étrange que ce fait important ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'*Histoire de Condé* par Coste; mais la déclaration royale certifie le fait qui lui a donné naissance. Elle est si belle et si peu connue, que nous en détacherons quelques parties. « ... Le feu roi, ayant reconnu qu'une des choses les plus nécessaires pour conserver la paix en ce royaume consistoit à maintenir ses sujets de la religion prétendue réformée en la jouissance pleine et entière des édits faits en leur faveur et à les faire jouir de l'exercice libre de leur religion, avoit un soin très particulier d'empêcher par tous moyens convenables qu'ils ne fussent troublés en la jouissance des libertés, prérogatives et priviléges à eux accordés par lesdits édits... Nous avons voulu faire le semblable, ayant, pour les mêmes motifs et considérations, par notre déclaration du 8 juillet 1643, voulu et ordonné que nosdits sujets de la religion prétendue réformée jouissent de toutes les concessions, priviléges et avantages, spécialement de l'exercice libre et entier de leurdite religion, suivant les édits, déclarations et règlemens faits en leur faveur sur ce sujet. Et d'autant que nosdits sujets de la religion prétendue réformée nous ont donné

et de Mazarin avait adouci et apaisé le sentiment protestant, nous avons peine à comprendre que l'Angleterre ait pu fonder aucune grande espérance sur les dispositions des calvinistes français, et nous inclinons trop à croire qu'elle n'a pas pris fort au sérieux les négociations commencées par Cugnac et Barrière, et poursuivies par les députés de la ville de Bordeaux. On a même prétendu que Cromwell s'était constamment joué de Condé et de ses agens. Cette opinion, assez naturelle aujourd'hui, est dans le passé sans fondement, et elle est entièrement démentie par les faits. L'Angleterre, qui de notre temps même ne connaît pas très bien la France, l'ignorait tout à fait au XVIIe siècle. Sous le gouvernement du long parlement, la passion calviniste et républicaine était plus écoutée à Londres que la politique, et Cromwell lui-même ne vit clair qu'assez tard dans les forces respectives des protestans et des catholiques, de Condé et de Mazarin, de la fronde et de la royauté. Il est indubitable qu'en 1651, 1652 et 1653, tant que l'Angleterre craignit que la France ne prît en main la cause des Stuarts, elle chercha par tous les moyens à occuper chez elle sa redoutable voisine. C'était pour elle, après tout, un avantage immense de se faire un bon établissement dans la Gironde ou sur les côtes de la Saintonge. De là les secours effectifs de régimens irlandais envoyés à Bordeaux en 1652; Cromwell ménageait alors si peu le gouvernement français qu'il se permit à son égard un des attentats les plus inouis dont fasse mention l'histoire moderne. Lorsqu'au mois de septembre de cette même année, le grand-amiral de France, le duc de Vendôme, sortit de Brest pour aller par mer secourir Dunkerque, assiégée par une armée espagnole et défendue par le comte d'Estrades, Cromwell envoya une flotte anglaise, sous le commandement de l'amiral Blake, barrer le chemin à la flotte française, et même la faire prisonnière au mépris du droit des gens et sans qu'il y eût aucune hostilité déclarée. En vain le duc de Vendôme s'éleva avec force contre une

des preuves certaines de leur affection et fidélité, notamment dans les occasions présentes dont nous demeurons très satisfaits, savoir faisons que nous, pour ces causes et sur la très humble supplication qui nous en a été faite de la part de nosdits sujets faisant profession de ladite religion prétendue réformée, et après avoir fait mettre cette affaire en délibération en notre présence et en notre conseil, nous, de l'avis d'icelui et de notre certaine science et autorité royale, avons dit, déclaré et ordonné, disons, déclarons et ordonnons, voulons et nous plaît que nosdits sujets de la religion prétendue réformée soient maintenus et gardés, comme de fait nous les maintenons et gardons, en la pleine et entière jouissance de l'édit de Nantes, autres édits, déclarations, arrêts, règlemens, arrêts et brevets expédiés en leur faveur, registrés au parlement et chambres de l'édit, notamment en l'exercice libre et public de ladite religion en tous les lieux où a été accordé par iceux, nonobstant toutes lettres et arrêts tant de notre conseil que des cours souveraines ou autres jugemens à ce contraires, voulant que les contrevenans à nosdits édits soient punis et châtiés comme perturbateurs du repos public. »

telle violation de la foi publique et réclama les vaisseaux qu'on lui avait pris; Cromwell maintint cet acte inique et insolent sous les plus frivoles prétextes (1). Son vrai motif était l'intérêt anglais. Ce même motif lui fit plus tard proposer à Condé de lui donner vingt vaisseaux, que l'on fréterait sous le nom de quelque marchand moyennant 200,000 écus, afin de s'emparer de quelque port de Normandie, par exemple Quillebeuf, et d'en faire un point d'appui au soulèvement des protestans de la province. Lenet affirme que Cromwell avait envoyé en Flandre à Condé un député, et que celui-ci avait assuré que bientôt les Anglais seraient dans la rivière de Bordeaux (2). Enfin il est certain qu'en 1653 Cromwell chargea un de ses agens diplomatiques les plus affidés, Stoop, moitié soldat, moitié ministre du saint Évangile, de faire une tournée en France, non pas seulement, comme le dit Burnet (3), pour sonder les dispositions des populations protestantes, mais pour s'entendre avec leurs chefs et les pousser à la révolte en leur prodiguant toute sorte de promesses. Cela est si vrai que Stoop vint trouver en Flandre le prince de Tarente, un des plus intimes amis de Condé, et lui offrit au nom de Cromwell tout ce qui pouvait dépendre de lui, s'il voulait se mettre à la tête des protestans de France lorsque le temps serait venu d'agir pour la cause commune. Le récit du véridique et loyal La Trémoille ne peut laisser à cet égard aucune incertitude (4).

(1) *Mémoires* de Montglat, collection Petitot, t. L, p. 381 : « En septembre 1652, le duc de Vendôme, grand-amiral de France, alla secourir Dunkerque avec ses vaisseaux; il avoit doublé la pointe de Bretagne et avoit fort avancé dans la Manche d'Angleterre, lorsque Cromwell, protecteur de ce royaume-là, fut sollicité par l'ambassadeur d'Espagne, qui étoit près de lui, de s'opposer à ce secours, en le piquant d'honneur sur ce que la France n'avoit point d'ambassadeur à sa cour, et ne vouloit point reconnoître la république qu'il avoit fondée, outre que le roi d'Angleterre, son ennemi capital, quoique son maître, et le duc d'York, son frère, étoient réfugiés à Paris et protégés par le roi de France. Ces raisons obligèrent Cromwell de faire sortir sa flotte en mer, laquelle, sans aucune guerre déclarée, s'opposa au passage de l'armée navale de France, et même prit beaucoup de vaisseaux. Cet obstacle imprévu contraignit le duc de Vendôme de se retirer à Brest et d'Estrades de rendre Dunkerque aux Espagnols, n'espérant plus de secours. »

(2) Lenet, p. 612.

(3) Burnet est instruit, judicieux, très modéré dans les affaires de son pays; mais il n'a pas la moindre idée de celles de France. Il ne sait rien que par Stoop, espion hardi et intelligent, mais sans foi. C'est d'après les récits de Stoop que Burnet assure que Condé offrit à Cromwell de se faire protestant, et autres sottises de ce genre qu'il est inutile de réfuter. Voyez *Histoire de mon temps*, dans la collection des *Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*, par M. Guizot, t. Ier, p. 156 et suiv.

(4) *Mémoires* du prince de Tarente, p. 169-171 : « Un ministre protestant nommé Stouppe vint faire des propositions de la part de Cromwell, qui l'avoit envoyé en France pour assurer nos églises réformées de sa protection, si elles vouloient s'unir pour demander à la cour le rétablissement de leurs priviléges. Le cardinal Mazarin, qui en fut averti, mit des gens en campagne pour arrêter Stouppe. Il avoit déjà parcouru le Lan-

Tout cela n'empêchait pas Cromwell de négocier aussi avec Mazarin, car il ne se proposait et n'avait à cœur qu'un seul grand objet, faire les affaires de l'Angleterre et les siennes propres par une voie ou par une autre. Il eût préféré sans doute, comme ardent calviniste, le triomphe des protestans de France sous des chefs tels que La Trémoille et Condé; mais peu à peu il reconnut qu'en général les protestans étaient tranquilles et satisfaits, et que tous les efforts des calvinistes républicains d'Angleterre n'avaient réussi qu'à former à grand'peine à Bordeaux un parti violent, mais peu nombreux et incapable de rien de considérable. Cependant il ne laissait pas de faire servir cette ombre d'insurrection à effrayer Mazarin et à l'amener à son but, et il y réussit. Mazarin lui donna peu à peu toute assurance que la France, bien qu'en continuant de donner asile à la sœur et aux neveux de Louis XIII, n'entreprendrait rien pour le rétablissement des Stuarts, et il tint fidèlement sa parole pendant toute la vie de Cromwell. Pour lui inspirer une entière confiance, il alla même jusqu'à faire quitter la France au prince de Galles, auquel on avait reconnu jusque-là le titre de roi d'Angleterre, et de son côté, dès le milieu de l'année 1654, Cromwell dénoua d'abord, puis rompit tout à fait avec Condé, les frondeurs et les protestans. Spectacle admirable de deux grands hommes d'état, qui tous deux sacrifient les passions et les préjugés de leur parti à l'intérêt véritable de leur cause : Cromwell résistant à la tentation d'établir de petites républiques calvinistes en France, afin de faire reconnaître et de préserver de tout danger la grande république dont les destinées lui étaient confiées; Mazarin faisant tout le contraire de ce que fera un jour Louis XIV, ne se piquant pas de trop de chevalerie envers un prince malheureux, traitant avec une république et avec un usurpateur pour mieux servir son roi, pour ne laisser aucun ferment de discorde en France, y voir partout renaître l'ordre, la paix, la soumission à l'autorité légitime, et n'avoir plus devant soi d'autre ennemi que l'Espagne affaiblie et dégénérée.

VICTOR COUSIN.

guedoc et les Cévennes, lorsqu'il apprit qu'on le cherchoit. Il s'évada, mais il n'eut pas le temps de sauver ses papiers, qui furent saisis. Il me vint trouver à Spa, et, ne pouvant me montrer sa commission, qui avoit été prise, il m'assura seulement de bouche qu'il avoit charge du protecteur de me promettre tout ce qui pouvoit dépendre de lui, si je voulois me mettre à la tête des protestans de France lorsqu'il seroit temps d'agir pour les intérêts de la cause commune, etc... La conclusion fut que je demeurerois en Hollande jusqu'à ce que le protecteur se fût déclaré contre la France ou contre l'Espagne, que, si c'étoit contre la France, je prendrois avec lui des mesures plus certaines dont M. le Prince pourroit se prévaloir. »

L'ONCLE CÉSAR

I.

La petite ville d'O... est une de ces localités exceptionnelles que leur position géographique condamne à rester éternellement en dehors du progrès général. Le chemin de fer le plus rapproché passe à une trentaine de lieues du plateau très élevé où elle est située, et elle ne communique avec les grands centres de population que par un service de diligences assez mal organisé. Aussi les vieilles habitudes provinciales se sont-elles conservées sur ce coin de terre mieux que dans aucune autre partie de la France; tout le monde y dîne à midi, comme sous l'ancien régime, et les chaises à porteur n'y sont pas tout à fait passées de mode.

Quelques maisons nobles et point du tout opulentes, un plus grand nombre de familles bourgeoises et le groupe assez restreint des fonctionnaires du gouvernement composaient, il y a quelques années, la bonne société d'O... Ces honnêtes gens avaient, les uns des appointemens modiques, les autres de petits revenus dont ils vivaient tout juste, sans pouvoir jamais se permettre aucune dépense en dehors du strict nécessaire. On n'aurait jamais dansé à O..., l'on n'y aurait jamais soupé aux bougies, après minuit, autour d'une table de soixante couverts, si une famille bourgeoise, la seule qui fût riche au milieu de cette étroite médiocrité, n'eût ouvert ses salons et donné chaque année plusieurs bals auxquels toute la ville était invitée.

Une singularité peut-être sans exemple s'attachait à cette famille: depuis plusieurs générations, — nombre d'actes notariés en faisaient

foi, — les Fauberton n'avaient pas eu de successeur en ligne directe, et c'était toujours un neveu qui, après avoir intégralement recueilli l'héritage, le transmettait à son tour au collatéral de son choix.

En 1815, le colonel Achille Fauberton, l'illustration de la famille, était rentré dans ses foyers avec sa demi-solde et dix-sept blessures qui l'avaient considérablement défiguré. Le digne homme n'était pas sans vocation pour le mariage; pourtant il eut la sagesse de faire comme ses grands-oncles, il resta garçon et appela près de lui son unique neveu, qu'il institua son héritier à l'exclusion de tous les autres membres de sa famille.

César Fauberton avait alors vingt-huit ans; c'était un bel homme, un superbe cavalier, comme disaient les vieilles bourgeoises d'O...; il avait des traits réguliers, un teint frais et blanc, de grands yeux noirs à fleur de tête et les plus belles dents du monde. Ses qualités morales répondaient à ses avantages physiques: il avait, — lui-même s'en vantait, — l'esprit qui plaît aux dames; il était enjoué, galant, complaisant, audacieux à propos, et d'une certaine fatuité naturelle que rien ne pouvait déconcerter.

Le colonel se hâta de déclarer à son héritier qu'il entendait le marier, attendu que s'il restait garçon, la fortune des Fauberton passerait à des parens éloignés qu'il ne connaissait pas et dont il n'avait guère entendu parler. César ne fit aucune objection et assura simplement son oncle de sa parfaite obéissance. Celui-ci mit aussitôt en campagne maître Signoret son notaire, un homme qui, du fond de son étude, voyait clair dans toutes les fortunes et pouvait soupeser toutes les dots. Il s'agissait de trouver un parti qui fût à la hauteur des trente mille livres de rente que le colonel devait laisser à son neveu. Comme rien de semblable n'existait à O..., Me Signoret chercha dans toute l'étendue du département. Il se présentait lui-même pour entamer les négociations et traitait, muni des pleins pouvoirs du colonel. D'abord tout allait pour le mieux; il semblait qu'on était d'accord sur tous les points et qu'il n'y avait plus qu'à conclure; mais aussitôt que César était consulté, les difficultés arrivaient en foule : tout en donnant son consentement de bonne grâce, il avait l'art de soulever une multitude d'objections qui rendaient la chose difficile d'abord et bientôt impossible. Sans avouer jamais sa vocation bien déterminée pour le célibat, il parvint ainsi à reculer indéfiniment tout engagement matrimonial; mais le colonel ne se rebutait pas aisément: dès qu'un projet de mariage avait avorté, le vieux notaire se remettait en campagne et commençait une nouvelle négociation. Tout cela dura cinq ans passés.

Pendant ce laps de temps, le beau César eut des succès inouis près des dames. Aucune vertu ne lui résistait; il compromit plusieurs

filles de bonne maison, brouilla une demi-douzaine de ménages, et poussa par son infidélité une grisette au suicide. Toutefois ces désordres ne faisaient pas de scandale. On était très indulgent pour ce beau garçon, le meilleur parti de toute la contrée. Les demoiselles surtout qui faisaient leur roman de mariage excusèrent toutes ses légèretés et furent sans pitié pour les pauvres délaissées.

Le notaire venait d'entamer sa dixième ou douzième négociation, lorsqu'un événement imprévu mit fin à ces tentatives obstinées : le colonel tomba malade, et bientôt il fut en danger de mort. C'était un vieillard déjà, quoiqu'il n'eût pas un grand âge; à force de prodiguer sa vie sur les champs de bataille, il l'avait usée, et dès le premier jour de sa maladie il comprit que le terme fatal allait arriver pour lui. Ce jour-là même, après une crise qui l'avait beaucoup affaibli, il dit à son neveu : — César, nous avons perdu trop de temps;... je risque de m'en aller sans t'avoir marié,... c'est un grand regret pour moi... Si tu venais à mourir aussi, mon bien irait à des gens que je ne connais pas.... Je ne veux pas cela, mon neveu,... il faut que tu fasses souche... Marie-toi, marie-toi... A présent il ne s'agit plus de choisir, de calculer la dot, les espérances probables, les charges certaines, comme tu dis toujours;... nous n'avons plus le temps d'attendre... Les demoiselles sages et bien élevées ne manquent pas ici... Prends celle que tu voudras : quand même elle n'aurait rien, je donne mon consentement; mais, au nom du ciel, décide-toi...

— Oui, mon oncle, tout de suite, répondit César abasourdi.

— Eh bien! choisis.

— Oui, mon oncle, à l'instant, puisque vous le voulez. Toutefois j'aurais besoin de réfléchir un peu, car je me trouve dans un grand embarras, mon cœur étant libre de toute inclination...

— Prends au hasard, interrompit le colonel d'un air presque impérieux; rien n'empêche, puisque tu n'aimes personne... — Puis, se ravisant, il ajouta : — On m'avait dit que tu étais amoureux de la belle Emmeline...

— Ah! bah!... murmura César.

— Tu as rôdé autour d'elle tout l'hiver dernier, poursuivit l'oncle; j'ai vu bien des choses... Certainement elle t'aime...

— Bah! bah! répéta le beau César.

— Sa dot est des plus minces, dix mille francs peut-être tout compris, poursuivit le vieux Fauberton en s'attachant à son idée; n'importe! si tu te sens quelque penchant pour elle, je veux bien que tu l'épouses... Voyons, es-tu décidé?... Nous pourrions faire la demande ce soir même, et la noce dans dix jours...

— Oui, mon oncle, rien ne s'y oppose, dit César consterné; je ferai comme il vous plaira. Néanmoins permettez-moi de vous faire ob-

server que, le père de Mlle Emmeline étant absent, il faudra attendre son retour.

— On pourra toujours faire les premières ouvertures à la mère, répondit le colonel en s'obstinant. Par malheur Signoret n'est pas ici; mais c'est égal, tu feras la demande toi-même, dès demain...

— Quoi! moi-même, en personne?

— Pourquoi pas?.. Va, va, sois tranquille, tu ne seras pas refusé.

— Je le crois bien! murmura le beau César avec un geste de fatuité superbe et en cherchant dans son esprit quelque moyen d'échapper à ce pressant danger.

Le colonel retomba épuisé sur ses oreillers et murmura, saisi d'un frisson subit : — Voilà l'accès de fièvre qui me reprend;... je me sens très mal... César, n'oublie pas ce que je t'ai dit... Il est inutile d'attendre le retour du père; tu feras la demande demain...

— Oui, oui, mon oncle, répéta César; ne vous tourmentez pas, tout ira selon votre volonté.

Le colonel eut une très mauvaise nuit; il s'affaiblissait visiblement, et ses traits s'altéraient d'une manière effrayante. Vers le matin, saisi du pressentiment de sa fin prochaine, il appela son neveu, qui sommeillait sur un fauteuil, et dit en lui montrant du doigt la pendule : — Avant midi, tu iras demander cette petite en mariage... Nous n'avons plus un moment à perdre...

— Ah! mon oncle; c'est aujourd'hui vendredi et le 13 du mois! s'écria César.

— Je l'avais oublié! murmura le colonel, dont la volonté ne tint pas contre cette objection. Eh bien! ce sera pour demain,... demain matin... Je verrai les fiançailles, mais je n'assisterai pas à la noce...

César se récria contre ces lugubres prévisions, et affecta la plus complète sécurité; pourtant le médecin venait de lui déclarer que son oncle n'avait pas deux fois vingt-quatre heures à vivre. Me Signoret arriva dans la matinée et passa quelques momens seul avec le malade. Après ce court entretien, le vieux garde-notes sortit de la chambre pour chercher César Fauberton; celui-ci vint au-devant de lui en disant : — Eh bien! cela ne va pas plus mal, j'ai grand espoir; est-ce que vous n'êtes pas très rassuré aussi, mon cher monsieur Signoret?

Le notaire haussa les épaules, serra la main de César et lui dit avec un soupir : — Le testament est entre mes mains; ce pauvre homme a fait les choses absolument comme feu son oncle Denis Fauberton et son grand-oncle Justin Fauberton, dont j'avais reçu aussi les dernières volontés : savez-vous que vous êtes le troisième neveu que je vois hériter dans cette maison!

L'état du malade empirait de moment en moment; sur le soir, il

ne parlait plus et semblait plongé dans un sommeil léthargique. Les domestiques commencèrent à dire des prières autour du lit; César s'assit à l'écart avec Me Signoret, le front appuyé sur sa main et gardant un triste silence. Toute la soirée s'écoula ainsi. Il paraissait certain que le colonel s'éteindrait dans cette tranquille agonie; pourtant, au bout de quelques heures, il s'agita tout à coup et avança les bras en jetant des plaintes sourdes, puis il retomba sur ses oreillers. — Ah! grand Dieu!... il va passer!... murmura César en frissonnant et en saisissant le bras de maître Signoret.

— Non, non, s'écria celui-ci, relevez-lui la tête,... donnez-lui de l'air... Faites-lui respirer du vinaigre,... ça le remettra...

En effet le malade parut se ranimer. César se rapprocha, lui prit la main et lui dit doucement : — Mon cher oncle, je suis là...

En ce moment, la pendule sonna. Le colonel rouvrit les yeux et dit d'une voix faible, mais distincte : — Quelle heure est-il?

— Minuit, colonel, répondit le notaire; comment vous trouvez-vous?

Il ne répondit pas à cette question, et, tournant les yeux vers son neveu, il lui dit : — Nous sommes à samedi;... va t'habiller, Signoret t'accompagnera... Vous irez ensemble demander en mariage cette petite Emmeline... Va vite, le temps presse...

Là-dessus, il fit encore signe qu'il fallait se hâter, et un quart d'heure après il mourut.

Son héritier eut une attitude très convenable après l'événement. Il vécut fort retiré et porta le deuil une année entière. Après le premier anniversaire, il reparut dans le monde, ou, pour mieux dire, il attira le monde chez lui. A l'exemple de son oncle et de ses grands-oncles, il eut une bonne maison, donna souvent à dîner, et fit des magnificences pour toutes les fêtes officielles. De plus, et comme pour suivre scrupuleusement ses traditions de famille, il installa chez lui un petit neveu de son nom dont le colonel n'avait pas même soupçonné l'existence. Dès lors il parut évident à tout le monde que César Fauberton ne se marierait pas, et il fut traité en conséquence : les mères de famille acceptèrent ses politesses avec circonspection; les jeunes dames redoublèrent de coquetteries à son égard, et les grisettes, habituées à considérer tout célibataire comme une proie, bourdonnèrent plus que jamais autour de son élégante personne.

Le petit Fauberton découvert par César était d'une autre branche de la famille, établie dans un autre pays. Le père de cet enfant, un pauvre employé des douanes, était mort depuis quelques années, laissant sa veuve presque dans l'indigence. Elle demeurait à la campagne et n'avait jamais eu l'idée de s'adresser à ses parens riches, qu'elle ne connaissait que de nom, et qui probablement n'avaient

jamais entendu parler d'elle. César obtint de cette pauvre veuve qu'elle vînt chez lui avec son fils et qu'elle tînt son ménage de garçon. Hermance Fauberton était alors une femme d'environ trente-cinq ans, fluette, maladive, sans agrément ni beauté, vieillie par de longs chagrins et usée par une vie matériellement pénible. Elle avait d'ailleurs une tenue si modeste, des allures de vieille femme si prononcées que sa présence chez un homme encore jeune et qui passait, non sans raison, pour un séducteur, ne fit aucun tort à sa réputation.

Vers cette époque, César Fauberton fut nommé maire d'O..., et bientôt après élu membre du conseil-général de son département. Ses visées auraient pu aller plus haut; il avait assez d'influence pour se poser en homme politique et arriver à la députation, mais il préféra rester le personnage le plus important du petit monde où il vivait, et il déclara dans son discours d'installation que l'honneur d'être le premier magistrat municipal de sa ville natale suffisait à son ambition.

L'hôtel Fauberton, comme disaient emphatiquement les gens d'O..., était situé au centre de la ville, sur une petite place dont il formait un des côtés. Cet édifice était dans l'origine une vaste maison carrée à deux étages, coiffée d'une toiture en tuiles rouges et proprement badigeonnée à la chaux. Le colonel, qui avait rapporté de ses campagnes d'Italie certaines idées sur les arts, entreprit d'embellir ce grand corps de logis, qui véritablement avait l'apparence d'un moulin à farine. Par ses ordres, la façade fut peinte en jaune, avec des encadremens qui simulaient diverses espèces de marbres; il fit mettre des persiennes vertes à toutes les fenêtres et agrandir la porte d'entrée, dont les deux battans s'ouvrirent désormais toutes les fois qu'il sortait en voiture. Le vestibule était décoré de statues en plâtre; la Diane chasseresse figurait au pied de l'escalier, et le palier du premier étage était gardé par un Hercule colossal. Après la mort du colonel, son héritier compléta les changemens et fit venir de Paris un mobilier qui excita l'admiration universelle. Le grand salon était cité comme une merveille de richesse et d'élégance. Toute la ville d'O... savait que le lustre coûtait douze cents francs, et les douairières qui, les jours de bal, faisaient tapisserie pendant huit ou neuf heures consécutives, avaient cent fois calculé combien il avait fallu d'aunes de damas cramoisi pour faire les huit rideaux de fenêtres et recouvrir les vingt-quatre fauteuils alignés contre la muraille.

La façade intérieure de la maison donnait sur un vaste jardin. Quand la grande porte était ouverte à deux battans, les passans s'arrêtaient pour contempler de loin ce lieu de délices où il y avait des bancs de gazon, des charmilles, des plates-bandes bordées de

buis, et au milieu un jet d'eau avec son bassin rempli de poissons rouges.

Mme Hermance et son fils occupaient l'ancien appartement du colonel, trois pièces dont on n'avait pas changé la décoration et où se trouvaient encore toutes les reliques militaires du vieil officier. Cette partie du premier étage s'ouvrait sur le jardin et faisait suite à une espèce de galerie vitrée qui servait de serre, et où le colonel se promenait autrefois une main sur sa canne à béquille, l'autre main appuyée sur l'épaule de son héritier. Celui-ci n'avait pas changé d'appartement à la mort de son oncle; il avait mieux aimé rester dans sa chambre de neveu, comme il disait en plaisantant. Cette chambre, située aussi au premier étage, entre le grand salon et la galerie, excitait au plus haut degré l'admiration de la bonne compagnie d'O... Les jours de bal ou de grande réunion, quand le salon était transformé en salle de danse, c'était dans la chambre à coucher que s'établissaient les joueurs pour faire leur partie de boston à un sou la fiche; les pauvres gens avaient des éblouissemens lorsqu'ils contemplaient les fauteuils à clous dorés, les rideaux bleu de ciel, la pendule monumentale et toutes les autres magnificences de ce séjour. Ils ne manquaient pas de jeter aussi un coup d'œil dans le boudoir qui complétait l'appartement réservé de César Fauberton. Cette seconde pièce, très petite, était égayée par une tapisserie à grandes fleurs roses; un divan d'étoffe pareille régnait à l'entour, et il y avait en face de la porte une espèce de bureau en acajou, orné de bronzes dorés et fermé par une serrure à secret. Ce meuble, qu'on appelait sous le premier empire un *bonheur du jour*, attirait particulièrement l'attention des invités, qui l'examinaient avec de petits sourires mystérieux : on prétendait qu'il contenait des compartimens invisibles, des cachettes introuvables, et que c'était dans ses profondeurs que le galant célibataire tenait ses archives amoureuses. Cet homme heureux écrasait naturellement tout le monde de sa supériorité; nul ne pouvait lutter contre ses avantages. Il faisait venir de Paris ses habits, ses gants et jusqu'à ses pommades; lui seul dans la ville d'O... avait des bottes vernies et portait au petit doigt un cachet monté en bague. Ces richesses et ces élégances faisaient plus d'effet sur les imaginations féminines que des avantages naturels bien autrement solides; les plus jeunes et les plus beaux étaient éclipsés par César Fauberton, et il poursuivait sans rivaux le cours de ses bonnes fortunes.

Il en fut ainsi durant nombre d'années; ce don Juan bourgeois avait pour ainsi dire oublié et fait oublier aux autres le nombre déjà très élevé de ses printemps. Pourtant des signes non équivoques l'avaient averti que ses avantages s'amoindrissaient : il avait dû

faire venir de Paris, outre ses breloques et ses gilets, un cosmétique pour remonter la fraîcheur de son teint, et en même temps il s'était trouvé dans la nécessité de s'adresser à un artiste en cheveux, lequel lui avait expédié son chef-d'œuvre, un toupet qui s'adaptait sans ressorts ni blanc d'œuf.

Le beau César arriva ainsi, sans s'en douter, à l'état de vieux garçon. Tandis qu'il vieillissait, l'enfant qu'il avait appelé à recueillir son héritage devenait un homme. Par bonheur pour tous deux, ils ne s'en apercevaient ni l'un ni l'autre. Le premier conservait son attitude de protecteur bienveillant et disait encore en parlant de son neveu : — C'est un enfant délicat, j'aimerais qu'il fût plus vif, plus tapageur, mais d'ailleurs je suis content de lui. Le second, subissant l'influence de tout ce qui l'environnait, se sentait complétement effacé par son oncle et se disait à lui-même, en toute humilité, qu'il ne parviendrait jamais à lui ressembler. En effet, Théodore Fauberton ne possédait aucun des avantages traditionnels de la race dont il semblait destiné à être le dernier représentant. Ses traits étaient fins et l'ensemble de sa personne agréable; mais rien en lui ne rappelait la grande tournure du colonel, ni la belle figure de son oncle César. Il manquait aussi totalement de la fatuité superbe, de la galanterie raffinée et de tous les autres moyens de séduction qui avaient valu à ce dernier tant de conquêtes. Ses manières étaient réservées, presque timides; il lui semblait que la personnalité de son oncle le réduisait à rien. Bien que ses professeurs ne fussent pas de très habiles gens, il avait reçu une éducation suffisante, et il lui restait de ses études classiques un certain fonds d'instruction et le goût des choses littéraires; mais, comme la plupart des jeunes gens qui n'ont pas à s'inquiéter de leur avenir, il ne travaillait plus depuis qu'il avait quitté le collége. Une longue habitude d'oisiveté l'avait rendu incapable d'une application soutenue; il n'aimait que les œuvres de pure imagination et ne lisait guère que les poètes et les romanciers. Sa mère, dont la tendresse, quoique excessive, n'était point aveugle, blâmait ce désœuvrement et ne savait comment y remédier. Parfois elle avait d'inquiètes prévisions, et elle lui disait avec une douce sévérité : — Va, si nous n'étions pas dans un pays où il n'y a absolument rien à faire, je t'obligerais bien à travailler.

II.

Un matin, à son lever, César Fauberton jeta par hasard les yeux sur l'almanach, et presque malgré lui il constata que ce jour-là même il accomplissait sa cinquante-neuvième année. Ce chiffre l'at-

trista comme une mauvaise nouvelle; il détourna la tête avec un soupir et dit à Cascarel, son valet de chambre, un honnête garçon qui le servait depuis vingt ans.

— J'ai mal dormi, je me trouve mauvais visage ce matin.

— Monsieur me semble frais comme une rose, répondit Cascarel sans la moindre intention railleuse.

Ce mot rasséréna sur-le-champ le vieux garçon; il se cambra dans sa robe de chambre, noua la cordelière de soie qui serrait sa taille, passa la main dans son toupet, et murmura, après avoir jeté un coup d'œil sur la glace : — Ma foi! je n'étais guère mieux à trente ans.

— C'est l'opinion de tout le monde, dit vivement Cascarel; monsieur est toujours le même, témoin la ceinture de ses pantalons; depuis que je suis à son service, elle n'a pas varié d'un centimètre.

Cette observation profonde acheva de mettre le vieux lion en belle humeur; il reprit l'almanach, égratigna machinalement la date qu'il voulait oublier, et dit en appuyant un peu plus loin son ongle rose, luisant et long comme celui d'un empereur de la Chine : — Décidément je donnerai mon premier bal dans dix jours, pour la fête de sainte Barbe, patronne des artilleurs; la garde nationale sera flattée; les canonniers viendront en uniforme : ce sera d'un joli effet.

— Monsieur n'attend pas le carnaval? dit Cascarel étonné.

— Que veux-tu? je suis pressé de m'amuser, répondit-il en se renversant au dossier de son fauteuil et en se regardant dans la glace de sa toilette avec de petits airs de tête satisfaits et glorieux; j'ai écrit à Paris pour avoir un habit à la dernière mode. Je tiens à ne pas être mis comme le premier venu le jour de cette fête; j'ai commandé aussi un gilet très élégant et tous les accessoires, même un flacon d'eau de verveine pour le mouchoir.

— Monsieur fera sensation, dit Cascarel avec une conviction sincère.

— Je le crois, répondit sérieusement César Fauberton.

Dès le lendemain, Cascarel, accompagné d'un valet de ville en tenue, allait d'une maison à l'autre, distribuant les invitations de M. le maire, et recueillant partout des adhésions empressées. Quoique l'étiquette règle tous les rapports dans les petites localités, et que chacun tienne rigoureusement son rang, certaines familiarités sont admises à l'égard des inférieurs; Cascarel laissait ordinairement le messager municipal dans le corridor qui servait de vestibule, et pénétrait jusqu'au salon, sa lettre à la main. On ne se levait pas pour le recevoir, on ne lui offrait pas un siége; mais la

maîtresse du logis s'écriait : — Bonjour, Cascarel; nous sommes tous charmés de vous voir. Comment va la santé de M. le maire? Toujours à merveille, n'est-ce pas? Vous apportez de sa part une lettre d'invitation? Merci. Quel homme pour organiser une fête et faire les honneurs de chez lui! Assurément nous acceptons, et avec grand plaisir. Dites-lui qu'il peut compter sur nous et que nous arriverons de bonne heure.

Cascarel distribua ainsi une quarantaine d'invitations. Après sa tournée dans le beau quartier de la ville, il lui restait encore une lettre. — Celle-ci est pour les Signoret, dit-il en la montrant au valet de ville; c'est la première fois que monsieur leur envoie une invitation.

— Pourtant M. Signoret est employé à la mairie, et Mme Signoret a été une très belle femme, répondit naïvement le valet de ville.

La famille Signoret habitait une vieille maison près du rempart, à l'extrémité de la ruelle sombre et tortueuse qui côtoyait l'hôtel Fauberton et débouchait sur la grande place. Cascarel allait soulever le petit marteau de fer et frapper discrètement; mais en ce moment la porte s'ouvrit, Mme Signoret sortait : ce fut elle-même qui reçut la lettre d'invitation. — C'est bien; je vous remercie, dit-elle simplement au valet de chambre.

Puis elle baissa le vieux voile noir attaché sur sa capote de paille noire, et poursuivit son chemin.

Un instant après, Théodore Fauberton passa lentement devant la maison des Signoret, et gagna le carrefour voisin, où il s'arrêta afin de lire une affiche placardée depuis quinze jours. Cette occupation l'absorbait si complétement qu'il n'aperçut pas Cascarel et son acolyte, lesquels, mieux placés que lui pour voir ce qui se passait chez les Signoret, distinguaient derrière une fenêtre du premier étage le profil charmant d'une jeune fille dont la main venait d'entr'ouvrir furtivement les volets. Elle avança la tête entre deux pots de giroflées qui masquaient la perspective, et demeura immobile, les yeux tournés vers le carrefour.

— Eh! eh! ces amoureux! dit le valet de ville avec un gros rire.

— J'y vois clair à présent, murmura Cascarel : c'est M. Théodore qui a donné l'idée de cette lettre d'invitation. Il fait l'amour avec Mlle Camille; son oncle ne s'en doute pas.

— C'est inutile de le lui dire, observa le factotum municipal.

— Oh! certainement, répondit Cascarel en haussant les épaules. Qui sait comment il prendrait la chose?... Hier encore il me disait : « Les jeunes gens d'aujourd'hui sont comme le chaste Joseph, les femmes leur font peur. Ça fait pitié, l'attitude qu'ils ont auprès d'elles. Mon neveu ne sait que leur offrir ses respects; pour moi, je

suis charmé de le voir aussi sage, mais il est certain que dans le monde on le trouve ridicule.

La famille Signoret appartenait à la bonne bourgeoisie du pays. M. Scipion Signoret, quoique simple commis à la mairie, était le propre neveu du vieux notaire qui jadis s'était donné tant de peine pour marier César Fauberton. Me Signoret était mort depuis nombre d'années, laissant une centaine de mille francs à partager entre une nuée de collatéraux. Scipion Signoret eut pour sa part la maison patrimoniale et un petit bien de campagne qui rapportait environ cent écus. Alors, quoiqu'il fût déjà classé parmi les vieux garçons, il se maria. Sa femme n'était pas non plus de la première jeunesse; pourtant elle lui donna cinq filles, qu'on élevait dans la maison comme dans un couvent. L'aînée avait dix-sept ans accomplis, et ses quatre petites sœurs jouaient encore à la poupée.

Camille Signoret était comme ces fleurs de cactus qui, longtemps renfermées dans des boutons d'un vert livide, déploient en une seule nuit leurs splendides pétales. Pendant son adolescence, elle était à peine jolie; puis elle était devenue presque sans transition une jeune fille parfaitement belle. Son visage, sa taille, toute sa personne, étaient d'une beauté correcte, éclatante, incomparable, en face de laquelle on ne pouvait se trouver sans être ébloui; mais il n'était pas facile de contempler à loisir cette merveille, ni même de l'admirer un instant de près. La famille Signoret ne sortait guère que le dimanche pour aller à l'église, et parfois à la promenade dans les endroits les moins fréquentés. On apercevait bien à la messe paroissiale la belle Camille agenouillée au milieu de la nef; mais son père, sa mère, ses petites sœurs, et Suzette, la servante du logis, formaient autour d'elle une sorte de rempart, et comme elle assistait à l'office divin avec beaucoup de recueillement, on ne voyait rien que la passe de son chapeau, qui touchait presque le bord de son livre d'heures, et le bout de ses mains gantées ressortant des larges manches de sa robe. A la promenade, elle marchait près de sa mère, sans s'écarter d'un seul pas, et conduisant sa plus jeune sœur. Il n'y avait pas moyen de l'aborder ni de lui parler, car personne n'avait accès au logis, et elle ne paraissait jamais seule dans la rue. Ces obstacles n'avaient pas découragé Théodore Fauberton. Il s'était violemment épris de Camille la première fois qu'il l'avait vue, et, ne trouvant aucun prétexte pour pénétrer dans la maison, il se mit à faire la cour à l'espagnole, dans la rue, sous les fenêtres, la nuit, le jour, malgré le vent, la neige et la pluie, déclarant son amour par ses assiduités, et se contentant du bonheur d'entrevoir parfois à travers les vitres un vague profil, à demi caché par les boucles légères d'une chevelure blonde. Camille ne tarda pas à com-

prendre le langage muet de cet amour, et son cœur fut bientôt touché. Tandis que Théodore lisait les vieilles affiches, elle gagnait furtivement sa chambrette, et, tout émue et palpitante, elle l'observait, cachée derrière les volets. Le jeune homme devina promptement qu'elle était là, et dès lors une sorte d'intelligence s'établit entre eux. Ils se donnaient tacitement des rendez-vous, ils avaient des conversations muettes, et plus d'une fois Camille laissa tomber dans la rue de petits bouquets que Théodore se hâtait de ramasser et de cacher dans son gilet après les avoir baisés. Heureusement le quartier où se passait cette intrigue innocente était presque désert; les pauvres gens qui l'habitaient allaient aux champs dès le matin, et ne rentraient que pour se coucher. D'ailleurs la maison des Signoret faisait le coin de la ruelle, et les fenêtres du salon où se tenait la famille n'avaient pas vue sur le carrefour. Grâce à cette réunion de circonstances, les tentatives amoureuses de Théodore ne s'ébruitèrent pas, et Mme Signoret elle-même ne vit rien qui pût éveiller ses soupçons. Depuis trois mois environ que leurs amours avaient commencé, les deux amans ne s'étaient vus de près qu'une seule fois pendant quelques minutes. C'était un dimanche, après midi; la famille Signoret avait fait une longue promenade à travers champs, et s'en revenait par des sentiers peu fréquentés, bordés de haies d'aubépines et de prunelliers dont les premières gelées avaient déjà roussi le feuillage. A moitié chemin, on fit halte pour se reposer un peu et goûter avec des échaudés. En cet endroit, le sentier se rétrécissait encore entre deux talus verdoyans qui formaient comme de longs bancs de gazon adossés aux grandes haies d'aubépines derrière lesquelles on entendait le bêlement des troupeaux épars dans les pâturages.

— On est bien ici, dit Mme Signoret en distribuant les échaudés que Suzette portait dans son panier; il n'y passe jamais âme qui vive.

Presque au même instant, un bruit de pas annonça que plusieurs personnes approchaient.

— Ah! grand Dieu! voici du monde! reprit Mme Signoret en se retournant presque effrayée; allons-nous-en.

— Ma foi, non, fit le bonhomme Signoret en croisant ses jambes; les petites sont fatiguées, et moi aussi. Qu'est-ce que cela nous fait d'ailleurs d'être rencontrés par des paysans?

Il n'avait pas achevé que M. César Fauberton et son neveu parurent au fond du chemin. A leur aspect, Mme Signoret et ses filles se levèrent précipitamment, et l'employé municipal ôta son chapeau en murmurant tout interdit : — C'est M. le maire... Allons, allons, ne soyez pas si effarées... Il va passer tout droit devant nous; faites-lui la révérence.

Mais César Fauberton, au lieu de poursuivre sa route après avoir fait un léger salut, s'arrêta court en disant d'un air agréable : — Bonjour, mon cher Signoret; comment vous portez-vous? Et madame Signoret? je suis charmé de la rencontrer. Voilà votre petite famille; cette belle demoiselle est votre aînée, n'est-ce pas? Je vous fais mon compliment; elle a une figure ravissante.

— Vous êtes bien bon, monsieur le maire, balbutia Signoret en saluant coup sur coup.

Durant cet échange de politesses, Théodore était demeuré à deux pas derrière son oncle, le cœur palpitant de surprise et d'amour. Camille baissait les yeux, elle était pâle d'émotion, et ses genoux tremblaient. Les petites filles décontenancées se serraient autour d'elle avec un mouvement timide, et Mme Signoret, droite au bord du chemin, semblait pétrifiée.

— Au revoir, mon cher Signoret; mesdames, je vous souhaite le bonjour, reprit César Fauberton avec un geste de tête familier; ne vous attardez pas, je crois que nous aurons de la pluie avant ce soir.

— Je le crois aussi, monsieur le maire, répondit Signoret en renouvelant ses salutations; nous allons rentrer au plus vite. Monsieur le maire, je vous présente mes très humbles devoirs.

Les deux amans ne s'étaient rien dit, non pas même des yeux, tant leur émotion était vive. Rien ne les trahit, et personne ne se douta de ce qui se passait dans leur âme. Quand les Fauberton eurent disparu au détour du chemin, Signoret se tourna brusquement vers sa femme et lui dit aigrement : — Sais-tu, Liline, que tu es d'une timidité ridicule! Comment! tu restes là, droite comme un cierge, sans répondre un seul mot à M. le maire! Ce n'est pourtant pas une si grande affaire de débiter quelques politesses aux gens qui vous abordent. Tu as vu comme je m'en suis tiré!

— C'est pour cela que je vous ai laissé parler, répondit la pauvre femme avec douceur.

Ce fut environ un mois plus tard que César Fauberton songea à donner son premier bal, et la lettre d'invitation était en quelque sorte la conséquence naturelle de cette rencontre. Scipion Signoret prit un air radieux en la recevant des mains de sa femme. — Enfin nous allons reparaître à notre rang! s'écria-t-il; voilà bien des années que je n'ai été dans le monde, et cela par ta faute, madame Signoret. Tu t'es obstinée à rester chez toi et à m'empêcher de faire des visites, de fréquenter les bonnes maisons, comme je faisais du temps de mon oncle; mais cela va changer, je t'en préviens.

— Vous voulez aller à ce bal? dit Mme Signoret sans aucun accent de défi ou de contradiction.

— Certainement j'irai! s'écria-t-il, et toi-même tu y viendras, et Camille aussi; je le veux...

Mme Signoret haussa imperceptiblement les épaules et s'en alla en soupirant, tandis que son mari répétait avec un geste d'autorité qui lui était familier dans son intérieur : — Oui, je le veux, et j'entends être obéi...

Scipion Signoret était d'une taille si exiguë que, malgré la maturité de son âge, on l'appelait encore le petit Signoret. Comme presque tous les hommes de proportions chétives, il affectait volontiers l'air impérieux, fronçait le sourcil à la moindre contradiction, et parlait haut habituellement; mais au fond il n'avait rien qu'une certaine dose de vanité entêtée, et sa femme le gouvernait depuis vingt ans sans qu'il s'en doutât.

Le soir, à souper, il ne fut question de rien. Quand Suzette eut ôté la nappe, M. Signoret s'assoupit comme de coutume au coin de la cheminée; Mme Signoret et sa fille aînée se mirent à travailler silencieusement à côté de la table, et les quatre petites filles s'assirent un peu en arrière, leur tricot à la main. Personne ne disait mot, tous les fronts étaient calmes; pourtant quiconque eût été à portée d'observer ce qui se passait dans ce petit salon peu éclairé et mal meublé n'eût pas tardé à comprendre que tous les membres de la famille Signoret étaient sous l'empire d'une vive préoccupation. M. Signoret sifflotait en sommeillant l'air d'une contredanse en vogue sous la restauration, et battait la mesure de son petit pied sec comme celui d'une momie. Mme Signoret, le visage soucieux et pensif, interrompait de temps en temps son travail pour jeter les yeux sur Camille, qui, silencieuse et agitée, achevait machinalement de réparer les avaries d'une vieille robe d'indienne. Les petites filles elles-mêmes roulaient dans leur esprit l'idée que leur grande sœur pourrait aller au bal, et tâchaient de se figurer les salons de M. le maire.

— Maman, dit tout à coup la plus jeune, est-ce que vous avez jamais été au bal, vous?

Cette question si simple troubla profondément Mme Signoret : elle laissa aller son ouvrage et croisa les mains sur sa poitrine en fermant les yeux, comme pour se reposer un moment; mais ce n'était pas la fatigue qui avait fait remonter le sang à ses joues pâles et tressaillir toutes les fibres de son cœur. Quand cette pénible émotion fut apaisée, elle reprit son aiguille et dit avec calme :

— Oui, ma fille, j'ai été au bal une fois, une seule fois.

— Et vous êtes-vous bien amusée? demandèrent tout d'une voix les enfans.

— Non, répondit-elle d'une voix faible. — Et comme pour cou-

per court à de nouvelles questions, elle ajouta aussitôt : — Il y a si longtemps de cela que je ne m'en souviens plus.

Le silence recommença, un silence si profond qu'on entendait le tic tac de la vieille horloge placée dans l'escalier et les sons affaiblis d'un orgue de Barbarie, que quelque musicien ambulant promenait devant les cafés de la grande place. M. Signoret dormait toujours, les mains enfoncées jusqu'au coude dans les profondeurs de ses poches, car les deux bûches qui depuis le matin fumaient dans les cendres étaient à peu près consumées, et il commençait à faire froid.

Mme Signoret croisa le petit châle qui couvrait ses épaules, et commanda à Suzette de mettre un peu de menu bois dans la cheminée. — Nous allons donc veiller ce soir? demanda M. Signoret sans rouvrir les yeux. Quelle heure est-il?

Il n'avait pas achevé sa question que la vieille horloge, comme pour lui répondre, sonna huit heures. — Vite, mes amours, donnez-nous le bonsoir et allez vous coucher, dit Mme Signoret en se tournant vers les petites filles.

Elles se levèrent docilement, plièrent leur tricot et firent le tour du cercle de famille en présentant leurs joues roses; puis, après avoir embrassé tout le monde, elles sortirent avec de petits rires joyeux, en courant après Suzette, qui montait les degrés quatre à quatre pour se réchauffer.

— Chères petites, elles sont gaies! murmura Mme Signoret avec un soupir et en regardant involontairement Camille, qui, les yeux baissés sur son ouvrage et concentrée en elle-même, s'abandonnait aux confuses espérances qu'avait fait naître dans son esprit l'invitation de M. le maire.

Un moment après, on frappa à la porte de la rue. M. Signoret s'éveilla en sursaut en s'écriant : — Une visite!

— C'est la tante Dorothée, dit Mme Signoret; je l'ai fait prier de venir ce soir.

Camille s'était hâtée d'aller ouvrir, et, en guidant la tante Dorothée dans le corridor sombre qui servait de vestibule, elle lui dit à l'oreille, comme dans les contes de fée : — Ah! ma bonne marraine, je voudrais bien aller au bal!

La tante Dorothée était une vieille fille dont on faisait grand cas dans la famille, quoiqu'elle dût laisser fort peu de bien à ses héritiers. Elle était la cousine-germaine de feu Me Signoret, et avait recueilli aussi une parcelle de sa succession, quelque chose comme dix mille francs, avec un peu d'argenterie et toutes les vieilles nippes. Ces modestes ressources lui suffisaient; elle vivait de ses petites rentes, dans sa petite maison, seule avec sa petite servante,

et depuis longtemps elle n'allait plus dans le monde, où jadis elle avait brillé.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a de nouveau ici? dit-elle en se débarrassant de la capote de paille noire qu'elle mettait par-dessus ses coiffes et en s'asseyant au coin de la cheminée; quand j'ai su que Suzette était venue pour me dire que vous m'attendiez ce soir, j'ai craint qu'il n'y eût quelqu'un de malade.

— Non, grâce au ciel! répondit Mme Signoret; je désirais seulement vous parler d'une chose fâcheuse qui nous arrive.

A ces mots, elle prit la lettre d'invitation et la mit sous les yeux de la tante Dorothée. M. Signoret s'était levé en bondissant. — Une chose fâcheuse! répéta-t-il avec indignation; eh! pourquoi, je vous prie? Qu'y a-t-il de fâcheux dans l'invitation de M. le maire? En quoi peut-elle nous être désagréable? Il me fait l'honneur de me prier d'assister au bal, au grand souper qu'il donne à toute la ville: par quel motif refuserais-je d'y paraître?

— Par le motif que vous n'avez point d'habit, répondit simplement Mme Signoret.

L'employé resta un moment interdit devant cet obstacle vulgaire, puis il répondit philosophiquement : — J'ai mon habit de noces, un frac noir encore très propre et du plus beau drap. Il n'est pas à la mode, j'en conviens; mais je ne suis plus jeune, et naturellement personne ne s'étonnera que je porte un vieil habit.

— Soit, vous avez raison, répliqua Mme Signoret avec quelque vivacité; mais moi je n'ai plus ma robe de noce.

— Une très belle robe de soie ornée de garnitures en rubans, observa l'employé municipal en revenant avec complaisance sur ce souvenir; tu avais aussi une ceinture à bouts flottans et un nœud pareil à ta collerette.

— J'ai depuis longtemps renoncé à toutes ces vanités, dit la pauvre femme en soupirant; mais, je l'avoue, il me serait pénible d'aller au bal avec ma robe de mérinos couleur marron et mon châle en bourre de soie; c'est là pourtant ce que j'ai de mieux en fait de toilette. Quant à acheter ce qui me manque, vous savez aussi bien que moi qu'il ne faut pas même y songer.

Ces observations étaient d'une justesse si évidente que M. Signoret ne répondit rien; il se contenta d'agiter ses mains dans ses poches vides, en levant les yeux au plafond comme un homme qui réfléchit. Camille, perdant déjà tout espoir, baissa tristement la tête et reprit son aiguille.

— Voyons un peu pourtant, dit alors la tante Dorothée en s'adressant à Mme Signoret; je vous connais une vieille robe de soie noire qu'il ne serait pas impossible de remettre à neuf pour la cir-

constance; vous vous coifferiez simplement avec vos cheveux, qui sont encore très beaux; ce serait une mise convenable.

— Oh! certainement, s'écria Camille.

Mme Signoret s'était attendue à trouver un auxiliaire dans la tante Dorothée; elle regarda la vieille fille avec un mouvement imperceptible d'étonnement et de reproche; puis elle dit en soupirant: — Et Camille? Vous savez en quoi consistent ses plus beaux atours; pensez-vous qu'il y ait moyen de lui composer une toilette de bal avec sa robe de percale blanche et sa pèlerine de taffetas noir?

— La simplicité sied aux jeunes filles, répliqua sentencieusement M. Signoret.

Personne ne releva cette banalité. M. Signoret, comprenant qu'il n'avait rien à opposer aux calculs de sa femme, prit aussitôt son parti, et se hâta d'ajouter avec une résignation mêlée d'aigreur: — Je n'avais pas prévu le chapitre des chiffons. C'est très bien; nous resterons tous au coin de la cheminée, car il ne serait pas convenable que j'acceptasse pour moi seul l'invitation de M. le maire.

— Tout cela peut s'arranger, dit alors Camille en tâchant de dominer son chagrin; puisque maman a une robe de soie, elle vous accompagnera; moi, je resterai à la maison.

— Non vraiment! dit la tante Dorothée; je veux que tout le monde soit content; toi aussi, ma petite Camille, tu iras au bal...

— Vous insistez! s'écria Mme Signoret avec amertume et en regardant fixement la vieille fille; vous voulez que nous paraissions à cette fête? Mais c'est impossible!

— Impossible! non pas, répliqua tranquillement la tante Dorothée; il s'agit seulement d'avoir pour Camille une toilette convenable. Eh bien! cela me regarde; je lui promets une robe de bal, une jolie coiffure, un bouquet pour mettre sur le devant de son corsage, et un bel éventail.

— Oh! ma marraine, est-ce bien vrai? s'écria Camille en pâlissant de joie.

— Nous avons huit jours devant nous, poursuivit la vieille demoiselle; c'est tout juste le temps qu'il me faut. Vous ne viendrez pas chez moi, et je ne reparaîtrai ici qu'à l'heure où vous devrez vous habiller pour aller au bal. De votre côté, faites vos préparatifs; ma petite Camille, tu t'occuperas de recouvrir les souliers de prunelle noire que je te donnai l'an dernier, et tu confectionneras deux jolies paires de mitaines en filet, l'une pour ta mère, l'autre pour toi.

— Ce sera très élégant, ma fille, s'écria M. Signoret; moi, je m'achèterai une paire de gants blancs. — Puis il ajouta en s'adressant à sa femme avec un geste de triomphe: — Eh bien! Liline, cette fois il n'y a pas moyen de reculer, tu vas reparaître dans la société...

La pauvre femme leva sur la tante Dorothée un regard douloureux et répondit sourdement : — C'est malgré moi!

M. Signoret entama alors le récit des succès qu'il avait eus jadis dans le monde. — J'étais un beau danseur, dit-il en avançant la pointe du pied; les dames trouvaient que j'étais pétri de grâces; César Fauberton lui-même baissait pavillon devant moi. Ses pas étaient corrects, il avait le jarret vigoureux : à l'allemande, il enlevait sa danseuse; mais, moi, je m'envolais avec la mienne, j'étais une plume, un esprit... Te rappelles-tu, Liline, le bal que donna ce pauvre colonel quelque temps avant sa mort?

Mme Signoret fit un mouvement de tête qui ressemblait à un geste négatif, et balbutia quelques mots inintelligibles.

— Comment, tu ne te souviens pas de ce bal? s'écria M. Signoret; tu y étais pourtant. Quoi! tu ne te rappelles pas que je dansai la gavotte? tu ne te rappelles pas l'accident qui arriva après le souper, lorsque le grand lustre du salon tomba au beau milieu de la contredanse?

Elle secoua la tête.

— Tu as oublié cela! c'est un peu fort! reprit M. Signoret en haussant les épaules. Moi, je m'en souviens comme si c'était arrivé hier, poursuivit-il en s'adressant à la tante Dorothée; toutes les bougies s'étaient éteintes en tombant; il y avait comme une odeur de roussi; on crut que le feu avait pris sous les banquettes, et tout le monde se précipita hors du salon. Les dames jetaient des cris pitoyables; les danseurs entraînaient leurs danseuses dans les escaliers. Mme la directrice des postes se trouva mal, et l'on fut plus d'une demi-heure à se reconnaître. Pendant cette déroute, j'étais à côté du colonel, qui n'avait pas quitté le salon. Quel homme! quelle présence d'esprit! quel sang-froid! Il donna ses ordres afin qu'on rajustât la corde du lustre, et qu'on rallumât les bougies; ensuite il alla rassurer tous ses invités, et ramena les dames au salon. Ce fut alors que je dansai la gavotte; on montait sur les banquettes pour me voir; j'eus un succès prodigieux.

— Je vous en fais mon compliment! interrompit la vieille fille impatientée; parlons d'autre chose.

M. Signoret se leva d'un air piqué, et alluma silencieusement une petite lampe de verre qui lui servait de bougeoir. — Bonsoir et bonne nuit, dit-il, je vais me coucher.

— Toi aussi, ma filleule, il faut aller dormir, dit la tante Dorothée en embrassant Camille; vite au lit maintenant, et demain matin de bonne heure à l'ouvrage!

— Oui, ma chère marraine, répondit joyeusement la jeune fille.

Elle se hâta de mettre en ordre son petit attirail de couture, et s'en alla suspendue au bras de son père en lui disant : — Oh! cher

papa, que je suis contente! c'est bien décidé, bien résolu, nous irons au bal!

— Eh! eh! moi aussi, je suis très content! dit-il en sautillant, nous nous amuserons!

Quand ils eurent fermé la porte derrière eux, quand on ne les entendit plus jaser dans l'escalier, Mme Signoret baissa la tête sur ses mains et fondit en larmes. La tante Dorothée se rapprocha d'elle, et après l'avoir considérée un moment en silence, elle lui dit doucement :

— Ma chère Emmeline, est-il possible que ce souvenir vous trouble ainsi?

— Ce soir, j'ai souffert un cruel supplice, dit la pauvre femme, en pressant avec force son mouchoir sur ses yeux, comme pour refouler le flot de larmes qui débordait malgré elle. Après un moment, elle ajouta, un peu calmée : — Je ne m'attendais pas à ce qui arrive.

— Ma foi! ni moi non plus, murmura la vieille fille.

— Et vous aussi, vous avez été contre moi! continua Mme Signoret avec un accent de reproche; vous avez été d'avis que je devais accepter cette invitation!

— J'ai mes raisons, répliqua la tante Dorothée. Avez-vous confiance en moi?

— Oh! certes oui, et je vous l'ai bien prouvé, répondit vivement Mme Signoret. Vous seule, vous seule au monde, connaissez le fond de mon âme.

La tante Dorothée se recueillit un moment; puis, prenant dans ses mains les mains de Mme Signoret, elle lui dit, avec une douceur mêlée d'autorité : — Ma chère Emmeline, le temps est venu d'oublier ce qui a fait le malheur de votre vie...

— Je ne peux pas, je ne peux pas! interrompit-elle d'une voix étouffée; je vous en supplie, n'ajoutez pas un mot : tout ce que vous pourriez me dire, je me le suis dit mille fois, et je n'ai pu surmonter cette peine secrète qui me ronge le cœur... Il y a des choses que je ne puis entendre sans frissonner; il y a des noms qui me font frémir.

— Il faut pourtant que je vous parle de César Fauberton, dit résolûment la tante Dorothée. Écoutez-moi, calmez-vous, au nom du ciel : il s'agit de Camille.

— De Camille! répéta Mme Signoret avec stupeur.

— Voici ce qui se passe, reprit la vieille demoiselle en se rapprochant et en parlant à demi-voix. Hier soir, ayant une heure de loisir, j'allai faire une visite à Mme Hermance. Je la trouvai seule au coin de son feu avec Marcelle, qui lui faisait prendre de la tisane au miel, car la pauvre femme avait gagné un mal de gorge dans

l'après-midi, en surveillant les ouvriers, qui ont déjà commencé les arrangemens pour le bal de samedi prochain. Mme Hermance a de l'amitié pour moi et parfois elle s'abandonne un peu. Malgré sa réserve, j'ai pu comprendre qu'elle n'avait pas mené une vie heureuse dans la maison de son cousin à la mode de Bretagne. Enfin passons. Hier, je me suis tout de suite aperçue qu'elle avait quelque chose à me dire, car elle a fait signe à Marcelle de s'en aller, et a poussé son fauteuil tout près du mien. Alors, pour l'encourager, je lui ai dit : — Vous semblez affectée, chère madame; je vous trouve un visage triste. — Hélas! oui, je suis bien inquiète, me répondit-elle aussitôt. Mon fils m'a fait aujourd'hui une confidence qui me donne bien du souci : il est amoureux. C'est un grand malheur! — Cela lui passera, ai-je dit tout naturellement. Le malheur dont vous parlez arrive tous les jours; mais il y a tant de remèdes! — C'est précisément sur ces remèdes que je voulais vous consulter, reprit Mme Hermance : il y a l'absence d'abord... — Et l'inconstance naturelle des hommes, ai-je ajouté. — Théodore n'est pas comme son oncle, a dit Mme Hermance en secouant tristement la tête; je le connais bien. Il s'opiniâtrera dans sa passion. Ma chère demoiselle, si vous ne venez à son secours, j'ai peur qu'il ne soit amoureux pour le reste de sa vie. — Eh! comment puis-je l'en empêcher? me suis-je écriée. — Mme Hermance a un peu hésité, ensuite elle m'a dit en baissant la voix : « Vous seule pouvez empêcher que cet amour soit partagé. » Ce mot m'éclaira. Je coupai la parole à Mme Hermance. — Ainsi, lui dis-je, votre fils est amoureux de Camille? — Hélas! oui, me répondit-elle en gémissant; il me l'a déclaré aujourd'hui. Où cela doit le mener, il n'en sait rien; mais il m'a juré et répété cent fois qu'il aimait la belle Camille, qu'il l'aimerait toujours, et que dût-il attendre trente ans pour l'épouser, il attendrait. Vous concevez où aboutirait cette folie... Ma chère demoiselle, mon fils ne m'a parlé que de ses propres sentimens; j'espère encore qu'il n'est pas aimé. Jusqu'à présent, il n'a pas eu l'occasion de parler à Mlle Signoret: mais dans huit jours ils se verront au bal. — On a envoyé une invitation à la famille Signoret! me suis-je écriée, toute surprise et confondue. — On l'enverra demain, m'a-t-elle répondu; je ne puis l'empêcher : c'est Théodore qui a arrangé cela avec son oncle. Il espère que la famille Signoret acceptera cette invitation, et l'idée de danser avec la belle Camille le jette dans des transports. Il m'a avoué tout cela dans un moment d'abandon, parce que son cœur débordait. J'ai été effrayée, mais la force m'a manqué. Il semblait si heureux, que je ne lui ai fait aucune objection... Ma chère demoiselle, c'est à vous que je m'adresse pour sauvegarder cette jeune fille et ramener mon fils à la raison. Vous savez sa position de fortune : nous ne possédons rien qu'une petite rente qui finit avec

moi. L'avenir de Théodore dépend de son oncle. A la vérité, j'ai entre les mains un testament qui l'institue le légataire universel de M. Fauberton; un jour il sera riche et maître de ses actions, mais nous ne pouvons pas faire d'odieux calculs... Ma chère demoiselle, parlez à votre filleule; avertissez-la du danger qu'elle court; dites-lui de bien défendre son cœur, de repousser l'amour de mon fils, de l'accabler de son indifférence..... La bonne dame avait les larmes aux yeux en me parlant ainsi. Moi, j'étais un peu piquée, et je lui répondis lestement : — Soyez tranquille, chère madame, nous empêcherons la belle Camille de se laisser aimer par votre fils. Elle n'a pas encore pris garde à lui, peut-être même ne connaît-elle pas sa figure. D'ailleurs c'est une fille sage, et elle sait que les Fauberton ne se marient pas. — Vous m'en voulez de ma confiance et de ma franchise, me dit alors Mme Hermance en me prenant la main pour me retenir, car je m'étais levée. — Non, lui répondis-je franchement, non, je vous assure; mais j'ai eu un petit mouvement de susceptibilité. C'est passé déjà, et je vous promets volontiers d'agir selon vos intentions. Je suis tout à fait de votre avis : ce serait un grand malheur si ces enfans venaient à s'aimer, car César Fauberton déshériterait certainement son neveu, s'il lui supposait quelque intention de mariage... Là-dessus nous nous quittâmes, et je revins à la maison bien décidée à vérifier ce qui se passe au fond du cœur de Camille, et à empêcher son père de la conduire à ce bal...

Mme Signoret avait écouté ce rapport les mains jointes sur ses genoux, les yeux fermés à demi, les lèvres contractées comme quelqu'un qui subit courageusement une douleur aiguë. Quand la vieille demoiselle se tut, elle rouvrit un peu ses paupières rougies par les larmes, et dit avec effort : — Hélas! pourquoi n'avez-vous pas fait ce que vous aviez résolu?

— Ah! voici, répondit la tante Dorothée après avoir lentement aspiré une petite prise de tabac. J'avais donc l'intention que je viens de vous dire, et ce matin j'étais sortie pour venir directement ici; mais le temps était si beau, il faisait si bon au soleil que j'ai été tentée : au lieu de suivre droit mon chemin, j'ai pris par les remparts et fait presque le tour de la ville. Comme je n'ai plus mes jambes de vingt ans, je me suis assise sur un banc pour me délasser un peu. Il ne passait personne; mais au bout d'un quart d'heure j'ai vu venir César, qui, comme d'habitude, se promenait seul après son déjeuner. Il s'en allait l'air gaillard, sa badine à la main et une petite rose à la boutonnière. C'est étonnant! De loin je le trouvais jeune; il est mon aîné cependant, et voilà longtemps que je suis une vieille fille! Lorsqu'il me vit, il quitta la chaussée et vint droit à moi en ôtant son chapeau et en me donnant le bonjour. Il y a bien

dix ans que nous ne nous étions ainsi rencontrés; mais je ne me déconcertai pas. Après lui avoir rendu son salut, je me retirai au bout du banc et je rangeai ma robe pour lui faire place, absolument comme autrefois, quand nous le rencontrions à la promenade. Il me fit un petit sourire de remerciement et s'assit à côté de moi en me disant : — Toujours charmante! — Gardez vos complimens pour celles qui sont belles et jeunes, mon cher César, lui répondis-je familièrement; je n'ai plus rien de charmant, hélas! Il est bien loin le temps où dans des rimes fort galantes vous me compariez à une fleur sauvage! — Sauvage! vous l'étiez!... a-t-il répliqué effrontément. Puis aussitôt il a ajouté : — Vous vous êtes retirée du monde, vous n'allez plus nulle part; j'en suis mortifié, car j'aurais eu plaisir à vous voir chez moi dans huit jours... — Pour ce bal? m'écriai-je, ah! par exemple, non; mais les après-midi, si vous le voulez, vous me rencontrerez quelquefois chez Mme Hermance; je n'ai jamais cessé de la voir. — Ma pauvre cousine est d'une bien mauvaise santé maintenant! dit-il avec un soupir; elle change à vue d'œil. Je crains beaucoup pour elle. — Ah! mon Dieu! m'écriai-je, vous croyez qu'elle est gravement malade? Mais toute sa vie elle a toussé ainsi. — Elle n'a jamais été malade comme à présent, me répondit-il avec un nouveau soupir; si elle venait à mourir, ce serait une grande perte pour moi : c'est elle qui dirige ma maison. Nous autres hommes, nous n'entendons rien au ménage. Que deviendrais-je, grand Dieu! s'il me fallait à présent m'occuper de tout cela!... Cette prudence me révolta; je reconnus bien à ces calculs l'égoïsme du beau César, et ne pouvant le lui reprocher sans détour, je lui dis assez aigrement, avec l'idée de lui faire quelque déplaisir : — Si ce malheur que vous prévoyez de si loin arrivait, vous n'auriez qu'un parti à prendre, ce serait de marier votre neveu. — Ah! je le voudrais de grand cœur! me répondit-il. — Puis il ajouta d'un air convaincu et en passant familièrement son bras sous le mien, comme pour m'engager à me lever : — Voyez-vous, ma chère Dodo! il n'y a rien de tel qu'une femme pour le bon ordre et l'agrément d'une maison. Allons-nous-en d'ici; le fond de l'air est froid, et nous pourrions nous enrhumer, assis côte à côte sur ce banc de pierre. — J'étais si confondue d'étonnement que je me levai sans mot dire; mais, bientôt revenant à moi, je le pris par un bouton de son habit, et, le regardant bien en face, je lui dis d'un air de doute : — Quoi! vous laisseriez Théodore se marier? — Certainement, me répondit-il. — Et quand même il voudrait épouser une fille sans dot, vous donneriez votre consentement? — Je le donnerais, et quelque chose en plus, répondit-il sans hésiter : cela, je vous le déclare, et j'en prends l'engagement devant vous; mais vous sentez

qu'il est inutile d'en parler pour le moment. — Soyez tranquille! m'écriai-je, soyez tranquille, je n'en dirai mot; personne ne voudrait le croire!...

Il se prit à rire, et nous fîmes ensemble un bout de chemin en parlant de la pluie et du beau temps, puis il me salua en me disant amicalement : — Au revoir. — Je rentrai chez moi pour penser un peu à ce que je venais d'entendre, et j'ai attendu ce soir afin de vous voir seule et de vous raconter tout. A présent, ma chère Emmeline, vous voyez pourquoi j'ai été d'avis que vous deviez accepter cette invitation et mener votre fille au bal?

Mme Signoret soupira profondément; une seule chose l'avait frappée. — Ainsi ce jeune homme aime ma fille? dit-elle avec amertume. Mais elle? certainement elle ne l'aime pas; si elle l'aimait, je le saurais.

La tante Dorothée hocha la tête.

— Ah! vous supposez qu'elle l'aime? s'écria Mme Signoret alarmée; vous le savez peut-être?...

— Je ne sais rien que ce que m'a dit Mme Hermance, je vous le jure; mais c'est toujours comme de notre temps : les amans n'ont pas besoin de se parler pour s'entendre. Lorsque Mme Hermance m'a confié ses appréhensions, j'ai répondu fièrement du cœur de Camille, et il aurait bien fallu qu'elle tînt la parole que j'ai donnée; mais il lui en aurait coûté, je crois. Par bonheur nous n'en sommes pas là. Si ma filleule aime Théodore Fauberton, un charmant cavalier et le plus beau parti de l'arrondissement, eh bien! tant mieux! Après ce que m'a déclaré ce matin même l'oncle César, cette inclination ne peut avoir aucune suite funeste. Le jeune homme n'a pas accès dans la maison, la fille est bien gardée : il n'y a donc rien à craindre. Croyez-moi, laissez grandir cette tendresse réciproque. Surveillez Camille, ne la perdez pas de vue, et ne vous inquiétez nullement de ce qui se passe dans son cœur. A ce bal où ces amoureux se verront de près, Théodore Fauberton se déclarera certainement, et qui sait? nous pourrions bien voir de belles noces après les prochaines fêtes de Pâques.

— Dieu le veuille! murmura Mme Signoret; je suis résignée.

III.

Huit jours après, sur le soir, la tante Dorothée arriva chez les Signoret, suivie de Miette, une petite paysanne qu'elle avait élevée aux fonctions de fille de service à vingt écus de gages. Miette portait sur sa tête une vaste corbeille recouverte d'une serviette blanche.

— Bonsoir à tous, grands et petits, dit la vieille fille en entrant dans le salon où la famille était réunie.

— Voici ma robe! s'écria Camille avec un transport de folle joie et en jetant ses deux bras au cou de sa marraine.

— Voyons! ne m'étouffe pas, fit celle-ci après avoir reçu une demi-douzaine de gros baisers; sept heures viennent de sonner à l'horloge de la ville, nous n'avons pas de temps à perdre. Montre-moi ce que tu as fait.

— Oh! j'ai bien travaillé, répondit Camille en tirant de son panier à ouvrage des mitaines noires dont le réseau ressemblait à de la dentelle, et une paire de souliers en satin vert, auprès desquels la fameuse pantoufle de Cendrillon eût semblé une savate d'Auvergnat. La pauvre enfant avait confectionné cette mignonne chaussure avec un de ces immenses sacs à ouvrage que les dames suspendaient autrefois à leur bras.

— Voilà qui est parfait! s'écria la tante Dorothée; tu as recouvert tes souliers avec le *ridicule* que j'ai offert à ta mère lors de son mariage; c'est une idée cela!

Les petites filles entouraient la corbeille avec des soupirs de curiosité, et soulevaient furtivement la serviette. Mme Signoret, déjà habillée pour le bal, tricotait au coin de la cheminée; à l'autre coin, M. Signoret essayait ses gants blancs et grommelait en regardant sa femme : — Comme te voilà fagotée!.. Tu aurais paru bien plus à ton avantage, si tu avais mis quelques bouts de ruban dans ta coiffure, un nœud couleur cerise ou bleu céleste. En vérité, tu as l'air d'être en grand deuil avec ta robe noire agrafée jusqu'au menton et tes cheveux collés sur les tempes!

— Laissez-la donc tranquille; elle est très bien ainsi, s'écria la tante Dorothée; sa robe paraît neuve; elle est supérieurement coiffée, et cette simplicité lui sied tout à fait. Au lieu de nous débiter vos fariboles, allez commencer votre toilette. Toi aussi, Camille, dépêche-toi de monter dans ta chambre et emmène tes sœurs. Si elles sont bien sages, quand j'irai t'habiller, je leur permettrai de me présenter les épingles. Allez, allez-vous-en bien vite, mes petits agneaux.

Dès que Mme Signoret fut seule avec la tante Dorothée, elle lui dit : — Vous voyez, je suis prête. A présent, ce n'est plus de moi qu'il s'agit, c'est de Camille. Hélas! vous ne vous étiez pas trompée, elle aime ce jeune homme.

— Qu'y a-t-il d'étonnant? répliqua la vieille fille; elle rêve ce que nous avons rêvé toutes... Laissons aller les choses. Théodore est amoureux fou; sa mère ne veut que son bonheur, et vous savez ce que m'a déclaré son oncle; il n'y a donc aucun obstacle sérieux.

Cousine, je vois venir le moment où l'on proclamera dans toute la ville le mariage de Camille avec le jeune Fauberton. Quel étonnement! quel triomphe! Je l'ai dit mainte fois, la famille Signoret se relèvera un jour.

— Ah! je suis bien inquiète, murmura la pauvre mère.

— Il est temps d'habiller ma filleule, reprit la tante Dorothée; venez, ma chère Emmeline, et, au nom du ciel, ne laissez apercevoir ni préoccupation, ni tristesse. Paraissez à ce bal avec une contenance assurée, et quand César Fauberton viendra vous saluer, faites-lui bon visage.

— Il le faudra bien! répondit-elle entièrement résignée.

Elles montèrent dans la chambre de Camille, précédées par Miette, qui portait triomphalement la corbeille, qu'on n'avait pas encore découverte.

Camille était déjà coiffée; un sûr instinct de coquetterie lui avait fait deviner ce qui pouvait la rendre plus belle encore. Ses beaux cheveux blonds, légèrement crêpés, retombaient en longues spirales jusque sur son cou gracieux, et formaient derrière sa tête une épaisse torsade simplement rattachée par un peigne de corne. Elle s'avança vers la tante Dorothée, et lui dit en souriant :

— Est-ce bien ainsi?

— Pas mal, pas mal, répondit celle-ci avec une secrète admiration; viens là que je mette la dernière main à ta coiffure.

Alors elle tira de la corbeille une guirlande de feuillage entremêlé de petites baies d'un rouge vif, et la mit sur la tête de Camille en ajoutant : — J'ai fait cette couronne avec une branche de lierre et une poignée de fruits sauvages que Miette est allée cueillir dans le bois. Voici le bouquet pareil.

— Comme c'est joli! s'écrièrent les petites filles en battant des mains. Et la robe, tante Dorothée! et la robe?

— La voici, répondit-elle en déployant une robe blanche dont le tissu lâche et fortement amidonné était plus transparent et plus léger que la mousseline.

— Je ne crois pas qu'il y ait au monde une personne plus industrieuse que vous! s'écria Mme Signoret; vous avez taillé cette robe dans le grand rideau de gaze qui servait de moustiquaire à notre oncle lorsqu'il habitait Venise du temps de l'émigration?

— Oui, c'est cela même, dit la tante Dorothée avec satisfaction; après avoir savonné et apprêté cette loque qui jaunissait depuis quarante ans au fond d'une armoire, j'en ai fait ce que vous voyez.

— Vous êtes une fée! s'écria Camille avec transport; comme ces manches bouffantes ont bonne grâce! et cette jupe à gros plis, comme c'est élégant!

— Tiens-toi donc tranquille ! interrompit la tante Dorothée, je ne peux pas agrafer ta robe... Maintenant il s'agit d'attacher ton bouquet au corsage... Petites filles, donnez-moi des épingles... Voilà qui est fait !... Ma filleule, regarde-toi... Trouves-tu que c'est bien?

Camille jeta un seul coup d'œil sur le petit miroir placé au milieu de la tablette de bois qui lui servait de toilette, et, se retournant radieuse, elle murmura : — Oui, je suis contente.

— Voici ton éventail, ajouta la vieille fille en lui remettant un bel éventail Louis XV, qui provenait aussi de la succession du vieux notaire Me Signoret.

— Mesdames, êtes-vous prêtes? cria M. Signoret derrière la porte; nous sommes invités pour huit heures. Allons, allons !

Depuis la tombée de la nuit, tous les désœuvrés qui hantaient les cafés de la place s'étaient groupés devant l'hôtel Fauberton afin de contempler les lampions alignés au-dessus de la grande porte, le vestibule éclairé par des pots à feu au chiffre de César Fauberton et l'escalier enguirlandé de branches de buis et de fleurs de papier rose. Vers huit heures, toutes les fenêtres s'illuminèrent simultanément. Alors les curieux se rangèrent en haie pour voir passer les invités, et les gamins montèrent sur les arbres de la place afin de tâcher d'apercevoir à travers les fenêtres ce qui se passait dans la salle de bal.

La fête allait commencer; César Fauberton, en grande tenue, était debout devant la cheminée du salon et donnait un dernier coup d'œil à l'ensemble de sa toilette. Son habit noir dessinait exactement sa taille encore élégante; il avait un pantalon collant, des bas de soie à jour et des souliers vernis échancrés jusqu'à l'orteil. Mme Hermance, en robe de satin feuille morte, se tenait avec son fils près de la porte pour faire les honneurs, et les quatre musiciens qui formaient l'orchestre se mettaient en devoir d'accorder leurs instrumens. Du haut de leur estrade, ils avaient vue sur l'escalier et signalaient de loin les invités. — Voici M. le premier adjoint et sa famille, dit la basse en cherchant son cahier de contredanse; dès qu'il y aura assez de dames pour former un quadrille, M. le maire va nous dire de commencer, et il ouvrira le bal par la trénitz; c'est son triomphe. L'an dernier, il l'a dansée avec Mme Michalet, et c'était M. Théodore qui faisait vis-à-vis avec Mme la directrice des postes.

— Mme Michalet n'aura pas deux années de suite le même honneur, répondit l'alto; M. le maire, qui était fort assidu chez elle l'hiver dernier, ne la visite plus qu'en cérémonie.

— Il se range, murmura la basse.

— Ne croyez pas cela, interrompit l'alto; ce c'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Pas de commérages, messieurs, interrompit la flûte d'un air important; je suis assez au courant de ce qui se passe dans le beau monde, et je puis vous assurer que Mme Michalet n'a pas été remplacée; tout prend fin ici-bas!...

— Excepté la jeunesse de M. le maire, répliqua l'alto.

— Voici encore des dames qui arrivent, reprit la basse; les deux petites filles de M. le juge de paix, et les quatre demoiselles de M. le percepteur, en tout six danseuses. On pourrait faire deux quadrilles maintenant. Qu'attend donc M. le maire pour ouvrir le bal?

— Peut-être ne se sent-il plus le jarret assez souple pour danser le solo de la trénitz, dit la flûte à demi-voix; jouons la pastourelle, ça le décidera.

Le quatuor attaqua *rinforzando* les premières mesures de la contredanse; mais M. Fauberton fit signe aussitôt aux musiciens de cesser. Un flot d'invités venait de déborder dans la salle de bal. Derrière eux arrivait la famille Signoret, qui, après avoir salué Mme Hermance, tâchait de se glisser inaperçue jusqu'à la dernière banquette; mais tandis qu'elle exécutait cette manœuvre, M. Fauberton vint droit à Mme Signoret, et dit galamment en lui offrant le bras : — Permettez, belle dame, que je vous conduise. Combien je suis heureux de vous voir chez moi avec votre charmante fille! Par ici, je vous prie; j'aperçois là-bas un fauteuil où vous serez mieux que sur les banquettes.

La pauvre femme avait senti ses genoux fléchir et sa vue se troubler; elle ne put articuler un mot, et, appuyant sa main tremblante au bras de César Fauberton, elle se laissa conduire à une des places d'honneur, près de la cheminée. L'excès même de son émotion lui donnait une apparence de tranquillité; elle avait traversé le salon la tête droite, les yeux fixes, la contenance raide, et elle s'assit comme un automate que fait mouvoir un ressort caché. Peu à peu cependant elle revint de cette émotion violente, et ses yeux se tournèrent vers sa fille. Camille était à son côté rayonnante, le sourire sur les lèvres; elle avait étalé sa robe sur la banquette, et maniait avec un geste gauche et charmant le bel éventail Pompadour que lui avait donné sa marraine. De temps en temps, elle tournait un regard furtif vers Théodore, qui la contemplait à distance d'un air amoureux, et mettait ses gants jaunes avant de venir la prier pour la première contredanse. L'attitude de ces amans inquiéta Mme Signoret; il lui sembla qu'ils allaient trahir le secret de leur cœur, et, s'efforçant de vaincre ses propres agitations, elle dit à Camille : — Qu'as-tu donc, mon enfant? tu parais troublée.

— C'est que tout le monde me regarde, répondit-elle naïvement.

En effet, tous les yeux étaient tournés vers elle. Sa beauté exci-

tait l'admiration des hommes, et sa toilette l'étonnement des femmes; les demoiselles majeures disaient en pinçant les lèvres qu'elle était encore bien jeune pour porter une robe si élégante; les petites filles enviaient l'ampleur majestueuse de sa jupe, pour laquelle véritablement la tante Dorothée n'avait pas épargné l'étoffe, et les dames rangées en espalier contre la tapisserie murmuraient entre elles : — Cette petite est réellement bien mise. Où donc Mme Signoret peut-elle avoir acheté cette jolie robe? Il n'y a rien de pareil chez nos marchands de nouveautés.

Le percepteur, un gros homme qui se piquait de littérature et faisait de petits vers, se glissa derrière sa femme pour lui dire à l'oreille : — Madame Chapusot, regarde donc le petit Signoret; ne dirait-on pas qu'il sort d'une boîte où il aurait dormi vingt ans?

— Il est habillé comme le jour de son mariage, répondit la dame; je reconnais son habit et ses escarpins. Sa femme est bien changée, n'est-ce pas?

— Sa fille est une beauté achevée, reprit le percepteur avec feu; quels yeux! quelle chevelure! quel profil de déesse!...

— Peuh! fit Mme Chapusot en regardant les quatre demoiselles Chapusot alignées sur la première banquette; peuh! un assez joli teint, des traits assez mignons, mais point de physionomie, point de tournure...

La première mesure de la trénitz coupa court à ce dialogue. Les dames firent silence; une sorte de frémissement parcourut le rang des danseuses, qui regardèrent instinctivement le danseur de leur choix. Camille baissa les yeux sur la pointe de son petit soulier vert, déploya son éventail, et attendit le cœur palpitant.

— Place à la contredanse, cria César Fauberton; messieurs, invitez vos dames.

Les hommes réunis au milieu du salon s'éparpillèrent; les danseurs intrépides abordaient les demoiselles majeures, qui acceptaient leur invitation avec de petites façons ingénues et coquettes; les jeunes femmes renvoyaient aux petites filles les cavaliers dont elles ne se souciaient pas, et les dames d'un âge mûr se levaient déjà pour mieux voir le solo de la trénitz. Alors César Fauberton acheva de mettre ses gants, fit signe à son neveu de prier une danseuse pour lui faire vis-à-vis; puis, s'avançant vers Camille, il articula en s'inclinant la formule classique : « Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi? »

— Oui, monsieur le maire, répondit-elle en rougissant de surprise, de joie et d'orgueil.

Lorsque la fille de l'employé à la mairie traversa le salon, conduite par son cavalier, et qu'elle alla prendre place au quadrille

d'honneur, il y eut dans l'assemblée comme un murmure de stupéfaction. Jamais pareille distinction n'avait été accordée à une demoiselle de la petite bourgeoisie, et c'était toujours une des jeunes dames de la haute société qui avait l'honneur d'ouvrir le bal avec M. le maire.

— Quelle innovation! murmura Mme Chapusot, secrètement indignée, et en regardant ses filles, qui toutes quatre étaient restées sur leur banquette. Je ne blâme pas M. le maire d'ouvrir le bal avec une demoiselle; mais je trouve qu'il aurait pu faire un autre choix.

— Il a fait comme le berger Pâris, il a choisi la plus belle, dit entre ses dents M. Chapusot.

— Il y a là-dessous quelque intrigue du petit Signoret, fit en clignant l'œil le premier adjoint, qui n'aimait pas l'employé municipal.

— Vous n'y êtes pas, messieurs, dit alors une vieille dame dont la cuisinière avait des bontés pour le valet de ville; vous n'y êtes pas du tout, mais moi je peux vous mettre au fait. Sachez que c'est le jeune Fauberton qui attire cette faveur sur la petite Signoret : il est très amoureux d'elle, et fait le pied de grue sous sa fenêtre.

— On n'a pas dit un mot de cela dans la ville, s'écria Mme Chapusot d'un air incrédule.

— C'est que personne n'en sait encore rien, répliqua la vieille dame; mais tenez la chose pour certaine, j'en ai appris le détail ce matin même. Vous voyez d'ailleurs ce qui se passe : ce soir, les Signoret sont au pinacle, et, d'après l'attitude de M. le maire, je suis bien près de croire que cette amourette pourrait aboutir à un mariage.

— Ah! par exemple! fit Mme Chapusot en roulant ses grosses prunelles fauves.

— Maman, regardez, je vous en prie, dit d'un air enfantin l'aînée des demoiselles Chapusot, une fille de trente ans, sèche et menue comme une sauterelle; regardez donc, voilà M. le maire qui parle bas à sa danseuse.

— Il lui explique les figures de la trénitz, répondit en ricanant Mme Chapusot.

— Je suis sûre qu'elle va embrouiller la contredanse, reprit la demoiselle de trente ans.

— Elle n'a pas de maintien, ajouta la cadette Chapusot. Avez-vous remarqué comment elle fait la révérence?

— De l'indulgence, mesdemoiselles, interrompit à haute voix Mme Chapusot; cette jeune personne n'a pas reçu comme vous une éducation brillante, elle n'a pas eu comme vous un maître de danse à deux francs le cachet.

Or, aux bals de M. le maire, les danseuses n'exécutaient pas les figures de la pastourelle ou de la trénitz en traînant nonchalamment leurs petits souliers sur le parquet. L'influence de César Fauberton avait conservé dans la ville d'O... les traditions chorégraphiques du premier empire; les dames risquaient des pas compliqués où elles déployaient toutes leurs grâces, et les demoiselles sautillaient ingénument, les coudes en arrière et les pieds en dehors. Aussi, lorsque le chef d'orchestre, brandissant son archet, cria d'une voix retentissante : — Un cavalier et sa dame en avant! — la belle Camille releva du bout des doigts les plis de sa robe de gaze, s'élança sur la pointe du pied, légère comme un oiseau, et exécuta un pas difficile avec une aisance, une correction, une grâce incomparables.

— Elle danse! murmura Mme Chapusot confondue.

— C'est son père qui lui a donné des leçons, dit la vieille dame, se souvenant tout à coup qu'elle avait dansé jadis la gavotte avec Scipion Signoret. Cette petite n'est point du tout gauche; la voilà qui fait une petite révérence à son cavalier avant de traverser. M. le maire paraît ravi... Et remarquez la physionomie de Théodore Fauberton : est-ce qu'il ne vous paraît pas ému?

— Extrêmement ému, dit Mme Chapusot avec un dépit concentré; la petite Signoret a rougi en faisant la demi-chaîne : je suis sûre qu'il lui a serré la main.

— Voilà M. le maire qui va danser! s'écria la vieille dame en se levant.

C'était le moment du fameux solo. L'on faisait cercle autour du quadrille d'honneur; les autres contredanses avaient été interrompues, et tous les couples étaient immobiles à leur place.

Ceci était une flatterie qui se renouvelait chaque fois que le maître de la maison ouvrait le bal en dansant la trénitz.

Camille était restée en face de son cavalier, du même côté que Théodore. C'était la première fois qu'ils se rencontraient ainsi. Lorsqu'ils se trouvèrent si rapprochés, qu'il put leur sembler qu'ils étaient dans une espèce de tête-à-tête, tous deux pâlirent d'émotion et frissonnèrent comme s'ils étaient près de succomber à l'excès de leur félicité. Par bonheur, l'attente du solo faisait diversion; tous les regards curieux et malveillans s'étaient détournés des deux amoureux, et restaient fixés sur M. le maire avec une expression de vif intérêt et d'admiration anticipée.

Le beau César jeta un coup d'œil autour de lui, sourit d'un air vainqueur, et se mit à danser de fort belle grâce, comme on dansait du temps qu'il n'était encore que l'héritier présomptif de son oncle le colonel. Le jarret tendu, les bras légèrement arrondis et la

bouche en cœur, il exécuta des pas très brillans, et, pour finir, il battit un entrechat de six avec une légèreté, une vigueur, une souplesse incomparables.

Tandis qu'il pirouettait ainsi, l'heureux Théodore faisait une déclaration d'amour à la belle Camille. Cette façon un peu brusque de manifester ses sentimens était commandée par la situation même; l'occasion pouvait ne pas se retrouver de longtemps, il fallait se hâter. Camille le comprit si bien, qu'avant que l'inexorable ritournelle l'eût ramenée à sa place, elle avait avoué à Théodore que depuis le premier jour qu'elle l'avait vu, elle lui avait donné son cœur. Les derniers mots de ce furtif entretien se perdirent dans les murmures d'admiration et les applaudissemens qu'excita la fin du solo.

— Belle Camille, vous dansez comme une sylphide, dit César Fauberton en la ramenant à sa place et en lui baisant la main; en vérité, le ciel vous a douée de toutes les perfections.

— Vous êtes bien bon, monsieur le maire, répondit-elle en baissant les yeux.

Théodore s'était approché et avait passé son bras sous le bras de son oncle, lequel prenait volontiers avec lui ces attitudes de camaraderie, et avait même exigé qu'il employât, en lui parlant, les formules tout à fait familières qu'on se permet entre gens du même âge.

— Je vois ce qui t'amène, dit-il; tu viens prier Mlle Signoret.

— Oui, si tu le permets, répondit Théodore.

— Belle Camille, dit M. Fauberton, voilà mon neveu qui réclame la seconde contredanse; je vais inviter une de ces dames pour vous faire vis-à-vis, ensuite je vous demanderai la faveur d'un tour de valse.

— Pardonnez-moi, monsieur le maire, répondit-elle confuse, je ne sais pas valser.

— Vraiment! dit-il avec aplomb, eh bien! il faut apprendre. Je veux être votre professeur. Théodore, qui valse aussi bien que moi, me secondera, et, afin que vous ne vous dérangiez pas pour prendre vos leçons, nous irons chez vous, si votre maman le permet.

A cette proposition inattendue, Mme Signoret détourna involontairement la tête avec un geste imperceptible de refus; mais M. Fauberton ajouta, comme s'il n'eût pas compris ce mouvement : — Ainsi, c'est convenu, vous êtes mon écolière, et je vous déclare qu'afin de pouvoir juger de vos progrès, je donnerai un bal le jour de l'an.

Là-dessus il s'éloigna. Scipion Signoret s'était glissé derrière le fauteuil de sa femme. — Eh bien! Liline, dit-il tout palpitant de satisfaction, est-ce que tu regrettes d'être venue? est-ce que tu n'es

pas contente de ce que tu vois? Va, va, j'avais raison : une fille comme la nôtre n'est point faite pour moisir au logis. — Ma mignonne, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Camille, ma mignonne, je suis content de toi; tu as dansé à merveille. Pourtant j'ai trouvé ton attitude un peu froide. Souviens-toi de mes recommandations : tu dois balancer la tête d'un air agréable quand tu reviens vers ton cavalier, et lui faire un petit salut gracieux chaque fois qu'il te présente la main.

Après les deux premières contredanses, M. Fauberton fit le tour de ses salons, saluant de tous côtés avec une affabilité superbe, et adressant ses complimens aux dames, qui se levaient à son approche avec des révérences et des minauderies. Lorsqu'il fut devant la famille Chapusot, il s'arrêta.

— Toujours fraîches et élégantes! dit-il du bout des lèvres après avoir regardé les quatre sœurs habillées tout pareillement de robes vert tendre et coiffées d'une profusion de fleurs aquatiques entremêlées de roseaux; toujours mises d'une façon distinguée! C'est très original, cette toilette-là : on devrait vous appeler ce soir le quadrille des naïades.

— Ah! monsieur le maire, ce que vous dites là est bien aimable! s'écrièrent-elles tout d'une voix en se rengorgeant dans leurs corsages étriqués.

Mme Chapusot pensa qu'il allait inviter une de ces demoiselles, et, tout à coup apaisée, elle lui dit d'un ton familier qu'elle avait pu se permettre en d'autres temps : — Mon cher Fauberton, je vous fais mon compliment, vous vous surpassez vous-même; jamais vous ne nous aviez donné une fête aussi magnifique.

— Je prétends faire mieux encore, répondit-il en saluant d'un geste gracieux son ancienne conquête; puis il passa outre. Mme Chapusot le suivit des yeux, tandis que les naïades chuchotaient entre elles d'un air désappointé. M. le maire fit encore quelques pas, saluant ses invités avec le port de tête d'un monarque qui reçoit les hommages de sa cour; puis, se détournant tout à coup, il alla tendre familièrement la main à l'employé municipal, qui s'était fièrement campé sous le lustre, son chapeau sous le bras et le pouce gauche dans l'entournure du gilet.

— Le voilà qui fait des politesses au petit Signoret, murmura Mme Chapusot en fronçant le sourcil; je commence à croire quelque chose de ce qui m'a été raconté tantôt.

Un moment après, la vieille dame qui l'avait déjà renseignée lui dit en tournant les yeux vers l'entrée de la galerie : — Voyez-vous là-bas? Théodore Fauberton danse avec l'objet de son amour, et M. le maire figure d'un air épanoui au même quadrille. De plus,

voilà Mme Hermance qui vient de s'asseoir à côté de Mme Signoret et qui lui parle d'un air agréable : est-ce clair cela?

— Eh! eh! je n'en sais rien, fit Mme Chapusot avec un petit éclat de rire; ce qui me paraît clair, c'est que l'oncle César est en train de devenir un oncle de comédie!

Ce n'est guère que dans les petites villes, où les autres distractions n'abondent pas, qu'on s'amuse réellement au bal. Il y avait ce soir-là à l'hôtel Fauberton des jeunes gens capables de s'abandonner, d'un soleil à l'autre, au plaisir enivrant et laborieux de rebondir en cadence sur le bout de l'orteil; il y avait des demoiselles dont le pied nerveux, solide, infatigable, possédait toutes les propriétés d'un ressort d'acier. Ces danseurs intrépides faisaient merveille; les contredanses se succédaient sans interruption. De leur côté, les joueurs avaient pris position dans la chambre à coucher; les parties de boston et d'écarté étaient engagées, et même quatre employés du gouvernement, retirés dans le boudoir, risquaient à petit bruit une bouillotte. Les dames respectables qui regardaient danser leurs demoiselles, celles dont les maris risquaient cinquante centimes à l'écarté, avaient, dès le commencement, jugé la situation, et s'étaient courageusement résignées à veiller jusqu'au point du jour.

Vers minuit, la danse cessa, l'orchestre resta muet, et les joueurs abandonnèrent les cartes. Un instant après, les portes de la salle à manger s'ouvrirent, et Cascarel, en grande tenue d'officier de bouche, parut sur le seuil.

— Monsieur le maire est servi, dit-il.

Tous les yeux se tournèrent sur le maître de la maison, et Mme Hermance fit un pas, attendant qu'il lui désignât du regard l'homme favorisé qui devait se mettre à sa droite. C'était ordinairement un des personnages considérables de la localité, M. le juge de paix ou M. l'adjoint, qui avait cet honneur; mais cette fois, négligeant l'usage établi, M. Fauberton dit à haute voix : — Ma cousine, priez M. Signoret de vous conduire. — Et, se dirigeant vers Mme Signoret, il lui offrit le bras pour passer dans la salle à manger.

Mme Signoret balbutia quelques mots auxquels il ne prit pas garde et se laissa emmener à la place d'honneur, suivie de Camille, qui marchait timidement sur ses pas. Tout le monde était debout autour de la table, chacun avait sa place désignée; mais il restait un siége vide à la gauche du maître de la maison. — Mademoiselle! dit-il en se tournant vers Camille avec un geste d'invitation. Puis, s'adressant à ses convives : — Mesdames, messieurs, asseyez-vous, je vous prie, ajouta-t-il en s'asseyant lui-même.

Il y eut quelques minutes de silence; l'assemblée entière était

sous le coup d'une espèce de saisissement. Pour les habitués de l'hôtel Fauberton, ce qui venait de se passer avait les proportions d'un événement considérable : il semblait désormais évident que M. Fauberton avait formé quelque secret dessein, et que les bruits qui commençaient à circuler n'étaient pas sans fondement. Bien des gens allaient jusqu'à penser que l'oncle César, rompant avec toutes ses traditions de famille, avait déjà consenti au mariage de son neveu, et qu'il ne tarderait pas à le déclarer publiquement. Mme Chapusot seule doutait encore. — Ces intrus accaparent tous les honneurs, dit-elle à un gros bonhomme de notaire placé à son côté; mais au fond cela ne signifie pas grand'chose. Je connais bien le beau César : l'idée de marier Théodore ne peut pas avoir traversé son cerveau; il a le mariage en horreur pour son neveu comme pour lui-même.

— Ah! c'est un fait certain, répondit le notaire; mon ancien patron, Me Signoret, chez lequel j'ai travaillé dix ans avant d'acheter sa charge, m'a cent fois raconté les peines qu'il s'était données durant la vie du colonel afin de marier ce célibataire incorrigible. Je crois que tous les Fauberton haïssent le lien conjugal.

— Tant pis, maître Chardacier, tant pis pour vous, qui êtes le notaire de la famille, dit alors un petit homme maigre, vêtu d'un vieil habit noir dont les manches trop courtes laissaient passer deux longues mains d'une physionomie rapace; quel beau contrat de mariage il y aurait à faire là!... Comme notaire, je me contenterais d'en dresser un semblable tous les deux ou trois ans.

— Oui-dà, maître Beaumoulin, cela remonterait votre étude! répliqua le gros homme en assujettissant sur son nez ses lunettes d'or; moi, je n'ai pas tant d'ambition.

— Je le crois bien, sa fortune est faite, dit entre ses dents le confrère envieux.

Puis, jetant un coup d'œil autour de la table, il dit à Mme Chapusot : — Le petit Signoret est aux anges, mais Mme Signoret n'a pas l'air de s'amuser beaucoup.

— C'est une personne bien insignifiante, répondit dédaigneusement Mme Chapusot.

— Elle a dû être très belle, cela se voit.

— Peuh! fit charitablement Mme Chapusot; c'était une vieille fille lorsqu'elle se décida à épouser le petit Signoret, qui, lui non plus, n'était pas jeune.

— Eh! eh! il y a des vieilles filles qui ne sont pas à dédaigner, répondit Me Beaumoulin en tournant involontairement les yeux vers l'aînée des demoiselles Chapusot.

L'aspect de la salle à manger était magnifique; des candélabres

chargés de bougies l'éclairaient *a giorno;* l'argenterie et les cristaux resplendissaient sur la table, toute chargée de fruits et de fleurs. Des pièces de pâtisserie gigantesques, des pyramides de friandises, cantonnaient le surtout et accompagnaient d'autres mets plus solides d'où s'exhalait l'arome appétissant de la truffe. Au premier moment, l'attention des convives se porta sur toutes ces recherches. On admira les produits gastronomiques arrivés le jour même du chef-lieu par un fourgon des messageries, le service d'argenterie qui venait directement de Paris, et les fleurs cueillies deux jours auparavant dans les jardins de Gênes, la ville de marbre; mais, le premier mouvement de curiosité passé, les premières pièces du festin entamées et les premiers vins servis, tous les yeux se tournèrent derechef vers Camille. On observait sa physionomie et son maintien, on tâchait de surprendre quelque signe de ce qui se passait dans son âme. Apparemment elle avait conscience du sentiment qu'elle excitait, car elle se renferma tout à coup dans un silence et une réserve qui ne laissaient rien deviner. Ses regards ne cherchaient plus Théodore; elle contenait l'agitation intérieure qui par momens animait son teint d'une tendre rougeur, et souriait, le front incliné, en écoutant les propos aimables de César Fauberton. Deux ou trois fois elle s'enhardit cependant jusqu'à lui répondre, et les gens curieux qui prêtaient l'oreille l'entendirent s'écrier : — Oh! oui, monsieur le maire, ce gâteau d'amandes m'a semblé excellent. — Et un peu après, en se défendant de boire un verre de vin de Champagne : — Merci, monsieur le maire; on dit que ce bon petit vin blanc monte à la tête : voyez toutes ces dames, comme elles babillent depuis qu'elles en ont pris.

— Oh! elles babillaient bien sans cela! répliqua César Fauberton.

A la fin du souper, le gros notaire se leva en réclamant un instant de silence, et, le verre en main, il dit d'un ton solennel : — A la santé de notre amphitryon! Qu'il vive de longues années pour la gloire de sa ville natale et pour le bonheur de ses nombreux amis!

— Vive notre amphitryon! répétèrent en chœur les invités.

M. Fauberton se leva à son tour après avoir rempli son verre. — Je bois aux dames! dit-il galamment, aux dames, qui embellissent la vie!

— Bravo! bravo! cria-t-on de tous côtés; vive M. le maire!

Le percepteur tira de sa poche un bout de papier et vint dire à l'oreille de Mme Chapusot : — Je crois que voici le moment de lire mes petits vers...

— Des vers en l'honneur de César Fauberton! Ce serait une lâcheté, dit-elle indignée; regardez ce qui se passe, et songez que vous avez quatre filles à marier.

— Tu conviens donc maintenant que la dynastie des Fauberton a quelque chance de se perpétuer en ligne directe? dit le percepteur en remettant ses petits vers dans sa poche.

A deux heures après minuit, on était encore à table, et les vins fins n'avaient pas cessé de circuler; mais les danseurs impatiens et reposés battaient la mesure du pied, l'orchestre préludait dans la salle de bal, et les joueurs de bouillotte bâillaient d'impatience. M. Fauberton se leva enfin; cette fois il offrit le bras droit à Mme Signoret, l'autre bras à Camille, et il les ramena ainsi triomphalement dans le salon. Mme Hermance suivait avec M. Signoret, et le reste des convives venait après par couples.

— C'est fini, le mariage est décidé, dit M. Chapusot à sa femme.

— Non, non, pas encore, répondit-elle; Mme Signoret aurait un autre visage.

— Elle paraît bien fatiguée, observa le percepteur; il fait terriblement chaud ici, et la demie après deux heures vient de sonner.

Mme Signoret avait repris sa place, et les bras appuyés sur son fauteuil, affaissée sur elle-même, elle suivait machinalement des yeux la belle Camille, qui pour la troisième fois dansait avec son amoureux. Depuis le commencement de la soirée, la pauvre femme endurait un supplice au-dessus de ses forces. Malgré son abnégation, elle ne pouvait supporter sans des frémissemens intérieurs la présence de celui qui l'avait condamnée pour toute sa vie au mortel supplice de rougir à ses propres yeux. C'était une âme fière et délicate qui ne parvenait pas à oublier sa secrète humiliation, et que rien ne pouvait consoler, rien, pas même le bonheur de Camille.

Vers trois heures, une partie des invités s'en alla; mais les danses continuèrent sans aucun vide dans les quadrilles : c'était alors le tour des dames d'une certaine laideur et des demoiselles majeures. On organisa le quadrille des naïades, et comme les cavaliers manquaient, Scipion Signoret lui-même dut figurer avec l'aînée des demoiselles Chapusot. Ces nouvelles recrues avaient une ardeur qui promettait de faire durer le bal jusqu'au point du jour. — Chère bien-aimée, dit Théodore en ramenant Camille à sa place, nous pourrons faire ensemble encore une contredanse : cette heureuse nuit ne finit pas encore.

— A présent je vais encore danser avec votre oncle, dit-elle en lui serrant la main.

Un peu après, Mme Hermance vint s'asseoir à côté de Mme Signoret et lui dit avec intention : — Si Mlle Dorothée était ici, elle serait contente assurément; cette excellente amie s'intéresse beaucoup au bonheur de mon fils.

— Je le sais, madame, répondit simplement la mère de Camille.

Jusque-là elle avait vu avec une défiance inquiète les marques de bienveillance que César Fauberton prodiguait à sa fille; elle s'alarmait en songeant que ce vieux garçon, égoïste et capricieux, était l'arbitre souverain du sort de Camille. Les paroles de Mme Hermance lui causèrent une joie mêlée d'amertume : elle vit du même coup d'œil une alliance, un triomphe, des prospérités qu'elle n'aurait osé rêver, et sa propre tranquillité détruite par la nécessité de se trouver tous les jours en face de celui dont la trahison avait rempli sa vie de honte et de douleur. Cette secousse morale était au-dessus de ses forces; elle pâlit excessivement, et, se sentant défaillir, elle dit à Mme Hermance avec un faible sourire : — J'ai le vertige; il me semble que je vais m'évanouir...

— C'est la chaleur, c'est le parfum des fleurs! s'écria la bonne dame en se levant et en lui présentant son bras; venez, sortons d'ici... Il vous faut de l'air...

La contredanse finissait; Camille revint près de sa mère et l'interrogea avec anxiété.

— Ce n'est rien, dit la pauvre femme; je me sens mieux déjà...

— C'est la chaleur qui vous cause ce malaise, reprit Mme Hermance; passons un instant chez moi, cela vous remettra...

— Viens, ma fille, dit Mme Signoret en prenant la main de Camille.

Théodore suivit en disant précipitamment à son oncle, qui revenait après avoir fait le tour des tables de jeu : — Mme Signoret s'est trouvée mal... Tâchons que cela ne termine pas brusquement la fête.

— Laisse-la se reposer; mais au moins qu'elle ne garde pas sa fille auprès d'elle, répondit vivement l'oncle César.

L'appartement de Mme Hermance était séparé du grand salon par la longue galerie qui servait jadis de promenade d'hiver au colonel Fauberton. Cette pièce avait été transformée en une magnifique orangerie, remplie d'arbres exotiques et de plantes rares, et où l'on pouvait marcher sous une allée d'orangers taillés en berceau. Au centre de la galerie et adossée à la muraille, qui était entièrement tapissée de plantes grimpantes, il y avait une fontaine ornée de rocailles dont l'eau s'écoulait en petites cascades sur des rochers en miniature, et alimentait un bassin semi-circulaire, garni de plantes aquatiques. Un banc rustique faisait face à la fontaine, et partout le sol était couvert d'un sable fin aussi sec et aussi doux sous les pieds qu'un tapis de Turquie. L'extrémité de la galerie s'arrondissait en hémicycle et formait un petit salon de l'aspect le plus riant. Un lierre couvrait les lambris d'une tenture naturelle et al-

longeait ses souples rameaux jusqu'au plafond, peint dans un style naïf, et où étaient représentés les attributs de Mars. C'était sous l'inspiration du colonel que cette œuvre d'art avait été exécutée, et, par respect pour sa mémoire, on l'avait laissé subsister. L'ameublement du salon se composait d'un guéridon, d'un grand fauteuil et de quelques chaises; un ample rideau de brocatelle rouge cachait la porte qui s'ouvrait sur l'appartement de Mme Hermance, et faisait perspective au fond de l'espèce d'allée que formaient tout le long de la galerie les orangers et les citronniers. Cette nuit-là, des lampes cachées dans le feuillage simulaient un clair de lune bleuâtre et transparent; toutes les nuances se confondaient dans ce tendre crépuscule, hormis le blanc pur et le vert sombre des fleurs et du feuillage des orangers.

En arrivant au seuil de la galerie, Mme Signoret s'arrêta. — Je me sens mieux, répéta-t-elle; restons.

Mais Mme Hermance insista doucement. — Nous allons nous asseoir un moment là-bas au bout de la galerie, lui dit-elle; j'y ai arrangé un petit salon où je passe les meilleures heures de ma journée; je veux vous le montrer.

Elle passa le bras de Mme Signoret sous son bras; les deux amoureux suivaient à quelques pas de distance. Ils n'osaient se parler, mais leurs mains s'étaient rencontrées. Théodore serra contre son cœur la petite main qui tremblait dans la sienne, puis il la pressa de ses lèvres avec un transport silencieux. Camille tourna vers lui un regard enivré, et, se dégageant aussitôt, elle rejoignit sa mère, qui se retournait en disant : — Es-tu là, ma fille?

On entra dans le petit salon, et Mme Hermance s'empressa de faire asseoir Mme Signoret sur le fauteuil. — Comment vous trouvez-vous, chère madame? lui dit-elle affectueusement.

— Presque bien, répondit-elle; seulement j'éprouve encore un peu d'étouffement et de faiblesse.

— Cela ira mieux dès que vous vous serez reposée, dit Camille. Voulez-vous que j'avertisse mon père afin qu'il aille à la maison chercher votre eau de mélisse?

— Merci, ma fille, j'en prendrai quelques gouttes en rentrant, répondit-elle.

— Mais nous ne nous en allons pas encore! s'écria Camille avec l'égoïsme naïf et féroce des enfans et des amoureux. Oh! ma chère maman, parlez, que voulez-vous? Que faut-il faire pour vous soulager?

— C'est un mal nerveux, dit alors Mme Hermance; je connais cela. Théodore, va-t'en vite prier Marcelle de m'apporter ma liqueur d'Hoffman.

Théodore disparut derrière la portière et revint presque aussitôt avec une jeune fille qui apportait sur un plateau d'argent du sucre et un flacon d'éther.

— Voici un remède souverain, reprit Mme Hermance en présentant à Mme Signoret sa petite préparation.

Marcelle avait déposé le plateau sur le guéridon et restait debout les yeux baissés. C'était une jeune fille d'environ vingt ans, d'une physionomie singulièrement douce et réservée. Elle était habillée sans aucune recherche, comme une petite ouvrière, et sa figure était en harmonie avec ce simple costume. Elle n'avait ni beauté, ni fraîcheur; son teint était pâle et ses formes fluettes jusqu'à la maigreur. Mme Signoret et sa fille la connaissaient de vue et savaient comme tout le monde qu'elle demeurait à l'hôtel Fauberton, où elle faisait à peu près le service d'une femme de chambre, sans être confondue toutefois avec les autres domestiques; aussi ce fut sans embarras que Camille s'approcha d'elle et lui dit à voix basse : — Mademoiselle, j'ai bien envie de vous demander un petit service; voyez ce qui m'est arrivé...

Et, l'attirant un peu à l'écart, elle étala sa robe de gaze et lui montra une déchirure qui allait de la ceinture à l'ourlet. — J'ai tâché d'arranger cela avec des épingles; mais elles ne tiennent pas, ajouta-t-elle avec un soupir. Si vous aviez la complaisance de mettre là quelques points, je vous serai bien obligée...

— Ce sera l'affaire d'un moment, lui répondit Marcelle en allant vers la porte; venez, mademoiselle.

Elles passèrent dans une pièce contiguë à la galerie. C'était une espèce de cabinet où se tenait ordinairement Marcelle. L'ouvrage qu'elle venait de quitter était sur sa table de travail, à côté d'une lampe dont l'huile était presque épuisée. Camille releva un de ses bras pour montrer l'avarie considérable qu'elle venait d'apercevoir dans sa toilette. Cette attitude accusait le contour de sa taille élégante et découvrait l'ovale pur de son visage en la forçant à rejeter en arrière les longues boucles à demi déroulées de sa chevelure blonde : elle était ainsi d'une beauté merveilleuse. Marcelle la considéra un instant d'un regard fixe; ensuite elle prit son aiguille, et dit de l'air humble et calme qui lui était habituel : — Tournez-vous, s'il vous plaît, mademoiselle.

Et aussitôt elle se mit à réparer le léger tissu auquel la tante Dorothée avait pu rendre l'éclat, la blancheur, mais non une certaine solidité. Tandis qu'elle refaufilait adroitement ces flots de gaze, Camille jeta un coup d'œil sur la table, et dit avec un léger accent de commisération : — Vous avez travaillé cette nuit?

— Qu'avais-je à faire de mieux? répondit la jeune fille.

— Il fallait venir à l'entrée des salons; vous auriez vu le bal,... c'est si beau!

Et comme Marcelle cette fois ne lui répondait pas, elle ajouta : — Vous n'êtes donc pas curieuse? Eh bien! moi, si j'étais à votre place, j'aurais la fièvre; au lieu de me tenir tranquille ici, je serais allée partout, j'aurais voulu tout voir.

— J'ai vu! répondit sourdement Marcelle.

— Il y a longtemps déjà que vous êtes auprès de Mme Hermance? ajouta Camille.

— Depuis près de quinze ans.

— Alors vous avez toujours été heureuse. Où auriez-vous pu être mieux que dans cette maison, auprès de Mme Hermance, qui est si bonne, de M. Fauberton, de M. Théodore?...

C'était pour prononcer ce nom qu'elle avait commencé l'entretien; elle se tut subitement et rougit, troublée par ses propres paroles. Marcelle s'était agenouillée pour achever sa besogne et travaillait la tête baissée. Après une minute de silence, Camille continua en poursuivant tout haut sa pensée : — Vous resterez toujours dans la famille, n'est-ce pas?

— Hélas! peut-être, murmura la jeune fille. — Et, se relevant après avoir défripé la robe de Camille, elle reprit : — J'ai fini, mademoiselle; vous pouvez retourner au bal.

En ce moment, une pendule sonna quatre heures dans la pièce voisine.

— Déjà! fit Camille en tressaillant; que cette nuit a été courte!

— Courte pour vous! dit Marcelle avec un soupir étouffé et en la suivant du regard, tandis qu'elle se hâtait de s'en aller après l'avoir remerciée d'un air de supériorité amicale.

En rentrant dans la galerie, Camille trouva Mme Hermance et sa mère assises l'une près de l'autre et causant comme d'anciennes amies. Elles étaient seules; Théodore était retourné dans la salle du bal. — Il va revenir! pensa Camille. Elle s'assit alanguie et radieuse à côté de sa mère. Celle-ci lui passa la main sur le front avec un mouvement de sollicitude. — Tu es fatiguée, lui dit-elle; il faut te reposer encore un peu ici.

— N'est-ce pas qu'on y est bien? ajouta Mme Hermance; on n'y a pas les yeux brûlés par la lumière des lustres, et ce petit bruit de musique lointaine est très agréable à l'oreille.

Camille respira profondément, comme pour faire pénétrer jusqu'à son cœur la fraîcheur suave dont l'atmosphère était imprégnée; puis elle quitta sa place et alla s'asseoir un peu plus loin, les yeux tournés vers la porte de la galerie. — Vous ne pouvez tenir en place, chère enfant, lui dit avec un sourire la bonne Mme Hermance; faites

un tour dans l'orangerie, ensuite votre maman vous ramènera au bal.

Camille s'empressa de profiter de cette permission, et se mit à parcourir l'allée; elle était si heureuse en ce moment, son âme enivrée d'amour avait un tel besoin d'expansion qu'elle marchait en répétant tout bas aux fleurs, au feuillage, aux eaux murmurantes, à l'air baigné de douces clartés : — J'aime, j'aime!... je suis aimée. Théodore est mon amant!...

Mme Hermance et sa mère la suivaient des yeux, l'une en songeant au bonheur de son fils, l'autre un peu calmée par les espérances qu'elle concevait pour l'avenir de sa fille : toutes deux avaient tremblé si longtemps, la première que Théodore dût vivre et mourir comme ses prédécesseurs, la seconde que Camille vît sa beauté se flétrir dans les ennuis du célibat ou dans les soucis mesquins du plus humble ménage!

— Voici quelqu'un, dit tout à coup Mme Signoret en désignant une ombre qui semblait sortir des parois treillissées de la muraille, à quelques pas de Camille.

— C'est M. Fauberton, répondit tranquillement Mme Hermance; sans doute il nous cherche.

C'était lui en effet; il venait d'entrer par une porte latérale et s'avançait sur la pointe du pied. Camille fit un petit cri en l'apercevant. — Ah! monsieur le maire, vous m'avez fait peur! dit-elle; je ne vous avais pas vu venir.

— Moi, je savais que vous étiez ici, répondit-il, et j'ai voulu vous faire les honneurs de mon jardin d'hiver. Me ferez-vous la faveur d'accepter mon bras?

— Bien volontiers, dit-elle en appuyant sa main charmante sur la manche du galant célibataire. — Ils firent quelques pas entre les orangers, et tout en marchant M. Fauberton cueillait de petites branches fleuries qu'il présentait à Camille; lorsqu'elle en eut un bouquet, il lui dit en souriant : — A présent, belle Camille, ôtez de votre corsage ce bouquet champêtre, et remplacez-le par ces fleurs d'oranger.

— Mais c'est un bouquet de mariée! murmura-t-elle en rougissant.

— C'est précisément pour cela que je vous l'offre, répondit César Fauberton. L'innocente fille fut près de se jeter dans ses bras en l'appelant son second père; mais elle contint cet élan de reconnaissance, et, n'osant proférer un mot, elle lui serra tendrement la main.

Le beau César ne s'étonna nullement de cette faveur muette; il se redressa d'un air vainqueur, de l'air qu'il avait au temps de ses

plus belles conquêtes, et continua de promener Camille en lui disant des fadeurs et en lui montrant ses plantes rares. Ils revinrent ainsi en face de la fontaine.

— Asseyons-nous un moment, dit M. Fauberton en jetant un coup d'œil autour de lui; j'aime beaucoup cette perspective. Voyez le joli effet que produisent ces grandes coquilles de nacre en haut de la fontaine; elles ont des reflets comme les pierres précieuses!

— Tout cela est si beau que j'en suis éblouie! lui répondit Camille; ah! monsieur le maire, vous vivez dans un paradis!

— Figurez-vous un moment que ce paradis est à vous, fit-il en souriant, et, subitement décidé à s'expliquer, il ajouta : Me comprenez-vous, charmante Camille?

— Je comprends que vous voulez mon bonheur, lui répondit-elle émue jusqu'aux larmes.

Il la considéra un instant, ravi de ce trouble ingénu, et reprit d'un air de doute qui n'était pas sincère : — Mais aimerez-vous celui qui met à vos pieds son cœur et sa fortune?

— Je l'aime déjà! répondit-elle naïvement.

— Bien vrai, mon adorable Camille? s'écria César Fauberton, plus charmé que surpris de cet aveu, et en roulant d'un air passionné ses grands yeux à fleur de tête. Ah! de grâce, répétez ce mot charmant!

— Je l'aime, répéta docilement Camille, je l'aime, et lui m'aime aussi depuis longtemps, depuis six mois...

— Ah! fit César Fauberton, frappé comme d'un trait de lumière; racontez-moi cela.

— Vous savez tout déjà; vous aviez tout deviné, répondit-elle avec abandon. Moi qui croyais que notre amour était un secret!... Théodore n'avait pas pu s'expliquer; c'est ce soir que nous nous sommes parlé pour la première fois. Jusqu'à présent nous n'avions guère d'espoir; mais vous vous êtes montré si bon que Théodore a pris courage. Demain il vous découvrira ses sentimens,... il vous demandera votre consentement à notre mariage... Moi, je sais bien que nous l'avons déjà. Ah! si vous saviez comme nous serons reconnaissans, comme nous vous rendrons heureux!... Jamais vous ne vous ennuierez tout seul et délaissé comme les vieilles gens; nous serons toujours là pour vous distraire et vous amuser. Ce sera notre tâche, à nous qui sommes jeunes, d'égayer la maison! Votre intérieur sera toujours en fête; nous vous entourerons de petits soins, nous ne ferons qu'une seule famille!... Mon père, qui est un si honnête homme, maman, qui est si bonne, vous aimeront de tout leur cœur! Mes petites sœurs vous broderont des pantoufles. Allez, vous ne vous apercevrez pas que vous devenez vieux; vous

vivrez si tranquille, si réjoui, si heureux, que vous passerez cent ans!...

Tandis qu'elle parlait ainsi, entraînée par la situation et par l'impétuosité naturelle de son caractère, César Fauberton, pâle, immobile, hors de lui, détournait les yeux et déchirait machinalement son mouchoir de batiste. Un frisson intérieur parcourait tout son corps, il tremblait imperceptiblement, et la sueur lui venait au front; mais la lumière indécise qui filtrait à travers le feuillage dissimulait la pâleur et l'altération de ses traits. Camille ne s'aperçut pas de l'effet terrible qu'avaient produit ses paroles, et lorsqu'elle eut fini, elle s'inclina avec un geste de soumission, de tendresse filiale, comme pour solliciter une réponse.

Le beau César se retourna impétueusement, lui prit les deux mains, la baisa au front avec une sorte de furie, et lui dit d'une voix étouffée : — C'est bien,... allez retrouver votre maman...

Elle obéit un peu étonnée, mais ne se doutant pas de l'état violent où il était. Leur entretien n'avait pas duré plus d'un quart d'heure. Lorsqu'elle revint, Mme Hermance lui dit en regardant son bouquet de fleurs d'oranger : — Eh! chère enfant, comme vous voilà fleurie!...

— C'est M. le maire qui m'a parée ainsi, répondit-elle avec un sourire et en allant s'asseoir aux pieds de sa mère.

M. Fauberton était retourné dans la salle de bal. On dansait *la Boulangère,* et Scipion Signoret menait la ronde. Théodore, entraîné malgré lui, faisait tournoyer sa danseuse en regardant du côté de la galerie avec des tressaillemens d'impatience. Les joueurs avaient déserté le boston et même la bouillotte pour faire, dans un coin, une partie de lansquenet. César Fauberton traversa rapidement la salle de bal. Au seuil de sa chambre, il rencontra Me Beaumoulin et M. Chapusot. Ce dernier, frappé de sa pâleur, l'arrêta en lui disant : — Seriez-vous indisposé, monsieur le maire? Vous paraissez souffrant.

— Ce n'est rien, répondit-il, j'éprouve un peu de malaise... J'ai les nerfs agacés.

— Eh! eh! cher sybarite, c'est le pli de la feuille de rose! s'écria le percepteur en se rangeant pour le laisser passer.

Le bal continuait. Scipion Signoret et l'aînée des demoiselles Chapusot tenaient bon en tête de *la Boulangère,* mais ils n'entraînaient plus après eux qu'une demi-douzaine de couples essoufflés; les musiciens assoupis raclaient machinalement la ronde populaire, et les bougies s'éteignaient en faisant éclater leurs bobèches. Théodore avait réussi à s'échapper; il était retourné dans le petit salon.

Un quart d'heure plus tard, César Fauberton reparut et fit le

tour de la salle de bal. Il causa un moment dans l'embrasure d'une fenêtre avec Me Beaumoulin, et alla ensuite vers la porte pour faire ses civilités à la famille Chapusot et à la famille Signoret, qui s'en allaient. Camille aurait voulu lui donner la main, mais elle n'osa pas, parce que Mme Chapusot la regardait d'un air sardonique.

L'aube allait poindre lorsque la porte de l'hôtel Fauberton se referma sur M. Signoret, qui sortit le dernier. Il faisait mauvais temps; le ciel était sombre, une petite pluie fine et glacée mouillait le pavé, et les girouettes, criant sur les toits, annonçaient que le vent du nord se levait.

— Prenez le parapluie, vous serez à l'abri toutes deux, dit M. Signoret en boutonnant la vieille redingote qui lui servait de pardessus et en allumant l'œil-de-bœuf qu'il avait dans sa poche; par bonheur, je m'étais précautionné. Caspidieu! il ne fait pas si bon ici que dans les salons de M. le maire! Allons vite de peur de nous enrhumer.

Il marchait le premier en faisant rayonner sur les pierres glissantes l'œil de la petite lanterne, dont l'anse de cuivre lui réchauffait les doigts. Camille et sa mère suivaient, entortillées dans leurs châles de laine et serrées l'une contre l'autre.

— Mon enfant, tu dois geler dans ta robe de gaze, dit Mme Signoret inquiète.

— Non, maman, je n'ai pas froid, répondit Camille, ne s'apercevant pas qu'elle grelottait.

Heureusement le trajet n'était pas long. En rentrant, Mme Signoret se hâta d'allumer les lampes, et, poussant Camille vers l'escalier, elle s'écria : — Ne t'arrête pas ici. Tu avais très chaud en sortant, et te voilà toute glacée... Pourvu que tu ne sois pas malade demain!...

Camille gagna docilement sa chambrette; mais au lieu de se coucher, elle alla devant son miroir, et se mit à arranger sa coiffure. Lorsqu'elle eut relevé ses cheveux, elle remplaça sa couronne de lierre par les fleurs d'oranger, et, se souriant à elle-même, elle murmura avec un transport de joie, de tendresse et d'orgueil : — Voilà comment je serai bientôt, bientôt,... le jour de notre mariage!...

Mme Charles Reybaud.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LES HÉROS

DE

LA GRÈCE MODERNE

II.

MARC BOTZARIS.

I.

Le nom de Marc Botzaris est un de ceux que les Grecs prononcent avec le plus de fierté. Fils de Kitzos Botzaris, que l'on a vu figurer dans la première guerre de Souli (1), il naquit en 1788, et passa une partie de sa jeunesse à Vourgarelli, village situé au pied des monts Djoumerca, au nord d'une petite contrée voisine de la Selléide, l'Athamanie. Après la défaite des Souliotes en 1803, Kitzos essaya vainement de sauver ceux qui s'étaient réfugiés auprès de lui. Surpris par les bandes féroces du pacha de Janina, renfermé dans un monastère avec quelques centaines de soldats, de femmes et d'enfans, il soutint pendant plusieurs semaines les assauts multipliés de cinq ou six mille Albanais. Marc Botzaris fit durant ce siége un glorieux apprentissage des armes; mais le monastère fut pris, et ses défenseurs passés au fil de l'épée. Kitzos, Marc, une femme intrépide dont l'histoire n'a point conservé le nom, parvinrent seuls à se faire jour, l'épée à la main, à travers les Turcs, et réussirent à gagner Parga.

(1) Voyez la livraison du 15 avril 1859.

Marc Botzaris fut un de ceux qui se rendirent en France, où il s'enrôla. Son séjour sur la terre française n'a pas laissé de traces, et nous savons seulement qu'il passa au bout de quelques années à Corfou, pour y organiser un bataillon de Souliotes dont le gouvernement impérial lui confia la formation et le commandement. Colocotroni raconte (1) qu'il le rencontra en 1814, au moment même où un combat allait s'engager entre les Français et les Anglais. Colocotroni était à la solde de ces derniers. Ayant aperçu les Souliotes, il apostropha de loin leur chef, qu'il ne connaissait point encore, et l'invita à venir le rejoindre. Botzaris lui répondit : « Comment veux-tu que je trahisse la cause que j'ai juré de servir? Que chacun reste de son côté! Quand les coups de fusil seront tirés, nous nous embrasserons. » Colocotroni apprécia la fidélité de son compatriote, et, après avoir combattu contre lui, il fit de Marc son frère d'adoption, pratique usitée en Grèce entre gens qui s'aiment et s'estiment.

Le séjour de Botzaris en Europe, l'enseignement qu'il tira des grandes choses qui s'y passaient alors, lui valurent une incontestable supériorité sur tous les autres chefs de l'indépendance. Ceux-ci n'avaient pas encore dépouillé les vices fatalement enfantés chez les uns par la longue servitude qu'ils avaient subie, chez les autres par la sauvage liberté qu'ils avaient conquise. Le spectacle de leur rudesse et de leurs rivalités fut trop souvent une source de déceptions pour les Européens qu'un généreux enthousiasme poussa en Grèce de 1820 à 1824, et qui, pleins des souvenirs de l'antiquité classique, s'attendaient à retrouver un Aristide, un Miltiade, un Philopœmen, dans chacun des capitaines grecs. Botzaris seul répondit pleinement à l'attente des étrangers qui combattirent à ses côtés, et réalisa le type rêvé par eux. Les philhellènes que nous avons pu interroger, ou dont nous avons consulté les mémoires (2), s'accordent tous à rendre à cet illustre chef un même tribut d'estime et d'admiration, et leur

(1) Voyez l'*Histoire des Événemens de la Grèce de* 1770 *à* 1830, écrite sous la dictée de Théodore Colocotroni, fils de Constantin, et publiée par les soins de M. Terzetti, Athènes 1846.

(2) Parmi ces mémoires, nous citerons ceux de M. Raffenel, attaché à divers consulats de France dans le Levant pendant les guerres de l'indépendance, de M. Jourdain, officier de marine, qui, ayant passé dans l'armée grecque, y parvint au grade de colonel, de M. Maxime Raybaud, qui fut pendant quelques mois aide-de-camp du président Mavrocordato, et de M. le colonel Voutier; tous connurent Botzaris. Quant aux philhellènes que nous avons pu interroger, deux surtout nous ont fourni des renseignemens, le docteur Dumont et le général Tourette. Le premier, après avoir longtemps résidé dans la ville de Lamia, vint habiter Athènes, où il est mort depuis peu d'années, entouré de l'estime et de la considération publiques. Le général Tourette, arrivé en Morée comme officier subalterne, se distingua par sa bravoure, resta au service du gouvernement grec, et devint successivement colonel, commandant de la place d'Athènes et général.

témoignage justifie le surnom de Léonidas qui lui fut donné. De tous les grands hommes de l'antiquité, ce dernier était en effet celui dont la gloire lui paraissait la plus digne d'envie; il en parlait sans cesse, et aspirait à trouver pour lui-même de nouvelles Thermopyles et une semblable mort.

A un ardent patriotisme, à une intrépidité sans égale, Marc joignait une vive intelligence, une facilité de parole qui s'élevait sans effort à l'éloquence, une connaissance sérieuse de l'art militaire, et un violent amour de la renommée. Il se concilia l'affection de tous ceux qui l'approchèrent par la douceur de ses habitudes, et il mérita le respect public par l'intégrité de sa conduite et par son désintéressement. On peut dire que son existence fut aussi exempte de fautes que féconde en grandes actions. Un membre du comité hellénique de Londres, Edward Blaquières, qui fit de longs séjours en Grèce, parle ainsi de Botzaris, qu'il a connu (1) : « A part les avantages que donnent la science et l'éducation, Marc Botzaris était doué de toutes les vertus auxquelles l'homme peut atteindre, et elles étaient rehaussées en lui par une simplicité de caractère dont on ne retrouve l'exemple que dans les grands hommes de Plutarque. Dès ses jeunes années, il fut l'espoir et plus tard l'admiration de son pays, comme citoyen, comme patriote, comme soldat. »

Ainsi que la plupart des hommes de la race de Souli, Marc était petit, blond, agile et robuste, et, suivant la mode grecque, il portait de longs cheveux qui retombaient en boucles sur ses épaules. Sa physionomie offrait, comme son caractère, un heureux mélange de douceur, d'énergie et de hardiesse, et sa personne était douée de je ne sais quel charme qui subjuguait tous ceux qui l'approchaient. Botzaris fut un héros dans toute l'acception du terme. L'histoire, malgré la sévérité qui doit présider à ses recherches et conseiller ses jugemens, ne jette pas une seule ombre sur le romanesque éclat et l'intérêt touchant dont les poètes de la Grèce moderne ont entouré ce nom.

C'est en 1820 que Marc débarqua sur les côtes du Chamouri avec quelques centaines de Souliotes ramenés de l'exil. A cette époque, Ali-Pacha était bloqué dans Janina, bravant depuis près de douze années les sentences de mort prononcées contre lui par le sultan. Assiégé par une vingtaine de mille hommes sous les ordres du séraskier Ismaël, il se défendait avec toute la fureur du désespoir, et ne possédait plus guère que son château du lac et la montagne de Souli, où il avait fait construire une immense forteresse garnie de canons à la place de la faible tour de Kiapha. Marc Botzaris, en touchant le sol de l'Épire, n'avait d'autre pensée que de regagner

(1) *Histoire de la Révolution actuelle de la Grèce*, Leipzig 1825.

promptement les météores (1) de la Selléide, au sein de laquelle ses compagnons étaient impatiens de se retrouver. Ne jugeant pas que le moment fût encore venu de soulever efficacement la Grèce, il espérait pouvoir rester neutre entre le sultan et son vassal rebelle, et il comptait voir les forces de la Turquie s'user dans cette querelle intestine. En attendant, il voulait, comme les Russes l'avaient voulu en 1790, faire peu à peu de Souli le centre d'une conjuration puissamment organisée; mais la marche précipitée des événemens allait rendre impossible l'exécution de ce plan.

Sur le conseil du vieux Nothi Botzaris, oncle de Marc, les Souliotes, au nombre de huit cents au plus, en y comprenant les enfans et les femmes, se présentèrent au quartier-général d'Ismaël-Pacha, sous les murs de Janina, pour réclamer de lui l'autorisation de s'emparer à leurs risques et périls des montagnes de Souli, dans lesquelles Ali tenait encore une forte garnison. Ils demandèrent en outre que le représentant du grand-seigneur leur confirmât les immunités et priviléges dont leurs ancêtres avaient joui. Ismaël leur promit tout ce qu'ils voulurent, à la seule condition qu'ils l'aideraient à prendre la ville de Prévésa, que Vély, fils d'Ali, défendait avec opiniâtreté. Prévésa tombait peu de jours après entre les mains des soldats de Botzaris, qui exigèrent aussitôt le prix de ce service. Ismaël trouva de mauvaises raisons pour ajourner l'exécution de ses promesses, et Marc acquit la certitude que le séraskier n'avait nullement l'intention de tenir ses engagemens. Les Souliotes, usant de prudence et de modération, se bornèrent à ne prendre aucune part aux travaux du siége, et ils s'établirent, à une petite distance du camp ottoman, dans le village de Saint-Nicolas, situé sur les bords du lac de Janina, au pied du mont Paktoras.

Ali, informé de leur juste mécontentement, ne négligea point cette occasion d'attirer à lui de tels auxiliaires. Le moyen qu'il imagina pour entrer en communication avec eux sans éveiller les soupçons des Ottomans mérite d'être rapporté. Pendant toute une journée, il tourna le feu de ses batteries sur le bivouac des Grecs, qu'il accabla d'une multitude de bombes. Pas une seule n'éclata. Les Grecs, surpris de ce phénomène, brisèrent avec précaution quelques-uns de ces projectiles, qu'ils n'étaient pas éloignés de croire ensorcelés. Chaque bombe était remplie de pièces d'or et contenait un billet, par lequel Ali assignait un rendez-vous dans le château du lac aux parlementaires que les Souliotes voudraient lui envoyer. Il les priait d'allumer trois feux au-dessus du village à la tombée de la nuit, afin de lui indiquer qu'ils consentaient aux pourparlers,

(1) De l'ancien mot grec μετέωρα, qui signifie non-seulement *météores*, phénomènes atmosphériques, mais encore tout lieu élevé dans les airs. Ce terme est très fréquemment usité par les Grecs modernes dans cette seconde acception.

et il engageait leurs députés à descendre aussitôt après sur la *plage de la douane*, où une embarcation les attendrait (1). Marc Botzaris n'hésita point à se rendre à l'invitation du vizir avec trois autres capitaines. Ali-Pacha mit tout en œuvre pour persuader à ses anciens ennemis que leur intérêt était de s'unir étroitement à lui, et, afin de ne leur laisser aucun doute, il déroula sous leurs yeux un firman impérial récemment intercepté par ses agens dans les gorges du Pinde. Ce firman autorisait Ismaël à massacrer tous les chrétiens de l'Épire, en commençant par les Souliotes.

Les capitaines grecs se décidèrent à souscrire au traité d'alliance offensive et défensive que le vizir leur proposait : Ali s'engageait à mettre les Souliotes en pleine possession de leur pays, et le jour suivant fut fixé pour l'échange des otages. Parmi ceux des Grecs, on vit figurer le frère, la femme et les enfans de Botzaris. Ce dernier avait réclamé vainement pour lui-même le périlleux honneur de répondre auprès de leur nouvel allié de la bonne foi de ses compatriotes. Toute la tribu, qui plaçait en lui ses espérances, s'était opposée à son départ; mais Botzaris voulut qu'on livrât en otages ses enfans et sa femme, cette Chryséis célèbre par ses vertus autant que par sa beauté. De son côté, Ali remit aux Grecs le plus jeune et le plus aimé de ses fils, Hussein-Pacha; il posa seulement pour dernière condition que la tour de Kiapha resterait en son pouvoir, qu'elle servirait de demeure à son fils, et que les Albanais n'en seraient pas chassés. Les Souliotes acceptèrent sans difficulté cette nouvelle clause, ignorant qu'une redoutable forteresse avait remplacé la tour de Kiapha, qui autrefois n'eût pas contenu plus de cinquante hommes. La nuit suivante, ils prirent le chemin des montagnes. Marc, dont le caractère chevaleresque ne s'accommodait pas d'une fuite nocturne, refusa de quitter sa tente avant le jour, et resta avec un petit nombre de compagnons résolus. Au lever du soleil, il marcha contre les avant-postes turcs, leur envoya quelques balles pour leur annoncer sa défection, et s'élança, sans être poursuivi, sur la trace de ses compatriotes, qu'il rejoignit vers le soir (décembre 1820). La surprise et le désappointement des Souliotes furent extrêmes, lorsqu'à leur entrée dans la montagne ils aperçurent les murailles menaçantes élevées sur l'emplacement de l'ancien pyrgos de Kiapha. Ils se bornèrent à intercepter toutes les avenues de cette citadelle par des postes nombreux confiés à leurs meilleurs pallikares; ils firent en même temps savoir au vizir qu'ils allaient tenir son fils étroitement enfermé dans Souli jusqu'à ce que les clés de Kiapha leur fussent remises.

Le théâtre sur lequel la guerre allait se trouver transportée de-

(1) *Chronographie de l'Épire*, par Aravantinos.

mande une description rapide. La Selléide, où s'était illustré Photos Tsavellas, est bornée à l'ouest par une contrée aussi riante que les rochers de Souli sont sauvages, coupée par de nombreux cours d'eau qui la fécondent, couverte de belles forêts, accidentée par de hautes et vertes collines. Cette contrée, que les Turcs appellent le *Chamouri*, comprend tout le pays entre la Thyamis et l'Achéron, depuis la mer de Corfou au sud jusqu'aux monts Olychiniens (1) au nord. La partie septentrionale du Chamouri s'appelait autrefois la Thesprotie; celle qui avoisine la mer portait les noms de Cestrine et d'Aïdonie. De sombres traditions mythologiques consacrent l'Aïdonie; c'est là que les anciens plaçaient le royaume de Pluton, et qu'on retrouve le fameux lac Achérusien, à quelques lieues au-dessus du port Glykys. Lorsqu'on remonte le cours de l'Achéron en sortant de ce port, on suit précisément l'itinéraire que parcouraient autrefois les théories de pèlerins qui allaient consulter en tremblant l'oracle de Dodone. Si, de ce même port Glykys, on longe les côtes de la mer dans la direction du midi, on entre dans le canton de Rogoux, désignation albanaise de l'ancienne Cassiopie. Ce pays est couvert de collines, dont quelques-unes offrent une assez riche végétation, et où les pâtres épirotes viennent passer l'hiver. Il est borné à l'est par l'Arachtus (aujourd'hui Lourcha), sur les bords duquel est construite la ville de Loroux, non loin de l'emplacement qu'occupait l'ancienne cité d'Ambracie, dont il n'existe plus que de méconnaissables vestiges. On passe de là dans la province d'Arta (ancienne Amphilochie), qui s'étend sur les rives du golfe Ambracique, en face de l'Acarnanie. Cette riche province forme une vaste plaine toute parsemée de prairies et de bois; elle s'élève au nord jusqu'aux montagnes abruptes qui forment le défilé de Variadès et celui des Cinq-Puits, à huit lieues environ du golfe d'Arta. Ali-Pacha avait construit aux Cinq-Puits un caravansérail fortifié, et ce poste était un de ceux dont la possession importait le plus aux Souliotes, car il commande la route de Janina à la mer, et n'est séparé que par une courte distance des monts Djoumerca (2), refuge des klephtes les plus aguerris de l'Épire. Le voyageur qui redescend par ce défilé de la Selléide vers Arta jouit d'un panorama féerique, lorsque rien ne trouble la pureté de l'atmosphère : au premier plan se dressent les pics aigus, les sombres anfractuosités, les abîmes profonds et les hautes montagnes de neige de Souli; aux pieds du voyageur, la riante plaine d'Arta se déroule jusqu'à la mer, qui la

(1) Les monts Olychiniens (aujourd'hui Olytzika) séparent le Chamouri de la Tymphéide, qui fait partie du canton de Janina, et où était située l'ancienne ville de Passaron.

(2) Les monts Djoumerca traversent l'Athamanie, qui porte aujourd'hui leur nom. Ils forment une chaîne à peu près parallèle à celle du Pinde, dont ils sont séparés par l'ancienne Dolopie.

baigne de ses flots calmes et bleus; au-delà, les montagnes de l'Acarnanie terminent l'horizon. Enfin, à l'est, on aperçoit, par-dessus les alpes verdoyantes des monts Djoumerca, les hauts sommets du Pinde, dont la masse imposante imprime à ce merveilleux tableau un cachet de grandeur et d'austère mélancolie.

Afin de donner à la guerre qui, selon toute apparence, ne tarderait pas à se concentrer autour de la Selléide un caractère de nationalité en même temps que des élémens nouveaux de succès, Botzaris s'empressa de traiter avec les chrétiens de la Thesprotie. Les Souliotes, renonçant enfin à leurs antiques préjugés de race et redoutant l'isolement qui avait causé leur ruine, consentirent à admettre dans leur confédération tous les Grecs des contrées environnantes, et à les traiter sur le pied d'une entière égalité. C'était la première fois que la montagne s'unissait aussi étroitement à la plaine, et la république de Souli, sortant des limites qu'une imprévoyante fierté lui avait autrefois imposées, s'étendit dès ce moment de Janina au canton de Loroux, voisin de la mer. Botzaris se trouva ainsi à la tête de trois mille cinq cents combattans.

Contraint, par la mauvaise foi d'Ismaël, à prendre les armes plus tôt qu'il n'aurait voulu, Marc songea tout d'abord à couper les communications entre le camp impérial et l'importante ville d'Arta, capitale de l'Amphilochie. Dans cette pensée, il s'empara du caravansérail fortifié qui commandait l'entrée du défilé des Cinq-Puits, à sept lieues sud-est de Janina. De ce poste avancé, il pouvait en outre donner la main aux klephtes belliqueux des monts Djoumerca, dont quelques-uns ne tardèrent pas à le rejoindre. Les échos de l'Épire retentirent alors pour la première fois du Δεῦτε, παῖδες τῶν Ἑλλήνων (*allons, enfans des Hellènes*), hymne patriotique et guerrier composé sur l'air de *la Marseillaise*, et introduit en Grèce par les Souliotes qui avaient servi sous les drapeaux de la France. Ce chant se propagea rapidement parmi les Grecs, et servit de prélude à quelques-unes de leurs plus belles victoires (1). La perte du défilé des Cinq-Puits, jointe à celle de plusieurs caravanes remontant du golfe d'Ambracie et capturées par les Souliotes, jeta l'alarme dans le camp d'Ismaël. Les Turcs n'eurent rien de plus pressé que de choisir trente-six officiers qui durent réciter le premier chapitre du Koran quatre-vingt-douze fois par jour, et trente-six derviches qui furent obligés de recevoir dans le même espace de temps quatre-vingt-douze coups de discipline de la main de leur supérieur. Cette première satisfaction donnée à la colère du prophète, trop clairement manifestée par les succès des chrétiens, cinq mille hommes d'in-

(1) Nous avons eu souvent l'occasion de l'entendre chanter par les *orophylakes*, troupes irrégulières préposées à la garde des montagnes.

fanterie et de cavalerie furent envoyés pour reprendre le caravansérail, occupé par deux cent cinquante Souliotes. Ceux-ci, avertis de cette attaque par Ali-Pacha, laissèrent approcher l'ennemi jusqu'au pied de la petite forteresse, et l'accueillirent par une fusillade à bout portant. Les musulmans n'en montèrent pas moins à l'assaut, mais au même instant Botzaris, embusqué dans les montagnes environnantes, se jeta sur eux avec une poignée d'hommes, les culbuta et les poursuivit jusqu'au défilé de Tyriaki. Après ce succès, Marc revint en toute hâte au défilé des Cinq-Puits, afin d'arracher les prisonniers qu'on avait faits au sort qui leur était réservé. Déjà les Souliotes en avaient décapité plusieurs, et formaient un trophée de leurs têtes. Botzaris mit fin à cette exécution sanglante; il ne laissa jamais ternir l'éclat de ses triomphes par de semblables barbaries. Une de ses plus grandes préoccupations fut d'introduire dans ses petites armées la discipline qu'il avait apprise sur les champs de bataille de l'Europe. Aussi les guerres de l'indépendance hellénique prennent-elles avec Botzaris un caractère élevé qu'elles n'avaient point eu jusqu'à lui; elles cessent d'être une suite incohérente de luttes isolées, d'épisodes épars, de victoires sans résultat, de triomphes sans lendemain. Le nouveau chef les dirige vers un but déterminé, qui est l'expulsion des Turcs, non plus comme autrefois d'un village, d'une montagne, d'une province même, mais de tout le territoire hellénique.

Grâce aux succès de Botzaris, l'insurrection gagna rapidement du terrain. La Cassiopie se souleva tout entière. Les Albanais (1) eux-mêmes commencèrent à se dégoûter du service d'Ismaël. Deux de leurs principaux chefs, Tahir-Abbas et Hagos-Bessiaris, tour à tour alliés d'Ali ou du sultan, passèrent aux Souliotes. Le séraskier, dont l'armée avait fait des pertes considérables que nul renfort n'avait encore réparées, enjoignit à Bekir-Djocador, son lieutenant, d'entrer en pourparlers avec les Grecs de la Selléide (février 1821). Ceux-ci consentirent à un armistice d'un mois. Le polémarque, inquiet de l'inaction de la Grèce méridionale, profita de cette suspension d'armes pour expédier dans les villages de la Hellade et du Péloponèse des émissaires chargés d'y répandre le bruit de ses victoires. Au bout de quelques semaines, les envoyés de Souli revinrent

(1) On sait que les Albanais professent le culte musulman. Il faut rappeler, pour l'intelligence de ce récit, qu'ils se divisent en quatre grandes tribus renommées pour leur bravoure : 1° celles des Guègues ou Guegari, établis sur la côte la plus septentrionale de l'Albanie ainsi que sur les frontières du Montenegro; 2° des Toxides ou Toxari, non moins braves, mais plus féroces que les Guègues : ils habitent le Musaché (ancienne Taulantie), dont la principale ville est Argyrocastron; 3° des Lapes ou Japyges, pauvres et de peu de courage : ils habitent les montagnes de l'Acrocéraune, au sud des Toxides; 4° des Chamides, braves, mais d'une astuce et d'une duplicité proverbiales : ils sont fixés dans le Chamouri, dont les principales villes sont Margariti et Paramythia.

avec de grandes nouvelles : Germanos, métropolitain de Patras, par un manifeste daté du 26 mars 1821, avait proclamé les droits de la Grèce à l'indépendance, arboré l'étendard de la révolte et réclamé l'assistance des puissances étrangères.

La Turquie cependant venait d'appeler Kourchid, pacha de Morée, à remplacer Ismaël, que le divan accusait d'inertie et de lenteur. Quelques jours avant l'explosion de l'insurrection, Kourchid avait quitté Tripolitza, sa capitale, où il laissait son trésor et son harem, confiés à la garde d'une troupe d'Albanais. Il arrivait en toute hâte en Épire, et s'établissait sous les murs de Janina au moment où expirait l'armistice conclu avec les Souliotes. Ali-Pacha, effrayé, se décida enfin à rendre aux chrétiens la citadelle de Kiapha, pour les attacher plus étroitement à sa cause. Les insurgés de l'Épire, persuadés que de graves événemens ne tarderaient point à se passer, se réfugièrent en foule dans la montagne de Souli. A partir de ce jour, l'existence de Botzaris ne fut qu'une suite non interrompue de combats, que résument glorieusement trois épisodes mémorables : le siége d'Arta, la campagne de l'Épire en 1822, enfin la bataille de Karpénitzi.

II.

Le siége d'Arta en 1821 fut un des faits d'armes qui contribuèrent le plus à établir la renommée de Botzaris. Arta, capitale de l'Amphilochie, est située à douze lieues de Souli et à quelques heures seulement du golfe d'Ambracie. Avec son doux climat, son sol généreux, ses jardins en fleurs, ses bosquets d'orangers et de citronniers, son golfe sillonné de vaisseaux, ses caravanes opulentes qui partaient chaque jour chargées de provisions pour les provinces du nord, avec son archevêché et ses vingt-six églises grecques, dont les coupoles byzantines figuraient d'une façon étrange et pittoresque au milieu des minarets d'or des mosquées, cette cité était alors, après Janina, la plus importante de l'Épire. Elle est bien déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur. Le gouvernement turc, fidèle à ses traditions de négligence, n'a point cherché à la relever de ses ruines : comme dans toutes les villes situées à l'intérieur de l'empire ottoman, sauf les habitations de quelques raïas grecs enrichis par le commerce, et qui dissimulent avec soin leur aisance pour ne pas éveiller la cupidité peu scrupuleuse des lieutenans du grand-seigneur, on n'y remarque plus que les traces de la complète incurie des autorités et de la profonde misère du peuple. Cependant la beauté du ciel, qui n'a pu changer, fait encore d'Arta un délicieux séjour.

Bien qu'elle contînt dix mille défenseurs et une forte artillerie, Botzaris songeait depuis longtemps à s'emparer de cette place, qui

lui assurait la possession d'une plage vaste et fertile, en même temps qu'elle lui ouvrait une précieuse voie de communication avec les flottilles hydriotes et les insurgés de l'Acarnanie. Pour la première fois, les Grecs allaient assiéger une grande ville et affronter peut-être les chances d'une bataille rangée. Cette perspective souriait singulièrement à leur chef. Botzaris ne voulut rien négliger pour mener à bonne fin une entreprise aussi importante. Les cavernes profondes des montagnes furent converties en arsenaux qui reçurent des provisions d'armes et de munitions confiées à la garde des prêtres et des vieillards; des hôpitaux s'élevèrent dans les quatre villages de la Selléide pour recevoir les blessés. Les forêts de la Thesprotie et du canton de Rogoux furent sillonnées de chemins; de larges entailles furent faites aux troncs des plus gros arbres, afin de guider les traînards sur la trace de leurs compagnons d'armes. Des postes d'observation occupèrent le sommet des montagnes qui environnent les plaines de l'Amphilochie; ils devaient transmettre les ordres, les nouvelles, et instruire la petite armée chrétienne des mouvemens des Turcs au moyen de signaux. La dernière précaution de Botzaris fut de fortifier le caravansérail des Cinq-Puits et d'y mettre une garnison capable d'arrêter les renforts que Kourchid ne manquerait pas d'envoyer à Arta. Enfin une attaque fut dirigée contre le fortin du défilé de Variadès pour détourner l'attention du séraskier, et Marc descendit de Souli avec six cents hommes, après avoir assigné rendez-vous aux Chamides sur la limite du canton de Rogoux. Malheureusement Botzaris avait compté sans l'éternelle versatilité des Albanais, ses alliés; à peine était-il sorti des montagnes qu'il apprit que ces derniers s'étaient de nouveau jetés dans le parti du sultan. Loin de se décourager, il résolut de ne pas rentrer dans Souli avant d'avoir conquis une communication avec la mer. Réduit à ses propres forces et ne pouvant plus songer à s'emparer d'Arta, il se porta rapidement contre la tour de Regniassa, située en face de l'île de Paxos, sur le rivage où s'élevait l'antique Cassiopée. Après un sanglant assaut, il s'en empara et y installa une garnison; puis, se tournant vers le nord et apparaissant à l'improviste là où les Turcs l'attendaient le moins, il prit en Athamanie le poste important de Placa, dont il voulait faire un centre d'opérations militaires. Quelques jours plus tard, il taillait en pièces un corps d'armée qui se rendait au camp de Kourchid; il rencontrait ensuite Ismaël-Pacha dans la plaine de Passaron, au pied des monts Olychiniens, et lui faisait subir une sanglante défaite. Enfin, après de nouveaux avantages remportés sur les troupes que Kourchid envoyait de toutes parts à sa poursuite, il vint se reposer à Souli de ces rapides victoires.

L'amour de la patrie n'était pas le seul mobile qui guidât Bot-

zaris sur le champ de bataille. On se souvient que Chryséis et ses enfans se trouvaient comme otages chez le perfide Ali, et que leur délivrance dépendait du salut de ce dernier. Marc éprouvait pour cette femme jeune, belle et dévouée, une tendresse passionnée, bien différente de l'affection stoïque que les Souliotes portaient à leurs fières compagnes. Les femmes de Souli, remarquables surtout par leur intrépidité, aussi habiles que les hommes à manier les armes, avaient une âme toute virile, dans laquelle le patriotisme, l'honneur, la haine des Turcs ne laissaient aucune place à de plus doux sentimens. Chryséis, élevée à Corfou, était au contraire douée de tous les charmes et de toutes les grâces de son sexe. L'amour que Botzaris avait pour elle, les cruelles angoisses et la douleur que lui causait sa périlleuse captivité, ont laissé des traces dans les poésies populaires de cette partie de la Grèce. Les improvisateurs de l'Épire semblent avoir compris ce côté intime de l'existence de leur héros de prédilection et deviné la source de ses secrètes tristesses. Ils ont chanté la bravoure et les faits d'armes des Moscho et des Chaïdo (1), mais ils ont consacré à Chryséis leurs plus touchantes complaintes et leurs plus mélancoliques accens :

« Chryséis est assise auprès de son métier doré, mais ses yeux ne suivent point sa broderie : ils regardent les nuages et courent après eux.

« Mon cœur est fermé maintenant, il ne s'ouvre plus et ne rit plus comme autrefois; mes yeux répandent des pleurs, ils forment un lac, une mer. »

« Apportez-moi mes habits de deuil (dit une autre chanson); depuis trois mois, je n'ai pas eu de ses nouvelles. Il est mort, ou il m'oublie.

« Un petit oiseau s'arrête sur un cyprès : — Il n'est pas mort et il ne t'oublie point. Il combat les Turcs à Variadès, à Systrani, à Lelôvo. Il a promis dix mille têtes au pacha pour te ravoir; six mille sont déjà tombées sous ses coups. Ali pleurera bientôt en te voyant partir. »

Ces derniers mots semblent indiquer que le vizir devint amoureux de sa captive. Nous avons recueilli un détail plus significatif à ce sujet de la bouche de l'un de ces bergers que l'on rencontre faisant paître leurs troupeaux à l'ombre de la forêt d'oliviers séculaires qui environne Athènes. Malheureusement nous n'avons pu retenir et inscrire sur nos tablettes qu'un court fragment de la chanson qu'il nous fit entendre : il montre avec quel légitime orgueil Chryséis traitait le redoutable pacha.

« Verse-moi à boire, lui dit Ali, et laisse-moi te contempler tandis que je viderai la coupe que tu m'auras remplie.

« Chryséis rougit de honte et de colère. — Je ne suis point ton esclave pour te verser à boire, dit-elle; je suis petite-fille et fille de primats, et femme de Botzaris! »

(1) L'une, la mère de Photos Tsavellas, l'autre, sa sœur, s'étaient distinguées par leur valeur dans les précédentes guerres de Souli.

Celui-ci, tout impatient qu'il était de consommer la ruine des Ottomans et de revoir l'objet de son affection, ne put reprendre son projet contre Arta qu'au mois de novembre 1821. Obligé de renoncer à contracter avec les Albanais une alliance plus que douteuse, il modifia ses plans. Former selon les règles de l'art le siége d'une ville aussi bien défendue lui parut cette fois une entreprise téméraire; il craignait surtout que ses soldats, avides de mouvement, d'imprévu, de liberté, n'eussent point la patience et le calme que réclament les travaux d'un siége régulier. Il résolut de recourir à l'un de ces coups de main qui flattaient l'humeur entreprenante de ses compatriotes, et qui étaient tout à fait conformes à leur génie militaire. Botzaris s'entendit avec le chef des Acarnaniens, Karaïskos, qui promit de lui amener mille hommes, et il quitta Souli le 11 novembre 1821, à la tête de trois cents pallikares. Il comptait arriver pendant la nuit dans les plaines de l'Amphilochie, se jeter sur les Turcs au point du jour, culbuter un ennemi déconcerté par la surprise, et donner la main à Karaïskos au centre même de la place, que celui-ci devait attaquer du côté du midi. Ce projet, s'il était hardi, ne reposait pas moins sur une base sérieuse, quand on songe avec quelle facilité les Turcs lâchaient pied devant leurs fougueux adversaires. Par malheur, des pâtres turcomans, ayant remarqué le mouvement des Souliotes, jetèrent l'alarme dans Arta. Plusieurs milliers d'Albanais coururent aussitôt défendre le pont fortifié qui traversait alors l'Inachus, et dont Botzaris devait nécessairement s'emparer pour s'approcher de la ville. Marc n'hésita pas néanmoins à forcer le passage. Malgré les instances de leur chef et l'ardeur qui les animait, les Grecs ne dérogèrent point en cette occasion à l'antique habitude qu'ils tiennent des héros d'Homère, et qui consiste à vomir un torrent d'injures contre leurs ennemis au moment d'en venir aux mains. Les récits de batailles qu'on peut lire dans le remarquable travail de M. Tricoupi sur l'indépendance de la Grèce (1) témoignent de la ténacité de cette vieille coutume nationale; l'auteur représente presque toujours les deux partis s'adressant au début de l'action de mutuels outrages, comme pour donner ainsi une première issue à leur colère.

Marc, désespéré de voir un temps précieux se perdre en paroles inutiles, s'efforça de mettre un terme à ces invectives, et réussit enfin à entraîner ses compagnons. A cet instant, huit cents cavaliers turcs traversent le pont de l'Inachus et fondent sur les Souliotes, qui ne peuvent résister. Ces derniers se replient rapidement sur le village de Mihourti, où ils se retranchent dans les maisons. Quatre pièces d'artillerie mitraillent les frêles habitations du village, que

(1) Σπυρίδωνος Τρικούπη Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως. — Spiridon Tricoupi, *Histoire de l'Insurrection grecque*, 4 vol. in-8°; Londres 1856.

tourne la cavalerie, afin de couper la retraite aux chrétiens. Marc, suivi de quelques compagnons, parcourt les rues, dirige la défense avec un rare sang-froid, fait évacuer les maisons qui menacent ruine, renforce les points les plus vulnérables, et dispose habilement ses hommes, qui, dans le premier moment de désordre, s'étaient barricadés un peu partout et au hasard. Ce combat, qui devait nécessairement aboutir à l'extermination des Souliotes, durait depuis plusieurs heures, quand Nothi Botzaris déboucha inopinément sur le flanc des Turcs avec quatre cents pallikares. Ce vieux guerrier, en entendant le bruit lointain du canon, n'avait pu résister à l'envie de prendre part à la bataille; il avait retrouvé les forces et l'agilité de sa jeunesse pour voler au secours de son neveu. A sa vue, celui-ci forme ses soldats en colonne serrée, et exécute une sortie furieuse, tandis que Nothi enfonce de son côté les lignes de l'ennemi, qui ne s'attendait nullement à cette double attaque. Le soir venu, les Souliotes étaient maîtres du terrain jusqu'au pont fortifié; ils reçurent à ce moment un renfort aussi précieux qu'inespéré : deux mille Toxides les rejoignirent spontanément. Ces Albanais étaient commandés par Elmas-Bey, qui, longtemps à la solde de Kourchid, s'était décidé, après la prise de Tripolitza par les Moraïtes, à embrasser la cause d'Ali-Pacha et de ses alliés les Souliotes.

Deux jours après, Toxides et Souliotes, maîtres des faubourgs en quelques heures, se précipitèrent dans l'enceinte d'Arta, rencontrèrent le brave Karaïskos, qui y avait pénétré de son côté, et après une lutte acharnée restèrent possesseurs des trois quarts de la ville. La nuit sépara les combattans; les assiégeans campèrent sur les ruines fumantes du champ de bataille au pied de l'acropole, qui contenait un château fort et les bâtimens de l'archevêché, dernier asile du pacha. L'assaut de l'acropole devait avoir lieu le lendemain, et l'on espérait chasser aisément de cette position un ennemi démoralisé par de continuelles défaites. Ce fut un singulier spectacle que celui des derviches toxides et des prêtres souliotes priant ce soir-là côte à côte et rendant grâces au ciel de leur commun triomphe. Les sommets qui s'échelonnent à diverses hauteurs depuis les collines de l'Amphilochie jusqu'aux pics aériens de la Selléide s'illuminèrent pendant la nuit les uns après les autres : cette longue traînée de feux annonça à Souli la victoire des chrétiens; mais à la lueur même de ces feux de joie un revers de fortune inattendu se préparait. Les beys du Chamouri étaient depuis plusieurs jours assemblés à Paramythia, délibérant sur le parti qu'ils avaient à prendre. Toujours en proie aux éternelles fluctuations d'esprit qui les poussaient tour à tour d'un camp dans l'autre, ils n'étaient pas plus entraînés vers le grand-seigneur que vers les Grecs : servir l'un répugnait à leur fanatisme d'indépendance, s'allier aux autres répugnait peut-être

plus encore à leur fanatisme religieux. Plusieurs envoyés de Kourchid les déterminèrent enfin par les plus magnifiques promesses à se ranger sous les drapeaux du séraskier. Les beys promirent d'user de toute leur influence auprès de leurs frères les Toxides pour leur persuader de déserter la cause des Grecs. Pendant la nuit qui suivit la prise de la ville basse d'Arta, les émissaires des Chamides réussirent à pénétrer dans la partie du camp affectée aux Albanais. Ils supplièrent Elmas, au nom de la religion du prophète, de ne plus combattre dans les rangs des ennemis de leur foi, et l'invitèrent à se réhabiliter aux yeux des vrais croyans par une prompte défection. Elmas-Bey, cédant à ces exhortations, ordonna aussitôt à ses hommes de lever le camp et de s'éloigner dans le plus grand silence; mais il ne consentit point à tourner ses armes contre ses alliés de la veille. Quand les Souliotes, debout au point du jour, s'apprêtèrent à recommencer le combat, les Toxides avaient disparu comme par enchantement. Cependant Marc, voyant ses compagnons encore exaltés par leurs précédens triomphes, ne désespéra pas de compléter sa victoire. L'apparition des éclaireurs d'un corps d'armée que Kourchid avait envoyé au secours d'Arta par des chemins détournés dissipa cet espoir. Marc poussa néanmoins son cri de guerre et s'élança contre les bâtimens de l'archevêché. Ce mouvement, qui ne pouvait plus avoir pour but la prise de l'acropole, était destiné à concentrer sur les Souliotes l'attention des musulmans, afin de couvrir la retraite du fidèle Karaïskos. Celui-ci n'avait consenti à se retirer que sur l'ordre formel de Botzaris. Grâce à cette généreuse inspiration du héros de la Selléide, les Acarnaniens s'échappèrent et reprirent la route de leur pays. Quelques heures après, les Souliotes fuyaient à leur tour, et traversaient à la nage l'Inachus grossi par une pluie récente.

C'est ici que se place un singulier épisode que nous avons entendu raconter par les gens du pays. En arrivant au bord de l'Inachus, les Grecs virent avec effroi sur la rive opposée un escadron de cavalerie qui se disposait à leur barrer le chemin. Botzaris aperçut en ce moment même un grand troupeau de bœufs qui, ayant retrouvé la liberté dans le tumulte des combats de la veille, erraient tranquillement autour de leurs étables incendiées. Il ordonna aussitôt à ses soldats de rassembler le troupeau, de se pendre à la queue de ces animaux, et de les piquer violemment avec la pointe de leurs sabres. Les bœufs, exaspérés par la douleur et par les cris que poussaient les Souliotes, se précipitèrent dans le fleuve, entraînant après eux le fardeau dont ils ne pouvaient se débarrasser malgré tous leurs efforts; puis ils tombèrent tête basse sur les cavaliers turcs, dont les montures effarouchées se dispersèrent en tous sens.

Bien que l'expédition d'Arta n'eût pas été couronnée de succès,

elle n'en resta pas moins glorieuse pour celui qui l'avait conçue et dirigée. Botzaris, le premier, avait eu l'idée d'une grande opération militaire qui aurait procuré à sa patrie d'autres avantages que ceux d'une éphémère victoire. Arta pris, les Souliotes devenaient en effet maîtres des rivages du golfe d'Ambracie, et donnaient la main aux insurgés de l'Étolie, de l'Acarnanie et du Péloponèse. Quelle puissance l'insurrection n'acquérait-elle pas, réunie ainsi en un seul faisceau? Ce projet, comme on vient de le voir, eût réussi sans la défection des Toxides.

Quelques jours après la retraite des Souliotes, la tour de Regniassa fut reprise par les Turcs. Les circonstances qui accompagnèrent ce nouvel échec montrent bien de quelle façon les austères guerriers de l'Épire comprenaient le devoir et l'honneur militaires. Cinquante-trois pallikares seulement formaient la garnison de Regniassa; ils avaient fait serment entre les mains de Botzaris de défendre ce poste jusqu'à la mort. Achmet-Aga les investit avec une troupe de trois mille hommes; repoussé dans un premier assaut, il jugea prudent de proposer un arrangement aux assiégés, à la tête desquels se trouvait un capitaine du nom de Timolas. Celui-ci et ses compagnons, désespérant de se maintenir en face d'un ennemi aussi nombreux, consentirent à capituler : ils posèrent pour toute condition qu'il leur serait permis de retourner dans leurs foyers avec armes et bagages. Cette clause n'ayant soulevé aucune difficulté, ils évacuèrent le poste qui leur avait été confié; mais lorsqu'ils eurent atteint les rives de l'Achéron, ils rencontrèrent un détachement de pallikares descendus de Souli avec ordre de les désarmer et de leur interdire l'entrée du territoire de la confédération. Les montagnards avaient été indignés de la reddition de Regniassa; ils accusaient de parjure et de lâcheté les soldats de Timolas, qui avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de cette forteresse. Ces derniers, accablés de remords et de confusion, essayèrent vainement de fléchir le courroux de leurs compatriotes; ils furent contraints de se laisser désarmer. Un arrêt du conseil des gérontes les retranchait du sein de la patrie. En même temps les maisons qu'ils possédaient dans les villages furent peintes en noir du haut en bas', comme s'ils étaient réellement morts, et leurs femmes se présentèrent en habits de deuil devant l'assemblée des vieillards pour demander le divorce, usant ainsi d'un droit que la rigoureuse législation de Souli leur accordait en pareille circonstance. Pendant plusieurs jours, ces malheureux errèrent autour de leurs montagnes, repentans et désolés. Enfin, sur l'invitation de Botzaris, naturellement porté à la clémence, les prêtres s'étant interposés entre le conseil des gérontes et les coupables, ces derniers recouvrèrent leurs armes; mais la patrie ne consentit à les admettre de nouveau dans son sein que lorsqu'ils se

seraient réhabilités par quelque grande action. Aussitôt les cinquante-trois *capitulés* se précipitèrent avec rage dans les campagnes de la Thesprotie, taillèrent en pièces plusieurs troupes qui se rendaient au camp de Kourchid, et reparurent à Souli après avoir lavé dans le sang de l'ennemi la tache faite à leur honneur.

L'intervention de Botzaris en faveur des soldats de Timolas prouve que le polémarque aurait voulu adoucir l'excessive rigueur des lois en usage chez les Souliotes. Il se révoltait surtout contre l'insouciance que ceux-ci professaient pour la vie humaine. Des champs de bataille sur lesquels s'écoulait la plus grande partie de l'existence de ces guerriers, le mépris de la mort avait passé dans leurs mœurs et dans leur dure législation, qui n'était écrite nulle part, mais qu'ils tenaient de leurs ancêtres par tradition. Il n'était guère de délit qui ne fût puni de mort, et la plupart du temps les Souliotes, négligeant de recourir à leurs démogérontes (1), se rendaient justice eux-mêmes. Un capitaine de Souli, traversant un jour la Parasouliotide, rencontre un troupeau de moutons, choisit le plus bel animal, le charge sur ses épaules, et s'éloigne sans autre formalité. Le propriétaire du troupeau accourt et réclame inutilement son bien; une violente rixe s'engage, le berger assomme son adversaire d'un coup de massue. Les compagnons du capitaine surviennent à cet instant, et s'apprêtent à venger sur place la mort de leur chef. Cependant le meurtrier les supplie de le conduire devant Botzaris. Cette grâce lui est accordée. Le polémarque essaya vainement de persuader à ses compatriotes que cet homme avait agi légitimement en défendant sa personne et sa propriété. Ceux-ci lui répondirent que de mémoire de Souliote le meurtre d'un capitaine n'était resté impuni, et ils réclamèrent le châtiment immédiat du coupable. Marc réussit néanmoins à obtenir un sursis de quelques heures et à faire remettre l'exécution au lendemain. Le malheureux pâtre fut jeté en prison. Vers le milieu de la nuit, Botzaris, qui était décidé à le sauver, pénétra auprès de lui et lui remit une bourse bien garnie. « Voici le prix du mouton que tu as perdu, lui dit-il. Je ne te crois pas coupable, puisque tu défendais ta personne et ta vie. Tu es libre; sauve-toi rapidement, car demain je serais forcé de lancer mes hommes à ta recherche. S'ils te retrouvent, je ne réponds plus de toi. » Et, pour plus de sûreté, il ordonna à son *protopallikare* (sorte d'aide-de-camp) d'accompagner le fugitif hors de la montagne.

(1) Composant le conseil des anciens.

III.

Un mois après l'affaire d'Arta (27 mars 1822), Ali-Pacha fut enfin pris et décapité, et Kourchid, le plus actif et le plus habile des généraux turcs, se prépara à jeter par quatre points différens quarante mille hommes dans la montagne de Souli, qui semblait ainsi réservée à de tragiques infortunes. Marc Botzaris regardait le salut de la Grèce comme attaché à la conservation de la Selléide. L'Épire, au sein de laquelle l'opiniâtre vitalité de la nation grecque n'avait cessé de se manifester depuis plusieurs siècles, lui paraissait être le champ de bataille sur lequel la Grèce devait consommer l'œuvre de son émancipation; la lutte, selon lui, était appelée à trouver son terme dans les lieux mêmes où elle avait pris naissance. Si cette pensée s'était réalisée, la Grèce aurait conquis son indépendance en peu de temps; elle eût aussi gardé ces fertiles provinces qu'elle convoite encore, et dont la possession lui aurait assuré dès lors une importance géographique et politique, avec des élémens de force et de richesse que ses étroites limites ne peuvent aujourd'hui lui procurer. Pour accomplir ce projet, il fallait que Kiapha opposât un infranchissable obstacle aux barbares descendus en foule de Constantinople; il était donc urgent de conjurer le danger terrible dont Kourchid, débarrassé d'Ali, menaçait la montagne de Souli, cette grande forteresse de l'insurrection dans le nord, ce puissant boulevard de l'indépendance.

Marc Botzaris se rendit en toute hâte à Corinthe; il réclama du sénat hellénique, assemblé dans cette ville, un prompt secours, qui lui fut accordé sans difficulté. Colocotroni revit à cette occasion son frère d'armes adoptif, et l'aida de sa puissante influence auprès du sénat. Son entrevue avec le chef déjà célèbre des Souliotes fut signalée par un incident qui témoigne de la simplicité vraiment antique que Botzaris ne cessa de conserver dans ses habitudes. Colocotroni, le premier, alla trouver celui qu'il avait autrefois connu obscur, et qu'il revoyait maintenant environné d'un grand prestige. Il avait revêtu son costume le plus resplendissant : un châle précieux des Indes serrait étroitement sa taille; un sabre au fourreau d'argent ciselé pendait à son côté, et il avait jeté sur ses épaules un de ces gilets à larges manches couverts d'épaisses broderies d'or que les armatoles se transmettaient autrefois de père en fils, et qui représentaient une valeur considérable. Marc au contraire, arrivé à Corinthe sans suite et sans faste, n'avait point quitté le modeste costume des montagnards; il portait, comme d'ordinaire, une veste de drap bleu, l'ample capote de poil de chèvre, et

des armes dépourvues de tout ornement. Son seul luxe consistait en une ceinture de lin d'une éclatante blancheur, ouvrage de sa sœur Angélique. Colocotroni, décontenancé par le contraste que la richesse de sa mise formait avec l'accoutrement austère et martial du capitaine de Souli, parla peu, s'assit à peine, et abrégea une visite qui l'embarrassait; mais il revint le lendemain matin, portant cette fois ses anciens vêtemens de klephte : une calotte rouge posée sur le sommet de la tête, une fustanelle toute percée de balles, un cimeterre rouillé, sa longue carabine passée en bandoulière. A son aspect, Botzaris courut au-devant de lui, et le prenant dans ses bras : « A la bonne heure, frère, s'écria-t-il, te voilà comme un pallikare; je te reconnais à présent, embrassons-nous. »

Il ne paraît pas que ces deux hommes se soient rencontrés ailleurs qu'à Corfou et à Corinthe. Colocotroni, le plus puissant capitaine de la Morée et l'un des klephtes les plus résolus que la Grèce ait produits, n'en voua pas moins à Botzaris, malgré de grandes dissemblances de caractère, un attachement qui ne se démentit jamais. Il l'engagea à prendre le commandement des troupes, qui se disposèrent aussitôt à partir pour la Selléide. Botzaris refusa cet honneur. Le chef des Souliotes voulait que l'intervention de la Morée dans les affaires de l'Épire prît le caractère d'une grande manifestation nationale, et qu'on vît bien par là que les diverses provinces de la Grèce étaient prêtes à s'unir étroitement et ne formaient qu'un seul peuple. Aussi détermina-t-il le président du gouvernement lui-même, Mavrocordato, à se mettre à la tête de ses troupes. Peu de jours après (mai 1822), le président arrivait à Patras, passait à Missolonghi, et s'acheminait vers l'Épire avec une armée qui comptait dans ses rangs un grand nombre de philhellènes français, allemands, italiens, polonais. Cette petite armée offrait pour la première fois à son pays l'exemple d'un corps de troupes régulièrement organisé, car on y remarquait un régiment grec tout entier dressé et commandé à l'européenne. C'était un noble effort, et à coup sûr l'une des plus grandes preuves d'abnégation et de patriotisme que pussent donner ces hommes, que de renoncer à la vie libre des klephtes, à leurs habitudes d'indiscipline et à leurs goûts aventureux.

Mavrocordato s'associait pleinement à la pensée de Botzaris; il comprenait comme lui la nécessité de sauver l'Épire et d'y concentrer la guerre. On lit en effet dans l'histoire de M. Tricoupi : « La résistance de Kiapha arrêtait seule les armées de Kourchid, prêtes à se jeter dans l'Acarnanie. La Grèce avait donc un intérêt immense à conserver ce poste avancé et à transporter le théâtre de la guerre sur le territoire de l'Épire. C'est pourquoi, à peine débarqué à Missolonghi, Mavrocordato résolut d'établir un camp au-

delà du Macrinoros (1), et d'employer toutes ses forces à la délivrance de Kiapha. » Malheureusement les moyens que Botzaris et le président avaient à leur disposition ne répondaient point à un si grand dessein; leurs troupes atteignaient à peine le chiffre de trois mille hommes. Ils s'avancèrent néanmoins sur Arta, dont la garnison était à elle seule quatre fois supérieure en nombre. Le président et les philhellènes reconnurent la nécessité de s'emparer de cette ville avant de chercher à pénétrer dans la montagne de Souli, afin de se créer une place forte dans la plaine et une communication sûre avec le reste de la Grèce; ils ne faisaient là que reprendre le projet conçu par Botzaris quelques mois auparavant. Vers le milieu de juin 1822, les Grecs s'établissaient sur les hauteurs de Comboti, à deux heures environ de la capitale de l'Amphilochie, et bientôt les philhellènes, impatiens de se signaler aux yeux de ceux dont ils avaient embrassé la cause, s'avançaient jusqu'aux environs du bourg de Péta, afin de couper toute communication entre les défenseurs d'Arta et les troupes musulmanes occupées au siége de Souli.

Réduits aux abois depuis plusieurs semaines, refoulés dans les derniers escarpemens des rochers par la multitude toujours croissante de l'ennemi, dépourvus de vivres, les Souliotes envoyaient courriers sur courriers au quartier-général de Comboti pour demander un secours immédiat. A ces nouvelles, Botzaris et Mavrocordato convoquèrent un conseil qui se réunit pendant la nuit, en plein air, sur le bord du petit fleuve Potimi. A côté des officiers étrangers, on y voyait figurer des prêtres à barbe blanche, un petit nombre de Souliotes couverts de leur cape de poil de chèvre, au geste véhément, au regard audacieux, à la mine martiale, rendue plus expressive encore par leur habitude de se raser les tempes et le haut du front; des montagnards du Pinde, à la ceinture garnie de pistolets et de gibernes de vermeil; enfin plusieurs chefs d'Albanais auxiliaires, qui écoutaient gravement la discussion, les uns debout et le menton appuyé sur le canon de leur carabine, les autres assis sur leurs talons et fumant impassiblement des pipes longues de trois pieds. Il fut résolu que Botzaris partirait avec cinq cents hommes pour tâcher de pénétrer dans la montagne, tandis que les philhellènes, soutenus par les Albanais, opéreraient en sa faveur une diversion puissante sur le bourg de Péta. Botzaris se mit en route le lendemain matin, franchit la rivière d'Arta à deux milles au-dessus de la ville, et se tint caché dans les bois, attendant la nuit pour essayer de passer à travers les Turcs. A plusieurs reprises, sa pe-

(1) Chaîne de montagnes qui borne à l'est les plaines de l'Amphilochie et de la Parachéloïde.

tite troupe se heurta contre les masses épaisses de l'ennemi sans réussir à l'entamer. Vainement il se montra à l'entrée de tous les défilés, faisant nuit et jour marches sur marches, contre-marches sur contre-marches, dans l'espoir de dérouter les prévisions et de tromper la surveillance de l'ennemi : il se brisa sans cesse contre d'insurmontables obstacles. Au bout d'une semaine, navré de douleur, harassé de fatigues, il reparut à Comboti avec trente-deux hommes. Le reste avait ou succombé dans ces nombreux combats, ou fui dans la direction du Pinde.

La fortune tenait rigueur aux Grecs, et la cause de l'indépendance semblait perdre le peu de terrain conquis au prix de tant de labeurs. A ce moment, le Toxide Gogos amena millé combattans dans le camp de Mavrocordato. Ce renfort ne pouvait arriver plus à propos, et cependant le président hésitait à l'accepter. Une renommée sinistre pesait sur la tête de cet Albanais, que la voix publique accusait d'avoir assassiné Kitzos Botzaris, le père de Marc (1). C'était un vieillard plein d'astuce, élevé à l'école d'Ali-Pacha, auquel il demeura toujours fidèle. Après la prise de Janina, Gogos avait continué à guerroyer contre Kourchid. On put donc croire, lorsqu'il se présenta à Comboti, qu'il était sincère en offrant ses services aux Hellènes contre les musulmans. Botzaris, foulant aux pieds ses ressentimens personnels, résolut, pour mettre fin à l'hésitation de Mavrocordato, de se réconcilier avec un homme dont la présence lui inspirait une juste horreur, mais dans lequel il espérait trouver pour le moment un auxiliaire utile. Il fit venir ce chef dans sa tente, et s'écria en le voyant paraître : « O mon père, s'il est vrai que cet homme fut ton ennemi, que ton ombre ne s'irrite point! Le bien de la patrie veut que je lui pardonne. » Et il tendit la main à l'Albanais. « Désormais, ajouta-t-il, soyons frères. Si tu sers loyalement notre cause, je promets de donner la main de ma fille à ton fils. » Botzaris commit ce jour-là une erreur dont il ne faut accuser que sa grandeur d'âme. Gogos, en feignant de souscrire à cette réconciliation, méditait la ruine des Grecs; il avait été payé par Kourchid pour les perdre. Quelques jours après en effet, une bataille s'étant engagée à Péta, ce perfide vieillard, auquel un poste important avait été assigné, s'enfuit au plus fort de l'action, et les Grecs furent vaincus à la suite d'une lutte acharnée, dans laquelle les philhellènes se signalèrent par les plus brillans faits d'armes. Dix-huit seulement d'entre eux, sur quatre-vingt seize, survécurent à ce combat.

Trois jours plus tard, on apprit que les Souliotes, accablés par

(1) Peu d'années avant le retour des Souliotes en Épire, Kitzos, ne pouvant supporter l'exil, eut la témérité de revenir à Janina. Il fut assassiné la nuit même qui suivit son arrivée. Gogos fut unanimement désigné par les Grecs comme son meurtrier.

le nombre, exténués par la famine et la fatigue, avaient capitulé (1). Libres depuis plusieurs siècles au milieu de leurs compatriotes opprimés, ces précurseurs de l'indépendance grecque disparaissaient pour toujours du monde au moment même où la liberté allait s'étendre à toute leur nation. Souli tombé au pouvoir du séraskier, Mavrocordato ne pouvait plus songer à se maintenir en Épire. Il reprit le chemin de Missolonghi. Sa petite armée, diminuée d'un bon tiers par la dernière défaite, loin de se débander, s'efforça de tenir tête aux troupes victorieuses d'Omer-Brionès-Pacha, qui venait de remplacer Kourchid. Cette poignée de braves recula lentement, disputant le terrain pied à pied, se retournant contre l'ennemi dans toute position favorable, à Loutraki, à Machala, à Vrachori, à Vonitza, à Képhalovrysis; elle fit preuve, durant toute cette longue et difficile retraite, d'un sang-froid et d'une force morale que la présence de Botzaris et des philhellènes contribuait puissamment à soutenir. Enfin, le 21 octobre, les Grecs, réduits à moins de cent hommes, poursuivis par onze mille Turcs, entrèrent à Missolonghi, dont le siége allait fournir à l'histoire de la Grèce moderne quelques-unes de ses plus belles pages, et à Botzaris son meilleur titre de gloire.

« Que je voudrais être oiseau, dit une chanson populaire, pour voler à Missolonghi, et voir comme on joue du sabre, comme on tire la carabine, comme ces invincibles vautours de Roumélie font la guerre!...

« De noirs ossemens vont s'amonceler autour de Missolonghi; ils enfanteront des soldats, et les lions de Souli trouveront là leur joie (2). »

IV.

La petite ville de Missolonghi, dont le port ne peut guère abriter que des barques de pêcheurs, est située en face de Patras, sur la limite d'une plaine basse et marécageuse, que traversent l'Achéloüs

(1) Les uns passèrent de nouveau à Corfou, les autres obtinrent de se retirer à Missolonghi. Parmi ces derniers se trouvaient la femme, les enfans et le frère de Botzaris, qui, étant tombés entre les mains des Turcs après la chute d'Ali-Pacha, avaient été compris ensuite dans l'échange du harem de Kourchid, pris à Tripolitza. La terreur inspirée aux Turcs par le nom de Botzaris suffit à protéger sa femme contre les outrages dont elle aurait pu être victime lorsqu'elle passa au pouvoir de Kourchid. Ce dernier la traita avec les plus grands égards; il aimait à lui parler du redoutable adversaire dont les hardis coups de main lui inspiraient une véritable admiration. Un jour, il eut la fantaisie de faire défiler ses troupes devant sa captive, et il lui demanda tout à coup si, parmi tant de soldats, il n'en était pas un qui eût quelque ressemblance avec Botzaris. Chryséis, surprise de cette question, lui désigna un Albanais dont la petite taille et la mine martiale offraient un peu d'analogie avec la tournure du polémarque de Souli. « Comment, s'écria Kourchid, qui était d'une stature gigantesque et de formes athlétiques, comment un si petit homme a-t-il pu causer tant de maux à mon armée? »

(2) Recueil de M. Zampélios.

à l'ouest et l'Évenus à l'est, et que bornent, à quatre milles au nord, les revers boisés du mont Aracynthe. Du côté de la mer, Missolonghi est, comme Venise, entourée de lagunes à travers lesquelles les Rouméliotes (1) dirigent avec une dextérité merveilleuse ces frêles embarcations qu'ils appellent *monoxylons*, parce qu'elles sont faites d'une seule pièce de bois, à la façon des pirogues indiennes. Sur cette partie de la côte, la mer est si basse qu'elle se retire au souffle des vents du nord, et que les tempêtes qui viennent du midi l'enflent au contraire et lui font envahir les maisons les plus rapprochées d'elle. Avant les guerres de l'indépendance, quelques familles de navigateurs enrichis par les courses lointaines, et qui voulaient jouir des magnifiques horizons du golfe, possédaient là de pittoresques résidences, plus humbles assurément que les palais vénitiens, mais construites aussi sur pilotis. Cette ville se trouve ainsi défendue d'un côté par ses lagunes, qui tiennent à distance les bâtimens de guerre, et de l'autre par ses marais, qui offrent une route difficilement praticable à une armée.

Nous avons visité Missolonghi, et c'est sur les lieux mêmes, en interrogeant quelques-uns de ses anciens défenseurs, que nous avons étudié l'histoire du mémorable siége qu'elle eut à soutenir. Une lettre de recommandation donnée par l'hégoumène du grand monastère de Mégaspiléon (2) nous servit d'introduction auprès du protopappas de Missolonghi. Ce prêtre était un ancien soldat; il n'avait embrassé la carrière ecclésiastique qu'à la suite de la pacification de la Grèce, et après avoir vu ses deux fils tomber à ses côtés. Si l'érudition théologique de ce vieillard, qui avait servi sous Botzaris, se ressentait un peu de son éducation première et des aventures de sa jeunesse, en revanche il possédait un trésor de souvenirs dont il n'était point avare, et qu'il racontait avec une véritable éloquence, puisée dans sa haine contre les Turcs et dans la satisfaction qu'il éprouvait à parler quelquefois de ses propres prouesses.

Une antique muraille qui datait des Vénitiens, un fossé large de sept pieds et comblé en plusieurs endroits par les décombres des remparts, quatorze vieux canons de fer, tels étaient les moyens de défense que les Grecs, suivis de près par Omer-Brionès, trouvèrent à Missolonghi. En entrant dans cette place le 21 octobre 1822, Mavrocordato avait avec lui vingt-cinq soldats, Botzaris trente-cinq, et lorsque les habitans en état de porter les armes se furent joints à eux, ils atteignirent le chiffre de trois cents. La plus grande partie de la population avait fui. Justement alarmés sur le résultat d'une

(1) Toute la côte du golfe de Corinthe opposée au Péloponèse porte le nom de Roumélie.

(2) Situé dans les montagnes du Péloponèse, à une journée du golfe de Corinthe.

lutte aussi disproportionnée, quelques capitaines émirent l'avis de se jeter dans les embarcations et de gagner sans retard le Péloponèse. « Si nous partons, leur dit Mavrocordato, l'ennemi passe sans obstacle, envahit la Morée, et tout est perdu. Pour moi, je mourrai ici. — Et moi aussi! » s'écria Botzaris. Ces paroles mirent fin à toute hésitation. « Elles furent, dit M. Tricoupi, comme la pierre fondamentale de la défense de Missolonghi. »

En quelques jours, la ville fut débarrassée des femmes, des enfans et des vieillards, qui, protégés par une nuit obscure, passèrent inaperçus à travers trois vaisseaux turcs occupés au blocus; ils se rendirent pour la plupart dans les Sept-Iles. Après une séparation de deux années, Botzaris venait de retrouver Chryséis et ses enfans (1). Ce bonheur fut de courte durée. Assiégé par de tristes pressentimens, il résolut d'éloigner sa famille du théâtre de la guerre et de l'envoyer à Ancône, sous la garde du vieux Nothi, son oncle et le dernier polémarque de Souli. Chryséis le supplia vainement de lui permettre de partager ses périls. « Depuis quand, disait-elle, les femmes souliotes abandonnent-elles leurs époux au moment du combat? Ne savent-elles donc plus charger leurs armes ni panser leurs blessures? » Marc fut inébranlable. M. Jean Zampélios, auteur d'une tragédie fort estimée en Grèce, intitulée *Marc Botzaris*, met dans la bouche de ce dernier ces deux vers, qui expriment énergiquement le motif de sa résolution : « En temps de paix, je serai tout à toi; mais au combat, je veux être seul avec la patrie (2). » Marc voulait en effet se séparer de tout ce qui pouvait le rattacher trop fortement à une vie dont il préméditait le sublime sacrifice. Après bien des larmes répandues sur le rivage qui les trouvait réunis pour la dernière fois, Chryséis et Nothi se séparèrent de Botzaris, et s'embarquèrent pour l'Italie. Par leur tristesse et leur solennité, ces adieux échangés en face de l'ennemi, à la veille du combat et sous le coup des prévisions les plus funestes, ne rappellent-ils pas à l'esprit le célèbre et touchant adieu d'Hector et d'Andromaque?

Bientôt il ne resta plus dans la ville que quelques prêtres et quelques centaines de soldats pourvus de vivres pour un mois. Si les Turcs avaient tenté un assaut à ce moment, ils se seraient sans doute rendus maîtres de Missolonghi en peu d'heures; mais ils ignoraient le véritable état de la place, et ils se contentèrent d'en canonner de loin les murailles. Les assiégés employèrent de leur côté toute sorte de ruses pour tromper l'ennemi sur leur petit nombre. Entre autres stratagèmes, ils faisaient à chaque instant résonner avec le

(1) Un fils et deux filles.

(2) Οὔσης σχολῆς, θελ' εἶμαι μετὰ σοῦ πάντα.
Ἀλλ' οὔσης μάχης, μὲ τὴν πατρίδα μόνον.

plus de fracas possible quelques tambours qui leur étaient tombés sous la main. Au bruit de cet instrument, inusité en Grèce avant l'arrivée des philhellènes, les Turcs s'imaginèrent qu'un grand nombre d'étrangers se trouvaient parmi les défenseurs de la ville. Leur erreur était telle qu'au bout de peu de jours Omer-Brionès proposa d'entrer en pourparlers. Botzaris et le président saisirent avidement cette occasion de faire traîner les choses en longueur, en attendant quelques renforts qui, selon toute apparence, n'étaient retenus que par la présence des vaisseaux turcs. En conséquence, Marc d'un côté, Hagos Bessiaris de l'autre, se rencontrèrent à une portée de pistolet de la ville pour entamer les négociations. Après trois entrevues sans résultat, dans l'intervalle desquelles on continuait à se fusiller de part et d'autre, Botzaris comprit la nécessité de feindre un arrangement, afin de ne pas lasser la patience du général ottoman. Il fut convenu verbalement entre les deux plénipotentiaires que le président et ses hommes, Botzaris et trois cents familles se retireraient librement et avec tous leurs biens dans le Péloponèse, après quoi les clés de la ville seraient remises au pacha. Ce chiffre de trois cents familles n'était qu'un habile mensonge, un épouvantail destiné à maintenir l'ennemi dans son erreur et dans ses dispositions pacifiques. Une semaine fut accordée aux Grecs pour s'embarquer et passer le détroit. A partir de ce moment, les hostilités cessèrent. Dans son extrême amour de la vérité, Marc se reprochait à lui-même la légitime ruse de guerre qu'il avait imaginée pour intimider les musulmans et mener à bonne fin les négociations; l'on nous a dit qu'en rentrant à Missolonghi il s'écria, en cachant son front dans ses mains : « O patrie, que de sacrifices tu m'as déjà coûtés! Fallait-il donc y ajouter celui de mon honneur! »

Les premiers jours de cette suspension d'armes furent marqués pour les Grecs par de cruelles angoisses. Les heures passaient, et les renforts espérés n'arrivaient point. Il semblait que la Grèce eût oublié Missolonghi. « Nous étions dans une terrible anxiété, me disait le vieux prêtre dont je parlais tout à l'heure; nous craignions à chaque instant que ces chiens de Turcs (car jamais il ne prononçait ce dernier mot sans y accoler quelque épithète de cette nature), soit qu'ils revinssent sur leur résolution, soit qu'ils s'aperçussent qu'on se moquait d'eux, ne se jetassent sur nous. Qu'aurions-nous fait, trois cents contre dix mille? Avec quelle effrayante rapidité le temps marchait! Nos regards consultaient tous les points de l'horizon pour y découvrir une espérance de salut : rien ne paraissait, et les trois frégates turques faisaient bonne garde. Des cierges brûlaient constamment dans nos églises devant les autels de la Panagia; nous demandions au ciel la faveur d'une nuit obscure ou d'une tempête, afin que les hardis marins d'Hydra trouvassent ainsi l'occa-

sion de prendre la mer et de passer à travers les vaisseaux ennemis; mais les nuits étaient semées d'étoiles, et la mer toujours calme. »

Enfin, le quatrième jour, un vent violent du sud s'éleva, et fit sortir les bâtimens turcs de leur immobilité. Les défenseurs de Missolonghi poussèrent un long cri de joie en apercevant sept voiles hydriotes qui venaient de Patras, en même temps que les vaisseaux ottomans, à moitié désemparés par la tempête, se réfugiaient en toute hâte à Ithaque. Le blocus était levé, et le lendemain la flottille grecque jeta dans la ville assiégée sept cents hommes, commandés par Pietro-Bey Mavromichalis. Les jours suivans, quinze cents Péloponésiens arrivèrent encore. La place se trouvait dès lors en état de résister (11 novembre). Omer-Brionès était resté l'impassible témoin de tous ces mouvemens; on n'avait point eu de peine à lui persuader que la petite escadre grecque n'avait quitté Patras que pour opérer le transport des trois cents familles autorisées par le traité à sortir de Missolonghi. Aussi, les délais étant expirés, envoya-t-il demander les clés de la ville. Botzaris lui répondit par cette parole de Léonidas aux Thermopyles : « Si tu les veux, viens les prendre (1). »

Nous n'entrerons point dans le détail des inutiles assauts que livrèrent les Turcs, ni des brillantes sorties par lesquelles les Grecs se signalèrent. Omer, désespérant de réussir par la force, eut recours à la ruse. On approchait des fêtes de Noël. Les Grecs apportent dans leurs pratiques de dévotion une ferveur qui tient quelquefois de la superstition; ils observent avec une extrême rigueur les nombreuses solennités et les prescriptions sévères de leur rite, et les fêtes de Noël sont de celles qu'ils célèbrent avec le plus de pompe. Il était donc probable que, pendant cette nuit, les défenseurs de Missolonghi seraient absorbés par la prière, et qu'ils quitteraient les remparts pour assister aux offices divins. Omer résolut de profiter de cette circonstance pour tenter une escalade nocturne. Au premier coup de cloche qui retentirait dans la ville, les troupes musulmanes devaient s'avancer avec précaution, tenter un assaut qui, d'après les calculs du pacha, n'offrirait ni difficultés ni péril, et massacrer les chrétiens dans leurs églises. Fort heureusement un Grec attaché au service personnel d'Omer-Pacha avertit secrètement Botzaris de ce projet la veille même de Noël. Sur l'ordre de celui-ci, toutes les cloches de la ville sonnèrent à grandes volées une heure avant minuit, et chacun courut à son poste de combat. Les Turcs, persuadés que les chrétiens répondaient à cet appel religieux, et qu'ils ne s'occupaient que de la célébration du grand anniversaire de la naissance du Christ, se mirent en route avec as-

(1) Tricoupi, t. Ier, p. 371.

surance, franchirent le fossé d'enceinte à l'endroit le moins profond, appliquèrent leurs échelles contre la muraille, et huit cents hommes montèrent ensemble à l'assaut. A peine avaient-ils atteint le dernier échelon, que les soldats de Botzaris, cachés derrière les remparts, se dressèrent, firent feu et culbutèrent les assaillans. La nuit suivante, Omer-Brionès, honteux et découragé, s'enfuit avec une telle précipitation, que les vainqueurs, entrant le lendemain dans son camp abandonné, y trouvèrent dix canons, les équipages militaires, les insignes, et jusqu'aux vêtemens de parade des pachas. Deux Grecs seulement périrent dans cette affaire, qui coûta aux Turcs l'élite de leurs troupes. Plusieurs personnes nous ont affirmé ce fait, à peine croyable, mais dont nous trouvons une preuve dans une chanson improvisée à la suite de ce grand triomphe, et qu'on attribue à un brave du nom de Mikroulis, frère de l'une des deux victimes. Ce chant, qui nous a été dicté à Missolonghi même, est trop étendu pour être rapporté ici. En voici seulement quelques passages :

« Le noir Missolonghi arrête quatre pachas et les chefs de l'Albanie avec douze mille hommes.

« Les boulets tombent comme la pluie, les bombes comme la grêle, les balles comme le sable de la mer...

« Honorons le pays qui est la fleur de la Grèce, la gloire du monde, la clé de la Roumélie, la colonne de la Morée.

« Les Turcs jurent de faire le déluge dans Missolonghi le jour de Noël. Ils sont repoussés.

« Combien ont péri dans cet assaut? qui peut les compter? Deux pallikares seulement ont succombé : Nicolas Kalkouris et George Mikroulis.

« Ils sont morts pour la patrie; réjouissez-vous. Ceux qui périssent pour la nation ne meurent pas, ils laissent un beau nom et s'en vont avec gloire... »

La présence d'esprit et la prompte décision de Botzaris avaient sauvé Missolonghi et la Grèce. L'un des bastions des fortifications actuelles de la ville porte son nom : modeste hommage rendu à cette glorieuse mémoire. Mavrocordato, qui s'était acquis d'incontestables droits à la reconnaissance de la patrie par sa fermeté durant tout le cours de cette expédition, retourna alors dans le Péloponèse, où les soins du gouvernement le rappelaient. Il laissa à Botzaris le brevet de général en chef de la Grèce occidentale. Une renommée comme celle de Botzaris aurait satisfait une ambition moins noble que la sienne, mais son rêve était d'attacher à son nom une de ces impérissables gloires dont l'antiquité lui offrait plus d'un exemple. Poursuivi, on le sait, par le fantôme héroïque de Léonidas, le jeune chef aspirait à trouver, comme lui, la mort au sein d'un triomphe salutaire à son pays. Vers le milieu de l'été de l'année 1823,

Mustaï, pacha de Scodra (1), sortit de l'Illyrie pour se jeter par Missolonghi dans le Péloponèse, à la tête d'une armée composée en grande partie de Guègues et de Toxides, les plus aguerris d'entre les Albanais. Les historiens portent le chiffre de cette armée de trente à quarante mille hommes. Son avant-garde, forte de quatorze mille combattans, traversa au mois d'août la Thessalie et le canton d'Agrapha, ravageant tout sur son passage et ne laissant après elle que des solitudes incendiées. Pendant ce temps, de tristes dissensions menaçaient de paralyser le peu de forces que les Missolonghiotes pouvaient opposer à cette redoutable invasion. Le commandement en chef dont Botzaris était investi n'avait pas tardé à exciter l'envie et les frivoles susceptibilités des capitaines réunis autour de lui. Ces derniers, habitués à commander en maîtres absolus dans leurs montagnes, se montraient médiocrement disposés à reconnaître l'autorité d'un chef plus jeune que la plupart d'entre eux : ils l'acceptaient pour égal, non pour supérieur. Le sénat hellénique se crut obligé d'envoyer des brevets de généraux à plusieurs de ces mécontens. C'était là une atteinte portée aux droits de Botzaris; il pouvait se plaindre, il aima mieux garder le silence, afin de ne pas donner lieu à de regrettables disputes. On reçut à ce moment l'avis de l'approche du séraskier Mustaï. Cette nouvelle fournit à Botzaris l'occasion de sortir noblement d'une situation pénible et compromettante pour ses légitimes prérogatives. Il assembla tous les capitaines, et, tirant de son sein son brevet de général en chef, il le déchira; puis, en ayant jeté les morceaux à terre, il s'écria : « C'est à l'ennemi qu'il faut aller demander ces diplômes. Après-demain nous verrons lesquels de vous en sont dignes. » Et il sortit de la ville avec quatre cents pallikares. Le jour suivant, toutes les troupes, excitées par l'attrait du péril, le rejoignirent. Le projet de Botzaris était d'arrêter les Turcs avant qu'ils n'apparussent dans la plaine de Missolonghi.

Par une de ces marches forcées que les Grecs exécutaient avec une rapidité merveilleuse et qui leur valurent plusieurs fois de surprenantes victoires, Marc arriva sur les limites du canton de Karpénitzi, par les défilés du mont Plocapari, en même temps que les Turcs débouchaient de l'autre côté par les gorges du Kallidrome. Les Grecs se tinrent soigneusement cachés dans les bois et laissèrent l'ennemi planter ses tentes. Botzaris reconnut l'impossibilité de se mesurer à découvert avec les douze ou quatorze mille hommes qui formaient une avant-garde commandée par le séraskier lui-même. Il donna vingt-quatre heures de repos à sa troupe. Tour à tour exaltés ou intimidés par la grandeur du péril, les Grecs allaient

(1) Scodra ou Scutari, capitale de la Haute-Albanie.

et venaient en tous sens dans la forêt qui leur servait d'abri, déterminés d'ailleurs à se comporter vaillamment. Leur chef conservait seul au milieu de l'agitation générale ce calme et ce sang-froid qui accompagnent dans une grande âme une résolution énergiquement prise. On en trouve la preuve dans une lettre adressée par lui, le 18 août 1823, le jour même de la bataille de Karpénitzi, à lord Byron, qui se disposait à descendre à Missolonghi. « Votre lettre, écrit Botzaris, et celle du vénérable Ignazio (1) m'ont comblé de joie. Votre excellence est exactement la personne dont nous avons besoin. Que rien ne vous empêche de venir dans cette partie de la Grèce! Un ennemi nombreux nous menace; mais avec l'aide de Dieu et de votre excellence il éprouvera une résistance convenable. J'aurai quelque chose à faire ce soir contre un corps d'Albanais campé près de cette place. Après-demain, je partirai avec quelques hommes d'élite pour aller au-devant de votre excellence. Ne tardez pas. Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de mes compatriotes, et j'espère que vous ne la trouverez pas mal fondée (2). »

Ces lignes ne témoignent-elles pas également de la simplicité et de la modestie qui faisaient le charme du caractère de Botzaris, et qui contrastaient vivement avec la sauvage arrogance et la vanité que la plupart des philhellènes ont remarquées dans les autres capitaines grecs? Ce *quelque chose qu'il avait à faire le soir*, et qu'il indique si légèrement, ce n'était rien moins que le sacrifice de sa vie et le salut de son pays. Au milieu des grandes préoccupations de cette journée, le héros fut plus d'une fois attristé par la pensée de sa mort prochaine. Alexandre Soutzo, auteur d'une histoire de la révolution grecque, raconte qu'à l'approche de la nuit Botzaris se retira à quelque distance des siens, et qu'il s'assit absorbé dans une sombre rêverie. Toussas, son parent, qui l'avait suivi à son insu, le surprit versant des larmes; il n'osa l'interroger. Marc, l'ayant aperçu, lui tendit la main : « Que mon devoir est pénible! dit-il; je te recommande ma femme et mes enfans. »

Nous tenons de bonne source un épisode qui laisse bien voir quelle pieuse tristesse vint se mêler à l'inébranlable intrépidité de Marc Botzaris pendant ses derniers jours. Sur le point d'arriver à Karpénitzi, les Grecs traversèrent, quelques heures avant le lever du soleil, le petit village de Silitza, dont les habitans dormaient encore. En passant devant une humble chapelle, Marc entendit annoncer l'office divin au moyen de deux planchettes de bois frappées

(1) Ignazio était évêque métropolitain d'Arta. Ce digne prélat soutint libéralement la femme et les enfans de Botzaris, que Blaquières rencontra à Ancône en 1824 dans un état voisin de l'indigence.

(2) *Relation de l'Expédition de lord Byron en Grèce*, par le comte Pierre Gamba, ex-lieutenant-colonel de la brigade organisée et commandée par sa seigneurie; 1825.

l'une contre l'autre, suivant la coutume de ces contrées, où l'usage des cloches n'est point admis. Il entra avec plusieurs de ses compagnons, et se mit en prière, comme ces chevaliers qui se préparaient autrefois au combat par la veille des armes. Les lampes, qui brûlent constamment dans les églises grecques aux pieds de la madone, jetaient de faibles lueurs sur les murailles grossièrement peintes du sanctuaire; deux prêtres chantaient matines. Lorsqu'ils eurent fini, Marc s'avança vers l'un d'eux, lui donna quelques pièces d'or, et lui dit : « Voici pour les pauvres; prie pour l'âme de Botzaris. — Serait-il mort, grand Dieu? s'écria ce prêtre, qui ne le connaissait que par le bruit de ses exploits. — Non, répondit Botzaris; il va mourir. »

Le romanesque fait d'armes de Karpénitzi a laissé en Grèce un profond souvenir. Nous avons eu l'occasion de l'entendre raconter par le général Kitzos Tsavellas, qui y prit part, et dont le nom se trouve dans plusieurs chants populaires relatifs à ce combat. Le général Tsavellas, mort il y a deux ans, était l'un des derniers représentans de l'héroïque tribu de Souli, et l'on reconnaissait aisément en lui le type particulier à cette antique race. D'une petite taille, d'une constitution robuste et nerveuse, l'œil bleu et perçant, la tête fièrement rejetée en arrière, les traits pleins de régularité, il avait dans l'ensemble de sa personne une certaine ressemblance avec les portraits qui nous avaient été faits de Botzaris. Du reste, les relations des historiens nationaux, comme celles des philhellènes, s'accordent toutes sur les épisodes de cette bataille, qui forme l'une des scènes les plus émouvantes des guerres de l'indépendance.

Le 18 au matin, Marc donna ses instructions pour l'attaque, qui fut fixée à la nuit suivante. Pendant le jour, Kitzos Tsavellas, le brave et fidèle Acarnanien Karaïskos, Zongos, Macris, passèrent du mont Plocapari dans les forêts du Kallidrome les uns après les autres et par de longs détours, afin de ne pas être aperçus de l'ennemi. Ils avaient ordre de s'échelonner sur le flanc des Turcs et de rester immobiles, quelque bruit qu'ils entendissent, jusqu'au signal que Botzaris devait leur donner en sonnant du cor. Botzaris ne garda auprès de lui que trois cents hommes. Son intention était de pénétrer dans le camp, de se porter droit à la tente du séraskier, et de l'immoler pendant que ses compagnons sèmeraient partout le désordre et l'épouvante. Appelant ensuite à son aide les chefs embusqués dans les bois environnans, il espérait venir facilement à bout d'une armée surprise et privée de son général. La nuit étant venue, il se mit en marche. Un instant d'hésitation se manifesta dans les rangs de sa petite troupe. « Vous êtes tous libres de rester, s'écria-t-il; pour moi, je pars. » Et il ajouta cette belle parole, qui est restée célèbre et populaire en Grèce : « Si vous me perdez de vue dans

la mêlée, courez à la tente du pacha; vous m'y trouverez. » Électrisés par cette éloquente et laconique allocution, les trois cents pallikares tirèrent leurs sabres et en jetèrent au loin les fourreaux, montrant ainsi qu'ils ne songeaient plus qu'à vaincre ou à mourir; puis, selon la coutume des Grecs dans les circonstances solennelles où quelque danger de mort les menace, ils se donnèrent le baiser de paix.

De toutes les aventureuses batailles livrées par les Grecs à cette époque, celle de Karpénitzi est assurément l'une des plus remarquables. La nuit, le sauvage aspect des lieux, le petit nombre et l'héroïsme des uns, la multitude et l'imprévoyance des autres, tout prête à cette mémorable action une dramatique physionomie. Les poètes comme les historiens de la Grèce comparent à l'envi Karpénitzi aux Thermopyles, les trois cents compagnons de Botzaris aux trois cents Spartiates de Léonidas. Les faits justifient ce rapprochement. Marc et sa troupe atteignirent les avant-postes musulmans vers le milieu de la nuit. S'étant adressés en langue albanaise aux sentinelles, ils se firent passer pour des auxiliaires envoyés par Omer-Brionès. A l'aide de ce stratagème, ils entrèrent sans obstacle dans le camp, où régnait la plus parfaite sécurité. Les Turcs, plongés dans un profond sommeil, s'éveillèrent aux cris des premières victimes immolées par les Grecs. Ils coururent aux armes de tous côtés, cherchant vainement à deviner au sein de l'obscurité à quelle sorte d'ennemi ils avaient affaire. Les chefs s'imaginèrent qu'une sédition avait éclaté dans l'armée, tant ils étaient loin de s'attendre à une pareille agression; ils ne songèrent qu'à apaiser le tumulte. Un seul, Djelelendi-Bey, lieutenant de Mustaï, reconnut Botzaris; comme il ouvrait la bouche pour dissiper l'erreur des siens, un Souliote lui plongea son sabre dans la poitrine. Profitant du désordre et de la confusion générale, les Grecs frappaient à coups redoublés. Bientôt Guègues et Toxides firent feu les uns sur les autres. Pendant ce temps, Botzaris passait à travers les groupes effarés des soldats, et ne s'arrêtait parfois que pour demander en albanais qu'on lui indiquât la tente du séraskier; il pénétra ainsi par mégarde dans celle d'Hagos Bessiaris, qui avait autrefois trahi les Souliotes, et qui, cette nuit, paya de sa vie sa trahison. M. Zampélios raconte que Marc tua de sa main sept des principaux généraux turcs. Une sorte de fatalité semblait soustraire à son bras la seule victime qu'il eût voulu trouver. Cependant le temps s'écoulait, le jour allait paraître, et Botzaris s'aperçut qu'une grande distance le séparait de sa troupe. Il jugea que le moment était venu d'appeler à la rescousse les capitaines embusqués dans la montagne, et d'attirer en même temps sur lui seul toute l'attention de l'ennemi, afin de dégager ses pallikares, dont le sort était en effet gravement com-

promis. Il sonna du cor. A ce bruit clair et vibrant qui domina un instant les rumeurs confuses de la mêlée, les Albanais devinrent immobiles de surprise et devinèrent enfin avec terreur quel redoutable ennemi ils avaient à combattre, puis ils se précipitèrent en foule du côté de Botzaris et déchargèrent leurs carabines dans cette direction sans trop savoir ce qu'ils faisaient. Pendant que cette diversion s'opérait sur le champ de bataille, Kitzos Tsavellas et les autres répondaient à l'appel de leur chef, et descendaient à toutes jambes les pentes rapides du Kallidrome. Peu d'instans après, ils prenaient part au combat. Cependant Marc, voyant un flot d'ennemis se resserrer autour de lui, reprit sa course afin d'accomplir l'œuvre qu'il s'était imposée. Un coup de feu l'atteignit dans le ventre au moment où il se dirigeait vers une grande tente pavoisée qu'il croyait être celle du séraskier. Insensible à la douleur, il fit quelques pas encore; mais bientôt, affaibli par la perte du sang qui coulait abondamment de sa blessure, il fut obligé de mettre un genou en terre pour se soutenir. « A moi, à moi, mes amis! » s'écria-t-il. Il se sentait mortellement atteint, et ses forces l'abandonnaient. Le jour naissait; en promenant ses regards autour de lui, Botzaris put voir ses invincibles soldats acharnés à la poursuite de l'ennemi, qui commençait à fuir. A cet instant, il fut rejoint par son frère Constantin, qui le cherchait partout depuis le commencement de l'action. Ce dernier, en le retrouvant dans ce déplorable état, s'efforça vainement de lui persuader de s'éloigner du champ de bataille. Marc refusa : il voulait jouir jusqu'à sa dernière heure du spectacle de son triomphe, et puis il espérait peut-être pouvoir prendre part encore au combat, car, plusieurs autres de ses compagnons étant survenus, sa blessure avait été pansée à la hâte, et son extrême faiblesse semblait se dissiper. Déjà même il rechargeait sa carabine, lorsqu'une seconde balle lui fracassa la tête. Il tomba pour ne plus se relever, à l'âge de trente-cinq ans à peine. Ses soldats, ivres de vengeance et retrouvant des forces presque surnaturelles à la vue du cadavre méconnaissable de leur chef, taillèrent en pièces l'armée du séraskier, qui fut contraint de regagner les hauteurs de la Thessalie.

Les vainqueurs reprirent aussitôt le chemin de Missolonghi, oubliant leur triomphe et ne songeant qu'à l'irréparable perte qu'ils venaient de faire. Ils rapportèrent le corps de Botzaris étendu sur un brancard et couvert des drapeaux enlevés à l'ennemi. Par une singulière coïncidence, ce funèbre cortége fit halte à Silitza, et les Grecs déposèrent leur précieux fardeau dans le sanctuaire même où Marc avait prié quelques jours auparavant. Près de Missolonghi, ils rencontrèrent une multitude immense, accourue de tous les environs et même du Péloponèse. Sur le passage du convoi, la foule

jetait des monceaux de fleurs et s'agenouillait en chantant de pathétiques myriologues (1). La nouvelle de cette mort héroïque répandit partout une immense douleur, et elle fut considérée comme une calamité publique. La statue de *la Grèce enfant*, due au ciseau de David d'Angers, orne le tombeau de Botzaris. Pouvait-on mieux faire que de placer l'image symbolique de la jeune Grèce sur la tombe même de l'homme qui contribua le plus à opérer le prodige de sa renaissance?

Marc Botzaris tient dans l'histoire de son pays la place que Photos Tsavellas tient dans ses légendes. Ce n'est pas qu'il n'ait eu, lui aussi, ses poètes. Ses exploits, ses vertus, sa mort, forment le sujet d'un grand nombre de chansons populaires; mais ces chansons, récits fidèles des faits d'armes du héros, élégies sur la triste destinée de la belle Chryséis, constamment séparée de l'homme qu'elle aimait et dont elle était aimée, exhortations à suivre les nobles exemples donnés par le vainqueur de Karpénitzi, hymnes funèbres improvisés sur sa tombe, ces chansons, dis-je, n'ont plus la couleur légendaire de celles que les actions de Photos Tsavellas ont inspirées. D'un style moins inculte que celles-ci, elles ne nous surprennent plus par les inventions merveilleuses, par les images saisissantes, inattendues, qui distinguaient le génie des bardes souliotes. C'est qu'à cette dernière époque le travail d'émancipation et de régénération qui s'accomplissait occupait toutes les intelligences comme tous les bras; les combats étaient partout et de chaque jour; la réalité ne laissait plus aucune place au merveilleux. Ces chants, par leur accent de vérité, n'en témoignent donc que plus fortement de l'admiration que le défenseur de Missolonghi excitait dans toute la Grèce, et de la douleur que sa perte y répandit.

Un de ces poètes dont les œuvres se perpétuent d'elles-mêmes dans la mémoire du peuple termine une énergique description de la bataille de Karpénitzi par ces paroles naïves et touchantes qu'il

(1) La coutume des myriologues, improvisations funèbres chantées auprès des morts, remonte à la plus haute antiquité, comme une foule d'autres coutumes populaires de la Grèce. Lorsqu'un malade a rendu le dernier soupir, les femmes de sa parenté sortent de la maison et vont prendre leurs habits de deuil dans quelque habitation du voisinage. Elles reviennent bientôt, vêtues de blanc et les cheveux épars; elles habillent le défunt et le couchent sur un lit très bas, les mains en croix sur la poitrine et le visage tourné vers l'Orient. Puis elles expriment leur douleur par des chants improvisés ou myriologues, qui sont souvent d'une pathétique poésie. Pendant ce temps, la demeure reste ouverte, les amis du défunt entrent et l'embrassent pour la dernière fois; ceux qu'une perte récente afflige encore lui parlent tout bas et lui confient de secrètes missions. Les myriologues accompagnent le corps à l'église; interrompus par la célébration de l'office divin, ils recommencent aussitôt après, et ne cessent que lorsque le cercueil est descendu dans la fosse.

met dans la bouche de Botzaris mourant : « Constantin, mon frère, n'arrête pas le combat. Souliotes, ne me pleurez point, mais écrivez à ma femme, la malheureuse femme, qui est dans le pays des Francs, à Ancône, écrivez-lui qu'elle ne pense plus qu'à nos enfans (1). »

L'image douce et triste de Chryséis demeure comme un touchant symbole de silencieux dévouement, de sacrifices obscurs, de secrètes souffrances, à côté des grandes actions et de la gloire de son vaillant époux. D'Ancône, elle passa à Zante, et l'on ne peut mieux donner une idée de la vie pleine de privations qu'elle y mena qu'en citant un fragment d'une lettre que le comte Capodistrias lui écrivit en 1827 :

« ... Mon frère reçoit la commission de vous continuer une pension de 30 talaris par mois (environ 150 francs) jusqu'à ce que la nation puisse vous assurer une existence. Elle ne répondra pas à la dette que lui imposent les services de Marc Botzaris : cela dépasserait les ressources actuelles ; mais elle vous offrira au moins la mesure de sa reconnaissance en vous procurant les moyens d'en jouir en repos et dans le sein de votre terre natale (2). »

De Zante, Chryséis se rendit plus tard à Athènes, où elle vit encore dans une retraite profonde, d'une pension de 6,000 francs que lui fait le gouvernement grec (3). Nous trouvant un jour dans la rue d'Éole à l'heure où les Athéniens s'y assemblent pour discourir, en plein air et à grand bruit, de la chose publique et de leurs propres affaires, comme leurs ancêtres le faisaient sous les portiques de l'Agora, nous vîmes s'avancer une femme vêtue de noir, les pallikares se ranger aussitôt sur son passage et la saluer avec respect. — Quelle est cette femme? demandai-je. — La veuve de Marc Botzaris, me répondit-on. — Sa taille était un peu courbée par les années ; mais le temps n'avait point effacé de son visage les traces de son ancienne beauté, et l'on reconnaissait encore, à la grande régularité de ses traits et à la douceur de sa physionomie, la Chryséis chantée par les poètes.

Le colonel Gamba raconte que Byron versa des larmes en apprenant le trépas de Botzaris, auquel il avait l'intention de consacrer tout un poème dont il ne laissa par malheur que quelques fragmens à peu près illisibles. Il est à jamais regrettable que la mort ait empêché le chantre du *Giaour* d'achever son œuvre. Byron

(1) Recueil de M. S. Zampélios.

(2) Correspondance du comte Capodistrias, recueillie par ses frères et publiée à Genève en 1839 par M. Bétant, l'un de ses secrétaires.

(3) Les deux filles de Botzaris ont été dotées en biens territoriaux. Son fils Démétrius est actuellement lieutenant-colonel et aide-de-camp du roi Othon.

paya bientôt de sa vie son généreux dévouement à la cause de l'indépendance grecque, et les habitans de Missolonghi montrent encore avec orgueil la modeste demeure où l'illustre étranger rendit le dernier soupir (1). Et pourquoi n'a-t-on pas laissé la dépouille mortelle du poète devenu soldat reposer près du héros dont il avait voulu se faire le compagnon d'armes, sous ce beau ciel qu'il aimait avec enthousiasme et qui lui avait inspiré quelques-unes de ses plus belles pages? Ces nobles restes appartenaient à la Grèce; Botzaris et Byron ne devaient pas être séparés. Ces deux grandes tombes, se prêtant l'une à l'autre un romantique prestige, seraient restées aux yeux de la postérité comme un austère et poétique emblème de cette affinité mystérieuse qui entraîna le génie vers l'héroïsme.

L'année suivante, en 1824, Missolonghi succomba après une résistance désespérée, sous le coup d'une nouvelle invasion plus formidable que les premières. A peu près en même temps, le fameux Méhémet-Ali devenait l'allié du sultan, et les flottes combinées d'Alexandrie et du Bosphore s'avançaient avec l'intention de convertir le Péloponèse en un vaste désert et de transplanter ses habitans sur les bords du Nil. C'en était fait peut-être de la nation grecque, si les insulaires de l'Archipel n'avaient résolu de venger les massacres de Constantinople et de Chio. Au moment où l'Europe entière avait les yeux fixés sur ce petit coin du monde, un peuple de marins sobres, intrépides, aventureux, aussi inébranlables dans le combat que dans la tempête, se leva, et mit de toutes parts en déroute, avec de frêles embarcations, les grandes flottes ottomanes. Ces victoires donnèrent aux puissances européennes le temps d'arriver pour clore cette lutte sanglante, en reconnaissant et en appuyant ouvertement les droits d'une nationalité ressuscitée par tant d'héroïsme. Tout l'intérêt des guerres de l'indépendance se trouve à cette époque transporté sur un nouveau théâtre également fécond en dramatiques péripéties, et nous verrons le peuple des îles accomplir à son tour de merveilleux prodiges sous la conduite d'un homme qui, par son extrême audace et sa rare habileté, personnifie admirablement le génie maritime de la Grèce.

E. YEMENIZ, consul de Grèce.

(1) Les restes de Byron furent, on le sait, transportés en Angleterre.

LE

ROMAN RÉALISTE

EN ANGLETERRE

Adam Bede, by George Elliott, 3 vol. in-8°, W. Blackwood, Edinburgh and London 1859.

Le nom ou plutôt le pseudonyme de George Elliott n'est pas inconnu à nos lecteurs, et plusieurs se rappelleront sans doute l'ingénieuse étude consacrée ici même aux *Scènes de la Vie cléricale* (1), œuvre de début, croyons-nous, de l'écrivain aimable, subtil et sympathique, à qui la littérature anglaise doit son plus récent succès. L'auteur a tenu, et au-delà, toutes les promesses qu'avaient fait naître ces esquisses douloureusement charmantes et doucement attristées. Oh! l'agréable et délicate lecture! Cela n'était ni puissant, ni éclatant, ni dramatique; cela n'ébranlait pas l'âme, mais la remplissait comme un parfum suave et pieux. Pas de sorcellerie d'éloquence, pas de tyrannie d'imagination : on n'était pas séduit, on était gagné; on n'était pas ému, on était attendri. Une surtout m'avait particulièrement touché, celle où sont racontées les souffrances du révérend Amos Barton. Cette peinture est d'un art exquis, mis au service d'une intelligence charmante. Comme précision, minutieuse exactitude, sûreté de pinceau, elle égale les meilleurs tableaux hollandais et les meilleures scènes de genre de la littérature anglaise. Comme expression de sentiment, délicatesse

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1858.

d'accent, finesse de mélancolie, elle fait songer à la musique si cruellement plaintive qui s'échappe de cet instrument singulier qu'on nomme l'harmonica. Nous rappelons le caractère de cette touchante histoire, parce que la faculté particulière qui s'y révèle, la faculté d'attendrir, avait entouré pour nous de certaines obscurités la personne et la condition réelle de l'auteur. George Elliott était-il un homme, était-il une femme? Tant de tact, de patience, d'affectueuse lenteur, semblaient indiquer une femme : l'homme a généralement la main plus lourde, la sensibilité plus bruyante, la fibre sympathique plus dure, l'observation à la fois plus large et moins sereine. Il y avait bien çà et là quelques touches plus vigoureuses, mais nous aimions à les attribuer à certaines qualités qui distinguent souvent les femmes sérieuses et pieuses, guéries par la religion et retirées, par la pratique de la charité, des vanités de leur sexe. Dans toutes ces observations, il n'y avait rien que l'habitude d'une vie de charité et de dévouement, que la contemplation quotidienne de la souffrance humaine, ne pussent avoir enseigné à une femme. Nous nous étions plu en conséquence à imaginer que l'auteur des *Scènes de la Vie cléricale* pourrait bien être quelque pieuse dame, d'habitudes religieuses, touchant au méridien de la vie, ou même l'ayant légèrement dépassé; cultivée sans grandes prétentions littéraires, noblement élevée sans aucune prétention mondaine, directrice peut-être ou surveillante de quelque *ragged school*, et recherchant volontiers la société des personnes qui partageaient ses préoccupations habituelles. Comme beaucoup de femmes pieuses, pensais-je, elle aura vécu dans la familiarité des ministres de l'église, et c'est ainsi qu'elle aura pu observer de près les souffrances intimes et les misères du ménage Amos Barton. A moins pourtant que l'auteur ne soit un *clergyman* qui raconte les infortunes d'un confrère! Mais non, jamais un homme, quelque compatissant qu'il soit, n'aura un tel souci des minutieux détails domestiques, ne prendra un tel intérêt aux souliers troués des enfans, et ne saura nous arracher des larmes en nous parlant de chemises raccommodées, de linge éraillé, de robes fanées et déteintes.

Si l'auteur n'eût produit que des œuvres de courte dimension comme les *Scènes de la Vie cléricale*, notre première opinion n'eût probablement pas été modifiée, car, dans ces esquisses de début, l'écrivain, mettant en lumière quelque coin caché de la société, ou faisant appel à nos sympathies les plus secrètes pour quelque souffrance subtile et ignorée, n'avait révélé que la partie tout à fait délicate et féminine de son talent. Pour traiter de tels sujets, un écrivain demande instinctivement l'appui, le secours et les conseils de celles de ses facultés qui ont le plus d'affinité avec les facultés

féminines, le tact, la sympathie, le souci des nuances, de sorte que l'œil le plus exercé peut se tromper devant cette œuvre, à laquelle ont coopéré *seules* les facultés les plus fines de l'esprit. Supposez en outre que cet auteur, dont toutes les facultés, que je qualifie de féminines, sont déjà sollicitées par le sujet qu'il traite, exerce une de ces professions qui ont pour mystérieux résultat de rapprocher la nature de l'homme de celle de la femme, la profession d'ecclésiastique par exemple, et l'illusion sera complète. De tous les types humains en effet, le prêtre est celui qui se rapproche le plus de la femme. Le prêtre a beau être viril par caractère, son métier l'oblige à employer les armes des femmes. Toutes les qualités féminines lui sont recommandées par son devoir : la douceur et la patience lui sont imposées par le caractère dont il est revêtu; la persuasion est son moyen d'action le plus légitime. La nécessité où il est de conseiller, de soutenir, de consoler les âmes souffrantes, l'oblige à procéder avec plus de tact et de ménagemens que ne le font les autres hommes, à pénétrer plus profondément dans les replis de la conscience, à tenir plus de compte des subtils mobiles d'action du cœur humain. Cette manière d'agir et de juger, qui n'est d'abord qu'imposée par le devoir, se transforme en habitude par une longue pratique, si bien qu'à la fin l'âme se trouve entièrement *féminisée*. Il serait donc extrêmement difficile, à la lecture de certains écrits anonymes roulant sur des sujets limités, spéciaux, qui intéressent également la piété féminine et le zèle ecclésiastique, de dire si cet écrit est l'œuvre d'une femme pieuse ou d'un homme qui exerce un ministère religieux, surtout lorsque ces écrits viennent d'un pays comme l'Angleterre, où les *clergymen* et les femmes se partagent certains domaines de la littérature d'imagination. La difficulté diminue lorsque l'auteur abandonne ces peintures restreintes de la société, qu'il cesse de faire exclusivement appel à certaines sympathies, et lorsqu'il essaie de tracer un plus vaste tableau de la vie humaine. Alors, bon gré, mal gré, le sexe de l'auteur s'accuse, s'il ne se dénonce pas. Tel est le cas de M. George Elliott. Si la lecture des *Scènes de la Vie cléricale* nous avait fait supposer que l'auteur pourrait bien être une femme, la lecture d'*Adam Bede* nous incline à pencher du côté du sexe fort. En réalité, l'auteur semble tenir des deux sexes. Or, ainsi que nous venons de le dire, comme les ecclésiastiques seuls jouissent, par une faveur spéciale des circonstances, de ce privilége d'*androgynéité*, nous prendrons sur nous d'avancer qu'à notre avis l'auteur d'*Adam Bede* est un ministre de l'église établie.

Toutefois ce n'est qu'en tremblant que nous avançons cette supposition, car dans le pays même de l'auteur les avis sont très par-

tagés. La majorité des critiques veut que l'écrivain anonyme soit une dame. La minorité, acceptant notre hypothèse, penche pour un *clergyman*. Des curieux ont même essayé d'aller plus loin que les simples hypothèses, et de découvrir le nom réel de l'auteur, témérité que celui-ci a condamnée dans une lettre rendue publique, et où il demande qu'on respecte l'anonyme dont il a voulu se protéger. Nous reconnaissons sans difficulté que les raisonnemens sur lesquels s'appuient la majorité des critiques anglais pour attribuer le livre à une femme sont parfaitement fondés. Il est certain que le roman est fécond en observations d'une ténuité, d'une finesse et en même temps d'une précision qui font penser aux plus délicats travaux de broderie et de couture. Il est certain que le style de l'auteur, souvent délicieux et toujours un peu bizarre, est composé de nuances et de détails, et n'a pas d'unité de substance. On dirait un de ces nids d'oiseaux composés avec un art accompli de vingt substances différentes, brin d'herbe, tige de foin, fêtu de paille, fragment de mousse. Il est certain encore que l'auteur explique et exprime les plus imperceptibles mouvemens de l'âme féminine avec une sagacité qui semblerait indiquer chez lui une sorte de consanguinité avec le sexe féminin. Enfin les plus belles scènes du livre, la scène de la séduction dans le parc du *squire*, la scène où Hetty Sorrel, solitaire au milieu de la nuit, essaie devant son miroir les parures que lui a données son jeune amant, le récit de la fuite d'Hetty, ses angoisses au milieu de la campagne, lorsque le désespoir et la certitude en quelque sorte mathématique que la mort est son seul refuge luttent en elle avec le vivace amour de la vie qui caractérise la jeunesse, semblent révéler, par la manière dont elles sont conçues et par l'analyse particulière des sentimens, une main féminine. Je sais tout cela, et je n'ai pour justifier mon hypothèse qu'une seule raison, mais que je crois excellente : il y a dans ce livre un amour de la réalité, un attachement scrupuleux à la vérité que les femmes même les plus distinguées possèdent rarement. Elles n'ont pas d'attachement profond pour la réalité; elles la supportent plus qu'elles ne l'aiment. En outre, leur contemplation n'est jamais impartiale, et rarement elles s'inquiètent de rendre aux faits et aux choses une justice stricte, car elles les jugent *à priori*, selon qu'elles se sentent attirées ou repoussées. Leurs répugnances et leurs préférences étant pour elles la mesure de toute chose, elles sont par cela même portées à atténuer ou à exagérer la vérité. Elles ont donc une inclination à fausser la réalité sans le vouloir et sans le savoir. Enfin, dernière considération qui se rattache aux précédentes, les femmes ont plus de passion que d'équité; elles mettent de l'emportement même dans la douceur, même dans la clémence. Le livre qui

nous occupe n'a aucun de ces caractères. Une bienveillance sereine qui ne se dément pas, une impartialité sympathique et en quelque sorte lumineuse qui éclaire également tous les personnages mis en scène, une équité stricte dans l'appréciation des actions de la vie humaine, règnent d'un bout à l'autre de ce roman. Telle est la seule raison sur laquelle je puisse appuyer l'hypothèse que ce livre est l'œuvre d'un *clergyman* plutôt que d'une femme. Si cette raison n'est pas bonne, rien n'empêche d'attribuer au sexe féminin l'honneur de cet aimable récit.

J'ai parlé de l'attachement scrupuleux de l'auteur à la vérité, et en effet jamais page ou écuyer ne fut soumis à son seigneur suzerain avec plus de fidélité naïve que l'ingénieux conteur ne l'est à l'humble réalité. L'amour de la réalité est à la fois l'essence et le charme du livre, il en est le principe, l'intérêt poétique et la leçon morale. Attachement est bien le mot véritable pour exprimer ce sentiment singulier que l'auteur considère comme un devoir et appuie sur des doctrines religieuses. Dans la pensée de M. George Elliott, il est évident que cet attachement strict à la réalité est le premier devoir d'une âme véridique et protestante, de sorte que le système littéraire que nous nommons le *réalisme* serait le seul qu'un chrétien pût légitimement avouer. Laissons l'auteur développer lui-même sa doctrine littéraire. Nous avons aussi en France des réalistes; il peut être curieux de comparer leurs doctrines avec celles de leurs confrères d'Angleterre.

« C'est pour cette rare et précieuse qualité de la vérité que ces peintures hollandaises, méprisées des gens à l'esprit dédaigneux, m'enchantent si fort. Je trouve une sorte de sympathie délicieuse dans ces peintures fidèles de la monotone existence domestique qui a été le lot d'un bien plus grand nombre de mes semblables qu'une vie de pompe ou d'indigence absolue, pleine de souffrances tragiques ou d'actions éclatantes. Je me détourne sans regret des anges, enfans des nuages, des prophètes, des sibylles et des guerriers héroïques, pour contempler une vieille femme courbée sur son pot de fleurs ou mangeant son dîner solitaire,... ou bien cette noce de village qui se passe entre quatre murailles enfumées où l'on voit un fiancé maladroit ouvrir gauchement la danse avec une fiancée aux énormes épaules et à la large figure... « Pouah! dit mon ami l'idéaliste, quels vulgaires détails! Vaut-il bien la peine de prendre tant de soins pour nous donner les portraits exacts de vieilles femmes et de paysans? Quel vulgaire mode d'existence! Quels gens laids et grossiers! »

« Mais j'espère que les choses peuvent être aimables sans avoir besoin précisément d'être belles, n'est-il pas vrai? Je ne suis pas du tout sûr que la majorité de la race humaine n'ait pas été fort laide, et même, parmi ces *lords* de leur espèce, les Anglais, les faces écrasées, les nez mal formés et les traits sans fraîcheur ne sont pas des exceptions éclatantes. Cependant

les sentimens de la famille sont forts et nombreux parmi nous. J'ai un ou deux amis dont les visages sont tels que les cheveux bouclés d'Apollon feraient, plantés sur leurs fronts, l'effet le plus ridicule du monde; néanmoins, à ma connaissance certaine, de tendres cœurs ont battu pour eux, et leurs miniatures, flattées sans être pour cela plus séduisantes, sont baisées en secret par des lèvres maternelles. J'ai connu plus d'une excellente matrone qui, même dans les meilleurs jours de sa jeunesse, n'avait jamais dû être belle, et cependant elle conservait dans un tiroir secret un paquet de lettres d'amour jaunies par le temps, et de doux enfans faisaient pleuvoir des baisers sur ses joues blêmes. Je suis persuadé qu'il y a eu quantité de jeunes héros, de moyenne stature et de faible barbe, qui se croyaient bien certainement incapables d'aimer moins qu'une Diane, et qui, vers le milieu de leur vie, se sont trouvés heureusement établis avec une femme qui n'avait aucune fierté dans la démarche. Oui, grâce au ciel, le sentiment humain est pareil à ces fleuves puissans qui arrosent la terre : il ne s'arrête pas pour attendre la beauté, il coule avec une force irrésistible, et entraîne la beauté avec lui.

« Honneur et respect à la divine beauté de la forme! Respectons-la, cultivons-la le plus que nous pourrons dans les hommes, les femmes et les enfans, dans nos jardins et dans nos maisons; mais aimons aussi cette autre beauté qui ne réside pas dans les secrets de la proportion, mais dans les secrets de la profonde sympathie humaine. Peignez-nous, si vous le pouvez, un ange en robe violette flottante, le visage appâli par la lumière céleste, peignez-nous plus souvent encore une madone levant aux cieux sa douce figure et ouvrant ses bras pour recevoir la gloire divine; mais ne nous imposez pas des règles esthétiques qui proscriront du domaine de l'art ces vieilles femmes raclant des carottes de leurs mains crevassées par le travail, ces lourds paysans qui font leur dimanche dans un cabaret enfumé, ces hommes à la large échine et au visage tanné qui se sont courbés sous la pioche et la bêche pour accomplir la grossière et fatigante besogne de ce monde, ces humbles demeures avec leurs casseroles étamées, leurs cruches brunes, leurs guirlandes d'ognons et leurs barbets hargneux. Dans le monde, il y a tant de ces gens grossiers et vulgaires qui n'ont pas de corruption sentimentale et pittoresque! Il est si nécessaire que nous nous souvenions de leur existence, de crainte que nous ne les laissions en dehors de notre religion et de notre philosophie, et que nous ne construisions d'orgueilleuses théories qui ne sont bonnes que pour un monde d'âmes extrêmes. Que l'art donc nous fasse toujours souvenir d'eux; qu'il y ait toujours parmi nous des hommes qui se dévouent avec sympathie à la fidèle représentation des choses ordinaires de la vie, qui soient capables de trouver la beauté dans les choses ordinaires, et qui soient heureux de montrer avec quelle tendresse la lumière du ciel tombe sur elles! Il y a peu de prophètes dans le monde, peu de femmes d'une beauté sublime, peu de héros. Je ne puis consentir à donner tout mon amour et tout mon respect à de telles raretés, j'éprouve le besoin de réserver la meilleure partie de ces sentimens pour mes compagnons de tous les jours, spécialement pour ce petit nombre qui se trouve pour moi dans le premier rang de la grande multitude, dont je connais les vi-

sages, dont je touche les mains, à qui je dois céder le pas avec une affectueuse politesse. Les pittoresques *lazzaroni* ou les romantiques criminels ne sont pas aussi nombreux que nos vulgaires laboureurs, qui gagnent leur pain et le mangent vulgairement, mais honnêtement, à la pointe de leurs couteaux de poche. Il est plus important que j'aie en moi une fibre sympathique pour le grossier citoyen qui pèse mon sucre en cravate et en gilet mal assortis que pour le plus beau coquin de la terre à l'écharpe rouge et au panache vert. Il est plus important que mon cœur se gonfle d'admiration devant l'acte d'aimable bonté de quelqu'une des très imparfaites personnes qui partagent le même foyer que moi, ou du *clergyman* de ma paroisse qui est peut-être trop corpulent, et qui d'ailleurs n'est à aucun égard un Oberlin ou un Tillotson, que devant les hauts faits de héros dont je ne sais rien que par ouï-dire ou devant les sublimes vertus cléricales inventées par quelque habile romancier. »

Telle est la théorie réaliste de M. George Elliott. Ce n'est pas seulement, comme on le voit, une théorie esthétique, c'est une doctrine morale et religieuse. L'auteur recommande la reproduction littérale de la réalité non pas seulement au nom de l'art, mais au nom de la morale; peut-être pense-t-il, comme beaucoup de ses compatriotes et de ses coreligionnaires, qu'il y a dans ce dédain orgueilleux de l'art pour la réalité beaucoup de corruption et de malhonnêteté charlatanesque, que certaines recherches de la grandeur, de la sainteté et du sublime sont une manière d'insulter quelques-uns des meilleurs sentimens de notre nature, que souvent on aspire à être sublime parce qu'on a désappris d'être vrai, et à être saint parce qu'on commence à désapprendre d'être honnête. Il ne dirait peut-être pas brutalement, comme le plus éloquent de ses compatriotes : « Les beaux-arts! Puisse le diable les emporter et ne plus revenir! » Il est trop doux et trop bienveillant pour cela; mais je ne suis pas très sûr qu'il ne pense pas au fond quelque chose de semblable. La théorie de M. Elliott est excellente en elle-même, je la crois en partie fondée, et je suis d'avis que tout artiste qui affiche le dédain de la réalité et qui prétend se passer d'elle ne peut enfanter que des œuvres stériles; cependant cette doctrine a ses limites et soulève de nombreuses objections, dont nous prendrons la liberté d'indiquer quelques-unes à l'ingénieux écrivain.

M. Elliott voudrait abaisser l'art aux proportions de la commune humanité, afin de le mettre plus directement en relation avec la vie de la foule. Pour lui, l'âme de l'art devrait être la sympathie. Je suis entièrement de son avis; reste à s'entendre sur la manière dont cette sympathie doit s'appliquer. Oui, la sympathie, mieux que cela, l'amour, est le principe de tout art sérieux; mais l'amour a, comme on le sait, mille manières de s'exprimer, et il ne faudrait pas le méconnaître parce qu'il dédaignera de s'exprimer dans le langage

de tout le monde, ou même parce qu'il dédaignera de se déclarer et qu'il se recouvrira d'un voile d'apparente indifférence. Je le sais, la plupart des grandes œuvres d'art et de poésie, à l'exception peut-être de Shakspeare, dont le cœur déborde de tendresse et de pitié pour l'humanité entière, ne témoignent pas en général d'une sympathie *directe* pour les hommes. Il y a un certain mépris, je ne veux pas le nier, dans cet oubli de toutes les conditions ordinaires de la vie, dans cette recherche enflammée de la perfection et de la beauté qu'aucun de nos semblables ne peut nous offrir, et en ce sens on peut dire qu'une certaine misanthropie est le principe des grandes œuvres d'art et de poésie. Cependant tous ces mots, dédain, misanthropie, mépris, n'ont qu'un sens relatif qui ne doit pas nous abuser. Qu'importe que l'artiste ne s'intéresse pas aux formes grimaçantes, vulgaires, ridicules, que revêtent les sentimens des pauvres gens qui l'entourent, pourvu qu'il s'intéresse à l'essence même de ces sentimens? S'il se détourne de ces formes inférieures, c'est qu'il les trouve inadéquates aux sentimens qu'elles ont la prétention de représenter, c'est qu'il a une trop profonde et trop intime connaissance de ces sentimens, de sorte qu'on peut dire, sans crainte de se tromper, que l'artiste ou le poète manque de sympathie par excès même de sympathie. Il ne serait pas plus juste de l'accuser de corruption, parce qu'il recherchera de préférence les expressions violentes de la passion, qu'il n'est juste de l'accuser de manquer de sympathie, parce qu'il est indifférent aux sentimens des honnêtes gens qui l'entourent. Si, comme M. Elliott le leur reproche, les artistes ont une tendance marquée à rechercher les criminels pittoresques et les scélérats grandioses, ce n'est point parce qu'ils les trouvent préférables aux honnêtes gens, ni dignes d'amour et de respect; non, c'est que leurs vices et leurs crimes font saillir l'âme en quelque sorte, accusent nettement certains côtés de la nature humaine, et les mettent en pleine lumière. Pourquoi la foule pense-t-elle comme l'artiste? Pourquoi porte-t-elle ses regards avec curiosité sur le misérable assassin qu'on va pendre, et écoute-t-elle avec ardeur le récit des exploits d'un gentilhomme de grand chemin? C'est que ce misérable, arraché par la tyrannie de ses vices à la bienfaisante obscurité de la vie commune, permet de surprendre quelques-uns des secrets de la nature humaine, et montre jusqu'où peuvent aller certaines facultés de l'âme. Maintenant, si l'on demande pourquoi, lorsqu'il s'inspire de la réalité, l'artiste montre une préférence marquée pour les scélérats sur les honnêtes gens, pourquoi il peindra dix personnages vicieux pour un seul honnête homme, c'est, hélas! que les hommes échappent beaucoup plus fréquemment à la vulgarité par leurs vices que par leurs

vertus, et que par conséquent l'artiste rencontrera sur sa route dix coquins dignes d'étude pour un honnête homme vraiment digne d'attention. On canonise un saint tous les siècles, on punit tous les jours vingt scélérats. Or, dans l'ordre moral élevé où se plaît le contemplateur, le saint est précisément le type opposé au scélérat, le personnage *notable*, digne de rester dans le souvenir, l'homme qui par l'excès de ses vertus, comme le scélérat par ses crimes, a réussi à mettre en relief la nature humaine. Ce n'est pas la faute de l'artiste si les honnêtes gens ne sont pas plus souvent pittoresques et intéressans, s'ils n'offrent pas plus souvent d'angles et de saillies par lesquels il puisse les saisir. M. Elliott aura beau réclamer en faveur de ses honnêtes voisins trop dédaignés, l'artiste aura toujours le droit de lui répondre : « Qu'ils se perfectionnent ou qu'ils se dépravent s'ils veulent avoir la prétention de m'intéresser! L'art n'aime pas et n'aimera jamais les figures effacées. »

Ce n'est donc pas par mépris aristocratique que l'artiste dédaigne les vertus moyennes et les honnêtes physionomies du monde au milieu duquel il vit, c'est le plus souvent par impuissance de les employer comme représentations véritables de la beauté physique et morale, et, quoi qu'en disent les théories réalistes, c'est par respect pour la vérité. Ce n'est pas par corruption qu'il recherche de préférence les types violens et criminels, c'est par légitime curiosité. Qu'importe qu'un artiste n'exprime pas des sympathies bien vives pour tel ou tel groupe social, pour telle ou telle petite manière de vivre, s'il est sympathique à la grande nature humaine? Qu'importe qu'il soit indifférent aux vertus moyennes des habitans de telle ou telle paroisse, si je sens par son œuvre qu'il est plein de respect et d'amour pour l'âme humaine et pour ses destinées?

J'ai un si grand respect pour le sentiment qui a inspiré M. Elliott que je répugne, je l'avoue, à me trouver en dissentiment avec lui. Heureusement pour moi que ce dissentiment est purement critique, et que je donne cause gagnée à l'auteur pour tout ce qui regarde le côté moral de la question. La doctrine réaliste de M. Elliott réclame notre sympathie en faveur des humbles existences qui nous entourent au nom des droits de la commune honnêteté et de la vertu modeste. La question étant ainsi posée, je n'ai plus qu'à m'incliner respectueusement et à écouter tout ce qu'il plaira à l'auteur de me dire, sans que je me sente le droit d'élever aucune objection. Je suis tout prêt à déclarer sans me faire prier que toutes les perles précieuses de l'art ne valent pas un réel honnête homme; j'accorderai volontiers que la beauté physique est une chose de peu d'importance, et doit même être méprisée en certains cas. Ainsi voilà

qui est dit : je fais litière de l'héroïsme, de la sainteté et de la beauté en faveur des vertus modestes de mes voisins. Oui; mais si je consens à ce sacrifice, c'est parce que M. Elliott me le demande, et parce que je sais qu'il me le demande au nom de ces sentimens éternels qui ont précisément enfanté tout héroïsme, toute vertu et toute beauté, au nom de la sympathie naturelle qui rattache l'homme à l'homme, et au nom de la loi divine qui a proclamé que tous les hommes sont frères. M. Elliott croit-il que, si je ne sentais pas qu'il est un chrétien sincère et qu'il parle en vertu d'un sentiment chrétien, j'aurais prêté un instant d'attention à ses théories? Les vertus qu'engendre le christianisme, le zèle, la charité, la bonté intelligente, le facile contentement, peuvent seuls donner un intérêt sérieux à des livres issus d'une telle théorie. Le christianisme, si je puis employer cette expression, me sera une garantie contre cette doctrine littéraire. Je serai sûr que la lumière divine ne m'abandonnera pas au milieu des ténébreux méandres où l'auteur me conduira; je serai sûr que s'il y a dans ces obscures cavernes un rayon égaré, l'auteur me le fera apercevoir; que s'il y a une parcelle d'or au milieu de cette fange, l'auteur saura l'extraire courageusement pour me la présenter. Je le suivrai sans répugnance, d'un cœur allègre et joyeux, tout animé par son zèle et sa sympathie dévouée.

J'ose affirmer que la doctrine littéraire dite *réalisme* n'a une signification sérieuse et morale que lorsqu'elle émane d'un sentiment chrétien. En dehors du christianisme, elle ne peut produire que des puérilités ou des sottises immorales. Sans doute la réalité vulgaire, la réalité de la ferme et de la rue, de la taverne et de la prison, de la boutique et de l'échoppe, contient des trésors; mais il faut être chrétien pour pouvoir découvrir ces trésors. Songez à la patience et à l'adresse qu'il faut déployer pour tirer de sa gangue le diamant ignoré, perdu dans un coin au milieu des sordides balayures, —à la fine subtilité qui est nécessaire pour arracher son secret à l'âme obscure qui ne se connaît pas elle-même, à la force d'attention que nous impose l'incorrect et impuissant langage de ces esprits fermés qui résistent à s'ouvrir. Là où l'artiste et le poète ne verraient qu'une expression insignifiante de la souffrance ou une expression ridicule de la joie bonnes seulement à être employées comme élémens de caricature, le chrétien découvre l'élan touchant d'une âme vivante qui demande merci à son créateur, et la naïve gratitude d'un cœur reconnaissant pour l'humble bonheur qu'il a plu à Dieu de lui donner. Ces yeux gonflés par les larmes, ces traits hâves et bouleversés ne sont plus insignifians et vulgaires; au contraire ils sont d'autant plus touchans qu'ils expriment davantage une âme dénuée de tout ressort, de toute ressource morale, et qui n'a de se-

cours à attendre que du Dieu invisible et lointain qu'elle implore. Cette face grotesquement souriante n'est plus ridicule maintenant, au contraire elle nous communique quelque chose de sa joie. Mais si l'écrivain réaliste est autre chose qu'un chrétien, n'espérez point de tels miraclés sympathiques; il ne se donnera pas la peine de pénétrer au fond des âmes, il raillera avant de sympathiser, il observera au lieu d'aimer, et il s'en tiendra par conséquent aux apparences extérieures, qu'il dessinera exclusivement. Ces formes, ces apparences cependant ne sont pas la réalité, mais l'enveloppe de la réalité : elles sont laides, informes, grossières, tandis que les sentimens qu'elles recouvrent sont beaux et touchans. N'importe, il vous les mettra sous les yeux comme un objet de risée, et vous invitera à vous en divertir. Regardez, vous dira-t-il, cette série de pauvres diables; auriez-vous jamais cru que votre semblable fût aussi laid? Ils sont ridicules, amusez-vous d'eux; ils sont grossièrement vicieux, méprisez-les sans scrupule; ils sont idiots, riez donc! Démocratie, fraternité, combien il est vrai qu'en dehors du christianisme on ne sait où vous trouver, et que partout ailleurs il n'y a qu'indifférence mercantile, insolence aristocratique, sauvagerie populaire, sécheresse scientifique et vanité lettrée!

Il est si vrai que la doctrine littéraire du réalisme n'est possible qu'avec le christianisme, qu'elle est sortie directement de lui, et qu'elle n'a été pour ainsi dire qu'une des nombreuses conséquences de la plus importante de ses révolutions. L'art et la littérature réalistes sont nés le jour où le protestantisme est venu au monde. Parmi les nombreuses conséquences de la grande révolution religieuse du XVIe siècle, il n'y en a pas de plus naturelle et plus logique que celle-là. La glorification des humbles conditions de la vie et des modestes vertus domestiques devait logiquement sortir de la doctrine qui la première proclama à la face du monde les droits de l'honnêteté. Le protestantisme en effet fut dans son origine une révolte de la simple honnêteté contre l'astucieuse tyrannie de l'esprit, et, quelles que soient les révolutions qu'il a subies, il n'a jamais oublié son origine. L'honnêteté est donc, sinon une vertu, au moins une puissance de date récente, car elle a fait son apparition avec Luther. Ce fut au nom de l'honnêteté, et non pas au nom de la sainteté, de l'inspiration divine ou du patriotisme outragé, que Luther protesta contre la brillante exploitation de l'Allemagne par l'Italie. Dès lors l'honnêteté s'installa dans le monde comme une nouvelle puissance avec laquelle eurent à compter l'esprit, le génie, la science, le pouvoir politique et même la sainteté, et depuis elle a résisté à tous les efforts. Cette puissance vint juste à temps après la décadence des institutions chevaleresques, après la corruption des in-

stitutions monastiques, comme une dernière ressource morale, pour sauver l'âme humaine de l'injustice, du mensonge et de la méchanceté, et pour faire le contre-poids naturel des triomphantes doctrines du *Prince*. Ce fut là bien réellement la création originale du candide Luther. Plus de brillans mensonges, plus de faux idéal, plus d'aspirations prétentieuses à une inaccessible sainteté! La vie morale, active, pratique, fut glorifiée; le christianisme sortit des temples pompeux et des monastères silencieux, et vint s'asseoir à l'humble foyer du peuple. Il se mêla aux humbles détails de la vie domestique, aux jeux des enfans, aux tribulations des ménages; il suivit le paysan au labourage, le fermier au marché, l'artisan à l'atelier, la ménagère à sa cuisine. Les âmes honnêtes, fortifiées par cette visite inattendue du seigneur-roi de l'univers dans leurs chétives demeures, sentirent la fierté croître en elles. Une joie grave et naïve, comme celle que nous laissent les paroles sympathiques et les touchantes marques de bonté de nos supérieurs, remplit toutes les âmes honorées de ces familières visites du Christ, et peu à peu une nouvelle manière de vivre s'établit, austère et charmante, scrupuleuse, un peu craintive, avec des habitudes de sagesse modeste et de discipline volontaire.

Toute société une fois formée, toute manière de vivre une fois établie appellent leurs peintres et leurs poètes. Peintres et poètes arrivèrent, et un nouvel art apparut, celui qu'on peut appeler essentiellement l'art réaliste. Les artistes peignirent ce qu'ils voyaient autour d'eux : une société populaire forte et sans éclat, des habitudes peu brillantes, mais familières et naïves, les honnêtes joies des bonnes gens, les péchés véniels et les petits déréglemens des gens rangés et économes, les satisfactions de la médiocrité laborieuse, les amours autorisés sous l'œil vigilant de la famille, les relations de voisinage, les intérieurs somptueux des graves et actifs commerçans, et les splendeurs seigneuriales des riches bourgmestres. Un même sentiment remplit toutes les petites toiles de l'école hollandaise, le sentiment de l'honnêteté, l'estime de la vie moyenne, la fierté de l'âme probe pour elle-même. Quand ils peignent des vices, ce sont des vices sans sérieuse portée morale, des vices bruyans, tapageurs, pleins de bonhomie et exempts de toute corruption, lourdes ivresses de paysans, sarabandes de village, rixes de champs de foire. Même lorsque l'artiste est un homme de génie, comme Rembrandt, il ne s'écarte pas de ce sentiment dans ses plus grandes audaces. Rembrandt ne conçoit pas pour ses rêves d'autre milieu que le milieu de la vie humble et populaire. Il place hardiment les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament dans la basse-cour d'une ferme, dans la salle vulgaire d'une auberge de village,

et d'un bahut vulgaire en bois vermoulu, ou d'un coffre grossier que l'on croirait uniquement destiné à contenir le linge sale de la ménagère, il fait sortir les richesses que son âme d'artiste, éprise des belles choses, a rêvées ou convoitées, bracelets et colliers, pierres précieuses, chatoyantes étoffes de soie, tous les trésors de Golconde et toutes les perles d'Ophir. Dans ses plus grandes excentricités, Rembrandt reste toujours familier; il démocratise pour ainsi dire tous les sujets qu'il touche, et fait tenir toutes les poésies et toutes les grandeurs de la terre dans la pauvre demeure d'un plébéien. A la peinture hollandaise succéda, comme seconde expression de la manière de vivre protestante, le roman, épopée prosaïque de la vie ordinaire, invention originale de la littérature anglaise moderne. Là les personnages de la peinture hollandaise se mirent à parler et à raconter eux-mêmes ce qu'ils étaient et ce qu'ils pensaient, ce qu'ils regrettaient et ce qu'ils espéraient, les soins et les soucis qu'il leur avait fallu prendre pour prospérer en ce monde, le caractère de leurs femmes, et combien ils avaient d'enfans. Les *squires* expliquèrent de leur mieux leurs opinions jacobites obstinées, les ministres leurs opinions sur le mariage, les aventuriers leurs expériences de grandes routes. Le même sentiment qui inspire la peinture hollandaise se retrouva dans le roman anglais, l'honnêteté sympathique, cordiale, joyeuse, heureuse de vivre, pleine d'estime pour elle-même. Ainsi la sympathie pour les humbles conditions de la vie, le respect de l'honnêteté, que nous recommande M. Elliott, et qui font le principe de la littérature réaliste, sont d'origine chrétienne et protestante, et ne peuvent avoir toute leur force et toute leur fécondité qu'avec le christianisme protestant.

Ce sentiment chrétien protestant qui inspirait à leur insu les peintres de la Hollande et les anciens romanciers anglais est le même qui inspire M. Elliott et qui lui a dicté sa théorie réaliste. M. Elliott sympathise avec la réalité vulgaire parce qu'il est chrétien et protestant, et aussi parce qu'il est Anglais, car cette question du réalisme en littérature est beaucoup une affaire de race. Tous les peuples n'aiment pas et ne comprennent pas également bien la réalité. Le Français, par exemple, n'a jamais eu aucun goût pour la vérité positive, aucun respect pour sa vie de tous les jours et ses habitudes ordinaires. Jamais il ne s'est avisé de chercher la poésie autour de lui, dans les instrumens du rude travail qui lui est imposé, dans la pratique de son métier, dans les petites vicissitudes de sa vie domestique. Pour lui, le travail est une tâche, le métier une entrave, la vie domestique un devoir social. Dominé par le désir et l'imagination comme tous les peuples du midi, il vit plutôt dans le passé et dans l'avenir que dans le pré-

sent, ne connaît d'autres grandes douleurs que les froides douleurs du souvenir, et d'autres grandes joies que les brillantes et très insubstantielles joies de l'espérance. Peuple vaniteux, mais enthousiaste et exempt de tout égoïsme, il est toujours porté à vivre à l'extérieur, à chercher les spectacles, en sorte qu'on pourrait dire qu'il ne s'aime pas tout en paraissant beaucoup s'aimer, et qu'il n'est rien qu'il ne juge préférable à lui-même. Enfin le peuple français est de tous les peuples le plus dénué de tempérament; il n'a que des passions de tête et des ardeurs d'esprit. De là le caractère essentiellement idéaliste, abstrait, utopique de sa littérature, ce quelque chose de froid et de brillant qui marque ses conceptions, cette absence de chaleur physique, d'odeur de sang et de chair qui distingue ses expressions des sentimens humains. Ainsi s'explique le peu de faveur que la peinture de la réalité a toujours trouvé parmi nous. Depuis quelques années, il est vrai, il y a eu dans notre littérature certaines tentatives de réalisme; mais en fin de compte ces tentatives n'indiquent aucune modification sérieuse dans notre caractère, elles ne sont qu'un accident qui correspond à certains phénomènes politiques de notre société démocratique, et la dernière conséquence littéraire du romantisme agonisant. Tout autre est le peuple anglais : il aime la réalité avec ardeur; c'est son élément favori. Il aime la réalité comme l'animal aime son hallier, comme l'oiseau aime l'arbre où est bâti son nid, comme le poisson aime sa vase. Cet amour profond de la réalité établit entre lui et les objets qui l'entourent des relations intimes, des communications sympathiques qui lui permettent de pénétrer le secret et d'extraire la poésie de toute chose. Il ne vit pas dans le passé et dans l'avenir, il met toute son âme dans le présent; la possession est pour lui le suprême bien, *to have is to enjoy*. Avant de mettre son bonheur dans le but suprême qu'il poursuit, il le met d'abord dans l'effort que nécessite l'accomplissement de ses projets. Exempt de vanité, mais rempli d'égoïsme, il vit pénétré d'estime pour lui-même. Plein d'amour pour ses habitudes, il n'est rien ni personne qu'il préfère à lui. Le vaste monde tient tout entier pour lui dans l'étroite enceinte de sa demeure, dans sa cabane, dans son atelier, voire dans sa chambre de célibataire. Toute la poésie lyrique de la terre sera contenue pour lui dans la personne de la femme aimée qui a partagé sa joie et ses peines, fût-elle la plus vulgaire des ménagères, dans le berceau de l'enfant qui dort près de lui, fût-il le plus malingre et le plus laid du monde. Tout le zèle chrétien que peut inspirer l'Évangile sera déployé pour propager quelques pamphlets religieux, ou introduire quelque mesquine innovation dans la liturgie de l'église; toute l'ardeur d'esprit qui peut animer un homme

sera mise au service de quelque projet d'importance infime, d'une réforme postale ou d'une révolution accomplie dans la fabrication du sucre. Faut-il s'étonner que la réalité, aimée avec tant d'ardeur, soit peinte avec tendresse? Faut-il s'étonner si elle se révèle dans les œuvres anglaises avec un éclat, une vivacité, une couleur, une grâce, une plénitude de force, une puissance de séduction que nous ne lui avons jamais connus? Non, car il y a eu pour ainsi dire sympathique échange entre le peintre et le modèle, entre la réalité et celui qui l'a reproduite.

Et voilà pour quelle raison le lecteur anglais suit avec ardeur, avec curiosité, sans se lasser un seul instant, les trois énormes volumes qu'il a plu à M. Elliott de consacrer à une histoire de village. Douze cents pages employées à raconter la séduction d'une jeune fermière par un *squire* adolescent, les infortunes amoureuses et les félicités conjugales d'un pauvre charpentier des campagnes! C'est beaucoup, direz-vous. Eh bien! je vous assure qu'après les avoir lues, j'ai à peine trouvé que c'était assez. C'est une simple histoire de village, il est vrai; mais toute la vie de ce village a été pour ainsi dire extraite du sol, cueillie par l'auteur. C'est un gigantesque bouquet champêtre qu'il vous présente, plein de richesses odorantes et colorées, un de ces bouquets comme vous en avez mainte fois rapporté dans votre jeunesse de vos excursions à travers champs, et que vous aimiez à conserver plusieurs jours dans un large vase, comme un souvenir de quelques belles heures d'activité étourdie : branches épineuses d'églantier sauvage arrachées aux haies vives, ronces en fleur, grosses branches de lilas cassées sans soin à l'arbre favori du printemps, grandes herbes barbues, ajoncs dorés! Le roman d'*Adam Bede* ressemble à ce gigantesque bouquet. Il en a la fraîcheur, le parfum, la grâce simple et sauvage. Parcourir les pages de ce livre est comme se promener sur quelque bruyère, ou respirer l'air salubre du matin, accoudé à quelque fenêtre ouverte sur un grand parc ou sur une vaste prairie. Des figures familières traversent cette campagne modeste, dont les paysages n'ont aucune grande prétention pittoresque, dont les sites n'ont rien de particulièrement romantique; figures bien familières en effet, et qui sont en parfait rapport avec le paysage qu'elles animent : le ministre de la paroisse, le principal fermier du *squire*, sa femme et ses nièces, le maître d'école, le jeune héritier du manoir héréditaire, deux jeunes charpentiers laborieux et leur vieille mère. Ce ne sont pas, comme vous voyez, des personnages d'un monde idéal; la beauté est représentée par une jeune fermière, la grandeur morale par une petite paysanne méthodiste, la religion du devoir par un jeune artisan : oui, mais l'auteur s'est intéressé à eux, a sympathisé avec eux,

les a connus dans leur intimité la plus secrète, et la force active de sa sympathie agit sur nous, elle sollicite notre affection en leur faveur.

Le roman se passe dans le village imaginaire d'Hayslope, situé dans le comté imaginaire du Loamshire. Certains critiques anglais, se fondant sur le jargon particulier aux personnages du roman et sur certaines locutions et incorrections qui reviennent sans cesse, ont supposé que le Loamshire devait être un des comtés du centre de l'Angleterre. Je suis porté à croire que cette supposition est la vraie par une raison beaucoup plus simple, c'est que les personnages de ce roman (dont l'action se passe au commencement de ce siècle, à une époque où les moyens de locomotion n'étaient pas multipliés, où les habitans des campagnes n'avaient pas, comme aujourd'hui, la facilité de se déplacer) parlent des habitans du sud et du nord de l'Angleterre comme d'êtres à demi fabuleux, de mœurs étranges et d'habitudes inconnues. Quelque part d'ailleurs que soit placé le village d'Hayslope, il s'y passe une scène originale, inconnue en France, que les populations rustiques de l'Angleterre elles-mêmes ont rarement l'occasion de contempler, mais qui est très familière aux artisans des grandes villes et au peuple des districts manufacturiers : une prédication méthodiste, un appel à la conversion religieuse. Quoique le paysan anglais, fidèle à son église anglicane, soit difficilement porté à se laisser gagner par ces sortes de manifestations religieuses, les habitans d'Hayslope se sont dirigés en masse vers la place où la prédication a lieu, car la curiosité est doublée par la personne du prédicateur. Ce prédicateur est une jeune fille, Dinah Morris, la nièce du fermier Poyser, bien connu dans tout le district comme étant le principal tenancier du vieux *squire* Donnithorne. Dinah Morris est une pieuse fille, d'apparence frêle, mais à qui la violence de la charité donne des muscles d'acier, d'une beauté incertaine comme celle qui tient à la physionomie, mais touchante et irrésistible comme celle qui nous est donnée par l'âme, persuasive comme toute personne désintéressée, éloquente comme toute personne naïve dominée par l'enthousiasme du dévouement. Elle avait connu dans son enfance le pieux Wesley, et avait assisté à ses prédications, qui laissèrent dans son âme, naturellement accessible aux belles émotions, les premiers germes de piété. Depuis, ces germes avaient grandi, cette piété s'était faite active et s'était donnée toute à tous, mais spécialement à ceux qui semblaient le moins en être dignes, car la noble fille avait une affection particulière, que les physiologistes appelleraient maladive, mais que nous aimerions à baptiser d'un tout autre nom, pour les pécheurs et les endurcis, pour les âmes calleuses et frivoles, pour les souffrans et les infirmes. Comme les conversations de tous ces grossiers paysans sont

bruyantes et animées avant qu'elle ait commencé son sermon! Comme l'ironie vole lourdement sur toutes ces lèvres épaisses! Quelle curiosité railleuse dans tous ces yeux rustiques si bien décrits par l'auteur, *slow bovine eyes!* Mais peu à peu le bruit cesse, un silence religieux s'établit, la curiosité fait place à l'émotion, un frémissement ébranle ces nerfs d'airain, des larmes coulent et des sanglots éclatent. Ces âmes ont été purifiées, renouvelées, entraînées pour un instant dans une sphère qui leur semblait inaccessible, et l'éloquence de Dinah va *crescendo,* comme un doux tonnerre roulant après lui un orage d'émotions religieuses et de larmes de repentir. Prêtez l'oreille à cette éloquence naïve, et dites-moi si, pour venir d'une pauvre fille hérétique et d'une âme que vous jugez en péril pour son hétérodoxie, elle ne vaut pas l'éloquence de vos prédicateurs à la mode.

« Mais peut-être des doutes viennent dans votre esprit, celui-ci par exemple: Dieu peut-il se soucier de nous, pauvres gens? Peut-être, après tout, n'a-t-il fait le monde que pour les grands, les sages et les riches. Cela ne lui coûte pas beaucoup de nous donner notre petite bouchée de nourriture et notre petite loque de vêtement. Mais savons-nous s'il se soucie plus de nous que nous nous soucions des vers et des insectes de nos jardins, lorsque nous sarclons nos carottes et nos ognons? Dieu prendra-t-il soin de nous quand nous mourrons? Nous donne-t-il quelque secours lorsque nous sommes infirmes, malades et désespérés? Peut-être aussi est-il en colère contre nous. Si cela n'était pas, d'où viendraient les gelées du printemps, et les mauvaises moissons, et la fièvre, et toute sorte d'autres souffrances et de tourmens? car notre vie est pleine de trouble, et si Dieu nous envoie le bien, il nous envoie le mal aussi. D'où cela vient-il, et qu'est-ce que cela veut dire?

« Ah! chers amis, nous sommes tristement en grand besoin des bonnes nouvelles de Dieu; si nous n'avons pas celles-là, quelle importance peuvent avoir toutes les bonnes nouvelles de ce monde? car tout a une fin, et lorsque nous mourons, nous laissons tout derrière nous. Que deviendrons-nous si Dieu n'est pas notre ami? »

« Puis Dinah raconta comment la bonne nouvelle avait été apportée, comment la bonté de Dieu pour les pauvres s'était manifestée dans la vie de Jésus, insistant surtout sur l'humilité et les actes de compassion du Sauveur.

« Ainsi vous le voyez, mes chers amis, continua-t-elle, Jésus employa presque tout son temps à faire du bien aux pauvres gens; il les prêchait à ciel ouvert, il se faisait l'ami des pauvres ouvriers, il les instruisait et partageait leurs peines. Ce n'est pas qu'il ne fît aussi du bien aux riches, car il était plein d'amour pour tous les hommes; seulement il voyait que les pauvres avaient davantage besoin de son appui : aussi il guérissait les boiteux, les malades et les aveugles, et il faisait des miracles pour nourrir les affamés, parce que, disait-il, il avait pitié d'eux, et il était plein de tendresse pour les petits enfans, et il consolait ceux qui avaient perdu leurs amis, et il par-

lait avec la plus grande douceur aux pauvres pécheurs qui se repentaient de leurs péchés.

« Ah! n'aimeriez-vous pas un tel homme si vous le connaissiez, s'il habitait ce village? Quel bon cœur il aurait! Quel ami il serait dans les jours de douleur! Combien il serait aimable d'être enseigné par lui!

« Eh bien! mes amis, quel était cet homme? Était-ce seulement un homme excellent, un homme de vertus supérieures, comme le cher M. Wesley que Dieu nous a retiré, et pas davantage?... C'était le Fils de Dieu, la figure du Père, dit la Bible, ce qui signifie précisément égal à Dieu, qui est le commencement et la fin de toutes choses, à ce Dieu que nous avons besoin de connaître. Nous pouvons comprendre ce que Jésus sentit parce qu'il vint dans un corps comme le nôtre, et s'exprima par des paroles, comme nous nous exprimons nous-mêmes. Auparavant nous tremblions de penser à ce qu'était Dieu, le Dieu qui a fait le monde et le ciel, et le tonnerre et les éclairs. Nous ne pouvions pas le voir, nous pouvions seulement voir les choses qu'il avait faites, et quelques-unes de ces choses étaient vraiment terribles, si bien qu'il y avait de quoi trembler en pensant à lui. Mais notre bien-aimé Sauveur nous a montré ce qu'est Dieu sous une forme que nous avons pu comprendre, nous pauvres gens ignorans, il nous a montré ce qu'est le cœur de Dieu, quels sont ses sentimens pour nous.

« Mais voyons d'un peu plus près pourquoi Jésus est venu sur la terre. Une fois il dit : « Je suis venu pour chercher et sauver ceux qui sont perdus, » et une autre fois il a dit : « Je ne suis pas venu en ce monde pour les justes, mais pour les pécheurs. » *Les pécheurs, ceux qui sont perdus*... Ah! chers amis, ces expressions vous désignent-elles vous et moi?... » Puis, s'enflammant de plus en plus, Dinah fait un appel direct, quasi matérialiste, à l'imagination de ses auditeurs.

« Voyez, s'écria-t-elle, se tournant à gauche, fixant les yeux sur un point de l'horizon, au-dessus des têtes de la foule; voyez notre bien-aimé Seigneur qui vous regarde en pleurant et qui étend ses bras vers vous. Écoutez ce qu'il dit : « Combien de fois n'ai-je pas voulu vous attirer à moi, comme la poule qui réunit ses poussins sous ses ailes! » Et vous n'avez pas voulu, vous n'avez pas voulu! répéta-t-elle sur un ton de suppliant reproche, en abaissant les yeux sur la foule. Voyez la marque des clous sur ses mains et ses pieds. Ce sont vos péchés qui ont fait ces marques! Oh! quel visage pâle et dévasté! Il a souffert cette grande agonie dans le jardin des Oliviers, lorsque son âme était triste jusqu'à la mort, et que les grosses gouttes de sueur et de sang tombaient à terre. Ils ont craché sur lui et ils l'ont souffleté, ils l'ont fouetté, ils l'ont raillé, ils ont chargé de la croix ses épaules meurtries, ensuite ils l'ont crucifié. Ah! quelle souffrance! Ses lèvres sont sèches de soif, et ils le raillent encore dans cette cruelle agonie, et cependant de ces lèvres desséchées il prie pour eux. « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Puis l'horreur des grandes ténèbres s'appesantit sur son âme, et il sentit ce que les pécheurs sentent lorsqu'ils sont pour toujours séparés de Dieu. Ce fut la dernière goutte dans la coupe d'amertume. « Mon Dieu, mon Dieu, cria-t-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

« Il supporta tout cela pour vous! pour vous, et vous ne pensez jamais à

lui; pour vous, et vous vous détournez de lui, et vous n'êtes pas reconnaissans de ce qu'il a souffert pour vous! Cependant il ne s'est pas lassé de travailler pour vous, car il a ressuscité d'entre les morts, et il prie pour vous à la droite de Dieu : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Et il est encore sur la terre, il est parmi nous, il est tout près de vous maintenant; je vois son corps saignant et ses yeux pleins d'amour. »

« Ici Dinah se tourna vers Bessy Cranage, dont la florissante jeunesse et l'évidente vanité l'avaient émue de pitié.

« Pauvre enfant! pauvre enfant! il vous parle, et vous ne l'écoutez pas! Vous pensez à des pendans d'oreilles, aux belles robes et aux beaux bonnets, et vous ne pensez pas au Sauveur, qui est mort pour sauver votre âme précieuse! Un jour vos joues seront sillonnées par les rides, votre chevelure grise, votre pauvre corps maigre et tremblant! Alors vous commencerez à sentir que votre âme n'est pas sauvée; alors vous aurez à comparaître devant Dieu avec tous vos péchés et vos vaines pensées, et Jésus, qui est tout prêt à vous assister maintenant, ne vous assistera pas alors, et il sera votre juge, parce que vous n'aurez pas voulu de lui pour votre sauveur. Maintenant il vous contemple avec amour et pitié, et dit : « Venez à moi, afin que je vous donne la vie! » Mais alors il se détournera et vous dira : « Partez loin de moi, et allez au feu éternel! »

« Les grands yeux noirs de la pauvre Bessy commencèrent à se remplir de larmes, ses grosses joues et ses lèvres roses devinrent presque pâles, et sa figure fut bouleversée comme celle d'un petit enfant au moment où ses larmes vont couler.

« Ah! pauvre enfant aveugle, pensez donc un peu : s'il vous arrivait ce qui arriva une fois à une servante de Dieu dans les jours de ses vanités! Elle ne pensait qu'à ses bonnets de dentelles, et elle employait tout son argent à les acheter; elle ne songeait pas à avoir un cœur net de souillures et un esprit droit, elle ne songeait qu'à avoir de plus belles dentelles que les autres filles, et un jour qu'elle avait mis un nouveau bonnet et qu'elle se regardait dans son miroir, elle vit une figure saignante couronnée d'épines. Cette figure vous regarde maintenant! (Ici Dinah indiqua une place juste en face de Bessy.) Ah! dépouillez ces folies, rejetez-les loin de vous comme si elles étaient des vipères venimeuses; elles blessent et empoisonnent votre âme, elles vous entraînent dans un gouffre noir et sans fond, où vous enfoncerez éternellement loin de la lumière et de Dieu! »

J'ai cité longuement sans trop songer si le lecteur prendrait à écouter ce discours le même plaisir que moi; mais il me semble en vérité qu'il réunit la plupart des qualités nécessaires à la prédication populaire : l'appel direct à l'imagination matérielle, la naïve adresse de l'enthousiasme habile à transformer des idées et des sentimens en faits réels et palpables, le parfait rapport des idées exprimées avec les esprits des auditeurs, l'étroite conformité entre le prédicateur et l'auditoire. Cependant cet auditoire rustique n'était pas celui que préférait Dinah, car ses paroles passaient sur lui sans laisser plus de traces que les pluies de l'orage sur la campagne

une heure après que la tourmente a cessé. Ces populations rustiques, endurcies par le pratique et salubre travail des champs, exubérantes de force, de santé et de bonne humeur, soumises dans le milieu calme où s'écoule leur vie aux tyrannies de l'habitude et de la routine, exemptes de violentes passions morales, et comme paganisées par leurs relations quotidiennes avec la nature, ne sont pas une proie aussi facile à conquérir pour l'enthousiaste que ces populations maladives des villes manufacturières, que leur imagination surexcitée et leurs nerfs exaspérés par la misère, le dur travail et la vie incertaine prédisposent admirablement aux émotions religieuses. La moindre parole de compassion trouve un écho dans ces cœurs qui aspirent violemment à la sympathie et sont comme affamés de consolation. Aussi Dinah n'avait-elle jamais été récompensée de ses labeurs spirituels dans les campagnes comme elle l'avait été dans les grandes villes manufacturières. « J'ai remarqué, disait-elle avec finesse, que dans ces villages où les gens mènent une vie tranquille, parmi les verts pâturages et les eaux vives, occupés à labourer et à mener paître les bestiaux, les âmes sont singulièrement fermées à la parole, tandis que c'est tout le contraire dans les grandes villes comme Leeds, où je suis allée visiter une fois une sainte femme qui prêche dans ses faubourgs. C'est étonnant quelle merveilleuse moisson d'âmes on récolte dans ces rues aux grandes murailles où vous semblez vous promener comme entre les murs d'une prison, et où l'oreille est assourdie par les bruits du travail! C'est peut-être que les promesses sont plus douces lorsque la vie est si ténébreuse et si fatigante, et que l'âme est plus affamée lorsque le corps est mal à l'aise. »

Ne croyez pas cependant que cette enthousiaste excentrique qui monte sur les bornes des carrefours des villes et sur les bancs de pierre des places de villages pour prêcher la parole de Dieu soit une âme mystique, livrée aux pratiques de l'ascétisme, impuissante à satisfaire aux conditions de la vie pratique et à les comprendre. Non pas : Dinah est trop Anglaise pour être la proie de ces stériles ardeurs religieuses qui distinguent trop souvent dans les autres pays les natures contemplatives. L'esprit anglais répugne essentiellement à ce détachement absolu des intérêts terrestres, et le tient presque pour immoral. Je ne sais trop s'il n'a pas raison. Dieu seul sait tout ce qui entre d'épicuréisme transcendental, d'indifférence morale et de sécheresse chez les âmes éprises de certaines fièvres religieuses et de certaines tristesses monastiques. On prononce fréquemment les mots de devoir, de dévouement, de sacrifice; mais c'est à peine si le cœur connaît ces vertus. Sans doute ces âmes cherchent le bien et fuient le mal, cependant je ne suis pas sûr qu'elles n'aiment pas le bien comme une volupté dont elles jouis-

sent, et il est possible qu'elles haïssent moins le mal qu'elles n'en sont blessées. L'extrême délicatesse de leurs organes et l'extrême finesse de leurs sens défendent à ces mystiques de prendre à aucune chose le robuste intérêt qui raffermit le cœur, le vivifie et le réchauffe. Au sommet des montagnes, la lumière a perdu les ombres qui, dans la vallée, semblaient la déshonorer : elle se déroule sous les yeux dans toute sa pureté et tout son éclat; oui, mais ses rayons se reflètent dans de froids glaciers et éclairent une végétation stérile. Quand on a approché de quelques-unes de ces âmes et qu'on a fait certaines expériences intellectuelles, on aime réellement à faire violence à ses admirations, on sent croître son estime pour ces hommes qui ne sont ni des saints, ni des stoïciens, ni des contemplateurs, mais dont les vertus modestes et la piété active sont comme la lumière mélangée d'ombres de la vallée. Ceux-là ne vous entraîneront pas dans des ravissemens sublimes et ne vous feront pas connaître le secret des profondes émotions, mais auprès d'eux vous trouverez cette sympathie de tous les jours, qui est comme le pain quotidien de l'âme, des consolations affectueuses sans cette éloquence qui vous anéantit plus qu'elle ne vous relève, et des conseils sans pitié hautaine ni dédaigneuse compassion. C'est pour toutes ces raisons, je crois, que M. George Elliott a dessiné avec tant d'amour le portrait de Dinah Morris. Dinah n'était point une de ces saintes contemplatives dont on ne peut s'approcher, et qui, sauf les heures du sermon et de l'office, n'ont aucune relation avec leurs semblables. Elle voyait les pauvres paysans et les pauvres ouvriers ailleurs que sur les places publiques où elle les prêchait, elle avait soigné leurs enfans malades, elle les avait aidés dans le besoin, elle avait veillé leurs morts. Le sacrifice actif, le dévouement pratique étaient l'âme de sa vie; loin de renoncer à l'action ou de s'y résigner pieusement, elle la recherchait au contraire avec ardeur. En un mot, sa piété était zélée, et elle avait cru que le meilleur moyen de devenir la servante de Dieu était de se faire la servante des hommes. Elle était bonne ménagère autant qu'éloquente prêcheuse, et savait sarcir une paire de bas troués aussi habilement que convertir une âme. Un seul point était obscur dans cette remarquable personne : était-elle capable d'un amour plus terrestre que celui qui est inspiré par la charité? Elle ne s'en jugeait pas capable elle-même, et toutes les fois qu'elle s'était interrogée en silence et qu'elle avait consulté sa Bible, une voix intérieure lui avait répondu : « Non. » C'est ce qu'elle expliqua avec une douceur charmante au jeune charpentier méthodiste Seth Bede, garçon pieux et d'une tournure d'esprit mystique, qui s'était épris d'amour pour elle. « Mon cœur n'est pas libre pour le mariage : c'est bon pour les autres femmes, et c'est un état béni que celui

d'épouse et de mère; mais tout être créé doit suivre la voie que Dieu lui a tracée. Dieu m'a appelée pour servir les autres, pour me réjouir avec ceux qui se réjouissent, et pleurer avec ceux qui pleurent... Ma vie est trop courte et l'ouvrage de Dieu est trop grand pour que je puisse songer à me construire une maison dans ce monde. Je n'ai pas tourné une oreille sourde à vos paroles, Seth, car lorsque j'ai vu que votre amour m'avait été donné, j'ai pensé que ce pouvait être un dessein de la Providence pour changer la direction de ma vie, et j'ai exposé l'affaire devant le Seigneur; mais lorsque j'ai essayé de fixer mon esprit sur notre mariage et notre vie commune, d'autres pensées me sont venues, et j'ai vu toujours se dérouler devant ma mémoire les temps où je priais près des malades et des mourans, les heures heureuses où je prêchais, où mon cœur était rempli d'amour, et où la parole m'était donnée abondamment, et lorsque j'ai ouvert ma Bible pour trouver une direction, je suis toujours tombée sur quelque parole qui m'indiquait clairement où se trouvait mon devoir. » Ainsi ce que les chrétiens appellent la grâce domine dans le cœur de Dinah. La grâce y triomphera-t-elle toujours de la nature, et Dinah est-elle vouée au célibat par sa vocation religieuse? Elle le croit elle-même; mais le caractère anglais s'oppose à ce triomphe exclusif de la grâce sur la nature, et sans doute M. Elliott ne le permettra pas.

Dinah Morris fait un parfait contraste avec la seconde nièce du fermier Poyser, Esther Sorrel, familièrement appelée Hetty. Hetty avait reçu de la nature un grand don, le don de la beauté, et de tous les genres de beauté le plus rare, celui où un charme insaisissable s'allie à l'exquise régularité des traits et à l'éclat de la santé. Tous les genres de beauté ont leurs admirateurs exclusifs et partiaux, mais nul ne résiste à celui-là. Lorsque ce charme existe, la magie est irrésistible, tous les cœurs sont vaincus. Supposez un de ces visages dont la grâce ne dégénère pas en gentillesse, dont la mobilité ne dégénère pas en vivacité, dont l'expression résulte de l'harmonie générale plutôt que des passions de l'âme, avec un regard long, calme et à l'occasion attendrissant comme celui des cerfs et des antilopes, et vous aurez à peu près, autant que j'ai pu me la représenter d'après les récits de l'auteur, le portrait d'Hetty. Il n'est pas rare que ces visages qui attirent la sympathie universelle recouvrent le plus parfait néant moral, et que toutes les promesses apparentes qu'ils font au contemplateur soient autant de leurres; mais, même lorsqu'on connaît leur profonde sécheresse, il est vain de lutter contre la sympathie qu'inspirent ces créatures privilégiées. On s'irrite contre elles, on ne peut les maudire; on jure de les éviter, on revient toujours vers elles, et tout le monde y est pris, les

plus sensés comme les plus fous des hommes. La pratique mistress Poyser, la tante d'Hetty, qui faisait profession de mépriser tous les avantages extérieurs, ne pouvait prendre sur elle de détourner les yeux de son visage. Le jeune charpentier Adam Bede, garçon judicieux et raisonnable s'il en fut, en était épris au point de sacrifier pour elle tous les avantages que son habileté dans sa profession et l'estime de ses patrons lui avaient acquis. Tout le monde aimait Hetty : depuis la simple sympathie jusqu'à l'idolâtrie, il n'était personne qui n'eût pour elle un tendre sentiment. Aimait-elle quelqu'un? Question douteuse; en tout cas, elle aimait deux choses : l'admiration qu'elle inspirait et les rêves dont elle se berçait, et qui s'étaient incarnés pour elle dans la personne du jeune *squire* Arthur Donnithorne, capitaine dans la milice du Loamshire. Une sorte d'insensibilité, d'inhumanité relative, accompagne généralement cet état de l'âme que l'auteur a parfaitement décrit : « Les jeunes âmes plongées dans cet aimable délire se soucient aussi peu de ce qui les entoure que le papillon buvant le nectar de la fleur contre laquelle il s'est collé; elles sont isolées et protégées contre tous les appels à la sympathie par une barrière de rêves, par des regards invisibles et des bras impalpables. » Rien ne l'intéressait donc qu'elle-même, et les plus grands malheurs de ceux qui l'entouraient lui auraient arraché tout au plus un mouvement de surprise. Lorsqu'on lui apprit la mort du vieux père de son amoureux Adam Bede, elle laissa échapper une exclamation d'étonnement, puis elle retourna tranquillement continuer l'ouvrage commencé. Tout ce caractère a été vu, saisi, décrit avec une subtilité, une pénétration, une finesse dignes de tout éloge. Nous sommes forcés malgré nous de nous intéresser à cette créature si pleine d'elle-même. Elle est si désarmée dans sa vanité, si inoffensive dans sa sécheresse, elle fait le mal avec tant d'innocence, que nous ne pouvons lui en vouloir, car la sécheresse de ces natures les protége contre la méchanceté aussi puissamment qu'elle les éloigne de la bonté, et si elles causent votre malheur, ce n'est jamais directement par le fait de leur volonté, mais fatalement par le fait des sentimens qu'elles vous inspirent. C'est l'histoire d'Hetty Sorrel. Sans y songer et le plus innocemment du monde, elle se rendit criminelle, jeta pour un moment le déshonneur sur ses honnêtes parens, et brisa le cœur de l'honnête Adam Bede.

Singulier choix que celui d'Hetty pour un garçon sensé comme Adam, et qui ne vivait que pour son devoir! Hélas! il n'y a pas de raison qui puisse protéger contre la magie de la beauté! Il n'est pas étonnant qu'ensorcelé comme il l'était, Adam ne pût voir des défauts qui eussent été apparens dès le premier abord chez une

autre, mais que personne ne voulait voir chez Hetty. « La beauté d'une jolie femme est comme la musique, dit l'auteur; que pouvons-nous dire de plus? *La beauté possède une expression supérieure à l'âme qu'elle recouvre, de même que les paroles du génie ont un sens plus profond que la pensée qui leur donna naissance.* » Adam avait été vaincu par cette puissance mystérieuse qui dispose des hommes et des dieux. Ce n'était pourtant pas un caractère romanesque ni ce que nos modernes romanciers démocratiques appelleraient un artisan poétique et *distingué;* ce n'était pas davantage un esprit rêveur, tourné à la contemplation et à la dévotion sectaire, comme son frère Seth, le méthodiste; c'était mieux que tout cela, car c'était un de ces robustes artisans qui sont les solides assises de la société anglaise. Il représente une chose admirable, cet Adam, et qui a fait en partie la grandeur de l'Angleterre : l'idée du travail. Pour tous les autres peuples, le travail a toujours été un frein, un châtiment, une conséquence du péché originel; pour l'Anglais seul, il a été considéré comme une bénédiction, comme l'instrument de notre rédemption, comme la plus virile volupté qu'il soit donné à l'homme de goûter. Le travail était l'âme d'Adam, c'était sa poésie et sa religion. Il appliquait la devise des vieux moines bénédictins: *laborare est orare.* Dire que le travail était sa religion n'est pas une expression trop forte, car il l'estimait sans hésiter au-dessus de la prière; ses idées à cet égard étaient d'une précision et d'une fermeté remarquables. « Il nous faut autre chose encore que l'Évangile dans le monde, répondit-il à son frère Seth, qui était trop enclin au contraire à placer la prière au-dessus du travail. Regardez les canaux, et les aqueducs, et les machines à extraire la houille, et les mécaniques d'Arkwright, qui sont là-bas à Cromford; il faut qu'un homme sache quelque chose de plus que l'Évangile pour faire tout cela, j'imagine! Mais à entendre ces prêcheurs, on croirait que ce que l'homme a de mieux à faire, c'est de fermer les yeux et de regarder ce qui se passe au dedans de lui. Je sais qu'un homme doit avoir dans son âme l'amour de Dieu et l'amour de la parole de Dieu. Et que dit la Bible? Elle dit que Dieu mit son esprit dans l'ouvrier qui bâtit le tabernacle, afin de le rendre habile à sculpter le bois et à faire toutes les autres choses qui demandent une main adroite. Et c'est aussi mon opinion. L'esprit de Dieu est dans toutes les choses et dans tous les temps, pendant les jours de la semaine aussi bien que les dimanches. Dieu nous aide aussi bien par nos mains que par notre âme, et si un homme, en dehors de sa journée, trouve encore quelques bribes de temps pour bâtir à sa femme un four qui la dispense d'aller chez le boulanger, ou gratte son jardin de manière à lui faire rendre deux pommes de terre au lieu d'une, il fait

plus de bien et il est moins loin de Dieu que s'il vagabonde à la suite de quelque prédicateur, et qu'il s'abêtisse à nasiller et à marmotter des prières. »

Voilà le personnage favori de M. Elliott : un artisan pratique, courageux et loyal, qui aime ardemment son métier et accomplit bravement son devoir. L'auteur l'installe hardiment à côté des brillans héros de roman, et réclame en son nom droit d'entrée pour la commune honnêteté dans les domaines de l'art. Adam Bede avait-il droit à cet honneur? — Non, répondrait quelque pédant, gardien entêté de quelque système de sublime et inflexible esthétique, car ce personnage, tel qu'il nous est présenté, viole une des principales règles de l'art. Ses sentimens n'ont rien de commun, mais ils sont cependant en parfait rapport avec son métier et sa condition. Adam Bede est bien là où il est; on ne lui voudrait pas une autre place. Il n'y a aucun contraste entre sa nature et sa condition. — Nous laisserons dire cet entêté pédant, et nous écouterons de préférence M. Elliott expliquant la moralité de ce caractère et les raisons qui le lui rendent cher. Il l'aime parce que c'est un de ces hommes qui font humblement et modestement la grosse besogne de ce monde, un de ces hommes sans lesquels la terre serait moins verte qu'elle ne l'est. Si l'art, nous dirait-il, a toujours aimé à s'emparer du soldat idolâtre de son sanglant métier, pourquoi n'accepterait-il pas l'artisan qui aime ses outils comme des armes, et son état comme le champ de bataille de sa destinée?

« Adam, comme vous voyez, n'était pas un homme merveilleux, ni, à proprement parler, un génie ; cependant je ne veux pas prétendre qu'il fût un caractère ordinaire parmi les ouvriers, et il serait faux de conclure que le premier venu que vous rencontrerez avec un panier d'outils sur l'épaule et un bonnet en papier sur la tête a la vigoureuse conscience, le vigoureux bon sens, et ce mélange de sensibilité et de fermeté qui caractérisaient notre ami Adam. Adam n'était pas un homme ordinaire. Cependant ses égaux se rencontrent en assez bon nombre dans chaque génération de nos artisans des campagnes. Ils naissent avec un héritage d'affection maintenu par une vie simple, vie de besoins communs et d'industrie commune, avec un héritage de facultés exercées par un habile et courageux travail ; ils font leur chemin rarement comme hommes de génie, plus communément comme honnêtes gens prenant de la peine, mettant tous leurs soins et toute leur conscience à faire bien les tâches qui leur sont confiées. Leurs vies n'ont pas eu d'écho au-delà de leur voisinage ; mais vous êtes sûrs de trouver presque toujours dans le lieu qu'ils habitaient leur nom associé pendant une ou deux générations après leur mort à quelque bout de route excellente, à quelque édifice, à quelque nouvel emploi d'un produit minéral, à quelque progrès agricole, à quelque réforme des abus de la paroisse. Ceux qui les employaient sont devenus plus riches par eux, l'ouvrage sorti de leurs mains a fait bon usage, l'œuvre de leur intelligence a bien guidé les mains des autres ou-

vriers. Ils ont passé leur jeunesse en gilet de laine et en bonnet de papier, en vestes noircies par la poussière de charbon et tachées de chaux et de peinture; dans leur vieillesse, leurs têtes blanches se dressent aux places d'honneur à l'église et au marché, et durant les soirs d'hiver, assis autour de leurs foyers brillans, ils racontent à leurs fils et à leurs filles vêtus d'habillemens cossus combien ils se sentirent heureux lorsque, pour la première fois, ils gagnèrent leurs deux *pence* par jour. Il en est d'autres qui meurent pauvres et qui ne posent pas la veste de l'ouvrier de toute la semaine : ils n'ont jamais eu l'art de devenir riches; mais ce sont des hommes auxquels on peut se confier, et lorsqu'ils meurent avant d'avoir fourni leur carrière de travailleur, c'est comme si une vis principale venait à manquer subitement dans une machine : le maître qui les employait dit : « Où trouverai-je son pareil ? »

M. Elliott, comme on le voit, tient à ne rien exagérer et à rester scrupuleusement fidèle à la réalité. Il est vraiment étonnant de remarquer toutes les peines singulières qu'il se donne pour faire rentrer les caractères qu'il nous présente sous la loi commune. Il ne fait sortir ses héros de la foule que pour les y replonger à l'instant. S'il aperçoit en eux une qualité exceptionnelle, il se gardera bien de la mettre en relief et de l'agrandir; au contraire, tout aussitôt il l'atténuera, la diminuera par quelque qualité ordinaire ou même négative. Il évite la grandeur avec autant de soin que d'autres la recherchent. Presque tous les caractères qu'il a mis en scène ont un côté par lequel ils sortent de la loi commune et pouvaient devenir des types : la ferveur religieuse de Dinah, la sécheresse d'Hetty, la volupté du travail chez Adam Bede. L'auteur n'a pas voulu faire triompher ces qualités et ces défauts au détriment des autres. Il lui aurait fallu pour cela supprimer trop de nuances, renoncer à trop de détails. Ce qui est plus singulier, c'est que ces scrupules semblent le suivre sur un autre terrain que le terrain littéraire : je veux dire le terrain de la religion et de la foi. De même qu'il évite de donner de la grandeur à ses personnages, il évite de donner à ses opinions religieuses une expression trop éclatante. On dirait qu'il n'a qu'en médiocre estime l'ardeur religieuse et l'aspiration violente de l'âme vers la vérité. Il a un certain dédain, qu'il n'est pas parvenu à cacher, pour Seth Bede le mystique, qui n'apparaît qu'au second plan, comme un personnage presque inutile, et trop occupé des choses du ciel pour prendre part à une action qui se passe sur la terre. La ferveur religieuse de Dinah Morris ne lui plaît qu'à demi. On distingue assez bien qu'il la regarderait comme une monstruosité, si elle devait se développer au détriment des autres facultés de l'âme, et si elle ne devait pas finir par conclure une alliance avec la nature. Le sentiment qui domine dans le livre est celui de la tolérance, aussi bien dans les choses divines que dans

les choses humaines. L'auteur ne fulmine pas contre les dissidens au nom de l'anglicanisme, et il semble avoir en partie créé le caractère de Dinah Morris pour prouver qu'une pieuse méthodiste pouvait être, quoique hétérodoxe, un instrument de salut et une source de consolation pour les âmes qui l'approchaient. Il ne paraît pas avoir un goût bien vif pour le prosélytisme, ni pour les *clergymen* trop zélés qui pratiquent ce qu'on peut appeler la religion offensive; il préfère les ministres partisans de la religion défensive, qui conseillent leurs paroissiens et ne les damnent pas, qui laissent en paix leurs ouailles dans le bonheur et les assistent dans le malheur. Il y a un ministre dans le roman, le respectable M. Irwine, pour lequel l'auteur a une prédilection particulière, et qui résume certainement la plus grande partie de ses idées sur les devoirs d'un *clergyman*. Eh bien! M. Irwine n'est ni un homme zélé pour la religion ni un homme d'un grande charité. Toutes ses vertus sont fort médiocres : il n'aime pas plus à être dérangé qu'à déranger les autres, et, pour tout dire, il a une pointe d'égoïsme très marquée; mais s'il n'a pas les vertus réformatrices, il a les vertus conservatrices de la société, celles qui font supporter ses abus et qui les rendent tolérables. C'est en effet une question de savoir quel est celui qui remplit le mieux son devoir dans ce monde, de celui qui nous apprend à haïr les maux dont nous souffrons, ou de celui qui nous aide à les supporter gaiement. Par sa prédilection pour M. Irwine, l'auteur se déclare le partisan des vieux anglicans, qui portaient dans la religion plus de bonhomie que de zèle. L'ardeur religieuse est en effet de date récente dans l'anglicanisme, et jusqu'à nos jours les ministres de l'église établie l'avaient volontiers laissée aux prédicateurs dissidens; ce n'est que de notre temps que les caractères ardens, tourmentés, zélés, fanatiques, ont fait leur apparition au sein de ce très sociable clergé. Les pensées de l'auteur sont trop remarquables à cet égard pour que nous nous dispensions de transcrire quelques-uns des traits du caractère de M. Irwine, qui donneront au lecteur une idée de cette modération pieuse qui ressemble à première vue à une quasi-tiédeur et de ce que j'appellerai le *réalisme* religieux de M. Elliott.

« Je reviens à M. Irwine, car je désire que vous vous sentiez pour lui une parfaite bienveillance, si loin qu'il soit de satisfaire vos exigences relativement au caractère ecclésiastique. Peut-être pensez-vous qu'il n'était pas, comme il aurait dû l'être, une vivante démonstration des bienfaits attachés à une église nationale? Cependant je ne suis pas très sûr de cela; je sais au moins avec certitude que les gens de Bromton et d'Hayslope auraient été très chagrinés d'être séparés de leur ministre, et qu'à son approche bien des figures s'épanouissaient. Jusqu'à ce qu'il me soit prouvé que la haine est

pour l'âme une meilleure chose que l'amour, je dois croire que l'influence de M. Irwine dans sa paroisse était plus salutaire que celle du zélé M. Ryde, qui vint à Hayslope vingt ans plus tard, lorsque M. Irwine eut été réuni à ses pères. Il est vrai que M. Ryde insistait fortement sur les doctrines de la réformation, visitait souvent ses ouailles dans leurs demeures, s'élevait avec sévérité contre les abominations de la chair, et mit un terme aux promenades des chanteurs dans l'église en temps de Noël, sous prétexte que ces divertissemens poussaient à l'ivrognerie et traitaient trop légèrement les choses saintes; mais je tiens d'Adam Bede, que je consultai à ce sujet dans ses vieux jours, que peu de *clergymen* étaient moins heureux que M. Ryde dans l'art de gagner les cœurs de leurs paroissiens. Ceux de M. Ryde gagnèrent à ses prédications une bonne quantité de notions touchant la doctrine, si bien que tous les fidèles au-dessous de cinquante ans commencèrent à distinguer ce qui dans la religion appartenait ou n'appartenait pas exactement à l'Évangile, absolument comme s'ils étaient nés et qu'ils eussent été élevés parmi les dissidens. Aussi quelque temps après son arrivée y eut-il un mouvement quasi-religieux dans ce tranquille district rural; mais, disait Adam, j'ai vu clairement, depuis ma jeunesse, que la religion est quelque chose de plus que les doctrines. Il en est des théories en religion comme en mathématiques : un homme peut être très capable de faire des problèmes de tête devant son feu et en fumant sa pipe tranquillement; mais s'il veut les appliquer à une machine ou à un bâtiment, il faut qu'il prenne une volonté et une résolution, et qu'il renonce un peu à ses propres aises. Ce ne sont pas les théories qui font marcher droit les choses, ce sont les sentimens. Peu à peu la congrégation commença à se refroidir, et les gens à mal parler de M. Ryde. Je crois qu'il voulait le bien au fond; malheureusement il avait le caractère aigre, et liardait et disputait avec les gens qui travaillaient pour lui, de sorte que ses prédications, accommodées à cette sauce, ne paraissaient pas appétissantes. Et il lui fallait être le lord-juge de la paroisse et punir les gens qui se conduisaient mal. Il les malmenait du haut de la chaire comme s'il eût été un méthodiste, et cependant il ne pouvait pas souffrir les dissidens, et il était beaucoup plus courroucé contre eux que ne l'était M. Irwine. Il était très savant sur les doctrines, et avait coutume de les appeler le boulevard de la réformation; mais je me suis toujours défié de cette science, qui ne rend pas les gens plus sages et plus raisonnables dans leurs affaires. Maintenant M. Irwine était aussi différent de lui que possible. Il était si vif! Il comprenait en une minute ce que vous vouliez lui dire; il connaissait tout ce qui concernait le métier, et était capable d'apprécier si vous aviez fait de bonne besogne. Et il se comportait aussi poliment avec les fermiers, les vieilles femmes et les laboureurs qu'avec la *gentry*. On ne le voyait pas grogner et se mêler de ce qui ne le regardait pas, ni jouer à l'empereur. Ah! c'était un aussi bel homme qu'il était possible, et si bon pour sa mère et ses sœurs!... La pauvre miss Anne qui était toujours malade, il s'occupait d'elle plus que du monde entier. Il n'y avait pas une âme dans la paroisse qui eût un mot à dire contre lui, et ses domestiques restaient à son service jusqu'à ce qu'ils fussent si vieux et si cassés qu'il fallait louer d'autres personnes pour faire leur ouvrage. »

J'ai essayé autant que possible de faire comprendre l'esprit du livre, la manière de penser de l'auteur sur l'art et le monde, qui est beaucoup plus importante que les aventures de ses héros. Un tel livre résiste à la dissection, et perdrait sous une sèche analyse tout son éclat et tout son parfum. La beauté propre à ce livre ne peut s'expliquer par une analyse, car elle réside précisément dans ce que l'analyse est obligée de dédaigner, dans l'abondance des détails, la multiplicité des petits faits. C'est un livre composé de nuances. L'histoire que M. Elliott a racontée dans ces trois longs volumes est d'une simplicité extrême; mais l'auteur, on peut le dire, a épuisé toutes les richesses de la réalité. Il nous fait suivre tous les pas de ses personnages, il nous fait assister à toutes les délibérations de leur volonté. Il n'y a pas une de leurs pensées, un de leurs rêves, une de leurs hésitations qu'il ait laissé échapper. Il est curieux de voir dans son livre, par l'enroulement des incidens et les péripéties pour ainsi dire insaisissables de l'existence monotone de chaque jour, comment nous faisons nous-mêmes notre destinée sans nous en apercevoir, comment nous construisons librement cet échafaudage de fatalité contre lequel nous nous révoltons plus tard et qui est notre œuvre, avec quelle innocence et quelle candeur nous préparons notre ruine! Oui, tout cela a été préparé librement, et pourtant toute la prudence du monde n'aurait pu l'éviter; nous sommes les esclaves de notre liberté, nous sommes les victimes de nos vertus comme de nos vices. L'homme n'a qu'un instant pour choisir, dira quelque sage trop stoïque, et cet instant passé, notre choix est irrévocable. — Cela est fort bien raisonné, ô sage stoïque! mais quoi! si le choix n'existait pas dans le fait que nous nous reprochons, s'il paraissait aussi indifférent de le faire ou de ne pas le faire, qu'il est indifférent de lever le bras ou de le laisser tomber? Quand nous étudions minutieusement le spectacle que nous présente le monde, nous nous sentons pénétrés d'une grande bienveillance, et nous ne sommes plus portés à accuser et à haïr. Nous comprenons tout, nous excusons et nous pardonnons tout, nous ne nous sentons plus d'ennemis. Un optimisme souriant et triste remplace les noires rêveries et le pessimisme misanthropique, et nous nous disons qu'en définitive tout est bien, et qu'il n'y a de mauvais que l'irréparable. C'est cette leçon d'indulgence et de sympathie qui ressort du livre de M. Elliott, et que le sort compatissant apprit au héros de son histoire. Adam Bede était un jeune homme sage et pratique, dont toutes les actions même les plus insignifiantes étaient calculées, dont toutes les paroles étaient pesées, et cependant toute cette sagesse ne l'empêcha point de devenir amoureux de la belle Hetty Sorrel. Hetty fut séduite, innocemment séduite par

le meilleur ami d'Adam, si le nom d'ami peut être employé pour exprimer les relations affectueuses entre deux personnes de conditions aussi différentes que le charpentier Adam Bede et le *squire* Arthur Donnithorne. Elle fut séduite et se rendit coupable du crime d'infanticide. Le cœur d'Adam fut déchiré, et pendant longtemps il lui sembla qu'il ne serait jamais guéri, et que sa blessure saignerait toujours. Il ne voulut pas d'abord de consolations, et lorsque son bon vieil ami, le maître d'école du village, l'exhorta à prendre courage, en l'assurant qu'un bien sortirait infailliblement de ce mal, il se révolta avec fierté et refusa de le croire. Son sens moral blessé lui dicta même quelques paroles d'une colère éloquente : « Le bien en sortira! Vraiment, cela corrige-t-il le mal? Sa ruine à elle ne peut être défaite. Je déteste cette manière de parler des gens, comme s'il y avait moyen de corriger tout ce qui arrive! Il aurait mieux valu qu'ils pensassent que le mal qu'ils font ne pourra jamais être corrigé. Lorsqu'un homme a ruiné la vie de son semblable, il n'a aucun droit de se consoler en songeant que le bien peut en sortir. » Mais la nature qui veille sur nous n'a pas des sentimens aussi stoïques que ceux d'Adam, et se charge toujours de donner raison au consolant axiome du maître d'école. Sur les ruines de cet amour, un nouvel amour germa et prit naissance. Dinah Morris ne put contempler sans tendresse tant de souffrances si dignement supportées, elle sentit cette vocation religieuse qu'elle avait crue irrésistible s'amollir sous l'influence de la nature, et un jour elle mit sa main tremblante dans celle d'Adam.

Voilà toute l'histoire, elle est simple, comme vous voyez, et peut se raconter en quelques mots; cependant l'auteur l'a déroulée en trois volumes sans crainte d'ennuyer le lecteur. Ce roman nous a fait éprouver une sensation que notre époque moderne fait rarement éprouver, la sensation délicieuse de la lenteur, cette fille du loisir aujourd'hui disparue du monde. Lire ce livre, c'est en quelque sorte faire une longue promenade solitaire au fond des bois, ou regarder pendant des heures du haut de sa fenêtre le même monotone spectacle, sans se soucier du temps qui fuit. *Adam Bede* ressemble tout à fait à cet ancien loisir dont l'auteur a si bien parlé, qui est parti avec les anciennes méthodes de travail et de pensée, qui remplissait l'âme sans l'enfiévrer, et la laissait contente des premières impressions venues. Ce loisir connaissait la rêverie et ne connaissait pas la tristesse, il connaissait le travail et ne connaissait pas l'empressement fiévreux. Il ne se lassait pas de voir les mêmes visages, les mêmes spectacles, d'entendre les mêmes accens. Oh! comme il était aimable, et combien est aimable aussi le livre minutieux et charmant qui nous en a reproduit l'image! C'est une lecture rafraîchis-

sante, et l'apologie que l'auteur fait de ce vieux loisir est aussi la meilleure apologie que le critique puisse présenter d'*Adam Bede*. « Ne soyez pas sévère pour lui, lecteur, et ne le jugez pas d'après notre *criterium* moderne; il n'a jamais fréquenté Exeter-Hall, assisté aux sermons d'un prédicateur populaire, lu les *Traités pour le temps présent* et le *Sartor resartus*. »

Adam Bede est un réquisitoire modéré et bienveillant, mais enfin un réquisitoire contre la beauté, l'imagination, la vie idéale, un plaidoyer en faveur de la médiocrité, des vertus modestes et de la vie obscure. L'auteur semble surtout poursuivre la beauté avec un acharnement chrétien tout à fait particulier. On dirait qu'il la considère comme un don qui n'a rien de divin, comme un don simple de la nature en opposition avec les dons de la grâce. — C'est un don fatal, qui ne porte pas bonheur, dirait-il, s'il osait parler haut, et sur lequel la malédiction de Dieu est étendue. Songez à tout ce que ce funeste privilége engendre de péchés et de désirs du péché, de souffrances et de douleurs de tout genre. C'est, après le génie, la source la plus féconde en misères et en humiliations. La beauté semblerait faite pour une vie menée dans des conditions idéales; mais hélas! l'idéal n'est pas de ce monde, et il faut nous contenter d'une vie réelle et modeste avec laquelle la laideur est en plus parfaite harmonie. Poètes, artistes, amans, reconnaissez donc la moralité de la laideur, de la médiocrité, et le rôle bienfaisant que les vertus modestes jouent dans le monde. Et après tout qu'importe la beauté, puisque la vie est faite pour l'action et non pour le désir? Telle est la doctrine littéraire que l'auteur a prêchée durant trois volumes. Peut-être a-t-il raison; en tout cas, nous lui accorderons que sa manière de voir aurait rempli de bonheur la pratique Marthe du Nouveau-Testament. Nous approuvons la doctrine de l'auteur sans la partager, car toutes nos préférences sont naturellement tournées vers la doctrine opposée, qui est représentée dans l'Évangile par Marie, vers la doctrine de la contemplation, de l'idéal. Et de crainte que M. Elliott ne nous accuse trop vite de professer une doctrine trop peu chrétienne, nous lui rappellerons que Jésus-Christ lui-même semble avoir pensé comme nous, et donné la préférence à la contemplation sur l'activité pratique, au désir violent qui conquiert le royaume des cieux sur la modestie aisément satisfaite des conditions de la terre.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES

PREMIERS AGES

DE NOTRE PLANÈTE

II.

L'APPARITION DE LA VIE SUR LE GLOBE.

I. Alex. de Humboldt : *Cosmos, Essai d'une Description physique du globe*, Paris 1846-1859, 5 vol. in-8°. — II. Hermann Burmeister : *Geschichte der Schœpfung*, 6e édit., Leipzig 1856. — III. Ph. de Filippi : *Lettres sur la Création terrestre*, Paris 1859. — IV. A. Snider : *La Création et ses mystères dévoilés*, Paris 1854, in-8°. — V. Alc. d'Orbigny : *Cours élémentaire de Paléontologie et de Géologie stratigraphiques*, Paris 1852, 3 vol. in-12.

I.

On a vu (1) comment la science conçoit aujourd'hui la formation du noyau terrestre, comment se sont produites les matières minérales qui le composent, et l'on a été ainsi conduit jusqu'au moment de l'apparition des êtres organisés : il reste à étudier ceux-ci. La vie végétative et animale est si abondamment répandue sur notre globe, qu'elle y apparaît plutôt comme une condition même de son existence que comme un phénomène accessoire. Plus on a exploré les continens, scruté le sol, sondé les mers et analysé les eaux, plus on y a découvert de plantes et d'animaux. Notre planète n'a pas de vie propre, ainsi que le supposaient les anciens, mais elle est le théâtre permanent de phénomènes vitaux qui se reproduisent à tous les degrés et sur la plus vaste échelle.

Le microscope nous a révélé des multitudes infinies de végétaux et d'êtres organisés jusque dans les contrées et dans les conditions en apparence les moins favorables à un tel développement. Près

(1) Dans la livraison du 15 mai.

des deux pôles, là où de grands organismes ne sauraient subsister, règne encore une vie invisible à l'œil nu, et qui se dérobe sous un épais manteau de frimas. Dans le résidu de la fonte des glaces qui flottent en blocs arrondis au voisinage du cercle arctique, on a découvert plus de cinquante espèces de polygastriques siliceux et des coscinadisques dont les ovaires attestent, par leur couleur verte, qu'ils ont vécu et lutté avec succès contre les rigueurs d'un climat glacé. Non-seulement l'océan se teint parfois de couleurs qu'il doit à d'innombrables coquillages ou à des amas prodigieux de plantes répandus dans ses flots, mais aux endroits même où il paraît le plus transparent, il est encore rempli d'animaux de toute sorte. Le capitaine Scoresby a calculé qu'il ne faudrait pas moins de quatre-vingt mille personnes, travaillant sans relâche durant six mille ans, pour compter les êtres vivans que renferment deux milles cubiques d'eau de mer. La sonde a rencontré jusqu'à 500 mètres de profondeur une multitude d'espèces animales, des dimensions les plus petites, il est vrai. Les eaux marécageuses aussi bien que l'océan même cachent un nombre infini de vers aux formes les plus bizarres, et dans l'intérieur de la terre, dans les cavernes naturelles qu'il faut ouvrir à l'aide de la poudre, comme sur les plus hautes cimes des Alpes et des Andes, dans les sources thermales comme dans les neiges, on trouve des végétaux cryptogames ou des infusoires. Il n'y a pas jusqu'aux corps des animaux qui ne soient habités par une faune particulière. Que de vers intestinaux, d'entozoaires et de parasites! Chaque espèce a les siens, et ces animaux microscopiques ont des organes générateurs, ils ont une structure particulière. On les a crus longtemps le résultat d'une génération spontanée provoquée par la mauvaise nourriture, le défaut d'aération ou toute autre cause d'insalubrité. Une étude plus attentive a démontré que les entozoaires, comme les parasites, se reproduisent d'après les mêmes lois qui régissent tout le règne organique. Chaque animal est donc comme un monde à part qui a sa faune et sa flore. Il y a des animalcules dans le sang de la grenouille et dans celui du saumon. Un célèbre physiologiste, Nordmann, a découvert que les humeurs de l'œil des poissons sont fréquemment remplies d'une espèce de vers armés de suçoirs, et que dans les ouïes de l'able existe un animalcule double, muni de deux têtes et de deux queues. Ce qui s'offre à nous comme une maladie de certaines plantes, de certains animaux, n'est que l'apparition d'un végétal parasite. Par exemple, la maladie meurtrière qui attaque le ver à soie, et qu'on connaît sous le nom de *muscardine*, est due au développement d'un petit cryptogame, le *botrytis paradoxa*.

L'air lui-même, qui paraît moins habité, fourmille d'une quantité de germes, transportés par les vents et soutenus par la vapeur

d'eau. Les graines d'une foule de plantes sont bordées de membranes garnies d'aigrettes ou de chevelures qui leur permettent de voltiger dans les airs pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'elles viennent s'abattre là où elles doivent germer. L'atmosphère contient en suspension des parcelles d'animaux et de plantes qui flottent en tous sens et les germes innombrables d'animalcules infusoires qui n'attendent qu'un milieu favorable pour se développer. On sait l'incroyable quantité de certains insectes qui apparaissent tout à coup en véritables nuées et obscurcissent souvent le ciel par leur prodigieuse accumulation. Tels sont les criquets voyageurs, qui, à certaines époques, se jettent par bandes épaisses sur les forêts de l'Amérique et en dévorent le feuillage. L'auteur d'intéressans souvenirs de voyage publiés par la *Revue* (1), M. Th. Lacordaire, raconte qu'il vit deux années consécutives, au printemps, la ville de Buenos-Ayres envahie par un coléoptère, l'*harpalus cupripennis*, arrivant par milliers à l'entrée de la nuit. Pendant une semaine que dura chaque fois cette invasion, il fallait tous les matins balayer les rues, où ces insectes s'étaient accumulés à une hauteur de plusieurs pieds au-dessus du sol.

Ce ne sont pas les petits animaux seulement qui encombrent l'air de leurs essaims. Les oiseaux sont en bien des endroits, surtout dans les forêts des contrées tropicales, singulièrement multipliés. Le plus grand ornithologiste de notre siècle, Audubon, observant un jour le passage des pigeons sur les bords de l'Ohio, compta en vingt et une minutes 163 colonnes de ces oiseaux voyageurs, et se livrant à une évaluation géométrique pour estimer le nombre des pigeons compris en moyenne dans chacune de ces bandes émigrantes, il arriva au chiffre incroyable de 2,115,150,000. Et voyez quel immense développement de la vie végétale exige cette population ailée! Le même Audubon estime que la quantité de grains nécessaire pour subvenir chaque jour à une telle multitude n'est pas moindre de 8,712,000 boisseaux.

Les animaux et les végétaux ne sont pas seulement répandus sur la surface du globe et dans les couches contiguës de l'atmosphère: ils fournissent à la terre des moyens continuels d'accroissement; les débris des plantes et des animaux contribuent à l'exhaussement du sol. Tout le monde sait quel amas prodigieux de terre végétale se forme à l'ombrage des forêts du Nouveau-Monde, quels dépôts profonds de tourbe s'opèrent dans les marais de certaines contrées basses et submergées. Les déjections des animaux, qui fournissent un engrais si puissant, constituent en certains lieux de véritables couches; le guano, qui s'accumule à plusieurs mètres d'élévation

(1) Voyez les livraisons du 15 décembre et 1er février 1832, du 1er janvier 1835.

sur les îles désertes de l'Océan-Pacifique ou dans les îlots de la Mer-Caspienne, est un véritable terrain d'origine purement animale. Les deux divisions du règne organique sont donc comme de vastes laboratoires où se préparent de nouvelles parties de l'écorce terrestre. Le végétal emprunte une portion de ses élémens à l'air, il transforme les matières minérales en matières organiques; l'animal rend les siens à la terre, il décompose les matières organiques en matières minérales. Presque toutes les molécules qui séjournent sur la surface terrestre ont, depuis l'apparition de la vie, passé et repassé des milliers de fois par des organismes qui se les sont temporairement assimilés. Ces métamorphoses successives ont presque toujours été opérées au détriment de l'atmosphère, et la partie solidifiée, ou du moins rendue au sol, s'est lentement accrue. Les terrains s'exhaussent, les étangs se dessèchent, les estuaires s'envasent, et le fond des rivières s'élève.

Ce travail, qui se passe tous les jours sous nos yeux, date déjà de plusieurs myriades d'années. Le sol porte en bien des points la trace de son origine organique. La fossilisation est un phénomène qui s'est accompli sur la plus vaste échelle. Tantôt les corps organisés, après avoir été frappés de mort, se sont incrustés superficiellement, tantôt leur enveloppe osseuse, cornée ou testacée, s'est remplie de substance minérale. D'autres fois, des matières solides ont comme filtré à travers la masse organique. Enfin la structure intérieure des débris organisés se transforme en certains cas; leurs molécules prennent un nouvel arrangement et perdent conséquemment quelques-unes de leurs propriétés physiques.

La matière organique n'est pas en effet toujours restée abandonnée à la surface du sol, de façon à livrer par la décomposition une grande partie de ses principes à l'air qui l'environne; elle s'est plus souvent enfouie dans la terre immergée, et alors ses principes constituans ont résisté davantage. Il ne faut pas croire que ce soient seulement les débris des gros animaux ou des végétaux arborescens qui ont travaillé à l'exhaussement du sol, à l'accroissement de l'écorce terrestre; les plus petits êtres semblent au contraire avoir le plus contribué à la construction graduelle de notre globe. Bon nombre d'animalcules microscopiques ont un corps nu et désarmé; mais chez beaucoup d'autres le corps est défendu par une coquille pierreuse qui demeure intacte après la décomposition de la substance pulpeuse organique, et comme les générations de ces êtres extrêmement petits se succèdent avec une incroyable rapidité, il en résulte que leurs dépouilles restent accumulées dans le sol, et souvent en quantité si prodigieuse, qu'elles constituent à elles seules d'immenses dépôts.

Le professeur allemand Ehrenberg, en examinant au microscope

la pierre siliceuse appelée tripoli, qu'on emploie sous forme de poudre pour polir les métaux, reconnut qu'elle est entièrement composée de squelettes ou carapaces d'infusoires unis ensemble sans aucun ciment visible. La petitesse de ces enveloppes est telle que chaque pouce cube de tripoli en renferme environ 41 millions, et cependant on trouve en certains lieux, par exemple à Bilin, en Bohême, des couches de tripoli de plus de 4 mètres d'épaisseur. Cela peut donner une idée du nombre incroyable d'existences qui ont eu pour effet d'accroître l'écorce de notre globe. Le soldat qui nettoie son casque à l'aide du tripoli met donc en poudre à chaque frottement 10 ou 12 millions de fossiles.

Les foraminifères, sorte d'animaux radiaires, qui ont encore de nombreux représentans microscopiques répandus dans les mers, se sont jadis produits par myriades et ont servi de ciment à la consolidation d'un certain nombre de couches terrestres. D'immenses amas de pierres calcaires, qui donnent naissance à des collines et même à des montagnes, ne sont que les dépouilles accumulées d'un genre particulier de foraminifères, les *nummulites*, dont quelques-uns rappellent pour la figure et les dimensions de véritables lentilles. Dans la Mer du Sud, des îles entières sont formées par des agrégations de polypiers. La craie blanche, qui occupe sur notre planète de si prodigieuses étendues, et qui constitue l'une des roches prédominantes de l'écorce du globe, est due en grande partie à la décomposition des testacés, des oursins et des coraux. On sait que les houilles, qui forment dans les deux mondes de si vastes et parfois de si profonds bassins, sont des accumulations de végétaux carbonisés analogues à nos tourbes. L'œil distingue encore les formes des tiges et des feuilles dans ces dépôts, qui ont exigé des milliers d'années. Les lignites ont pris naissance de la même façon.

C'est donc un immense détritus animal qui a doté la terre d'une grande partie du carbonate de chaux dont elle abonde. En explorant la mer près des formations madréporiques, les navigateurs ont reconnu l'existence de polypiers pierreux, même à de grandes profondeurs. La forte pression de la masse d'eau qui est au-dessus, la basse température de ces fonds, le défaut de lumière et de nourriture, s'opposent à ce que ces animaux rayonnés aient jamais pu vivre à de pareilles profondeurs. Ce n'est donc pas là qu'ils se sont formés; ils y sont descendus par un abaissement graduel et insensible du terrain sur lequel ils reposaient. Le lit des mers s'est épaissi par le travail des animaux dont les débris ont accru la masse terrestre.

Parlerai-je des fossiles de toute sorte qu'on rencontre aux divers étages du sol? Ils entrent pour une forte proportion dans la densité de la masse qui les englobe; ils ont fourni, par leurs élémens décomposés, une partie de la matière minérale qui les entoure et les

pénètre. Ainsi depuis des millions d'années le noyau terrestre tend à s'accroître, l'écorce s'épaissit rien que par la décomposition des végétaux et des animaux. Et voilà pourquoi on ne peut séparer l'existence et la production des êtres organisés de la formation du globe lui-même.

II.

L'examen des couches terrestres nous atteste donc la haute antiquité du règne organique sur notre planète, et l'un des premiers soins des géologistes a été de dresser la chronologie des révolutions qui ont successivement modifié à la surface du globe la distribution des êtres. Comme on ne découvrait dans aucune formation ancienne les restes de l'homme, comme on ne voyait apparaître les mammifères que dans les terrains tertiaires, on admit naturellement que la création avait procédé selon l'échelle zoologique ascendante : on crut que la succession des animaux devait répondre à la gradation de l'organisme dans toute la série organisée. On fut ainsi entraîné à partager l'histoire de la terre en époques, marquées chacune par l'apparition de genres ou d'espèces d'un ordre de plus en plus élevé. Et la Bible exerçant encore sur les opinions une grande influence au temps où ces idées se produisaient, on chercha des correspondances entre la Genèse et les âges géologiques. Les six jours devinrent de grandes *époques*, car il était impossible d'entendre littéralement le mot *iom*, dont se sert le livre saint. Cependant la Genèse avait eu le soin, pour qu'on ne se méprît pas, de compter les jours selon la manière juive, et d'indiquer que chacun de ces jours commença par un soir et finit par un matin. Les géologistes ne s'embarrassèrent pas de la difficulté, et les théologiens adoptèrent pour la plupart une explication qui est aujourd'hui reproduite par bien des gens, et qu'on retrouve notamment dans le livre de M. Snider sur *la Création et ses mystères dévoilés*. Il suffit pourtant de lire la Bible sans aucun esprit de système pour se convaincre qu'il n'y est fait nulle mention d'époques, et que l'auteur sacré a eu encore moins la prétention de donner un exposé systématique de l'ordre suivi par le Créateur. La classification des naturalistes ne correspond en aucune façon à celle de la Genèse. Dans le récit biblique de la création, on voit les eaux se rassembler, afin que la partie solide, la terre, paraisse; *Elohim* ordonne à la terre de se couvrir de végétaux et d'arbres fruitiers, et ce n'est qu'après l'apparition de ceux-ci que sont créées les étoiles, uniquement destinées, nous dit le livre saint, à éclairer le monde que nous habitons. Puis Elohim ordonne que les eaux pullulent d'êtres doués de vie, et que les airs se peuplent de volatiles. Il crée les grands cétacés et tous les animaux qui rampent dans les eaux. Suit l'apparition des animaux terrestres, des bestiaux, des

reptiles et des bêtes sauvages. Enfin Elohim s'écrie : « Faisons l'homme selon notre image et notre ressemblance. » Assurément il n'y a rien là d'analogue à ces grandes divisions d'animaux radiés, mollusques, articulés, vertébrés, que nous présente la nature. On ne retrouve pas là dans leur ordre zoologique les poissons, les reptiles, les oiseaux et les mammifères. La division, car il n'y a point ici trace de classification véritable, adoptée par la Genèse, est celle qui s'offre à l'esprit d'un peuple enfant, n'ayant aucune notion d'histoire naturelle, et distinguant uniquement les animaux d'après les lieux qu'ils fréquentent et l'utilité qu'il en tire.

Chercher des époques dans la Bible, c'est donc perdre son temps. Il y a plus : ces époques telles que les concevaient les premiers géologistes, une étude plus attentive en a singulièrement modifié la succession et les caractères. Si l'on fait le relevé des animaux fossiles qui ont été découverts dans les quatre grandes formations des terrains antérieurs à l'époque moderne, on ne retrouve plus de chiffres qui s'adaptent à la théorie qu'on avait imaginée. Les crustacés, qui sont bien plus élevés dans l'échelle animale que les foraminifères, apparaissent déjà en très grand nombre dans les plus anciens dépôts, alors que l'on compte à peine un ou deux représentans de la dernière classe. Durant la période suivante, dite celle du *trias*, les crustacés ont presque disparu. Nous les voyons redevenir assez nombreux dans le cours de l'âge jurassique, décroître sensiblement pendant la période crétacée, puis se multiplier de nouveau dans l'âge tertiaire. Les reptiles se montrent aux époques les plus anciennes, bien qu'en petit nombre, et leur apparition se trouve ainsi contemporaine de celle des poissons et des mollusques céphalopodes et gastéropodes. Les oiseaux ne paraissent qu'avec la craie, quand déjà certains mammifères ont pris naissance depuis la période jurassique. Les poissons, comme les zoophytes, sont de tous les âges.

Si l'on entre dans un examen plus détaillé des espèces animales, ces anomalies apparentes deviennent encore plus visibles. La comparaison des différentes classes de mammifères fossiles nous montre les édentés et les pachydermes répondant à une période décroissante dans le développement des formes zoologiques, tandis que les autres ordres suivent une progression inverse. Les reptiles, qui occupent presque tous les étages géologiques, n'offrent point de progression croissante et régulière de formes, car les genres qui, à tous les âges, restent en arrière et s'éteignent sont trois fois plus nombreux que ceux qui arrivent à l'époque actuelle. Une division des reptiles, les serpens, d'un organisme inférieur aux sauriens et aux chéloniens ou tortues, ne se montre pourtant qu'avec les étages tertiaires. Les sauriens au contraire ont des représentans élevés, tels que les ichthyosaures, les plésiosaures, les iguanodons, dans des

formations beaucoup plus anciennes. Les cheiroptères ou chauves-souris, qui offrent un type fort inférieur à celui des autres carnassiers terrestres, manquent dans le premier étage des terrains tertiaires, sont encore rares dans le second et le troisième, et ne se sont multipliés qu'à l'époque moderne. Les cétacés, dont la Bible place l'apparition au cinquième jour, sont absens du premier étage tertiaire, ne se montrent qu'avec l'étage parisien, et sont en progression croissante dans la faune actuelle.

Voilà donc la théorie des créations zoologiques croissantes tout à fait bouleversée. Sans doute les mammifères ont apparu bien après les reptiles et les poissons; mais, à travers tant d'anomalies, on ne peut plus saisir cette progression simple et régulière qu'on avait dans le principe cru reconnaître. C'est qu'on cherchait à la création des lois différentes de celles auxquelles elle a été subordonnée. On se représentait la nature s'essayant d'abord par des formes élémentaires, et n'arrivant que par degrés à ces organismes complexes qui caractérisent les animaux d'un ordre élevé. Or l'échelle des êtres est une conception purement idéale : il est impossible d'établir, dans la série animale, des échelons réguliers qui permettent de s'élever du zoophyte à l'homme. Toutes les familles zoologiques, comme les familles végétales, se tiennent les unes aux autres par des liens multipliés. Telle famille qui, à ne considérer qu'une fonction ou un détail de son organisme, occupe un rang élevé redescend par un autre côté à un degré assez bas. Les affinités s'entre-croisent, et le naturaliste éprouve un véritable embarras pour établir une classification, car une famille donnée, un genre même, peut se placer, par des motifs divers, entre des familles fort différentes. Ce que nous appelons élévation dans l'échelle animale n'offre pas d'ailleurs une idée bien précise : il y a des animaux fort petits, dont la structure est déjà très compliquée, bien que fondamentalement différente de la nôtre, et l'homme lui-même, si supérieur à tout le règne animal par l'ensemble de ses fonctions physiologiques et de ses facultés, est cependant primé, sous certains rapports secondaires, par des êtres qui lui paraissent subordonnés.

Une autre raison que celle de la gradation des organismes paraît avoir présidé à l'apparition des plantes et des animaux : c'est la nécessité d'une adaptation parfaite de l'animal au milieu dans lequel il doit vivre. Ces changemens si frappans qui se sont opérés dans le règne organique ont été régis par ceux auxquels fut soumis le globe lui-même. Tant que les conditions indispensables à l'existence et à la reproduction de tel ou tel animal, de telle ou telle plante, ne se sont pas produites, l'animal, la plante, n'ont pu exister; mais aussitôt que l'état de notre planète a permis à ces êtres ou à ces végétaux de rencontrer des conditions convenables,

on les voit apparaître. Qu'on examine chaque époque géologique, on remarquera que les conditions climatologiques et géographiques qu'elle dénote sont précisément celles qui conviennent à l'existence des animaux fossiles dont les restes se conservent dans les dépôts contemporains. Si, durant les premières périodes, malgré la variété des espèces, on entrevoit cependant une plus grande uniformité, c'est que le globe ne présentait pas autant d'opposition de climats et de configurations locales. Si beaucoup de genres, quelques-uns des plus élevés, n'avaient point encore fait leur apparition, s'ils se montrent notablement différens des genres actuels, c'est que les conditions biologiques n'étaient pas identiques à celles qui existent aujourd'hui, quoiqu'elles s'en rapprochassent à bien des égards.

Le globe, après la formation des mers, n'offrait encore que de rares continens, ou plutôt des îles semées çà et là au milieu d'un immense océan. La température de l'eau s'étant assez abaissée pour que la vie animale y pût prendre naissance, les premières créations zoologiques se manifestèrent. Dans les profondeurs des mers apparurent des mollusques brachiopodes bryozoaires, classe intermédiaire entre les mollusques proprement dits et les zoophytes, animaux qui vivent dans des cellules calcaires, s'agrégeant à la manière des polypiers. A côté se montrèrent des échinodermes crinoïdes qui se tenaient dans l'eau, la bouche en haut, attendant leur proie, tandis que les autres échinodermes, tels que les oursins et les astéries, vont chercher la leur en rampant sur le sol sous-marin. Des mollusques gastéropodes et lamellibranches, des céphalopodes, fréquentaient les eaux voisines des rivages. Les crustacés trilobites existaient en grand nombre. En rapprochant leurs formes des crustacés vivans, on reconnaît que ces animaux bizarres devaient séjourner loin des côtes ou dans les bas-fonds, nageant sur le dos, sans s'arrêter jamais, puisque leurs pieds ne pouvaient se fixer, et que le mouvement était nécessaire à leur respiration. Ils vivaient en familles nombreuses et constituaient l'une des populations les plus originales de l'océan primitif. Un grand nombre de polypiers ou de zoophytes se propageaient au sein des mêmes mers. Les poissons n'étaient encore représentés que par la famille des cestracionides, au corps allongé, au museau pointu, aux dents aplaties. On n'est point assuré qu'à cette époque, qui correspond à ce que les géologistes appellent terrain silurien inférieur, les terres fussent couvertes d'une végétation. Les débris de plantes découverts dans ce dépôt ne sont pas assez bien conservés pour qu'on distingue entre eux des espèces terrestres; mais on reconnaît avec certitude de grandes plantes marines, qui flottaient sans doute au sein de l'océan comme nos fucus. On n'a aucune trace de poissons fossiles ayant habité les eaux douces; ces poissons n'apparaissent que beaucoup

plus tard, à l'époque dite tertiaire. Ainsi les terres ne semblent point avoir été arrosées alors par les cours d'eau qui les fertilisent aujourd'hui. Elles se trouvaient dans les mêmes conditions que certaines îles de la Mer du Sud, dont l'état rappelle encore, à beaucoup d'autres égards, cet âge primitif, par l'absence de reptiles, d'oiseaux et de mammifères. L'épaisseur de l'atmosphère permettait-elle à la lumière d'éclairer cette mer des premiers âges? Plusieurs considérations nous le démontrent. D'abord les végétaux de l'ordre de ceux qu'on rencontre à l'étage silurien inférieur ne sauraient guère exister sans lumière; ensuite les trilobites portent des yeux à facettes, et ces yeux, on les observe aujourd'hui chez les crustacés et les insectes ailés, animaux éminemment sensibles aux rayons lumineux et presque tous diurnes.

Un second étage, le silurien supérieur, nous présente des conditions à peu près analogues. C'est avec la période devonienne que commence véritablement un nouvel ordre de choses. Les terres semblent s'être agrandies, et bien que les végétaux qui apparurent alors soient encore peu connus, on en sait assez pour constater que des plantes croissaient déjà à la surface des continens émergés. Telles sont les belles fougères découvertes dans le vieux grès rouge d'Irlande et les plantes si curieuses que M. Richter, un paléontologiste allemand, a recueillies dans les schistes à cypridines des environs de Saalfeld. Les zoophytes, les échinodermes, les mollusques demeurent encore abondans; ils comptent un grand nombre de représentans nouveaux. Divers genres de trilobites continuent à tenir la place des crustacés. Les poissons comptent à cette période d'assez nombreux représentans. C'est la classe de ceux que l'on appelle *ganoïdes*, animaux aux formes anguleuses, au squelette osseux, et dont les écailles ont la même structure que celle des dents. La famille des placoïdes, déjà représentée à l'époque antérieure par les cestracionides, peuple aussi les mers de ce second âge. Enfin les premiers reptiles apparaissent, représentés, à ce qu'il semble, par le genre *sauropteris*. Les annélides tubicoles font dans les mers devoniennes leur première apparition; mais les continens ne nourrissaient encore aucun animal terrestre, à moins peut-être que des insectes ne voltigeassent déjà dans les plaines couvertes de fougères. Ces animaux se montrent en grand nombre à la période suivante, dite carbonifère; les ordres des coléoptères, des orthoptères, des névroptères y sont représentés, ainsi que les arachnides, si voisins des insectes. On a découvert dans le terrain carbonifere de Bohême un scorpion fossile remarquablement bien conservé (*cyclophthalmus Bucklandi*).

La faune et la flore se sont aussi singulièrement enrichies pendant ce quatrième âge. Les poissons se rencontrent en grand nombre, ainsi que les mollusques, les échinodermes et les zoophytes. Les

reptiles ont un autre représentant, le *nothosaurus*, qui avait peut-être déjà fait son apparition à l'âge devonien. Les plantes se comptent par centaines, et elles ont laissé leurs dépôts accumulés dans ces houilles dont les bassins semblent inépuisables : ce sont des cryptogames, des fougères, dont on distingue encore les frondes, les pétioles et les tiges. Ce sont surtout des plantes dicotylédones à graines nues. Plusieurs de ces familles végétales sont aujourd'hui complétement anéanties; elles étaient aussi remarquables par l'élégance que par la variété, et le nombre total des essences ne s'élève pas à moins de 500. Il y avait moins de genres, mais un plus grand nombre d'espèces. Pour en donner une preuve, nous dirons que les fougères du terrain houiller comprennent en Europe environ 250 espèces, tandis qu'aujourd'hui on en compte seulement 50 dans la même partie du monde.

Le grand développement que prennent alors les continens explique l'accroissement des végétaux et la multiplication des êtres. Les conditions climatologiques et géographiques se sont modifiées, il en résulte des genres auparavant inconnus. Des changemens s'accomplissent dans la température, dans l'état hygrométrique et électrique, dans la distribution de la lumière, la répartition des terres et des eaux. Les animaux, comme les plantes, offrent une physionomie différente en relation avec cet ordre nouveau.

Nous ne suivrons pas la succession des terrains, et nous ne mettrons point sous les yeux du lecteur les tableaux différens offerts par chaque période. Il suffira de noter ici quelques faits généraux. Les sauriens, ces reptiles dont le type nous est fourni par les crocodiles et les lézards, se multiplient dans le terrain du lias, précisément parce que les eaux et les estuaires offraient alors des conditions éminemment favorables au genre de vie de ces animaux; ils atteignaient une taille gigantesque et présentaient une incroyable variété de formes. Les uns avaient l'aspect d'un poisson, les autres étaient munis d'un long col, et pouvaient, comme les cygnes, tout en nageant à la surface, saisir au loin leur proie; plusieurs étaient pourvus de longues ailes, comme les chauves-souris. Les poissons présentaient une épaisse armure, et plusieurs espèces devaient être singulièrement carnivores. Il y avait dans les eaux comme une exubérance de vie, parce qu'était arrivée l'époque la plus favorable à la croissance des sauriens et des poissons; mais les continens ne présentaient pas les mêmes avantages. Si la végétation y était active, la vie supérieure ne s'y était pourtant point encore développée. Les oiseaux ne peuplaient pas l'air, et les mammifères n'habitaient pas les forêts. La faune terrestre demeurait limitée à des espèces inférieures, tandis que la faune marine atteignait à un degré d'organisation d'où elle n'a plus fait que déchoir. C'est seulement avec les

couches de la craie que se sont produites les conditions nécessaires pour l'existence des oiseaux, autant du moins qu'on en peut juger par l'état encore fort imparfait de l'ornithologie fossile.

Les mammifères sont d'une date moins ancienne encore. Ils appartiennent tous à la période dite tertiaire, à l'exception toutefois des didelphes ou marsupiaux, qui paraissent dater de l'époque jurassique. C'est que les conditions d'existence de cette dernière classe si curieuse, qui forme à elle seule presqu'un ordre à part ayant des divisions correspondantes à celles des autres animaux monodelphes, sont tout à fait différentes de celles des véritables carnassiers. On les trouve en effet singulièrement multipliés dans l'Australie, où la plupart des autres mammifères n'existaient pas à l'origine. Les rongeurs, les pachydermes ouvrent la marche; leurs restes se trouvent dans le plus ancien des étages tertiaires, tandis que les cétacés, les amphibies, les insectivores, les édentés, les ruminans manquent durant la première et souvent aussi durant la seconde époque de cet âge, où la terre s'approche des conditions actuelles. Les singes ou quadrumanes, dont on avait longtemps cherché en vain des fossiles, ont fini par se montrer. Si le principe de la perfection graduelle de l'organisme avait été vrai, les quadrumanes n'auraient dû se trouver que dans l'étage tout à fait supérieur des terrains tertiaires; or il n'en est rien. Quand on divise la formation tertiaire en quatre étages, en commençant par l'étage nummulitique et en finissant par l'étage subapennin, on constate que les vestiges de quadrumanes datent du second étage, l'étage parisien, et sont déjà plus nombreux dans l'étage immédiatement supérieur. Un fait digne de remarque, c'est que les singes se trouvent aux dernières époques géologiques, distribués comme ils le sont aujourd'hui. Les singes dits de l'ancien continent, ou catarrhinins, reconnaissables à la disposition de leurs narines, dirigées en bas, à l'étroitesse de la cloison du nez et à la forme de leurs molaires, qui rappellent celles de l'homme, ne se sont trouvés à l'état fossile que dans l'ancien monde, tandis que les fossiles des singes du nouveau continent ou platyrrhinins, qui ont les narines séparées par une large cloison et ouvertes sur les côtés, n'existent qu'en Amérique. Ce fait nous démontre qu'à la période tertiaire, la distribution de certains animaux était à peu près la même que de nos jours, d'où il suit que les conditions biologiques nécessaires à l'existence de ces espèces n'ont pas changé durant cette longue période.

Toutefois des disparates s'observent à côté de ces analogies. Quoique l'âge tertiaire nous transporte dans un monde assez semblable à celui au sein duquel nous vivons, les fossiles dénotent des conditions parfois plus favorables au développement de certaines familles que celles de la terre actuelle. Les pachydermes, les édentés,

les rongeurs même, atteignent des proportions et présentent une complexité de structure fort supérieures, pour le second, le troisième et le quatrième étage de la période tertiaire, à celles de ces mêmes familles telles qu'on les connaît aujourd'hui. Dans le troisième étage par exemple, on trouve des espèces tout à fait perdues, de proportions énormes ou gigantesques. Tel est le *palæomys*, rongeur dont les restes furent trouvés à Eppelsheim, le *macrotherium*, édenté dont les ossemens ont été découverts par M. Lartet, et qui tenait du pangolin et du paresseux, le *dinotherium*, animal aux défenses énormes, dont le crâne colossal atteint 1 mètre 10 centimètres. On ne connaît encore qu'un seul échantillon de la tête de ce proboscidien; mais il suffit pour nous donner une idée de la force que devait avoir la trompe de l'animal. Notons encore, comme mammifères massifs, le *taxodon*, autre pachyderme, et le *lophiodon*, animal voisin du tapir, dont on compte de nombreux fossiles, mais qui n'a plus aucun représentant dans l'âge actuel. Le *megatherium*, le *megalonyx*, le *mylodon*, nous prouvent qu'à la quatrième période de l'âge tertiaire, la famille des édentés trouvait des conditions éminemment favorables à son développement. Rien n'est plus bizarre que ces animaux, dont le paresseux du Nouveau-Monde nous a conservé une image affaiblie. Le mégalonyx avait les membres antérieurs d'une extraordinaire longueur, et pouvait s'appuyer tant sur sa queue forte et solide que sur ses membres postérieurs plus ramassés. Le mylodon, de proportions moins considérables que le megatherium, dont le squelette dépasse 4 mètres en longueur et dont les hanches seules ont 1 mètre 67 centimètres de large, offre cependant encore des proportions relativement très fortes. C'était, comme le megatherium, une sorte de paresseux (*bradypus*). De même que ce singulier édenté des forêts de l'Amérique méridionale, le mylodon ne pouvait facilement marcher sur un terrain horizontal, et se tenait de préférence sur les arbres, dont il dévorait les feuilles. Les dents plates et usées de cet animal fossile indiquent qu'elles ont broyé des végétaux, et ce qui est remarquable, c'est qu'on retrouve précisément ces édentés tardigrades fossiles dans la même région où vivent encore l'aï et l'unau. Donc pour cette famille, comme pour l'ordre des singes, la distribution géographique n'a guère changé; les caractères spécifiques seuls se sont modifiés depuis, en s'abâtardissant. On ne peut s'expliquer cette disparition de la majeure partie des grands édentés et des grands pachydermes qu'en admettant que la configuration des lieux avait cessé, par suite des révolutions géologiques, d'être adaptée à leur genre de vie, que les plantes dont ils faisaient leur nourriture avaient été détruites dans les régions où ils se trouvaient fixés.

Des observations analogues à celles que nous fournissent les mam-

mifères peuvent être faites dans la succession des terrains pour des classes zoologiques d'un ordre inférieur. Si aux époques primitives, ou, comme disent les naturalistes, palæozoïques, les mollusques brachiopodes ont offert des formes plus nombreuses qu'on ne les a jamais rencontrées depuis, si les céphalopodes tentaculifères, dont on ne connaît aujourd'hui qu'un seul représentant, le nautile, fourmillaient à la même époque, c'est que l'état des choses est devenu de moins en moins propre au développement et à la propagation de ces invertébrés; les régions marines dans lesquelles ils pouvaient vivre, les conditions particulières d'existence qui leur étaient nécessaires se limitèrent, et, qu'on nous passe le mot, se raréfièrent de plus en plus. La terre n'offre donc pas une faune ou une flore analogue à la nôtre pendant les dernières époques, et cela, non par une loi de convergence vers un type de perfection auquel nous serions arrivés, mais simplement parce que les révolutions géologiques l'ont graduellement amenée à être ce qu'elle est aujourd'hui.

La relation qui existe entre les milieux et les êtres qui s'y developpent enlève beaucoup d'intérêt et d'importance à une question que se sont bien souvent posée les naturalistes, à savoir s'il y a eu un ou plusieurs centres de création. La région où chaque espèce animale ou végétale a primitivement existé ne saurait être connue exactement; même depuis que les plantes et les animaux sont tels qu'ils existent aujourd'hui, il y a eu des phénomènes d'émersion et de submersion qui ont modifié la distribution des terres, des altérations climatologiques qui ont contraint certaines espèces d'émigrer dans des contrées mieux adaptées à leur genre de vie, qui les ont cantonnées dans des régions plus étroites et plus circonscrites. Devant cette loi, qui confirme que là où les conditions propres à telle espèce se sont produites, cette espèce est apparue, il est assez indifférent de savoir s'il y a eu un ou plusieurs centres de formation. Pour répondre d'ailleurs à cette question, il faudrait posséder la carte détaillée de la terre aux diverses périodes et la série rigoureuse des révolutions qu'elle a traversées. Plusieurs centres de création ont pu exister pour une espèce, si plusieurs régions ont offert en même temps des conditions biologiques identiques pour cette espèce; cela doit nous suffire. Mais chaque espèce a-t-elle toujours commencé par un seul individu, ou, s'il s'agit d'espèces dont les sexes sont séparés, par un seul couple d'individus? Question difficile, et à laquelle on ne saurait répondre d'une manière péremptoire. Les changemens qu'a subis la configuration des continens s'opposent à ce qu'on puisse percer le mystère de la distribution des espèces. Toutefois on peut encore donner ici la même réponse que précédemment et raisonner d'après le même principe. Telles plantes, tels animaux ayant apparu dès que les conditions qui les faisaient vivre se

sont produites, telle espèce a pu avoir un ou plusieurs ancêtres, suivant que les causes qui ont déterminé la formation du premier individu ou du premier couple ont agi dans un ou plusieurs endroits.

Tout annonce que l'humanité n'est apparue que fort tard sur la terre; on se dispute encore sur l'homme fossile, et l'on connaît le savant exposé que M. Littré a donné de la question (1). Nous n'entrerons pas dans le débat; il nous suffit de constater que les ossemens humains tenus par un certain nombre de personnes comme fossiles n'appartiennent qu'à la dernière époque. Peu importe ici de savoir s'ils datent de 6,000, de 8,000 ou de 20,000 ans, ou même davantage. L'homme est un des derniers venus de la création : donc les conditions propres à son existence ne se sont produites qu'après un très grand nombre de révolutions; autrement il eût fait son apparition aux époques des terrains jurassiques, de la craie, des premiers âges tertiaires. Si ces conditions de l'humaine existence ne se sont d'abord rencontrées qu'en un seul point du globe, si la terre ne compta dans le principe qu'une région où l'homme trouvait une température convenable, une nourriture facile, des moyens de subsistance qui ne réclamaient aucun grand développement social et industriel, la famille humaine n'a pu avoir qu'un berceau. Si les conditions biologiques qui ont permis à notre organisme de naître et de se reproduire ne se sont rencontrées qu'en un lieu et à un moment, il n'y a eu qu'un couple primitif.

Peut-être les recherches des ethnologistes et l'étude comparative des ossemens humains accumulés dans les cavernes et les alluvions éclaireront-elles cette question, plus importante pour l'histoire de nos destinées que pour la géologie proprement dite. L'unité de l'espèce humaine milite en faveur d'un centre unique; mais quelle a été l'étendue de ce berceau primitif, sur lequel un savant philologue, M. Obry, a récemment publié un livre plein d'intérêt (2)? C'est là un problème de géographie primordiale qu'il n'est pas aisé de résoudre. Les choses se comportent comme si notre espèce était issue d'un couple unique; mais rien ne démontre dans la science qu'il en ait été ainsi, et le point du globe où l'humanité fit son apparition a pu être habité par plusieurs individus, sans que les hommes cessent pour cela d'être frères, leurs premiers parens ayant en réalité appartenu à la même famille. Nous sommes des êtres faits pour vivre en société, et l'on ne saurait concevoir l'homme existant seul, et n'échangeant avec ses semblables ni paroles ni services.

(1) Dans la *Revue* du 1er mars 1858.

(2) *Du Berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Perses et les Hébreux;* 1858.

III.

On a vu que la vie s'était déjà répandue sur le globe il y a des milliers d'années; mais, quelque développée qu'elle s'offre à nous depuis les périodes les plus reculées, il faut toujours qu'elle ait commencé. La constitution du noyau terrestre nous indique une époque où aucun être organisé n'a pu exister. Comment cette vie, qui circule pour ainsi dire dans toutes les parties du monde, a-t-elle pris naissance? Comment est elle arrivée à produire ces organismes complexes qu'on admire chez tant d'animaux? C'est là sans contredit le plus redoutable et le plus difficile problème que soulève l'histoire de notre planète.

Si l'on voyait tous les jours apparaître de nouveaux êtres organisés, il faudrait admettre qu'il y a dans la nature une force vitale incessamment agissante qui crée de toutes pièces les êtres vivans, et que d'un certain concours des principes végétaux ou animaux naît fatalement une plante ou un animal. Il n'en est rien : nous voyons toujours la plante naître d'une graine, d'un corps reproducteur engendré par une autre plante, l'animal sortir d'un œuf pondu par un autre animal, ou conçu dans un appareil intérieur qui n'est réellement que l'œuf fixé au sein de l'organisme. La force vitale n'existe que là où elle a été transmise; une chaîne non interrompue d'êtres doués de vie se la sont successivement communiquée.

Pour comprendre la création des plantes ou des animaux, il était donc naturel de supposer une intervention directe du Tout-Puissant, et telle est la solution du problème que nous donne la Bible, et qu'ont admise les théologiens. S'il n'y avait eu qu'une seule création, on pourrait sans trop de difficulté adopter cette hypothèse, et recourir au miracle pour une question qui dépasse notre intelligence; mais l'étude des couches terrestres nous a montré que la nature avait été sans cesse en voie de formation pour les êtres vivans et les végétaux. A l'intérieur du même terrain, on trouve assez souvent un ensemble de coquilles d'espèces différentes, se succédant d'une couche à l'autre, sans qu'il y ait discordance de stratification sans même que rien indique une perturbation générale ou locale. Les alternances du règne animal sont beaucoup plus nombreuses que celles du règne végétal. Les mêmes espèces de végétaux fossiles persistent parfois dans toute l'étendue d'un terrain, tandis que se succèdent plusieurs systèmes de couches différentes sous le rapport zoologique. En présence de pareils faits, il faut bien admettre que, dans les temps anciens du moins, la nature ne cessait pas de créer, car du moment qu'on admet que la cause suprême a dû intervenir directement un grand nombre de fois, il n'y a pas lieu de supposer

que cette intervention ne se soit pas toujours exercée. Autrement dit, la nature n'a jamais perdu sa faculté de création; mais comme il faut, pour que cette puissance se manifeste, que les conditions nécessaires à la vie des nouveaux êtres se soient préalablement produites, tant que l'état de la terre ou d'une région de la terre est demeuré le même sous le rapport biologique, de nouvelles plantes, de nouveaux êtres, n'ont pas dû apparaître. Et puisqu'à partir de l'âge que les géologistes appellent *récent*, bien qu'il compte plusieurs milliers d'années, la terre se trouve dans des conditions presque invariables, le règne organique n'a pu présenter de variations notables. En effet, quelque haut que l'on remonte dans l'histoire, ce qui ne nous amène pas du reste à plus de vingt-cinq ou trente siècles en arrière, on retrouve toujours les mêmes formes animales et végétales. Les monumens écrits ou figurés de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Palestine, de l'Inde, de la Chine, ne nous parlent que d'animaux semblables à ceux qui habitent encore les mêmes contrées. Non-seulement les genres, les espèces, n'ont pas varié, mais on reconnaît jusqu'aux variétés actuellement subsistantes. Les graines découvertes dans les tombeaux égyptiens sont celles des végétaux qui continuent de croître aux bords du Nil. Les races d'hommes qui ne constituent que des variétés d'un type unique ont déjà, dans ces mêmes pays, les caractères qui les distinguent aujourd'hui. Ce fait témoigne de la persistance des conditions climatologiques des lieux où on l'observe, mais il ne saurait infirmer le témoignage plus éloquent et plus décisif des fossiles. D'ailleurs nous remarquons tous les jours des variations dans les plantes et les animaux; leurs caractères se modifient sous l'influence d'un sol et d'un ciel nouveaux, d'un genre de vie et d'un habitat différens. Il en résulte des espèces ou tout au moins des variétés nouvelles. Et pourtant, objectent certains naturalistes, ces altérations ne se produisent que dans des limites assez étroites; le port, le feuillage, la taille d'une plante, peuvent se modifier; la peau, le poil d'un animal éprouver des changemens de couleurs, les proportions du squelette varier légèrement; toutefois l'organisation fondamentale demeure constamment identique. En d'autres termes, des variétés prennent naissance, mais des espèces, des genres nouveaux, ne se forment jamais, et la preuve, c'est que, quoi qu'on fasse, aucune génération ne saurait se produire entre des animaux d'espèce ou de genre réellement différens.

Le fait est incontestable, et il est à noter aussi que l'éloignement se produit parfois entre des animaux qui n'appartiennent réellement qu'à des variétés. Plus ces variétés sont devenues divergentes, moins les êtres ont eu de tendance à se rapprocher. Si donc, par suite de causes que nous ne pouvons apprécier, mais qui tiennent à des changemens dans les conditions biologiques, des animaux ont

fini par prendre un organisme sensiblement différent, il est tout simple qu'aucune génération ne s'opère plus entre eux. L'harmonie qui doit exister pour que deux êtres donnent naissance à leurs semblables a disparu, et les animaux sont devenus réellement étrangers l'un à l'autre. L'existence des espèces et des genres ne prouve donc rien contre la possibilité d'altérations profondes dues à des changemens de conditions biologiques radicales; elle montre seulement que, ces changemens une fois accomplis, il en résulte des êtres qui ne sauraient plus avoir entre eux de commerce fécond.

On se demande alors comment, si les genres et les espèces se sont produits par voie de modifications successives, sous l'empire des révolutions physiques, ils ont continué de subsister même après que ces conditions eurent évidemment changé, pourquoi des animaux semblables à ceux qui vivent autour de nous existaient déjà quand d'autres êtres étrangers au monde contemporain subsistaient et se propageaient. C'est qu'une fois qu'une espèce ou, si l'on veut, une variété s'est produite, il se développe en elle une force de persistance et de transmission qui lui permet de lutter, souvent un temps très long, contre les changemens climatologiques et biologiques à laquelle elle est soumise. L'observation nous en fournit tous les jours la preuve. Certaines variétés d'animaux, certaines races humaines qui se sont formées à des époques très modernes, continuent à se perpétuer, même dans les contrées où elles n'existaient pas primitivement. Un accident produit parfois une variété, et l'on est tout étonné de voir cette variété se transmettre ensuite par la génération, si bien qu'elle donne parfois le change aux naturalistes, et qu'on a pris souvent pour une espèce ce qui n'était qu'une variété.

Les métamorphoses graduelles des espèces ne sauraient être démontrées par l'observation de quelques siècles : l'exemple des faits contemporains ne peut ici être objecté; mais la possibiliité de ces métamorphoses paraît être la conséquence forcée de ce qui s'est passé aux âges antérieurs. Et qu'on ne dise pas qu'on devrait, s'il en était ainsi, rencontrer dans les couches terrestres des animaux en voie de transformation, car ces altérations n'ont pu être que fort lentes, et elles se sont produites chaque fois, non dans le cours de la vie de l'animal et de la plante, mais au moment même où une nouvelle plante, un nouvel animal étaient engendrés. Si ces métamorphoses se sont effectuées, les individus d'espèces nouvelles ont été engendrés par des parens d'espèces différentes. Encore aujourd'hui la nature nous offre quelques exemples de ce singulier phénomène. De l'œuf pondu par les méduses sort une larve ciliée semblable à un infusoire des plus simples, la larve ne tarde pas à se fixer, et se transforme tantôt en un polypier rameux, tantôt en un animal assez semblable aux hydres d'eau douce. Le polypier donne naissance à

des bourgeons qui, en se développant, deviennent autant de polypes fixés sur un tronc commun; mais quelques-uns de ces bourgeons prennent une forme qui leur est propre et reproduisent bientôt tous les caractères de la méduse primitive : ils s'isolent, acquièrent des organes génitaux, et, se détachant finalement du corps multiple qui les a vus naître, se rendent au loin pour fonder des colonies nouvelles. Quant à l'animal analogue à l'hydre d'eau douce dans lequel se transforme aussi la larve, il se partage spontanément en anneaux transversaux; chacun de ceux-ci acquiert successivement les organes d'une méduse adulte, puis se sépare du tronc commun et jouit d'une vie indépendante. Parmi les vers intestinaux, les exemples de ces successions d'êtres de formes différentes s'engendrant les uns les autres ne sont pas rares, et ont été observés avec plus d'attention depuis peu. Les cestoïdes nous offrent dans leur développement des formes transitoires que prend l'animal en changeant de milieu. Le cysticerque, ver simple et agame qui réside dans les tissus, devient un ver rubanaire en passant dans le tube digestif de l'animal qui l'a dévoré. Chez les syllis, il y a production d'un animal différent de celui qui l'a engendré; cet animal nouveau ne sert pour ainsi dire que de magasin aux élémens mâles ou femelles de la reproduction.

Il est vrai que ces transformations sont renfermées dans un cycle de métamorphoses, et qu'elles ne constituent en réalité qu'une même existence animale individuelle, ainsi que l'a fait voir M. de Quatrefages dans une curieuse série d'études publiée dans la *Revue* (1). Ce sont non des générations hétérogènes, mais des générations alternantes, pour nous servir de l'expression de Steenstrup. L'infusoire ou le zoophyte passe en réalité par différens états que nous représentent ces animaux, en apparence différens. Après avoir longtemps vécu sous des formes transitoires, l'animal finit par arriver à l'état parfait dans lequel il engendre l'œuf, seul principe de vie. Les insectes nous offrent des phénomènes analogues. On voit l'œuf pondu donner naissance à une larve ou chenille : celle-ci se transforme ensuite en une nymphe ou chrysalide, d'où sort l'insecte véritable. Les méloïdes, qui vivent dans les cellules des abeilles, et ont été récemment observées par un patient entomologiste, M. Fabre, passent même par sept états ou métamorphoses. Ces méloïdes ou plutôt ces coléoptères sitarides déposent leurs œufs dans les galeries sinueuses qui conduisent aux cellules de la ruche. Leurs œufs forment des amas de particules si déliées, que le microscope n'en a pas découvert moins de 2,000 dans une masse à peine visible à l'œil nu. Une larve en sort, longue tout au plus de 1 millimètre.

(1) Livraisons du 1er et du 15 avril 1855, du 1er, 15 juin et 1er juillet 1856.

C'est celle que connaissaient jadis les naturalistes sous le nom de *pou des abeilles;* elle s'attache en parasite au corps des mâles, arrivés à leur développement avant les femelles, et passe ensuite sur celles-ci, se nourrit au détriment de leurs œufs, dont elle pompe les liquides, et quand elle les a sucés jusqu'à n'en plus faire qu'une pellicule aride et légère, elle éprouve une sorte de mue et se change en un globule blanc de 2 millimètres de longueur, qui grandit bientôt jusqu'à 12 ou 15 millimètres. Ces embryons, car c'en sont de véritables, êtres privés d'yeux et de mouvement, se transforment peu à peu successivement en trois espèces de nymphes. Dans la première, on distingue encore les vestiges de la forme qu'avait la larve; dans la dernière, les élytres et toutes les parties du coléoptère parfait se préparent; enfin apparaît le *sitaris humeralis* qui doit pondre les œufs. La larve et l'insecte sont en fait des animaux différens, qui ont chacun sa manière particulière de croître et de se développer. Dans les méloïdes, la seconde métamorphose est une sorte d'état embryonnaire constituant comme une nouvelle naissance pour l'animal. La larve n'est plus qu'un globule qui flotte sur le miel où il est tombé, à la façon d'un germe. Quoi qu'on puisse dire de pareilles transformations, elles n'en établissent pas moins la possibilité d'une génération hétérogène. Remarquons d'ailleurs que chez les méduses ce n'est point, comme chez les insectes, l'individu qui est soumis à une suite de métamorphoses; ce sont les deux ordres d'êtres issus d'une même mère qui se reproduisent par des moyens différens.

La transformation de certaines espèces en d'autres aux âges géologiques antérieurs ne suffit cependant pas pour expliquer l'apparition même de la vie. Le grand problème se pose toujours : comment les premiers germes, végétaux ou animaux, même les plus élémentaires, ont-ils pu se produire sur une terre où tout était d'abord inanimé?

La réponse la plus simple et la plus généralement admise est celle d'une intervention directe de la force créatrice. Comment expliquer la raison et le mode de cette intervention? On l'ignore; on constate seulement qu'à une époque infiniment reculée des végétaux et des animaux se sont montrés pour la première fois, et l'on en conclut que cette apparition a dû être l'effet de la volonté divine. Après la création des premiers êtres, le principe de la génération a commencé d'agir, et la Divinité s'est trouvée dispensée d'intervenir à tout instant. Une semblable explication n'a pas satisfait certains esprits; les lois de la nature leur semblent présenter un caractère de permanence et de nécessité qui s'oppose à ce qu'on admette pour un moment donné une infraction formelle à ces lois. Rien ne se crée de rien, et si les êtres animés ont apparu, c'est, dit-on,

qu'ils sont sortis d'autres êtres, animés ou inanimés. Au cas où ces derniers étaient animés, ils ne pouvaient appartenir à la terre, ils sortaient donc de germes apportés d'autres corps célestes.

Telle est la solution que propose l'auteur d'un livre qui nous a déjà occupé, M. Snider. « Toutes les fois que la matière vitale est arrivée sur notre terre en forme de molécules, et qu'elle y a trouvé, indépendamment de la chaleur, des principes homogènes à sa nature, elle s'est développée en prenant un accroissement plus ou moins rapide. Ainsi un atome provenant d'une molécule émanée d'un autre astre, et ayant le principe du blé, a formé un épi de blé; un autre atome ayant le principe vital d'un insecte a donné naissance à un insecte semblable à lui. » C'est là une hypothèse ingénieuse peut-être, mais qu'assurément rien ne justifie. M. Snider tourne la difficulté en laissant aux physiciens qui habitent le soleil ou les planètes, les étoiles Sirius ou Orion, le soin d'expliquer comment la vie a commencé; il leur renvoie la balle à une distance où certes nul n'ira la ramasser. Quant à la terre, elle a reçu, affirme-t-il, la vie d'ailleurs. Il n'y a donc plus lieu de rechercher par quel concours de forces plastiques le germe organique s'y est formé. Toutefois, suivant lui, notre planète a aussi sa puissance créatrice; les êtres animés qui s'y développent sont à leur tour pour les autres corps célestes des sources de créations animales. Les particules qui s'exhalent des êtres vivans, et de l'homme en particulier, par la voie de la transpiration ou de l'expiration, se répandent dans l'espace, et deviennent les germes d'êtres semblables à ceux d'où ils s'échappent toutes les fois que les conditions biologiques s'y prêtent.

Une semblable théorie aurait besoin d'une démonstration un peu plus rigoureuse que celle dont l'auteur se contente. Revenant indirectement à la prétendue génération spontanée des insectes parasites et infusoires, il fait un vain appel à la physique et à la chimie pour justifier ses hypothèses. Sa théorie des élémens, qu'il conçoit à la manière des anciens, bien qu'il les fasse naître des atomes représentés comme le point de départ de toutes choses, ne saurait résister aux objections des physiciens sérieux (1). Une seule idée de son livre, qui n'a rien, à tout prendre, de radicalement impossible, mais que l'auteur n'a pas su présenter sous une forme suffisamment scientifique, mérite d'être méditée : c'est le transport de germes animés d'une planète à une autre au moment de la formation des nébuleuses. Il y a dans cette hypothèse bien des difficultés, et celui qui la met en avant ne s'est pas embarrassé même des plus grosses. Si à la rigueur on pouvait lui accorder que des germes d'infusoires aient été transportés dans l'espace avec la matière planétaire, comment sup-

(1) M. Snider, tout en revenant sur bien des points à la physique ancienne, se rencontre cependant avec la science moderne sur diverses idées fondamentales.

poser que des germes d'éléphant ou d'homme nous soient venus de la sorte, et ces germes, qui les a jamais vus? Supposer que l'homme ou les mammifères soient sortis de toutes pièces d'une molécule, c'est au fond admettre un miracle aussi grand que la création instantanée des premiers animaux par la volonté divine.

D'autres naturalistes ne vont pas si loin chercher les causes qui ont donné naissance à la vie, et selon eux la matière inorganique ou organique a pu, dans certaines circonstances, se transformer en des êtres organisés et vivans. Ils ont produit en faveur de cette opinion des expériences dont l'exactitude a toujours été attaquée, et que parfois on a dû signaler à bon droit comme entièrement illusoires. Récemment un savant naturaliste de Rouen, M. Pouchet, a entrepris des expériences nouvelles dont les résultats sont certainement très spécieux. Après avoir fait bouillir de l'eau et l'avoir soustraite au contact de l'air, il l'a mise en rapport avec de l'oxygène pur et y a introduit une certaine quantité de foin qui avait été renfermé dans un flacon et chauffé pendant une demi-heure dans une étuve portée à plus de 100 degrés. L'infusion ainsi préparée fut convenablement séquestrée, et au bout de quelques jours M. Pouchet vit s'y développer une quantité d'animalcules. Ces infusoires se montrèrent aussi après que le corps putrescible avait subi une température de 200 à 250 degrés, et même avait été partiellement ou totalement carbonisé. On ne saurait donc admettre, prétend M. Pouchet, que les animalcules que le foin pouvait déjà contenir, ou qui s'étaient introduits dans le flacon, aient résisté à une si forte chaleur, et les infusoires qui ont apparu devaient s'être formés de toutes pièces. Le naturaliste rouennais assure même qu'il a vu alors prendre naissance des animalcules nouveaux qu'il n'avait jamais rencontrés ailleurs. Les objections n'ont pas manqué à M. Pouchet. On lui a opposé la possibilité que les germes desséchés par une haute température aient pu ensuite être rappelés à la vie, et des expériences faites par M. Doyère prouvent en effet que cette revivification est très possible. On a dit que, l'air étant rempli de germes d'infusoires, ces germes microscopiques avaient dû naturellement pénétrer dans le flacon. M. Pouchet a examiné au microscope l'air circulant dans le laboratoire où il opérait, et il prétend n'y avoir pas trouvé de germes, n'avoir rien observé surtout de semblable à ce qu'il voyait au fond de sa bouteille.

La question en est encore là, et il ne nous appartient pas de la trancher. Avant de l'avoir résolue cependant, il est impossible de décider si l'apparition de la vie sur le globe a été un phénomène spontané. Sans doute ces animalcules, dont le mode de production demeure un problème, sont fort au-dessous des animaux des ordres supérieurs; mais tout se lie dans la nature, et la séparation entre

les règnes est beaucoup moins absolue qu'on ne serait de prime-abord tenté de l'admettre. Les anthéridies, qui peuplent les cellules du *chara*, plante acotylédonée, nous présentent un mouvement pareil à celui des infusoires. Ces corpuscules affectent la forme de filamens roulés sur eux-mêmes, qui se développent souvent en une ligne courbe ou onduleuse, à la façon des animaux microscopiques. Les sporanges (1) de quelques algues sont douées, à une certaine époque de leur existence qui suit immédiatement leur sortie de l'utricule-mère, de mouvemens analogues qui s'effectuent à l'aide de cils vibratoires s'agitant dans l'eau en manière de nageoires. Cette faculté de locomotion n'est que passagère; bientôt le mouvement s'arrête; la spore passe en quelque sorte de la vie animale à la végétale, et c'est alors qu'elle peut commencer à germer. Un autre fait qui vient à l'appui du caractère animal de ces corps reproducteurs, c'est qu'ils présentent une composition chimique quaternaire tout à fait semblable à celle des matières d'origine animale, et cette même composition s'observe dans la *favilla*, amas de petits corpuscules granuleux nageant dans un liquide que renferme le pollen ou poussière fécondante des végétaux.

Si donc on observe la vie végétale au moment de son apparition, on constate des phénomènes analogues à ceux de la vie animale.

Les différens ordres d'animaux ne sont pas mieux tranchés que ceux du règne végétal. Il y a des mammifères qui se rapprochent des poissons, comme les cétacés, et d'autres des oiseaux, comme les ornithorhynques; il y a des reptiles qui tiennent des poissons, tels que les lépidosirens. Les têtards ou petits des batraciens ont des branchies comme les poissons, et chez quelques reptiles de cette classe, tels que les axolotls, ces branchies persistent après que l'animal a atteint l'âge adulte. Les mollusques bryozoaires tiennent des zoophytes, et les cirrhipèdes présentent à la fois de grands rapports avec les mollusques et les crustacés. Enfin les éponges se rapprochent tellement des plantes marines, que l'on a été longtemps dans l'incertitude sur leur nature animale. *Natura non facit saltus*, a dit le grand Linné. Tout se lie dans la succession des êtres, et si l'on admet la possibilité d'une transformation d'une espèce en une autre, il n'y a pas d'impossibilité radicale à ce qu'un animal, tel qu'un mollusque par exemple, soit sorti, dans certaines conditions, d'un zoophyte.

Les substances organisées à l'aide desquelles la vie s'entretient chez les plantes et les animaux peuvent-elles sortir de la simple combinaison, dans des conditions données, de corps simples? Jadis on admettait une séparation profonde entre ces substances, telles que la gomme, le sucre, l'amidon, le ligneux, la fibrine, l'albumine

(1) Capsules membraneuses qui renferment les organes reproducteurs de certains végétaux acotylédones.

et les matières minérales. L'intervention de la vie végétative ou animée semble en effet nécessaire pour que ces principes prennent naissance. Aujourd'hui cependant on entrevoit davantage comment s'effectue le passage des uns aux autres. L'analyse des substances organiques a fait de grands progrès. On commence à saisir les lois sur lesquelles repose la formation de ces matières, qui n'offraient d'abord aux chimistes qu'un perpétuel assemblage d'oxygène, d'hydrogène, de carbone et d'azote. On est parvenu à préparer des acides organiques en décomposant des élémens organiques plus complexes, et la synthèse a permis de remonter ainsi ce qu'on pourrait appeler l'échelle de formation des élémens organiques. C'est surtout grâce aux beaux travaux de M. Marcellin Berthelot que ce résultat a été obtenu. Qu'on parvienne à produire de toutes pièces, sans l'intervention de matières végétales, les substances organiques les plus simples, et on aura montré la possibilité d'arriver un jour à refaire par des moyens chimiques les substances qui s'élaborent dans les végétaux et les animaux. Or c'est à quoi a réussi M. Berthelot lui-même. On l'a vu d'abord fabriquer de l'alcool avec du gaz oléfiant (hydrogène bicarboné); mais le gaz oléfiant prend toujours naissance dans la décomposition par la chaleur des matières organiques peu oxygénées. Aussi le savant expérimentateur ne s'est-il pas contenté de ce premier résultat; il a essayé de refaire du gaz oléfiant, et il y a réussi comme pour les autres carbures d'hydrogène qu'on croyait jusque-là formés par la destruction de combinaisons organiques préexistantes. Dans son laboratoire, il a fabriqué, par des moyens ingénieux et délicats, le plus simple des carbures d'hydrogène, en prenant soin de ne faire usage que de matières purement minérales ou de principes organiques déjà obtenus avec ces mêmes matières; il a exclu même le charbon. Ayant démontré la formation de ces carbures d'hydrogène simples, il est parvenu à produire des composés oxygénés, qui sont devenus à leur tour entre ses mains le point de départ de carbures d'hydrogène plus compliqués que ceux qui leur avaient donné naissance; puis, avec ces nouveaux carbures, M. Berthelot a formé des combinaisons oxygénées correspondantes, et il s'est élevé, par une série graduelle et régulière de transformations, à des composés de plus en plus compliqués. Cette synthèse des carbures d'hydrogène et des alcools est la porte ouverte à celle de tous les autres composés organiques. Une telle méthode permet d'aller au-delà, car à mesure que l'on s'élève à des composés plus compliqués, les réactions deviennent plus faciles et plus variées, et les ressources du chimiste augmentent à chaque pas nouveau. Pour arriver à cette magnifique recomposition des matières organiques, M. Berthelot a fait le plus heureux emploi d'un état particulier des corps appelé *état naissant*,

c'est-à-dire d'une aptitude qu'ils montrent à entrer dans une combinaison nouvelle au moment où ils sortent d'une autre combinaison.

Le passage des substances inorganiques aux substances organiques est donc un fait démontré. On ne saurait pour cela en conclure qu'on ne doive pas faire appel à des forces vitales d'une nature particulière pour la formation des plantes et des animaux. Ces forces vitales ont certainement exigé, pour se développer, des conditions qui ne se rencontrent pas de nos jours, ou du moins qui échappent à notre observation. On peut admettre que la vie a varié dans ses manifestations héréditaires; mais il est impossible de percer le mystère de la production de la vie, et encore moins celui de l'existence première de l'instinct, de l'intelligence vague des animaux, de l'intelligence consciente d'elle-même, qui est celle de l'homme.

Nous sommes arrivés à une période en apparence stable, parce que nous ne considérons la terre que pendant sa vie de quelques siècles; cette stabilité ne saurait être admise pour un long temps. La terre se refroidit lentement, très lentement sans doute, mais elle se refroidit. Jadis les climats étaient autrement distribués qu'ils ne le sont de nos jours, bien que les formes animales fussent déjà ce qu'elles sont à présent. Le feu central finira par s'éteindre dans la longue série des âges. Le soleil pourra envoyer sur la terre encore la même quantité de chaleur; mais les volcans auront cessé d'être en ignition. Les sources thermales n'existeront plus; les couches superficielles de l'eau des lacs subalpins, celles des mers subiront les mêmes vicissitudes de température auxquelles sont aujourd'hui sujettes les couches superficielles du terrain. Les bords des lacs perdront leur belle végétation, et l'hiver se fera sentir dans les îles avec la même intensité que dans les contrées situées à l'intérieur des continens, sous le même parallèle et à la même élévation. Bien d'autres phénomènes se produiront encore que nous ne pouvons prévoir, et il en résultera certainement des changemens dans la distribution de la vie. L'homme lui-même travaille à cette transformation : il détruit les espèces sauvages, il multiplie les animaux domestiques, il développe les céréales et les plantes alimentaires au détriment d'une foule d'essences et de végétaux dont il ne tirait aucun profit. Rien n'est donc permanent sur notre planète; les changemens s'y produisent à la longue, et comme nous suivons dans les couches anciennes du sol la trace de ces lentes transformations, nous concevons pour l'avenir la possibilité de transformations analogues. La science toutefois n'en peut rien connaître, et si l'histoire du passé est obscure et difficile, celle de la vie future est impénétrable comme Dieu même.

ALFRED MAURY.

ÉTUDES

D'ÉCONOMIE FORESTIÈRE

LES FORÊTS ET L'AGRICULTURE.

I. *Note sur le Défrichement des Bois*, par M. L. Tassy, 1854. — II. *Ein national-œkonomisches Hauptprincip der Forstwissenschaft*, von Wilhelm Roscher, Leipzig 1854. — III. *L'Agriculture et la Population*, par M. Léonce de Lavergne, 1858.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler quelquefois aux hommes de notre époque, pour qui l'accroissement du bien-être semble la loi suprême, que le monde n'a pas été créé exclusivement pour eux, et que, parmi les richesses dont ils jouissent sans scrupule, il en est dont ils ne sont que les dépositaires et dont ils ont à rendre compte à leurs descendans. Les forêts sont dans ce cas. Plus que toute autre propriété, elles attestent la solidarité qui relie entre elles les différentes générations; ce ne sont pas ceux qui plantent le gland qui devront un jour couper le chêne, ni ceux qui l'ont abattu qui souffriront du manque de bois. Nous ne sommes que des usufruitiers, et tout abus de jouissance de notre part doit un jour être payé cher par ceux qui viendront après nous, car les produits forestiers ne s'improvisent pas, et quand le mal est fait, il faut de si longues années pour le réparer qu'on peut presque le considérer comme irrémédiable. Nous subissons aujourd'hui les conséquences de l'imprévoyance de nos pères, et si nous n'y prenons garde, nous léguerons à nos enfans des calamités sans nombre. Que sont aujourd'hui ces contrées bénies du ciel qui ont été le berceau

de la civilisation? Parcourez l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Espagne, l'Italie : vous y trouverez les traces d'une végétation autrefois puissante, mais disparue depuis, et qui n'a laissé après elle que l'aridité du désert; avec les forêts qui les couvraient s'est évanouie une prospérité que rien n'a pu leur rendre encore. Aussi n'est-ce pas sans raison que les arbres avaient été placés autrefois sous la protection de la Divinité, car, le jour où ce respect salutaire ne les défendit plus, ils tombèrent sous les coups d'une multitude stupide, ravie comme toujours de brûler ce qu'elle avait adoré. Il y avait cependant quelque chose de touchant dans ce sentiment religieux qui consacrait au culte du Créateur l'œuvre la plus majestueuse de la création. S'il se rencontre encore aujourd'hui quelques hommes chez lesquels il semble avoir survécu, le plus grand nombre malheureusement est insensible à tout ce qui ne peut s'évaluer en francs et en centimes. En présence d'une pareille disposition des esprits, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de montrer comment les forêts, après avoir été l'instrument de notre émancipation, ont de tout temps été l'auxiliaire de l'agriculture, et sont encore aujourd'hui indispensables à son existence. Cette question a d'autant plus d'opportunité qu'une réaction marquée paraît depuis quelques années s'être manifestée en faveur des questions agricoles, autrefois si négligées. Pour que ce mouvement ne reste pas stérile, il faut connaître l'influence de la propriété forestière sur la propriété rurale. L'examen des lois spéciales qui les régissent l'une et l'autre permettra de préciser le rôle économique des forêts dans l'élaboration des produits de la terre tel qu'on commence à le comprendre, si nous en croyons quelques écrits récens, en France comme en Allemagne.

I.

Le rôle des forêts sur la terre a commencé bien avant l'apparition de l'homme : c'est remonter un peu haut sans doute; mais il n'en est pas moins utile de constater que leur première fonction a été de rendre notre planète habitable et de la préparer à recevoir son maître. Quand il parut, elles avaient déjà brisé le roc sous l'étreinte de leurs racines et fourni à ses élémens désagrégés les détritus qui devaient former la terre végétale; elles avaient dépouillé l'atmosphère de l'énorme quantité d'acide carbonique qu'elle renfermait, et l'avaient transformée ainsi en air respirable. Les arbres entassés sur les arbres avaient déjà comblé les étangs et les marais, et enfoui avec eux dans les entrailles de la terre, pour nous le rendre, des milliers de siècles plus tard, sous forme de houille et d'anthracite, ce même carbone qui, alors si nuisible, devait, par cette merveilleuse condensation, devenir un jour une richesse si pré-

cieuse pour l'humanité. Grâce aux forêts, l'homme trouva donc sa demeure prête et sa subsistance assurée. Elles l'ont précédé comme une avant-garde indispensable, car partout où elles n'ont pas pris pied, il n'a jamais pu lui-même se fixer d'une manière permanente. Les vastes déserts de l'Afrique, les steppes de l'Asie, les pampas de l'Amérique méridionale et les solitudes glacées des pôles, restés rebelles à la végétation forestière, ont également résisté jusqu'à ce jour à toute tentative d'habitation.

C'est aux forêts que l'homme dut tout d'abord demander ses moyens d'existence. Exposé seul, sans défense, aux intempéries des saisons comme aux attaques d'animaux plus forts et plus agiles que lui, il dut y chercher son premier abri, en tirer sa première arme. Ce sont elles qui, pendant la première période de l'humanité, pourvoient à tous ses besoins : elles lui fournissent du bois pour se chauffer, des fruits pour se nourrir, des vêtemens pour se couvrir, des armes pour se défendre; mais quand, après avoir appris à domestiquer les animaux, il demanda au régime pastoral un bien-être que les hasards de la chasse ne pouvaient plus lui donner, elles durent peu à peu céder la place aux pâturages. Pendant cette seconde phase néanmoins, elles couvrent encore une si grande étendue de terrains que le bois qu'elles produisent suffit et au-delà à toutes les exigences d'une population peu dense : les provisions séculaires amassées par elles semblent inépuisables, et personne encore ne songe à les protéger.

Enfin la propriété se constitue; mais dans l'origine les procédés de culture, encore rudimentaires et privés de ce qui fait leur puissance, le travail et le capital, exigent de vastes étendues pour de bien maigres récoltes. Les forêts sont considérées comme un obstacle au développement de l'agriculture, le défrichement est une charge, et un sol dénudé a plus de valeur que celui qui est couvert des plus magnifiques futaies. Attaquées par le fer et le feu, elles sont chassées des plaines habitées et reléguées dans les montagnes solitaires, où elles ne sont pas même toujours à l'abri des exigences de plus en plus grandes d'une population croissante. Les conséquences de cette brutale imprévoyance ne tardent pas à se faire sentir. La pénurie de bois et les misères sans fin qu'elle traîne à sa suite, à une époque où l'absence de routes rend tout transport impossible, fait comprendre enfin l'importance de la propriété forestière et provoque des règlemens destinés à la protéger contre la ruine qui la menace. Ces règlemens, dont nous retrouvons les traces dans la législation romaine aussi bien que dans les coutumes barbares, substituent enfin un système d'exploitation régulière à la jouissance sans frein qui jusqu'alors était la règle. Ces mesures conservatrices, prises tardivement et quand le mal était déjà irréparable, furent néan-

moins trop souvent inefficaces, et presque partout le défrichement continua ses progrès. Effectué sur une étendue plus considérable que celle qu'on pouvait cultiver avec fruit, il eut pour résultat de dénuder des terrains qui furent abandonnés au pâturage, ou pour jamais voués à la stérilité. Telle est l'origine des sept millions d'hectares de friches et terrains vagues qui sont encore aujourd'hui la honte de la France agricole.

Si, après avoir esquissé en quelques lignes le rôle des forêts dans les premiers jours de l'humanité, nous cherchons à nous rendre compte de celui qu'elles remplissent actuellement, nous voyons que, dans leurs rapports avec l'agriculture, il présente un double caractère : résultat d'un côté de l'action qu'elles exercent au point de vue climatologique, de l'autre des produits directs et matériels qu'elles fournissent. Du premier point dépendent les effets de leur influence sur le régime des eaux, sur la température, sur les courans atmosphériques et sur la salubrité publique. L'action des forêts sur le régime des eaux a été pour nous l'objet d'une première étude (1). Il a été aisé de prouver que la présence des bois a, dans certaines conditions, pour effet de conserver les sources, de régulariser les cours d'eau, d'entraver la formation des torrens, et, le cas échéant, d'empêcher les inondations, ou tout au moins d'en diminuer les ravages. Nous avons montré quelle importance aurait pour nos départemens méridionaux le reboisement des montagnes qui les sillonnent, comment cette opération, tout en mettant en valeur des garigues improductives, favoriserait les irrigations, contribuerait au développement si désirable de la race bovine, et finirait, en facilitant la substitution de la stabulation au pâturage, par modifier complétement l'économie rurale de ces contrées. Nous ne reviendrons pas sur des faits déjà cités, et c'est en nous appuyant sur de nouveaux exemples que nous essaierons de montrer par combien de points les forêts intéressent l'économie agricole.

Il est constant d'abord que les forêts arrêtent les courans atmosphériques et en diminuent la violence. Elles agissent dans ce cas comme abri, et contribuent souvent à conserver à l'agriculture des terrains immenses, qui, sans elles, eussent été envahis par les sables, stérilisés par les vents de la mer, ou rendus improductifs par le souffle glacé du nord. Ce sont des plantations de pins maritimes qui seules ont pu fixer les dunes de Gascogne, arrêter un envahissement que tous les efforts avaient été impuissans à prévenir, et empêcher nos deux départemens des Landes et de la Gironde d'être un jour engloutis sous les flots de sable de cette marée tou-

(1) Voyez la livraison du 1er février dernier, *le Reboisement et le Régime des Eaux en France.*

jours montante. N'est-ce pas aussi au déboisement des Cévennes, effectué sous le règne d'Auguste, que la vallée du Rhône doit d'être aujourd'hui exposée aux épouvantables rafales du mistral? Ce vent, qui vient du nord-ouest, exerce de tels ravages que, dans l'origine, il fut regardé comme un fléau du ciel, et que la terreur des peuples lui dressa des autels et lui offrit des sacrifices. Dans une intéressante étude récemment publiée (1), M. Baude a montré comment des plantations effectuées dans les environs d'Anvers avaient pu, en corrigeant le régime atmosphérique, transformer en champs fertiles des sables jusque-là stériles : il y insiste sur la nécessité de suivre cet exemple dans le département de la Manche, aujourd'hui exposé aux coups de vent du nord-est, et où, suivant lui, l'extension du sol forestier est une condition indispensable de tout progrès agricole.

Dans certains cas aussi, les forêts ont sur la santé publique une influence des plus bienfaisantes. Quoique beaucoup moins général que le précédent, cet effet n'en est pas moins réel et constaté par de nombreux exemples. La Sologne, dont la stérilité et l'insalubrité sont aujourd'hui proverbiales, a été autrefois très boisée, et elle était alors un pays si prospère que François Lemaire, l'historien du duché d'Orléans, a pu dire : « Si la Beauce se trouve privée de tant de choses, la Sologne la récompense, car elle est abondante en prés, pâtis, bois de haute futaie, taillis, buissons, étangs, rivières, terres labourables portant blé, et méteil, et seigle (2). » La dénudation d'un sol composé de sable pur ou d'argile compacte a stérilisé certaines parties et provoqué sur d'autres la formation des marais, cause première des fièvres endémiques qui désolent ce pays. Aussi le reboisement est-il considéré comme le principal remède à cette situation, et partout où il a été déjà effectué, il a produit les résultats les plus satisfaisans. On ne fera par là du reste que rendre à cette contrée son aspect primitif, car il résulte des documens historiques, aussi bien que des nombreux vestiges qu'on rencontre de toutes parts, que la région comprise entre Orléans, Bourges et Blois était autrefois couverte de vastes forêts, dont celles de Boulogne et de Chambord sont les restes imposans (3).

S'il est constaté que les massifs boisés contribuent à la conservation des sources, à la régularisation des cours d'eau, au maintien des terres sur les pentes; s'ils fixent les sables mouvans, protégent

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier dernier, *les Côtes de la Manche*, par M. J.-J. Baude.

(2) *Histoire des Antiquités de la ville et du duché d'Orléans*, par François Lemaire, p. 27.

(3) Voyez au sujet de cette intéressante question le rapport sur la plantation forestière de la Sologne adressé au ministre de l'agriculture et du commerce par M. Brongniart à la suite d'une mission dont il a été chargé en 1850. *Annales forestières*, 1852.

les cultures contre la violence des ouragans; si enfin ils rendent aux contrées marécageuses une salubrité qui leur manque, il faut en conclure que le déboisement doit avoir pour l'agriculture les conséquences les plus funestes, puisqu'il suffit souvent à rendre certaines contrées tout à fait inhabitables, et que par suite un reboisement bien entendu en améliorerait sensiblement la situation économique. Déjà si grande à ce premier point de vue, l'importance agricole des forêts paraîtra plus sérieuse encore si l'on considère les produits matériels qu'elles fournissent. Les bois sont, comme le blé, les légumes, les fruits, une production de la terre. Spontanée dans l'origine, la végétation forestière ne saurait plus, dans les pays peuplés et civilisés comme le nôtre, être abandonnée à elle-même. Il faut en effet, pour que les bois donnent les produits les plus considérables et les plus utiles, que la culture vienne en activer la croissance, en favoriser le développement. Si l'on veut en empêcher la dégradation, il faut combler par des repeuplemens artificiels les vides qu'y font chaque année les exploitations. La sylviculture, qui comprend l'ensemble des travaux destinés à accroître la production ligneuse, est donc une branche de l'agriculture, et une branche d'autant plus précieuse qu'elle contribue à la mise en rapport des terrains mêmes qui paraissent les moins propres à la végétation. Il n'est pas en effet, sauf le roc nu ou l'argile pure, de sol si aride ou si marécageux, si brûlant ou si froid, si meuble ou si compacte, qui ne puisse convenir à la culture de quelqu'une de nos essences forestières. L'aune, le saule, le bouleau, prospèrent dans les terrains les plus humides, le pin sylvestre dans les plus secs, le chêne dans les plus forts; le mélèze se plaît sur les sommets neigeux des Alpes, et les pins maritimes sur les sables salés de l'Océan. Il n'est pour ainsi dire pas un coin de notre globe dont la sylviculture ne puisse tirer parti. La forêt de Fontainebleau, dont quelques cantons sont à si juste titre admirés des touristes, repose, pour plus des deux tiers de son étendue, sur un sable siliceux presque pur (environ 97 pour 100 de sable et 3 pour 100 d'argile) que le défrichement transformerait inévitablement en désert. Les arbres, par leur couvert et leurs détritus, empêchent l'évaporation de la pluie et en retardent l'infiltration en augmentant l'hygroscopicité du sol; mais qu'ils viennent à disparaître, et l'eau, pompée par le soleil ou pénétrant, à travers ces sables sans consistance, jusque dans les couches inférieures, fera totalement défaut à une végétation devenue impossible.

Cette merveilleuse propriété qu'ont les forêts de pouvoir prospérer sur les terrains les plus maigres a souvent été mise à profit par l'agriculture pour amender et préparer le sol à recevoir des céréales. En Sologne, elles font partie de l'assolement de certains do-

maines ruraux : le pin maritime s'y associe aux cultures qui conviennent spécialement à ces terrains de landes; pendant vingt ou vingt-cinq ans, il leur fournit des détritus qui permettent d'y cultiver ensuite sans fumure et sans autre dépense que les façons aratoires, pendant un certain nombre d'années, du seigle et du sarrasin. Lorsque la terre est épuisée par cette série de cultures, de nouveaux semis de pins maritimes lui rendent sa fertilité et font de nouveau place, après vingt-cinq ans, au seigle et au sarrasin. Dans cette rotation, le pin maritime joue le rôle d'une jachère doublement productive, puisque, outre les matières ligneuses qu'il fournit, il donne au sol l'engrais qui lui est indispensable. Ses aiguilles sont en outre très recherchées comme litière pour les bestiaux et considérées comme supérieures à la paille. Le plus souvent la faculté d'enlever ces aiguilles dans les pineraies fait l'objet de clauses spéciales consignées dans les baux.

Les forêts sont destinées à pourvoir la société des bois de toute espèce dont elle a besoin, et moins qu'aucune autre industrie peut-être, l'agriculture peut se passer de bois. Supprimez les forêts, et vous n'avez plus ni abri, ni charrue : vos champs incultes ne suffisent plus à nourrir vos bestiaux errans; du même coup vous avez tué l'agriculture. La disette de bois est une cause de misère extrême, dont M. Blanqui, dans un rapport sur la situation des départemens des Alpes présenté en 1843 à l'Académie des Sciences morales et politiques, a fait un tableau navrant. Il a vu les habitans de cette contrée déshéritée réduits à se chauffer avec de la bouse de vache desséchée au soleil, et à briser à coups de hache le pain que, faute de combustible, ils étaient obligés de cuire en une seule fournée pour l'année tout entière (1). Sans le bois, que devient la vigne, cette culture française par excellence? Ne sont-ce pas les châtaigniers qui donnent les échalas autour desquels viennent s'enrouler les ceps? N'est-ce pas du chêne qu'on tire le merrain dont sont faits les tonneaux, et l'écorce du chêne-liége ne fournit-elle pas les bouchons destinés à conserver le précieux liquide? Enfin n'est-ce pas le bois, quelle que soit son essence, qui met en action les nombreux alambics qui transforment le vin en eau-de-vie? La vigne occupe aujourd'hui 2 millions d'hectares environ de notre territoire, qui peuvent produire, année moyenne, de 200 à 220 millions d'hectolitres. Qu'on réfléchisse à la perturbation qu'une pénurie de bois, même momentanée, apporterait directement à cette seule branche de l'agriculture.

(1) Des faits de même nature ont été signalés dans la Lozère, par le préfet de ce département, à la dernière session du conseil-général.

L'abondance de la matière ligneuse est si favorable aux progrès agricoles que c'est par des concessions gratuites de bois dans leurs forêts que les seigneurs du moyen âge ont pu attirer sur leurs domaines les populations qui les ont mis en culture. Bien des communes de l'Alsace, de la Lorraine, de la Franche-Comté, n'ont pas d'autre origine que ces droits d'usage. Le bois n'est pas cependant le seul produit des forêts, et dans bien des pays les grands massifs d'arbres sont précieux encore à d'autres titres. Dans les Ardennes par exemple, le sartage est la base de l'agriculture. La partie septentrionale de ce département, qui comprend les arrondissemens de Rocroi et de Mézières, est couverte de montagnes boisées, abruptes, au sol argileux, compacte, humide et froid : elle est sillonnée par trois vallées ou plutôt par trois profondes crevasses, au fond desquelles roulent les eaux de la Meuse, de la Semoy et de la Sormonne : des villages se montrent partout où l'évasement des parois leur a permis de s'établir. Privé de terres arables, puisque la nature du sol n'en permet ni le défrichement ni la mise en culture, l'Ardennais, au moyen du sartage, demande aux forêts une subsistance qui sans elles lui ferait défaut. Après l'exploitation de la coupe annuelle, il répand sur le sol les ramilles, menues branches, ronces, épines, bruyères, etc., qui restent après l'enlèvement des bois; il y met le feu par un temps très sec de juillet ou d'août, et sème en septembre du seigle qu'il recouvre d'un léger labour. Ainsi ameubli par la chaleur, pourvu, par l'incinération des végétaux, des sels qui lui manquaient, le terrain peut donner de 15 à 18 hectolitres de seigle par hectare et de 3,000 à 4,000 kilogrammes de paille de première qualité, qui sont une ressource importante pour ces populations si peu favorisées.

Dans le Bas-Rhin, c'est aux forêts que le petit cultivateur demande la litière de ses bestiaux, et ce sont les feuilles mortes tombées des arbres qui remplissent cet office. Dans ce département, où la propriété a atteint une division telle que la plupart des parcelles n'excèdent pas 30 ares, on s'adonne surtout à la culture des plantes industrielles, telles que le houblon, la garance, le tabac, culture fort épuisante, comme chacun sait, et qui exige beaucoup de main-d'œuvre. Ne possédant pas de paille ou vendant au dehors le peu qu'ils en récoltent, les petits propriétaires trouvent dans les feuilles mortes une litière suffisante pour faciliter l'entretien de deux ou trois têtes de bétail et procurer l'engrais qui leur est indispensable. L'enlèvement des feuilles mortes se fait aujourd'hui sur une si grande échelle que sur plusieurs points l'existence même des forêts en est compromise. Le sol, périodiquement dépouillé de son engrais naturel, s'appauvrit peu à peu, et la végétation n'y trouve déjà plus les

élémens nutritifs dont elle a besoin. Dans le Morvan, partie qui comprend le bassin supérieur de l'Yonne et de ses affluens, les bois constituent la culture principale, les autres ne sont qu'accessoires. En général peu fertile, le sol n'y donne quelques produits que par suite du grand nombre d'animaux de service entretenus pour le transport des bois. Il n'existe en quelque sorte pas une seule exploitation rurale qui n'ait été créée en vue des travaux divers qu'exigent les forêts.

De tous côtés se montre l'action des forêts dans l'élaboration des produits agricoles: ici, c'est le fruit du hêtre, la faîne, dont l'huile si estimée devient, dans les années de semence, une source de bien-être pour les populations riveraines; là, c'est le gland, qui offre aux porcs l'aliment qu'ils préfèrent et qui les engraisse; ailleurs enfin, c'est le pâturage, qui, exercé avec sagesse dans les parties où les arbres sont assez âgés pour n'avoir plus rien à redouter de la dent du bétail, peut donner de très grands bénéfices. Enfin ce qui doit unir plus étroitement les forêts à l'agriculture, c'est le travail même qu'elles procurent aux populations rurales, ce sont les industries de toute nature qu'elles provoquent, et qui dans nombre de pays ont donné naissance à des communes quelquefois très importantes (1).

Les travaux dans les forêts s'effectuent pendant l'hiver. Les bois coupés pendant cette saison sont d'une plus longue durée quand ils sont mis en œuvre, et ont une plus grande puissance calorifique quand ils sont employés au chauffage que s'ils avaient été abattus pendant que la végétation est en pleine activité. Les forêts offrent donc aux ouvriers des campagnes un travail assuré précisément au

(1) « Au milieu de ces forêts (celles de la France pendant le moyen âge) vivait une population sylvestre, livrée exclusivement aux industries qui naissent de l'exploitation des bois; elle formait en certains lieux des corporations particulières : telles étaient celles des *bons cousins des bois* et des *charbonniers*. Pour être admis dans ces corporations, on était soumis à une sorte d'initiation. La Forêt-Noire, celles des Alpes et du Jura furent longtemps peuplées de ces initiés. Peut-être faut-il reconnaître dans ces communautés des descendans des dendrophores, dont les corporations existaient aussi bien dans l'Italie que dans la Gaule, et qui étaient chargés de transporter les pièces nécessaires pour les constructions, le bois à brûler, le charbon et les planches. En certains cantons, les charpentiers formaient aussi des corporations qui habitaient au milieu des bois. Dans les Pyrénées, la race méprisée des *cagots* était, durant le moyen âge, presque exclusivement livrée à cette profession et occupait çà et là des hameaux aux environs des forêts... Cette population de charbonniers, de forgerons, de boisseliers, de verriers, de tourneurs, de sabotiers, de cendriers, de cercliers, de tuiliers et de potiers, a donné naissance à des villes et à des villages. Leurs demeures réunies en hameaux survécurent à la destruction des forêts au milieu desquelles elles avaient été élevées, et ces hameaux sont devenus graduellement des bourgs. » (A. Maury, *Histoire des Forêts de la Gaule*, p. 300 et suivantes.)

moment où le chômage commence pour eux dans les champs. Grâce à elles, les attelages, inactifs pendant la morte saison, trouvent dans le transport des bois un emploi fructueux, et deviennent l'occasion de bénéfices considérables. Le bûcheron commence son travail vers le mois de novembre pour le terminer à la fin de mai; il abandonne alors la hache et la scie pour la faux, l'abatage et le façonnage du bois pour la moisson. C'est un curieux sujet d'études que cet homme, qui vit la moitié de sa vie en forêt, qui fait tomber sous les coups de sa cognée ces géans de la végétation, qui les débite en pièces de charpente ou en bois de chauffage, qui les *schlitte* sur les flancs des montagnes (1) jusqu'au fond des vallées, où seulement les voitures peuvent venir les prendre, qui prépare enfin pour notre usage ce bois que nous voyons flamber dans notre cheminée, sans nous douter au prix de quels efforts il a pu être mis à notre portée. Le bûcheron est ordinairement entouré de sa famille, dont chaque membre, dans la limite de ses forces, participe à ses travaux : l'un coupe les branches ou façonne les fagots, l'autre empile les bûches pendant que sa femme, accroupie près du feu, prépare pour tous un frugal repas. Les véritables bûcherons, ceux qui font du travail du bois leur métier à peu près exclusif, qui, après avoir abattu l'arbre, le convertissent en charbon, le débitent en planches ou en fabriquent des sabots, ne quittent guère la forêt; ils y passent la nuit dans des baraques en bois, établies sur le lieu même de leurs travaux avec des pièces de bois prises dans la coupe; ils suivent les exploitations, et se transportent chaque année avec leurs outils sur les points où le travail les appelle. Il n'en est pas de même de ceux qui ne sont bûcherons qu'accidentellement, et qui ne s'éloignent pas des forêts voisines de leur domicile : ceux-ci rentrent au village presque tous les soirs, et ils y rapportent des copeaux, des bois morts, des menus bois, qui font en quelque sorte partie de leur salaire, et qui suffisent à leur chauffage pendant l'année tout entière.

(1) Le *schlittage*, ainsi que l'indique son étymologie (*schlitt*, traîneau), est une opération qui consiste à charrier des sommets des montagnes jusqu'au fond des vallées les bois déjà façonnés. Les traîneaux employés à cet usage sont plats et disposés de manière à recevoir une charge considérable qui s'élève jusqu'à 5 et 6 mètres cubes; ils sont munis par devant de deux brancards recourbés qui servent au schlitteur tantôt à les retenir, tantôt à les traîner. La voie par laquelle s'effectue la descente est formée de bûches parallèles, distantes de 40 centimètres environ et maintenues dans leur position par des piquets fichés en terre. Ces chemins, qui suivent les sinuosités de la montagne, sont quelquefois jetés comme des ponts à claire-voie au-dessus des ravins et des précipices. Le schlitteur doit se retenir avec les pieds à chaque échelon de cette échelle gigantesque, et arrêter en s'arc-boutant la marche de plus en plus précipitée du fardeau qui le pousse. Le moindre faux pas de sa part est inévitablement suivi d'une catastrophe. Une fois déchargé, le traîneau est remonté à vide pour servir à de nouveaux voyages.

Il n'est pas difficile de comprendre quelle heureuse influence une vie aussi active doit avoir sur la moralité de ces hommes, chez lesquels on ne retrouve aucun des vices qui dégradent l'ouvrier des villes.

Enfin les forêts rendent un dernier service à l'agriculture, celui d'orner le paysage : il semble au premier abord qu'à ce titre elles ne devraient intéresser que l'artiste ou le citadin en vacances; mais, si en embellissant la campagne les forêts la font aimer, il faut bien que l'économiste lui-même se préoccupe d'un sentiment qui agit puissamment sur la population rurale. Les bois donnent partout un air de vie et de gaieté qui épanouit l'âme humaine en la fortifiant, et dont on ne se rend bien compte qu'en présence de l'aspect triste et morne qu'offrent les champs privés d'arbres. L'Europe entière connaît le panorama unique au monde qui se déroule devant le spectateur placé près du moulin de Longchamps. Supprimez par la pensée le bois de Boulogne, que vous avez à votre gauche, les forêts de Fausse-Repose et de Ville-d'Avray, qui couronnent les coteaux depuis Suresnes jusqu'à Versailles, celle de Meudon, qui s'élève derrière le viaduc, sur les hauteurs de la rive gauche : que restera-t-il de ce splendide paysage? Des champs grillés par le soleil, blanchis par la poussière, des maisons sans ombre et sans abri qui vous feraient regretter la ville et son horizon rétréci les jours mêmes où la canicule fond sous nos pieds le bitume des boulevards. La beauté du paysage a de tout temps été pour les Anglais et les Américains l'objet des plus vives préoccupations; c'est au point qu'il n'existe pour ainsi dire pas chez eux un seul traité d'agriculture où il ne soit question de l'effet des forêts ou des bouquets d'arbres sur le *scenery*. Tandis que nous ne songeons, nous, qu'à embellir nos villes, ils ne pensent, eux, qu'à orner leurs campagnes, et cela se conçoit, car elles sont leur séjour habituel, et ils se hâtent d'y retourner dès que leurs affaires ne les retiennent plus à la ville : chez nous, c'est l'inverse; au lieu d'être l'habitation ordinaire, la campagne n'est le plus souvent pour nous qu'un pied-à-terre. Pour qu'aux yeux de gens aussi positifs cette question ait une telle importance, il faut qu'elle soit en réalité moins futile qu'elle ne paraît d'abord, et qu'elle présente un côté utile et sérieux : peut-être en effet ne faut-il pas attribuer à une autre cause qu'à la monotonie de nos plaines dépouillées l'absentéisme qui est une des plaies de notre agriculture, et il est hors de doute que la présence de forêts convenablement disposées parviendrait à retenir chez eux nombre de propriétaires qui ont hâte de quitter leur triste domaine aussitôt qu'ils ont touché leur fermage.

Des différens services que nous venons d'énumérer, et dont l'agri-

culture est redevable à la propriété forestière, il en est plusieurs sans doute qui sont peu en harmonie avec les procédés d'une culture perfectionnée, et que, dans l'intérêt même du sol forestier, il serait désirable de voir cesser. Le cultivateur normand par exemple haussérait probablement les épaules de pitié si on voulait lui persuader de fumer son champ avec des feuilles mortes, et le fermier anglais est trop bon calculateur pour envoyer jamais ses bestiaux paître la maigre herbe qui pousse dans les bois, et se priver ainsi de l'engrais précieux qu'ils fournissent. Il eût été également préférable que, sur bien des points, il n'eût pas été constitué de droits d'usage, car ils ont souvent contribué à faire mettre en culture des terrains naturellement pauvres, qu'il eût été plus avantageux de maintenir en nature de bois; mais enfin, dans les conditions actuelles de notre agriculture, les forêts sont pour elle un auxiliaire indispensable. Quand, par suite des progrès qu'elle fait tous les jours, ces pratiques vicieuses auront été abandonnées, les forêts trouveront naturellement leur place partout où elles doivent donner un revenu supérieur à celui des terres arables, et partout où elles pourront exercer une influence utile au point de vue climatologique. Bien des terrains vagues, impropres à toute autre culture, devront alors être reboisés; en revanche, bien des forêts de plaine pourront être avantageusement défrichées et consacrées à l'agriculture. C'est alors seulement que, chaque partie du territoire se trouvant affectée à la destination qui lui convient le mieux, et qui concourt le plus à la prospérité générale, le pays se trouvera porté à son maximum de production.

II.

En présence des services importans que rend la propriété forestière, on a peine à comprendre qu'elle n'ait pas trouvé dans son utilité même une sauvegarde contre les dévastations dont de tout temps elle a été victime. L'exemple de la Grèce et de l'Espagne, stérilisées par des défrichemens inconsidérés, n'a pu préserver la Sologne ni la Champagne du même sort, qui menace également une grande partie de la France méridionale. La fureur de destruction qui anime parfois les populations, aveuglées par la perspective d'une jouissance immédiate, se réveille surtout dans ces heures de crise où l'avenir paraît incertain, où tout sentiment de prévoyance s'évanouit devant les dangers du moment. Si nos luttes politiques ont semé tant de ruines de tous côtés, c'est bien certainement la propriété forestière qui en a le plus cruellement ressenti le contre-coup, car les atteintes qu'elle a subies ne sont pas de celles qui se réparent facilement. « A la révolution, dit M. Michelet dans son *His-*

toire de France, la population commença d'ensemble cette œuvre de destruction. Ils escaladèrent, le feu et la bêche à la main, jusqu'aux nids des aigles, cultivèrent l'abîme, pendus à une corde. Les arbres furent sacrifiés aux moindres usages : on abattait deux pins pour faire une paire de sabots. En même temps le petit bétail, se multipliant sans nombre, s'établit dans la forêt, blessant les arbres, les arbrisseaux, les jeunes pousses, dévorant l'espérance. La chèvre surtout, la bête de celui qui ne possède rien, bête aventureuse qui vit sur le commun, fut l'instrument de cette dévastation démagogique, la terreur du désert... » Quoique moins désastreuses pour les propriétés boisées que les premiers temps de la révolution, les années 1830, 1848, 1851, sont également pour elles des dates fatales qui ont marqué leur passage en caractères qui n'ont pas encore disparu.

Plusieurs causes, à nos yeux, contribuent à développer cette tendance à la dévastation des forêts, qui se manifeste dans toutes les crises révolutionnaires. La première, c'est que lorsque les forêts couvraient la plus grande partie du territoire, elles étaient un obstacle au développement de l'agriculture, et le défrichement était considéré comme un bien. Les seigneurs, qui pendant la féodalité n'y avaient cherché que le plaisir de la chasse, loin d'en restreindre l'étendue, s'étaient efforcés, au moyen du droit de garenne, de l'accroître aux dépens des terres de leurs vassaux. Ce droit, qui interdisait à ceux-ci la faculté de défendre leurs propriétés contre les ravages incessans du gibier, resta en vigueur jusque vers 1270, et fit tomber entre les mains des seigneurs les terres, devenues incultes, que leurs détenteurs avaient été contraints d'abandonner. Pour le paysan, les forêts étaient donc une véritable calamité, une cause de maux de toute nature, et le souvenir des souffrances passées n'a peut-être pas été étranger au sentiment qui le faisait agir quand il déboisait le sol. A voir son acharnement, on eût dit que la forêt était le dernier lien qui le rattachait au régime d'autrefois, et qu'en la faisant disparaître, il consacrait son affranchissement d'une manière irrévocable.

Un second motif qui pousse au défrichement, c'est le désir égoïste de jouir sans peine ni mesure des richesses transmises par les générations passées. Un sol qui a été longtemps boisé a accumulé une grande quantité de détritus végétaux qui permet d'en tirer sans fumure une récolte abondante pendant plusieurs années. Le produit ne tarde pas cependant à devenir tout à fait nul, si l'on ne prend le soin d'entretenir cette fertilité par de nouveaux engrais. Aussi est-ce un bien pauvre calcul que de défricher un terrain quand on manque des capitaux nécessaires pour le faire valoir. Cette opération, tou-

jours fâcheuse quand le sol est peu propre à l'agriculture, est souvent une mauvaise spéculation, même sur les terres les plus fertiles. Nous connaissons telles forêts, situées dans les parties les mieux cultivées de France, dont le revenu en bois est supérieur à celui des meilleures terres arables de la localité, et dont le défrichement serait par conséquent préjudiciable à l'intérêt général. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas aujourd'hui les terres qui font défaut à l'agriculture, ce sont les capitaux, si malheureusement détournés en ces dernières années vers les spéculations industrielles. Défricher les forêts, quand on manque du capital nécessaire pour mettre en valeur le sol qui les supporte, c'est fournir un nouveau contingent au chiffre déjà si élevé de nos terrains en friche. La Bretagne, la Sologne, la Champagne, la Provence, autrefois très boisées, ont été, par le défrichement, transformées, dans certaines parties, en déserts improductifs. Le reboisement est aujourd'hui le seul moyen de leur rendre leur ancienne prospérité.

Nous trouvons enfin dans la nature même de la propriété forestière un autre motif du peu de respect dont elle est l'objet de la part des populations. Les forêts en effet croissent spontanément, ou à peu près; elles n'exigent ou du moins n'ont exigé pendant longtemps l'incorporation d'aucun travail ni d'aucun capital : elles n'avaient donc pas jusqu'alors subi cette consécration qui constitue la propriété. Bien longtemps avant que Charles Comte, et après lui Bastiat, nous eussent appris que le travail, antérieur ou actuel, est le seul principe véritable de la propriété, l'instinct public l'avait pressenti, et, faisant peu de cas du droit de premier occupant, il se refusait à admettre que la forêt, dont la création n'avait exigé aucun effort, pût appartenir à quelqu'un. Elle devait donc, d'après lui, être à tout le monde, et tout le monde devait avoir le droit d'y puiser le bois dont il avait besoin. Les forêts furent ainsi pendant fort longtemps considérées par tous comme la propriété du corps social, et c'est pour ce motif qu'elles sont restées jusque dans ces derniers jours entre les mains du roi, des communes, des couvens ou des seigneurs, qui représentaient tous plus ou moins un intérêt collectif. Elles ne sont devenues propriétés particulières qu'à la suite de donations ou d'aliénations, et ce n'est guère que depuis 89 qu'elles sont entrées d'une manière absolue dans la circulation au même titre que celles-ci.

Ajoutons du reste, comme le fait avec raison remarquer M. Guillaume Roscher dans son essai sur le *principe de l'économie forestière*, que la nécessité d'une appropriation privée était pour les forêts beaucoup moins flagrante que pour les terres arables. Dans l'origine en effet, la jouissance des terrains de chasse et des pâtu-

rages était commune, comme elle l'est encore aujourd'hui pour les Indiens du Nouveau-Monde ou les *squatters* australiens; mais, lorsqu'on commença à cultiver la terre, il fallut bien garantir la propriété des moissons à ceux qui avaient fait les semailles, et celle du sol à ceux qui avaient fait les travaux nécessaires pour le rendre fertile. Pour les forêts, il n'en fut pas ainsi; la jouissance commune, qui ne compromettait en aucune façon leur existence tant qu'elle n'arrivait pas à l'abus, continua d'être la règle. Elle existait chez les barbares, et se perpétua par les droits d'usage lorsque les seigneurs s'emparèrent de ces propriétés. Aujourd'hui encore l'affouage dans les forêts communales n'est pas autre chose que la jouissance commune mise en harmonie avec nos institutions actuelles. Les bois n'y sont pas vendus au profit de la caisse municipale, mais ils sont partagés en nature entre les habitans pour être employés par eux à leur usage personnel.

Ce caractère de jouissance commune, qui, pendant tant de siècles, a été le trait distinctif de la propriété forestière, joint à la persuasion qu'elle ne pouvait appartenir à personne, mais qu'elle devait être à tous, a eu pour elle, comme nous l'avons dit, les plus fâcheuses conséquences, et a puissamment contribué au développement des nombreux délits dont elle est journellement victime. On ne saurait croire en effet combien est répandue cette idée, que le délit forestier n'est pas un vol, et combien il se trouve de gens qui, trop scrupuleux pour prendre un épi dans un champ cultivé, n'hésitent pas à abattre et à s'approprier les plus beaux arbres de la forêt voisine. Et, chose plus grave encore aux yeux de bien des personnes, ces délinquans sont presque excusables; les tribunaux eux-mêmes semblent partager l'erreur générale et se montrent quelquefois à leur endroit d'une indulgence inexplicable. L'administration forestière, à qui est confiée la gestion des bois de l'état et des communes, voit trop souvent ses efforts impuissans se briser contre une si déplorable prévention. A entendre les attaques dont elle a toujours été l'objet et qui se sont produites jusque dans nos assemblées législatives, on dirait vraiment que les intérêts qu'elle défend ne méritent aucune protection, et que les maraudeurs qu'elle poursuit sont seuls dignes de toutes les sympathies.

Pour bien apprécier les services qu'elle rend, à ne parler pour le moment que de la répression des délits, il faut avoir suivi le garde forestier dans les différentes phases de ses utiles fonctions. Moyennant un traitement annuel de 500 fr., ce modeste préposé est chargé de la surveillance exclusive d'une étendue de forêt qui varie ordinairement de 400 à 600 hectares, mais qui s'élève quelquefois bien au-delà. Les plus heureux, logés en maison forestière, habitent

avec leur famille au milieu des bois; les autres résident au village le plus voisin de leur triage. Outre les opérations forestières et les travaux divers auxquels ils sont tenus de concourir, ils ont à surveiller jour et nuit la forêt confiée à leur vigilance, et à y constater, sous leur responsabilité personnelle, les délits qui pourraient y être commis. Se rend-on bien compte du courage et du sang-froid nécessaires à de pareilles fonctions? On admire avec raison la bravoure de nos soldats, on applaudit avec enthousiasme à leurs actes héroïques; mais, sans chercher à en diminuer le mérite, on doit tenir compte de l'exaltation que produisent l'entraînement de l'exemple, l'amour-propre surexcité, l'odeur de la poudre, l'attrait même du danger. Rien de semblable pour le garde forestier : son courage à lui n'a rien de commun avec cette *furia francese*, souvent un peu théâtrale et parfois éphémère; c'est au contraire un courage calme, froid et de tous les instans. Toujours seul, loin de toute habitation, le plus souvent même loin de toute route fréquentée, il n'a pour mobile que le sentiment de son devoir; s'il y a lutte, il n'a pas de public pour l'applaudir, et s'il succombe, il n'a personne pour lui porter secours. Il faut avoir vécu au milieu de ces hommes modestes pour savoir ce dont ils sont capables, car leurs hauts faits à eux ne sont pas consignés dans les journaux, et à moins de circonstances vraiment exceptionnelles, aucune décoration ne vient les en récompenser. — Nous avons connu un brigadier forestier, mort aujourd'hui, qui surprit un jour, dans l'endroit le plus reculé du bois qu'il surveillait, un délinquant occupé à abattre un arbre. Avant qu'il eût eu le temps de faire aucun mouvement, cet homme s'était élancé sur lui, l'avait terrassé, et un genou sur la poitrine, la hache levée sur sa tête, il voulait exiger de lui la promesse de ne pas lui faire de procès-verbal pour le délit qu'il commettait, le menaçant de mort s'il refusait. « Si tu me tues, répondit le brigadier, je ne te ferai certainement pas de procès-verbal; mais si tu ne me tues pas, tu en auras un. » Il ne fut pas tué, et le procès-verbal fut dressé; mais le garde n'y mentionna pas même ce fait, qu'on ne connut que beaucoup plus tard, par l'indiscrétion même de l'auteur de cet attentat.

Nous avons vu, dans le département du Bas-Rhin, un garde qui, nommé il y a une vingtaine d'années à un poste où quatre de ses prédécesseurs avaient été successivement assassinés dans l'exercice de leurs fonctions, parvint seul, par son énergie et son exemple, à déraciner complétement les habitudes de pillage autrefois invétérées dans sa commune, et à transformer entièrement le genre de vie de ses habitans : de maraudeurs ils se firent cultivateurs, et s'en trouvèrent si bien que le nombre des délits constatés, de 800 qu'il avait

été dans la première année, était en dernier lieu tombé à 4; les travaux des champs leur procuraient un bien-être toujours croissant, dont leur existence primitive ne pouvait même leur donner aucune idée.

Avec une organisation mieux entendue, les services que pourraient rendre les gardes forestiers s'étendraient bien au-delà d'une simple surveillance. Si en effet, ainsi que l'avait prescrit l'ordonnance réglementaire de 1827, on avait créé, comme en Allemagne, des écoles de gardes, au lieu de les recruter parmi les sous-officiers de l'armée, il eût été facile de joindre à l'enseignement professionnel les notions les plus essentielles de la science agricole et de leur faire connaître les méthodes pratiques de culture les plus convenables suivant les localités. Une fois dans le service, ils auraient appliqué ces principes aux terrains qu'on leur abandonne ordinairement pour leur usage, et auraient contribué par leur exemple à répandre dans les campagnes les procédés d'une culture plus avancée et à propager l'emploi d'instrumens perfectionnés.

La répression des délits dans les forêts tend cependant à devenir de jour en jour plus générale, à mesure que la civilisation fait des progrès et que les voies de communication se multiplient. Ce résultat eût toutefois été atteint beaucoup plus rapidement, si la loi elle-même ne paraissait avoir été faite sous l'impression de l'idée qu'à raison de leur croissance spontanée, les forêts sont en dehors du droit commun, et si elle n'avait pas craint d'imprimer au délit forestier le cachet de vol dont elle a caractérisé tous les autres attentats à la propriété. En étudiant en effet les différentes dispositions du code forestier, on s'aperçoit bientôt que les délits sont moins sévèrement punis quand ils sont commis dans les bois que dans toutes les autres propriétés. Non-seulement on n'indemnise en aucune façon le propriétaire d'une forêt, obligé, contre son gré et dans un intérêt général, de la conserver dans cet état, quand même il trouverait avantage à la défricher, mais on fait encore peser sur lui des charges exceptionnelles. Ainsi les forêts, comparativement aux terres arables situées dans les mêmes conditions, sont toujours plus lourdement imposées; la partialité des répartiteurs à leur égard est telle que l'impôt s'élève souvent pour elles à 40 pour 100 de leur revenu. Elles participent en outre à bien des charges communales dont elles n'ont aucun bénéfice à attendre (1). Comme les autres propriétés,

(1) Ainsi jusqu'à présent le propriétaire de bois devait contribuer au traitement du garde champêtre, dont la surveillance dans les forêts était tout à fait nulle. Pour ne pas laisser à la merci du public les bois, il était tenu en outre d'avoir des gardes spéciaux payés par lui. Les délits constatés n'étaient jamais poursuivis s'il ne se constituait partie civile, et s'il ne garantissait à l'état les frais de poursuite. Une loi récemment votée par

elles contribuent, par les centimes additionnels dont elles sont frappées au prorata du chiffre de la contribution foncière, à l'entretien des chemins vicinaux, et cependant, lorsqu'elles veulent utiliser ces chemins pour le transport des bois, elles doivent payer à part les dégradations qui peuvent en résulter. La production moyenne de l'hectare boisé n'est cependant pas supérieure en poids à celle de toute autre culture : elle ne dépasse guère 2,500 ou 3,000 kilogrammes, tandis que celle de l'hectare cultivé peut s'élever à 4,000 kilogrammes et au-delà pour le froment, en y comprenant la paille, et à 4,500 kilogrammes s'il s'agit de pommes de terre. Le nombre de colliers qu'exigent ces cultures pour la fumure, le labour, la moisson, est en outre beaucoup plus considérable que celui que demande le simple transport de la production ligneuse de l'hectare de bois. Si donc les impôts spéciaux affectés à l'entretien des chemins vicinaux sont suffisans pour cet objet quand il s'agit de terres arables, à plus forte raison devrait-il en être de même pour les forêts, et si leur viabilité ne peut être assurée que par des réparations extraordinaires, on a peine à comprendre qu'on les laisse exclusivement à la charge de ces dernières quand les premières présentent des causes de dégradation beaucoup plus sérieuses. Qu'on ajoute aux conditions d'infériorité que nous venons d'énumérer l'élévation des tarifs de navigation et l'exagération des droits d'octroi à l'égard de la matière ligneuse, et l'on comprendra que, si l'ignorance et l'imprévoyance sont les causes premières de la disparition des forêts communales ou domaniales, c'est à l'insuffisance du revenu que donne la propriété boisée, due surtout à la législation qui la régit, qu'il faut en partie attribuer les défrichemens si nombreux aujourd'hui des forêts particulières. D'autres circonstances tendent cependant, comme on va le voir, à produire le même effet.

III.

La France, on l'a dit souvent et l'on ne saurait trop le répéter, est un pays essentiellement agricole. Mieux partagée qu'aucun autre sous le rapport du sol et du climat, elle donne les produits les plus divers et possède le monopole de quelques-uns des plus précieux : telle est la vigne par exemple, car les vins qu'elle fournit laissent bien loin derrière eux ceux de toute autre contrée. Il semblerait que, dans des conditions aussi exceptionnelles, la nation eût dû

le corps législatif vient de modifier cette situation : les gendarmes et les gardes champêtres seront à l'avenir tenus de surveiller les forêts particulières, et les délits pourront être poursuivis d'office par le ministère public. Il est douteux toutefois que cette surveillance soit suffisante pour rendre inutile le service de gardes spéciaux.

s'attacher à profiter le plus possible de ses avantages naturels, et tourner tous ses efforts vers la production agricole, qui lui eût donné amplement de quoi se procurer par l'échange les objets que d'autres peuples pouvaient eux-mêmes produire à de moindres frais. C'eût été le moyen le plus simple et le moins onéreux de nous pourvoir de fer, de certains tissus, de houille et d'une foule de choses que nous sommes peut-être moins aptes que d'autres à nous procurer directement. Au lieu de suivre cette marche si naturelle, nos législateurs en ont pris le contre-pied, et, trouvant que la nature avait mal réparti ses dons, ils ont imaginé de vouloir réparer son oubli. Tous leurs efforts paraissent n'avoir eu d'autre but que de décourager l'agriculture et de la sacrifier à l'industrie. Établi dans l'intention de favoriser cette dernière, notre système douanier a, par l'appât de bénéfices exceptionnels, attiré vers elle les bras et les capitaux, et fait le vide dans les campagnes, désertées par les travailleurs et appauvries par la spéculation. L'agriculture s'est trouvée par là doublement lésée, car d'un côté les capitaux dont elle eût profité lui ont été enlevés par l'industrie, de l'autre la protection accordée aux produits industriels a empêché par contrecoup les produits agricoles de trouver un débouché sur les marchés étrangers. Grâce à ce mécanisme ingénieux, on est parvenu à tarir chez nous la source naturelle de nos richesses pour créer à grands frais d'autres engins de production qui n'ont pas encore osé affronter le grand air de la liberté, et pour comble d'inconséquence, en voyant l'usure dévorer nos campagnes dépeuplées et leurs habitans affluer vers les villes, on a la naïveté de s'étonner d'un résultat qu'on a tout fait pour provoquer, et auquel on cherche maintenant à remédier par des moyens artificiels de toute nature. Les forêts se sont vivement ressenties d'un état de choses si anormal, car la pénurie des capitaux, en entravant les progrès agricoles, a contribué, dans bien des départemens, à conserver, comme base de l'économie rurale, le régime pastoral, si contraire, comme nous l'avons vu, à la prospérité du sol forestier.

Les motifs qui doivent faire désirer soit le reboisement d'un terrain dénudé, soit le maintien d'une forêt en nature de bois, dépendent, comme nous l'avons dit, du double caractère que nous avons reconnu à la propriété forestière, et ne peuvent être que la conséquence ou de son action au point de vue climatologique, ou du revenu qu'elle peut procurer. De là résultent d'un côté la nécessité de conserver boisées les parties qui, dans cet état, doivent avoir sur le régime des eaux ou la salubrité une influence salutaire, de l'autre l'avantage, au point de vue pécuniaire, de consacrer à la culture forestière les terrains dont aucune autre ne pourrait tirer un parti plus avantageux. En ce qui concerne le premier point, on ne sau-

rait contester qu'il touche à l'intérêt général beaucoup plus encore qu'à l'intérêt particulier. Les propriétaires des forêts situées dans ces conditions peuvent bien à la rigueur profiter, dans une certaine mesure, des effets généraux qui résultent de leur présence; mais ils n'en profitent pas assez pour que ce motif seul puisse les engager à les conserver en nature de bois, s'ils trouvent d'ailleurs un avantage quelconque à les transformer. Qu'importe au surplus au propriétaire d'un bois situé sur les plateaux que les rivières débordent dans les plaines, qu'elles transportent jusqu'à leur embouchure les terres enlevées sur leur passage, qu'elles entravent la navigation par leurs atterrissemens, ou forment des marais qui promènent la mort au milieu des populations riveraines? N'écoutant que son intérêt, il n'hésite pas un instant à détruire sa forêt, s'il trouve dans cette opération le plus léger bénéfice. Pour qu'il se décidât à la conserver, il faudrait donc qu'elle lui procurât, comme telle, un revenu supérieur à celui qu'il retirerait des autres cultures; mais cette condition même, qui peut être suffisante à une époque et dans des circonstances déterminées, n'agit malheureusement pas d'une manière assez générale pour garantir à jamais la société contre les défrichemens qui lui sont préjudiciables. L'histoire nous apprend en effet que la disparition des forêts ne s'est pas bornée aux parties qu'on pouvait cultiver avec avantage, mais qu'elle s'est étendue à des montagnes arides qui ont été stérilisées, et à des plaines impropres à toute autre production que le bois, et qui ont été par là transformées en déserts. On a bien essayé d'arrêter le mal par des lois qui prohibèrent les défrichemens, mais ces lois, qui nécessitaient l'ingérence toujours fâcheuse de l'état dans la gestion des propriétés privées, ont eu l'inconvénient plus grave encore d'être inutiles. Jamais elles n'ont pu empêcher un défrichement de s'effectuer quand le propriétaire y trouvait son avantage, et la longue suite des ordonnances royales et des arrêts du parlement, rendus depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, afin de sauvegarder la propriété forestière, n'a servi qu'à constater l'impuissance de l'action légale en cette matière. C'est que les forêts, pas plus que les autres propriétés, ne peuvent se soustraire aux lois économiques qui les régissent, et que, par leur nature même, elles ne sauraient convenir à l'appropriation privée.

Ce qui dans toutes les industries donne à l'action individuelle une grande supériorité sur l'action gouvernementale, c'est l'esprit d'initiative qui la caractérise. La mobilité des opérations, la multiplicité des transactions, la transformation des produits, la rapidité de leur transport sur les points où ils sont demandés, ne s'accommodent pas de la régularité et de la lenteur calculée des administrations publiques. Le propriétaire privé, toujours à l'affût des besoins qui se

manifestent, se tient prêt à les satisfaire. Sa boussole, c'est son intérêt; c'est son intérêt qui tantôt lui fait courir les chances d'une opération aléatoire, tantôt lui conseille une prudente réserve. La ruine est la sanction pénale de son manque d'aptitude ou de sa négligence; la fortune est la récompense de l'exactitude de ses calculs et de son habileté. La société peut donc s'en rapporter complétement à l'industrie particulière pour faire face à toutes les exigences qui peuvent être satisfaites aussitôt qu'elles se manifestent : jamais dans ce cas cette industrie ne lui fera défaut; mais il ne saurait en être ainsi lorsqu'il s'agit de produits dont la longue élaboration exige un esprit de suite qui lui manque d'ordinaire. C'est en cela surtout que la production ligneuse se distingue essentiellement de la production agricole. Il suffit de quelques mois pour faire germer le grain, développer la plante, mûrir l'épi et livrer le blé au commerce. Les fourrages, les racines, les légumes n'exigent pas plus de temps, et si la vigne est moins prompte, du moins peut-on être sûr de ne pas attendre au-delà de quelques années les produits qu'elle fournit. Dans ces conditions, il est très facile à l'agriculteur de parer à toutes les éventualités et de s'adonner plus spécialement à la production qui lui donne le plus de bénéfices, c'est-à-dire à celle dont la société a le plus besoin. Les lois de l'offre et de la demande sont pour lui un régulateur infaillible. Qu'une récolte vienne à manquer, la hausse du blé lui fait augmenter l'année suivante l'étendue des terrains emblavés et combler par là les vides opérés dans les réserves. Que son prix vienne au contraire à s'avilir, il trouvera bénéfice à cultiver des plantes fourragères et à élever du bétail. Ce sont ces oscillations continuelles, résultat du jeu des intérêts particuliers, qui finissent, sous le régime de la liberté, par apporter cette stabilité si nécessaire aux intérêts de tous.

Rien de semblable pour les produits ligneux à cause du temps qu'ils exigent pour acquérir les qualités qui les font demander. Il faut à la nature de vingt à vingt-cinq ans pour produire la bûche qui pétille dans l'âtre, de cent cinquante à deux cents ans pour élaborer la quille du navire qui nous porte ou la poutre du toit qui nous abrite. Ces produits sont l'œuvre du temps, et dès lors les lois de l'offre et de la demande sont impuissantes à garantir à la société un approvisionnement continu. Comment en effet attendre que la demande se manifeste, si l'offre ne peut y répondre qu'un siècle ou deux plus tard? Il importe donc, puisque la société a besoin de bois, que les forêts soient aménagées de manière à en fournir annuellement à peu près la même quantité, de manière à éviter les souffrances qui seraient la conséquence inévitable d'une pénurie éventuelle. Le but de la sylviculture est précisément d'assurer cette régularité si précieuse pour tous, mais que les forêts particulières,

soumises à tous les hasards de la spéculation, sont impuissantes à procurer, car l'approvisionnement constant des marchés en matières ligneuses ne saurait en aucune façon se concilier avec les vicissitudes si diverses de la propriété privée.

Si la liberté est la condition première de la prospérité de l'agriculture, la stabilité est indispensable à l'existence même des forêts. La facilité avec laquelle elles se dénaturent, la difficulté de les reconstituer, le temps qu'elles exigent pour donner des produits, en font une propriété d'une nature toute spéciale. La superficie qu'elles couvrent fait partie intégrante de leur constitution; une fois qu'elle est enlevée, la forêt elle-même n'existe plus, et c'est pour ce motif que la société du Crédit foncier a limité au tiers de leur valeur le maximum des avances qu'elle fait sur les propriétés boisées, tandis que pour les autres elles peuvent atteindre la moitié. Les spéculations, les partages sont pour elles une cause inévitable de ruine. Une forêt divisée entre plusieurs héritiers est une forêt à peu près perdue; chacun des morceaux qui, joint aux autres, formait un tout homogène est incapable, une fois isolé, de donner un revenu régulier, et le défrichement devient souvent le seul moyen d'en retirer quelque profit. C'est comme une machine dont les différentes pièces appartiendraient à des propriétaires différens : une fois qu'elles ne concourent plus ensemble à un même but, elles ne représentent plus que la valeur intrinsèque du métal dont elles sont faites. Si l'on réfléchit que trois générations à peine nous séparent de 89, et que jusqu'à cette époque les forêt particulières, restées presque toutes entre les mains des seigneurs, s'étaient, sous l'empire du droit d'aînesse, transmises de père en fils sans se démembrer, on ne peut méconnaître, en voyant leur état actuel, que nos institutions ne leur aient porté un coup fatal. La plupart d'entre elles en effet, exploitées à *dix* ou *quinze ans*, ne donnent plus aujourd'hui que des produits sans importance qui vont de jour en jour en diminuant. Aussi, si nous devons nous féliciter des entraves de toute nature dont la révolution nous a affranchis, avons-nous moins à nous applaudir de l'influence qu'elle a eue sur le domaine forestier. Quelques particuliers sans doute, mettant à profit la merveilleuse propriété qu'ont les forêts de prospérer sur les terres les plus réfractaires à toute autre culture, leur consacrent celles dont ils ne peuvent tirer un meilleur parti, et consentent, dans l'intérêt de leurs descendans, à employer à des plantations un capital qui devra s'accroître spontanément par le seul effet de la végétation; mais c'est évidemment là l'exception, et d'ailleurs la réalisation de ce capital accumulé est un appât auquel bien peu d'héritiers sont en mesure de résister.

Il résulte de tout ce qui précède que ni l'action bienfaisante des

forêts au point de vue climatologique, ni le revenu pécuniaire qu'elles procurent, ne suffisent pour garantir leur conservation en tant qu'elles resteront propriétés privées. C'est donc exclusivement à l'état, comme représentant l'ensemble des intérêts sociaux, que doit être réservée la possession des massifs boisés qu'il est nécessaire de conserver. Comme être moral et impérissable, il doit tenir compte des exigences de l'avenir aussi bien que des nécessités du présent, et sa responsabilité, qui s'étend aux générations futures, lui fait un devoir de leur transmettre intactes des richesses dont nous ne sommes que les usufruitiers. Cette conséquence, que Charles Comte avait tirée d'une manière un peu vague, il est vrai, du principe même de la propriété, un savant économiste allemand, M. Guillaume Roscher, que M. Wolowski vient de faire connaître à la France (1), l'a déduite de la comparaison des différens systèmes de culture. M. Léonce de Lavergne enfin lui a donné, dans la *Revue* même, la sanction de son autorité (2). L'assemblée nationale s'était parfaitement rendu compte du peu d'aptitude des particuliers à être propriétaires de forêts, puisque, par la loi du 23 août 1790, elle déclara inaliénables celles de l'état (3). Il n'y a pas jusqu'aux Américains, le peuple du monde le plus réfractaire à l'intervention gouvernementale, qui, pour protéger la propriété forestière, n'aient été obligés d'y avoir recours. Dès 1837, les hommes d'état du Massachusetts, alarmés du progrès des déboisemens et des conséquences qu'ils prévoyaient, chargèrent une commission d'étudier les moyens de conserver et d'augmenter l'étendue du sol forestier. Voici comment s'exprime M. Emerson, le rapporteur : « Les forêts, dans leur ensemble, ne doivent pas être traitées, du moins d'une manière profitable pour le pays, par des individus agissant isolément, sans lien entre eux, sans règle, sans principe; la conservation et l'amélioration des forêts ne peuvent être réalisées que d'après un aménage-

(1) Par la traduction des *Principes d'Économie politique* de G. Roscher, 2 vol., Guillaumin.

(2) « On attribue généralement aux économistes des théories contraires à la propriété des forêts par l'état. Je proteste, pour mon compte personnel, contre cette imputation. Le principe fondamental de la science économique n'est-il pas que toute espèce de propriété revienne à qui en tire le meilleur parti?... » Voyez la *Revue* du 1er décembre 1855, *les Essences forestières à l'Exposition universelle*, par M. Léonce de Lavergne.

(3) Le préambule de cette loi, très énergiquement formulé, ne laisse aucun doute sur les motifs qui l'ont provoquée : « L'assemblée nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités réunis des domaines, de la marine et des finances, de l'aliénation des biens nationaux, du commerce et de l'agriculture, considérant que la conservation des bois et forêts est un des objets les plus importans et les plus essentiels aux besoins et à la sûreté du royaume, et que la *nation seule*, par un nouveau régime et une administration sage et éclairée, *peut s'occuper de leur conservation, amélioration et repeuplement*, pour en former en même temps une source de revenus publics, a décrété, etc. »

ment sagement préconçu, appliqué sur toute la surface du pays, en employant toutes les ressources de la science, *respecté et suivi de génération en génération.* Un gouvernement qui ne vit pas au jour le jour, mais qui, les yeux fixés sur l'avenir, veut travailler pour les générations futures, fait preuve de sagesse, de prudence et de patriotisme en procédant à une statistique des forêts destinée à faire connaître au peuple l'importance de ses richesses forestières et la manière dont il doit en user (1). »

Comprend-on après cela que le gouvernement français lui même n'ait pas hésité, à différentes époques, à provoquer l'aliénation d'une partie des forêts domaniales? Comprend-on surtout qu'un de nos plus grands financiers ait cherché à motiver de désastreuses opérations par la prétendue supériorité des propriétés privées sur les propriétés publiques, et par les revenus plus considérables que donnent toujours les premières (2)? Ce raisonnement échafaudé sur un calcul erroné, et répété comme un axiome indiscutable à chaque nouvelle crise, a réussi, il est vrai, à arracher à nos assemblées délibérantes les différens votes qui ont porté à 328,000 hectares l'étendue des forêts domaniales aliénées depuis 1814 seulement; mais il n'a jamais pu convaincre l'opinion publique, qui s'est toujours prononcée contre ces opérations : elle prévoyait en effet que ces forêts ainsi vendues étaient fatalement condamnées à disparaître, et qu'un jour viendrait où l'état aurait à racheter ces terrains dénudés et à les reboiser au prix de sacrifices bien autrement considérables que le bénéfice que lui procurait cette vente irréfléchie. C'est en effet à créer des forêts nouvelles partout où l'intérêt général l'exige, et à assurer, même au prix de l'expropriation, la conservation de toutes celles dont l'influence climatologique est manifeste, que l'état doit tendre, bien loin d'aliéner celles qu'il possède encore. C'est à ces conditions seulement que la liberté du defrichement pourra être accordée à celles qui ne sont pas dans ces conditions, et qu'il en résultera une meilleure distribution du sol forestier. Les

(1) *Les Forêts dans l'état de Massachusetts,* par M. A. F. d'Héricourt. *Annales Forestières,* avril 1857.

(2) Voici comment s'exprimait M. Laffitte en 1831 pour justifier le projet d'aliéner 300,000 hectares de bois domaniaux : « Nous pourrions ajouter ici beaucoup d'autres considérations, connues de tout le monde, sur le peu d'aptitude de l'état à être propriétaire, et sur l'avantage de faire passer les propriétés publiques aux mains des particuliers... Les bois en général ne rendent que 2 ou 2 1/2 au plus à l'état; transportés aux particuliers, ils rendraient par les mutations ou l'impôt foncier 1 1/2 au moins pour 100, c'est-à-dire les deux tiers environ de leur revenu actuel. L'état en aurait donc en caisse la valeur, et retrouverait par l'impôt une partie du produit. Les particuliers en retireraient aussi de leur côté un revenu supérieur à celui qu'en retirait l'état. La supériorité de l'industrie individuelle explique ces différences. »

bois situés en plaine et dans de bons sols disparaîtront pour faire place à des cultures plus productives, tandis qu'on les verra couronner des montagnes qui sans eux resteraient stériles. La liberté succédant à la réglementation actuelle permettra ainsi aux diverses propriétés de se constituer suivant leurs lois naturelles, au grand avantage des intérêts privés comme des intérêts généraux.

Mais s'il est admis que les forêts sont par leur nature une propriété essentiellement nationale, il ne saurait évidemment plus être question, à cet égard, de jouissance commune. Le partage entre les habitans des produits ligneux qui en proviennent n'est pas le meilleur moyen d'en tirer parti, car il a pour conséquence inévitable d'en déprécier la valeur, et devient par cela même une perte pour la société. C'est par la vente, pendant qu'ils sont encore sur pied, des arbres à abattre que l'on peut en obtenir le bénéfice le plus considérable. L'adjudicataire, maître de façonner ces bois à son gré, tend naturellement à satisfaire les besoins les plus urgens, parce qu'il doit lui-même y trouver son avantage. Cette marche, actuellement suivie dans les forêts domaniales, restreint donc l'action de l'état dans les limites où elle est nécessaire, c'est-à-dire la conservation et la bonne exploitation des forêts, mais elle abandonne avec raison à l'industrie particulière le soin de débiter la matière ligneuse suivant les exigences de la consommation. Le produit de ces ventes entre dans les caisses du trésor, dont il forme une des branches de revenu.

Nous avons essayé de faire connaître ici le rôle de la propriété forestière dans l'économie rurale et de dissiper le préjugé malheureusement trop répandu de son antagonisme avec la propriété agricole. Soit en effet que par leur action bienfaisante les forêts contribuent à la salubrité de l'air, à la fertilité du sol, à la bonne distribution des eaux, soit qu'elles nous permettent de tirer parti des terrains qui sans elles seraient improductifs, ou qu'elles nous fournissent le bois dont la société ne peut se passer, soit enfin que par leur riante végétation elles décorent la campagne et la fassent aimer de ceux qui l'habitent, elles sont pour l'agriculture un auxiliaire des plus précieux. La question forestière n'est donc pas exclusivement, comme on l'a cru jusqu'ici, une question fiscale : elle est avant tout agricole; son importance sous ce rapport est bien autrement grave pour le pays que sous celui des considérations financières qu'elle peut comporter. La méconnaître, c'est préparer à la France un avenir dont l'Espagne, la Grèce et l'Asie-Mineure peuvent nous donner une idée.

J. Clavé.

LE ROI ODOACRE

PATRICE D'ITALIE

Les derniers temps de l'empire romain d'Occident, injustement dédaignés par les historiens modernes, présentent pourtant le plus intéressant spectacle de mouvement et de vie. Si les événemens ne s'y déroulent pas avec la marche régulière et majestueuse des grandes époques normales, le mélange des races y crée des individualités plus originales peut-être; l'action personnelle y prend une place beaucoup plus large, et partout éclate l'imprévu. Les personnages les plus différens d'origine et d'habit s'y disputent la puissance sur les masses, armées ou désarmées : ici, c'est un moine qui fonde un gouvernement théocratique dans les villes romaines du Danube; là, ce sont des évêques qui défendent leurs villes sur la brèche, affrontent des armées victorieuses, ou dirigent les négociations politiques les plus délicates; là encore, ce sont des soldats qui deviennent empereurs, des empereurs qui deviennent prêtres, des Barbares qui se font plus Romains que les Romains eux-mêmes, des Romains qui aspirent à être Barbares. Les costumes sont mêlés, comme les caractères et les ambitions. Il faut une loi pour empêcher l'officier romain de souiller ses épaules d'une peau de mouton et de traîner dans les rues de Rome un long sabre goth attaché à des chaînes de fer. D'autres lois empêcheront bientôt le sujet barbare d'apprendre à lire et de se corrompre au contact des lettres et des arts de l'Italie. Au milieu de ce conflit de nationalités, d'intérêts, de sentimens opposés naissent les peuples modernes. Le tombeau de l'empire romain est fécond : un monde nouveau en sort tout armé.

Parmi les personnages des derniers temps de Rome, il en est un dont on parle beaucoup, que l'on connaît peu, et qui mérite pourtant d'être étudié : c'est Odoacre. On en a fait un conquérant venu du Nord avec d'effroyables Barbares pour enlever aux Italiens le tiers de leur territoire. Ce mot de conquête appliqué aux événemens du ve et du vi^e^ siècle, semble tout expliquer sans peine, et au fond dispense de rien expliquer. Odoacre ne venait point en conquérant des bords du Danube, où il n'avait jamais régné; il sortait de la garde impériale romaine, où il était soldat. Son rôle ne fut pas celui d'un chef de sauvages s'abattant sur un pays civilisé et s'y partageant les hommes, les villes et les champs; Odoacre, chef d'une révolte des troupes romaines, fut un dictateur militaire comme Sylla, comme Jules César, comme Auguste; il récompensa comme eux ses vétérans et ses jeunes soldats en imposant pour contribution de guerre à l'Italie une portion de son territoire; seulement ces recrues et ces vétérans étaient des Barbares, et le dictateur lui-même un Barbare, parce qu'il n'y avait plus alors que des Barbares sous le drapeau de Rome. On se sert donc d'une formule erronée quand on écrit : « Odoacre conquiert l'Italie, Odoacre fonde un royaume barbare en Italie. » Rien n'est plus propre que de telles formules à faire dévier l'histoire de son vrai sens. Odoacre ne s'appela jamais roi d'Italie, aucun contemporain ne lui donne ce titre; il fut roi de ses soldats et patrice gouvernant l'Italie, avec l'agrément du sénat de Rome au nom de l'empereur d'Orient.

J'essaierai d'exposer brièvement ici les événemens qui amenèrent la suppression de l'autorité impériale en Occident, et de bien définir la nature du pouvoir substitué par Odoacre à celui des césars. Mon but est de mettre en saillie non pas seulement le caractère de cet aventurier fameux, mais généralement celui des Barbares qui participèrent au maniement des affaires romaines dans cette période suprême de l'empire : classe particulière de Barbares qui sert de transition entre le Barbare pur et le Romain.

Odoacre se montre à nous dans l'histoire flanqué de deux personnages à physionomie étrange : l'un est un ancien secrétaire d'Attila, le Pannonien Oreste, père de l'enfant qui vint clore la liste des césars; l'autre est un moine, fondateur d'un petit royaume théocratique, sur le versant septentrional des Alpes tridentines et juliennes. Ce moine, honoré par l'église sous le nom de saint Séverin, donna le plus parfait modèle de ces gouvernemens spirituels établis d'un commun consentement, au nom de la morale et de la religion, sur les ruines du gouvernement temporel, et qui, dans les formules de l'époque, prenaient parfois le nom de *gouvernement de Dieu*. Séverin ne fera qu'apparaître dans ce récit, son action étant restée

étrangère à l'Italie; mais en revanche on y verra se dessiner le plus grand des évêques du ve siècle, Épiphane de Pavie, à qui n'a manqué, sous l'habit du prêtre, aucune des qualités du héros, ni le génie, ni le dévouement, ni l'amour de son pays.

Séverin était venu s'établir en Pannonie dans l'année même qui suivit la mort d'Attila, et quand ce pays était bouleversé par les guerres cruelles que se livraient les fils et les capitaines du conquérant pour se partager sa dépouille. Nul ne connaissait le nouveau-venu, et nul ne sut jamais ni son origine ni sa vie passée. Toutes les fois qu'on l'interrogeait sur sa personne, il semblait montrer de l'irritation ou gardait un silence dédaigneux. Dieu l'avait envoyé, disait-il, pour assister des populations souffrantes, souffrir avec elles, et non pour satisfaire une futile curiosité. Cet homme, encore jeune, d'une austérité de vie incroyable, même chez un moine, et d'une volonté à l'épreuve des plus grands obstacles, entreprit de sauver de l'irruption barbare les villes romaines du Danube, qui n'avaient plus ni soldats pour les défendre, ni magistrats pour les gouverner. Il leur inspira l'énergie de se protéger elles-mêmes, il les rattacha entre elles par un lien commun, au nom de Dieu et de la charité; il fut leur conseiller, leur sauveur, leur roi absolu. Son autorité s'étendit pareillement sur les peuples barbares qui enveloppaient ces villes et les menaçaient. Le *saint* (c'est ainsi qu'on l'appelait) fut bientôt considéré comme un messager du ciel et un prophète, dont tous les actes étaient des miracles et toutes les paroles des prédictions. Étrange gouvernement, dont le Capitole était une cellule, le despote un *saint*, et les ministres des moines ordonnant, administrant, faisant la paix ou la guerre!

I.

Vers l'année 470 ou 471, lorsque le règne d'Anthémius commençait à chanceler en Italie et que celui du moine Séverin dans le Norique atteignait son plus haut degré de puissance, un soldat ruge, parti des bords du Danube pour aller, à travers les Alpes, chercher du service en Italie, passa près de la cellule du saint, placée dans un des vallons les plus agrestes du mont Kalenberg. Aucun Barbare n'approchait jamais de ce lieu vénéré sans visiter le prophète, lui demander sa bénédiction et provoquer de lui quelque mot qu'on pût regarder comme un avis ou une prédiction, et que chacun interprétait suivant sa pensée. La cellule était basse, et le nouveau visiteur, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, ne put franchir le seuil qu'en se baissant, et se tenir debout sous le toit qu'en courbant la tête. C'était un homme encore jeune, d'une allure martiale,

et dont la physionomie intelligente et hardie contrastait avec son misérable accoutrement de peaux de mouton sales et déchirées. « Tu es grand, et pourtant tu grandiras encore, » lui dit Séverin en fixant sur lui un de ces regards qui semblaient percer l'avenir. Le Barbare recueillait avec avidité les paroles du saint, comme si elles eussent répondu à une consultation intérieure, et il tressaillit quand celui-ci ajouta en le congédiant : « Poursuis ta route, va en Italie sous les peaux grossières qui te couvrent; le temps n'est pas loin où le moindre des cadeaux que tu distribueras à tes amis vaudra mieux que tout le bagage qui fait maintenant ta richesse. » Ce soldat s'appelait Odoacre, fils d'Édécon. Il reprit sa marche, plein de joie, conservant dans le secret de son cœur, comme un gage assuré de sa fortune, les paroles d'un prophète que l'événement ne démentait jamais.

Arrivé en Italie, Odoacre y trouva facilement l'emploi de son bras. La mâle tournure et la haute taille des guerriers ruges étaient faites pour attirer l'attention des recruteurs romains. Les volontaires de cette nation, et généralement tout ce qui sortait des bandes d'Attila, à l'exception peut-être des Goths, trouvaient à la cour de Ravenne un chaud protecteur et presque un compatriote dans la personne du Pannonien Oreste, autrefois secrétaire du roi des Huns, maintenant officier supérieur dans la garde des empereurs d'Occident. L'ancien ministre d'Attila n'avait point oublié ses amis barbares.

De tous les aventuriers romains ou barbares que produisit le ve siècle, ce siècle des grands aventuriers de l'ancien monde, aucun n'offrit dans sa vie de plus étranges contrastes que cet Oreste, sorti des chariots des Huns pour aller fermer, sur le trône impérial d'Occident, en la personne de son fils, la succession de Jules César et d'Auguste. Né à Pettau, en Illyrie, d'une famille honnête de provinciaux, il s'était allié à une plus illustre, en épousant la fille du comte Romulus, personnage considérable même hors de sa province, et honoré de plusieurs missions par les césars de Ravenne. Avec une merveilleuse souplesse d'esprit, que n'embarrassaient guère les scrupules de conscience, Oreste savait toujours accommoder son patriotisme aux vicissitudes de sa patrie. Romain au temps où la Pannonie était romaine, Barbare lorsque les Huns l'occupèrent, mais prêt à redevenir Romain au premier retour de fortune, il servit loyalement, à mesure qu'elles se présentèrent, toutes les causes que lui imposa la nécessité. Attila n'eut pas de ministre plus fidèle, l'empire de plus dangereux adversaire, tant que dura la domination des Huns; mais à la mort du conquérant il regarda ses engagemens comme rompus, et, refusant de prendre part aux luttes de ses compagnons d'armes, il vint avec sa famille et ses tré-

sors se fixer en Italie, où il dépensait noblement la part qu'il avait touchée dans le pillage de l'empire. Ainsi rendu à sa première situation, le secrétaire d'Attila se montrait un bon et utile Romain. Sa profonde connaissance des mœurs et des intérêts barbares le fit rechercher par les ministres des empereurs et par les empereurs eux-mêmes. Il se glissa dans leur intimité, fut bientôt de tous leurs conseils, et obtint un commandement dans le corps des domestiques, poste envié et réellement important en ce qu'il servait de marchepied à tout.

Par suite de ses aventures mêmes et des relations de sa vie passée, Oreste pouvait rendre à l'empire des services de plus d'un genre; mais le plus important de tous se trouvait en quelque sorte entre ses mains. La question de vie ou de mort pour la Romanie occidentale était alors dans la composition de ses armées : non pas qu'il s'agît encore, comme sous Marc-Aurèle ou Probus, d'y combiner avec prudence l'élément national et l'élément étranger, de manière à garantir toujours la prééminence au premier; le temps des simples tempéramens n'était plus, et le gouvernement d'Occident se résignait à ne plus compter sous ses enseignes que des soldats étrangers. La question était de décider si ces soldats étrangers formeraient au sein de l'Italie une armée ou un peuple. Sans doute le recrutement des mercenaires barbares dans un seul peuple, par l'intermédiaire d'un chef ou roi de ce peuple, généralissime romain, offrait de grands avantages de facilité et de cohésion; mais Ricimer en Italie, Aspar à Constantinople, avaient mis à nu les inconvéniens d'un pareil système, qui amenait, comme conséquence inévitable, la dépendance des empereurs et l'abaissement de l'autorité impériale devant le patriciat barbare. Le remède à ce mal, remède bien impuissant encore, consistait à changer le mode de recrutement, au moins pour une portion des troupes, à diviser les commandemens, à créer entre les chefs des rivalités de position, en un mot à détruire au profit de l'empereur cette unité et souvent cette hérédité du gouvernement militaire qui faisait la force des patrices barbares, entrepreneurs d'armées romaines.

Dans la Romanie orientale, Léon avait accompli ce travail avec succès. En composant sa garde de recrues isauriennes opposées aux fédérés goths de Théodoric le Louche et d'Aspar, et remettant le commandement de cette garde à l'Isaurien Zénon, devenu son gendre, il avait su se préserver lui-même, et chasser des abords du trône la dynastie militaire des Ardabures, maîtresse de l'Orient depuis un demi-siècle. L'Occident, il est vrai, ne comptait, parmi ses populations sujettes de l'empire, rien de comparable pour l'énergie guerrière aux sauvages tribus de l'Isaurie; mais à défaut de Ro-

mains on pouvait opposer les Barbares aux Barbares, et combiner, pour la garde des empereurs, un système d'enrôlement qui échappât à l'action de Ricimer. Il semble que ce fut là l'idée d'Anthémius, et peut-être la cause immédiate de sa ruine. On voit en effet, vers cette époque, des corps entiers, et en particulier celui des domestiques, se recruter de Ruges, d'Hérules, de Scyres, de Turcilinges, d'Alains, enrôlés individuellement ou par petits groupes isolés, et ces bandes de race différente, soumises au commandement d'officiers romains, formèrent, suivant toute apparence, ce qu'on appela les *nations*. Ce ne fut plus, comme l'armée de Ricimer, une masse homogène, un peuple que son roi louait à l'empereur, mais une troupe stipendiée directement par l'empereur, et qui lui resta fidèle quand la guerre éclata entre son patrice et lui. Telle est en effet la transformation qu'on voit s'opérer sourdement dans la milice romaine sous le règne d'Anthémius. Oreste semblait fait exprès pour la diriger, lui qui connaissait si bien les intérêts, les mœurs, les alliances ou les inimitiés des Barbares, et que ceux-ci regardaient presque comme un homme de leur sang. On peut supposer qu'il fut d'abord employé par Anthémius à des missions de ce genre, et que l'aventurier pannonien dut à cette utilité toute particulière sa faveur marquée à la cour et un poste dans la garde palatine. Le scribe qui avait tenu le registre des armées d'Attila devint le recruteur en chef de la garde des césars.

Grâce à cette circonstance et à l'engouement dont les recrues ruges, hérules et turcilinges furent dès lors l'objet, Odoacre entra d'emblée dans le corps des domestiques, en qualité de doryphore ou porte-lance. Oreste l'attacha à son service personnel; il le prit pour écuyer, nous dit la tradition. Le fils d'Édécon assista, dans cette situation modeste, aux guerres civiles qui amenèrent la chute d'Anthémius, suivie si promptement de la mort de Ricimer et de celle d'Olybrius, son digne protégé. Ces guerres durent offrir au doryphore plus d'une occasion de montrer sa vive intelligence et son audace. Il s'acquit dans la milice palatine, ennemie des Suèves, une popularité qui faisait déjà de lui un personnage important, quand il n'était encore que simple soldat.

Dans cette position, Odoacre assista aux grands drames qui précédèrent la chute de l'empire d'Occident. Il prit part à la lutte de Ricimer contre Anthémius. Il vit les progrès des patrices barbares, se rendant maîtres du trône impérial sans oser eux-mêmes s'y asseoir, puis le patriciat, devenu héréditaire, transmis du puissant Ricimer à l'imbécile Gondebaud. Il traversa le règne ridicule d'Olybrius, le protégé des Vandales, puis celui de Glycerius, le protégé des Burgondes, règnes éphémères, mais trop longs pour l'honneur

et le bonheur des Romains, et marqués tous deux, à des degrés différens, par l'affaiblissement de l'empire et l'avilissement de l'empereur. Enfin il servit sous Népos.

Le nom de cet avant-dernier des césars ne réveille plus dans la postérité qu'un seul souvenir : il se nommait Julius, comme le premier de ces maîtres du monde. C'est à peu près tout ce qu'on sait de lui; pourtant ce fut un homme juste et bon, plein d'intentions droites, qu'on lui dénia, et de vertus civiles, qui n'excitèrent que le mépris. Sa mauvaise étoile semblait aggraver encore les destinées de Rome, déjà si fatalement entraînée vers la ruine. Envoyé par l'empereur d'Orient avec une armée orientale pour délivrer l'Italie de la honteuse tyrannie de Gondebaud, il fut traité comme un usurpateur étranger, comme un lieutenant de Léon, chargé de la conquête de Rome au profit de Constantinople. Sa clémence envers Glycerius ne servit qu'à lui réserver un bourreau, sa condescendance respectueuse envers le sénat qu'à l'amoindrir et le livrer sans défense à la haine des sénateurs; enfin tout tourna contre lui, jusqu'aux espérances que ses bonnes qualités avaient fait naître. Ces tristes spectacles, en dévoilant à tous les yeux les vices cachés de ce grand empire, sa faiblesse, et les passions qu'il fallait soulever pour le perdre, durent à la fois éveiller l'ambition d'Odoacre et lui enseigner la route à suivre pour parvenir à ce but.

L'avénement de Népos avait été l'occasion d'une prise d'armes de la part des Visigoths de Toulouse. Euric, leur roi, envahit le Limousin, le Berri et l'Auvergne; mais l'héroïque résistance de Clermont, défendue par son évêque, Sidoine Apollinaire, et par le maître des milices, Ecdicius, beau-frère de l'évêque, força les Visigoths à la retraite. Ils allaient revenir au printemps de l'année 475, irrités de leur défaite et décidés à conquérir non-seulement l'Auvergne, mais la Gaule Narbonnaise. C'était une guerre dangereuse, qui mettait en péril, avec la dernière province romaine à l'ouest des Alpes, la dernière armée de l'empire d'Occident. Avant de l'entreprendre, Népos voulut consulter l'Italie; il réunit les conseils provinciaux de la péninsule, leur demandant leur avis sur le parti qu'il fallait prendre. L'Italie émit le vœu qu'on négociât. Les conditions de la paix furent dures, et un traité solennel céda l'Auvergne aux Visigoths : à ce prix seulement, Népos sauva la Narbonnaise. Mais l'Auvergne ne se soumit point; elle voulut rester Romaine en dépit de Rome, et le maître des milices, Ecdicius, se retranchant dans ses montagnes avec une troupe de patriotes dévoués, appela la Gaule entière aux armes. Népos se vit contraint de dépouiller de sa charge, comme rebelle, un homme qu'il admirait; il en revêtit le Pannonien Oreste, alors patrice, et commandant en chef d'une

armée campée sous les murs de Rome. Oreste reçut l'ordre de conduire cette armée en Gaule pour pacifier la cité d'Auvergne et assurer l'exécution du traité passé avec le roi des Visigoths. C'est ici que s'ouvre la série des événemens qui, en moins d'une année, firent du porte-lance Odoacre un général et plus qu'un empereur.

L'armée réunie sous les murs de Rome se composait des corps qui avaient pris parti pour Népos et de ceux qui, restés fidèles à Glycerius, s'étaient dispersés lorsque leur chef leur avait donné, par sa retraite précipitée, le signal de la déroute. Répandus dans la campagne de Rome, ils l'infestaient de leurs brigandages, et une fois la guerre terminée, Népos s'occupa de les rallier et de les refondre avec les premiers, afin de reconstituer sur son ancien pied l'armée italienne. Il semble qu'Oreste avait été chargé de ce travail. Soit que le Pannonien, voyant Glycerius s'abandonner lui-même, eût déserté sans scrupule pendant la lutte, entraînant avec lui la garde impériale, dont il était un des chefs influens, soit qu'il eût attendu, suivant son habitude, que la fortune eût prononcé, on le retrouve après la victoire à la tête de l'armée reconstituée, et le plus important des capitaines de Népos. Il avait son quartier-général à Rome même, dont il occupait le territoire, tandis que l'empereur était rentré dans Ravenne, véritable siége du gouvernement et métropole des affaires.

Ce voisinage de Rome, dangereux pour la discipline des soldats, l'était encore plus pour la fidélité des officiers. C'est là que se donnaient carrière, avec une liberté qu'ils n'eussent pas osé invoquer ailleurs, les partis ennemis de Népos : fonctionnaires disgraciés de Glycerius, sénateurs oubliés par le nouveau prince, vieux Romains dont l'orgueil ne se mesurait pas à la réalité des choses, et qui voyaient de bonne foi dans une intervention de l'empire d'Orient un attentat contre Rome et une oppression pour l'Italie, ambitieux de toute classe, fauteurs de révolutions sous le masque du patriotisme occidental. Ni les bonnes intentions de Népos, ni ses efforts pour faire le bien, n'avaient réussi à le rendre populaire. L'amère critique dont ses actes étaient l'objet dans la ville éternelle parut aisément à des généraux avides de pouvoir un appel à la révolte. L'histoire ne saurait affirmer, en l'absence de documens positifs, que le sénat ou du moins une notable partie du sénat prit une part directe au complot qui ne tarda pas à s'organiser; mais l'attitude des sénateurs vis-à-vis de ce malheureux prince fut si ouvertement hostile, que l'empereur d'Orient put leur dire plus tard avec justice : « C'est vous qui l'avez renversé. »

Dans ce tourbillon de préjugés et de passions qui travaillaient pour lui, Oreste, clairvoyant et réservé, se tenait prêt à tout événe-

ment. Sans se compromettre par de vaines paroles, il aidait la désaffection à se glisser peu à peu parmi les soldats. La présence des auxiliaires grecs dans les troupes de Népos pendant la dernière guerre était une arme à deux tranchans, redoutable dans la main des provocateurs de désordre, qui sans doute ne la laissaient pas reposer. A ceux qui avaient fidèlement soutenu Glycerius, ils pouvaient dire : « Vous avez été vaincus par des Grecs; » aux soldats de Népos : « Vous avez marché à la suite d'un Grec. » Ce fait, présenté comme une injure, offensait ces esprits grossiers, et la vanité barbare prenait parti pour l'orgueil italien. L'ordre, reçu tout à coup, d'aller en Gaule remettre la cité d'Auvergne aux Visigoths réveilla en outre dans ce ramas d'étrangers des idées qu'il eût été plus prudent de ne point exciter. Qu'iraient-ils faire au-delà des Alpes? Assister au partage de l'un des territoires les plus fertiles de l'Occident, le livrer à des Barbares, et comprimer au besoin la résistance des provinciaux dépossédés! Lorsque Rome traitait si généreusement ses ennemis, pourquoi ses défenseurs étaient-ils réduits à une maigre paye pour prix de leur sang? Le temps des auxiliaires ne viendrait-il pas aussi? Les soldats de Rome ne demandaient qu'à être traités comme les Visigoths! Des pensées de ce genre s'agitaient dans beaucoup de têtes, et, sans les approuver ni les combattre, ou, pour mieux dire, en les combattant mollement, Oreste laissa se développer ce terrible ferment qui devait tout emporter. Ainsi se noua entre le compagnon d'Attila et les anciennes bandes du roi des Huns on ne sait quel contrat bizarre, un accord tacite, un complot sans engagement mutuel, mais qu'une des parties put invoquer après le succès.

Si Népos, instruit de ce qui se passait, crut porter remède à ces manœuvres en éloignant Oreste avec une partie de son armée, il se trompait étrangement sur la gravité du mal, et ne connaissait guère l'homme à qui il avait affaire, car, après avoir résolu l'éloignement des troupes, il ne prit aucune mesure pour l'assurer; aucune ne fut prise non plus pour garantir Ravenne contre une attaque possible. L'armée d'expédition partit de Rome, au commencement de mars, par la voie militaire qui conduisait en Gaule à travers l'Étrurie, et, se bifurquant à Forum-Livii, aujourd'hui Forli, se dirigeait de là sur l'Adriatique : c'était à la fois la route de Milan et celle de Ravenne. Elle marchait silencieusement à grandes journées, irritée au fond, mais ne dénotant par aucun de ses actes un état actuel de révolte : aussi la surprise de Népos fut complète. Selon toute apparence, c'est à Forum-Livii qu'Oreste, maître de la route de Ravenne et tenant l'empereur sous sa main, leva le masque et déclara à sa troupe qu'il ne la menait pas hors de l'Italie désho-

norer le nom romain, mais à Ravenne, où elle aurait occasion de le venger. Chefs et soldats protestèrent qu'ils étaient prêts à le suivre.

Quant à Népos, il restait comme assoupi dans sa sécurité. Lorsque des bruits vagues vinrent exciter tout à coup son attention, il observa avec anxiété cette marche mystérieuse de son patrice, perdant en conjectures et en hésitation un temps précieux pour agir. Il eût pu dès le principe appeler à lui les corps disséminés en Ligurie et se fortifier dans Ravenne : bientôt il fut trop tard; le passage se trouva fermé par l'approche des colonnes ennemies, et la mer seule lui resta. Dans cette conjoncture, il fit appareiller un des navires du port pour s'y jeter à tout événement. Aucun effort ne fut tenté pour défendre la ville, et au moment où l'avant-garde d'Oreste attaquait la longue et étroite chaussée coupée de ponts qui reliait Ravenne à la terre ferme, Népos gagna le quartier de Classe et s'embarqua. Suivant toute vraisemblance, sa petite flotte dalmate prit le large avec lui. Ainsi le protégé de Léon regagnait Salone, qu'il avait quittée quatorze mois auparavant, si plein d'espérances déçues, et où Glycerius l'attendait. Les deux ennemis allaient se retrouver face à face dans une singulière parité de destin : tous deux empereurs d'Occident dépossédés et exilés, tous deux partageant l'administration de la Dalmatie, l'un comme prince, l'autre comme évêque. Jamais les dérisions de la fortune n'avaient été à la fois plus burlesques et plus amères.

Oreste fit son entrée à Ravenne le 28 mars de l'année 475, et, contre toute attente, il ne s'installa point, du moins comme empereur, dans le palais resté vacant; il ne prit point la pourpre, et si les soldats la lui offrirent, il la refusa. Ce n'était pas là son jeu. Soit qu'il affectât de suivre en tout la tradition des patrices barbares, plus confiant dans leur stabilité que dans celle des césars, soit qu'il craignît de payer trop cher ses complices, s'il acceptait la souveraineté pour lui-même, il déclara n'en point vouloir, et son refus rejeta l'Occident dans l'embarras des interrègnes. Celui-ci dura deux mois, pendant lesquels Oreste fut censé chercher un candidat qu'il ne trouvait pas, et pendant lesquels aussi, comme on le pense bien, aucun ne vint s'offrir à son choix. Le sénat, les villes, l'armée, se montraient impatiens d'en finir, quand un coup de théâtre leva soudainement les incertitudes.

J'ai dit plus haut qu'Oreste, venu en Italie après la mort d'Attila, y avait amené sa famille, composée de son père ou de son beau-père, le comte Romulus, de sa femme jeune encore, et d'un frère nommé Paulus, qui s'était attaché à sa fortune. Depuis leur établissement au midi des Alpes, la fille du comte Romulus lui avait donné un fils qui pouvait avoir alors treize ou quatorze ans, et portait le nom

de son aïeul. Les parens du nouveau-né, par un jeu d'esprit assez bizarre, avaient ajouté au nom patronymique de Romulus le surnom d'Augustus, comme pour réunir sur la tête de cet enfant le double souvenir du fondateur de Rome et du premier de ses empereurs. Ce rapprochement puéril passa plus tard pour une prophétie. Suivant l'usage romain, le jeune fils d'Oreste fut désigné par son surnom d'Augustus, et plus familièrement par le diminutif Augustulus, qui signifiait *le petit Augustus*. Il grandit près de son père, au milieu des soldats, et comme il était gracieux et beau (l'histoire a pris soin de nous le dire), il devint l'idole de l'armée qu'Oreste commandait. Un jour donc, c'était le 29 octobre, l'interrègne se prolongeant trop au gré de tout le monde, une troupe, envoyée on ne sait par qui, envahit la demeure du patrice, s'empara de l'enfant, le plaça sur un bouclier, et, après l'avoir affublé d'un manteau de pourpre emprunté à la garde-robe des césars, et trop grand pour sa taille, elle le promena de rue en rue, proclamant Romulus Augustus empereur de la Romanie occidentale, aux applaudissemens du peuple et de l'armée. C'est ainsi du moins que nous pouvons nous figurer l'élévation du fils d'Oreste, en rapprochant les divers détails transmis jusqu'à nous.

Arrivé par la ruse au but qu'il désirait, l'aventurier pannonien se crut bien plus sûr du pouvoir impérial que s'il l'avait possédé lui-même, car il restait patrice et généralissime de son fils. Or, l'intérêt du patrice et celui de l'empereur étant exactement les mêmes et se protégeant l'un par l'autre, rien ne pourrait les ébranler : voilà ce que se disait Oreste, tandis que d'un autre côté l'Italie et le sénat voyaient dans cette combinaison un gage de stabilité. Oreste était estimé des sénateurs, et généralement on s'accordait à reconnaître en lui une capacité applicable à beaucoup de choses. Il prit en main, comme tuteur de son fils, les rênes de l'administration publique. Le petit Auguste, ainsi qu'on continua de l'appeler, ceux-ci par moquerie, ceux-là parce que c'était son surnom de famille (1), fut confié à la direction d'un prêtre italien nommé Pirmé-

(1) Son nom dans les médailles est Romulus Augustus. V. Eckel et Mionnet. D. N. ROMULUS AUGUSTUS. P. AUG. ou P. F. AUG., au revers : *Salus Reipublicæ*. On voit que dans cette légende Augustus figure deux fois, une fois comme nom propre et l'autre comme titre. — Procope explique ainsi l'origine du surnom d'Augustule : « Occidentis in partibus regnabat Augustus, quem minuente vocabulo Augustulum vulgus appellabat, quia puer ad imperium pervenerat. » *Hist. Goth.*, 1. Les Grecs le nomment tantôt *Augustus*, Malch., *Excerpt.*, 3, tantôt *Augustulus*, Candid., *Hist.*, 4, tantôt *Romulus, cognomento Augustulus*, Evagr., *Hist. eccl.*, II, 16. — Theophan., p. 111. — Les écrivains latins se servent généralement du sobriquet d'*Augustulus*. Tout fait présumer que le fils d'Oreste, avant son élévation au trône impérial, portait déjà son surnom d'Augustule dans l'intimité de la famille ; quand il fut empereur, on le lui donna par dérision.

nius, homme de haute naissance et de grandes vertus, qu'Oreste aimait à consulter sur les affaires de l'état, et qu'il traitait comme un père. Au moyen de ce prêtre en relation avec les évêques, le patrice sut se ménager l'affection du clergé italien. En même temps il entra en négociation avec Genséric, pour mettre un terme à la guerre qui frappait de stérilité depuis vingt ans le commerce de l'Occident et promenait l'épouvante sur toutes ses côtes. Enfin, pour n'être point en faute vis-à-vis de la constitution romaine, et sans se faire d'ailleurs illusion sur le succès, Oreste députa à Constantinople deux officiers de son palais, Latinus et Madusius, chargés de notifier à l'empereur d'Orient (c'était alors Basilisque) l'avénement de Romulus Augustus, lui envoyant, suivant la coutume, le portrait du jeune césar entouré de lauriers; mais lettre et portrait furent repoussés avec mépris : le successeur de Théodose, si indigne qu'il fût lui-même, refusa de reconnaître pour frère et collègue le fils du secrétaire d'Attila.

Quant à ces affaires de la Gaule, si funestes à Népos, Oreste prudemment les laissa se dénouer d'elles-mêmes, déclinant toute responsabilité dans des événemens qu'il n'avait point fait naître. Les Visigoths prirent possession de l'Auvergne sans grande peine, car la soumission d'Ecdicius avait frappé au cœur la résistance nationale, et d'ailleurs les nouveaux troubles de l'Italie diminuaient pour les Gallo-Romains le regret d'être séparés d'un empire qui ne pouvait plus compter sur une année de paix intérieure. Euric donna pour gouverneur aux Arvernes le comte Victorius, dont l'administration, d'abord assez modérée, sut ménager les sentimens religieux de ce pays, attendu que lui-même était catholique; mais, comme tous ces Gallo-Romains qui vendaient leurs services aux Barbares, Victorius était au fond un homme sans probité et sans mœurs, qui, forcé bientôt de quitter l'Auvergne et s'étant réfugié à Rome, y fut lapidé par la populace pour le scandale de ses débauches. Après l'abandon de cette province par l'empire, il ne resta plus à l'ouest des Alpes d'autre vestige des conquêtes romaines que la Narbonnaise, réduite aux deux tiers environ de son ancien territoire. La paix qu'Oreste négociait avec les Vandales put sembler un petit dedommagement d'une si grande perte. En somme, le gouvernement d'Augustule, adopté par l'Italie, la laissait reposer de deux secousses violentes, et semblait d'ailleurs assez fort pour résister à de nouveaux orages. Ce n'était là qu'une illusion. Un état si longtemps bouleversé dans ses fondemens ne pouvait plus connaître que des trêves plus ou moins longues; la paix ne lui appartenait plus. « Nous jouissions du repos, dit un auteur contemporain, interprète des sentimens du clergé italien, le bio-

graphe et le successeur de l'évêque Épiphane, nous jouissions du repos sans songer à l'avenir; mais voilà que tout à coup *l'ennemi*, l'infatigable fabricateur de crimes, amoncelle des fermens de douleurs; voilà que sa main répand dans l'ombre la semence des discordes, et que, par l'espérance de nouvelles révolutions, il éveille, il excite des hommes perdus (1). »

Ces hommes perdus, c'étaient les soldats de l'empire, et le démon qui les agitait était celui de la cupidité. L'idée que Rome leur devait bien, à eux ses défenseurs, la même faveur qu'à ses ennemis, Goths, Burgondes et Franks, à qui elle distribuait ou laissait prendre ici des terres, là des colons et des villes; cette idée, excitée tout naturellement par l'exemple de ce qui se passait en Gaule et en Pannonie, avait fini par s'enraciner dans la tête des auxiliaires barbares. Sans doute Oreste ne leur avait rien promis avant la révolte, il avait même décliné soigneusement, en homme habile, toute occasion de se prononcer pour ou contre de semblables demandes; mais il se trouvait tacitement engagé par la révolte dont il recueillait le fruit. En favorisant l'ambition d'un homme qu'elles regardaient comme un Barbare d'adoption, les bandes d'Attila devaient penser qu'elles seraient traitées comme elles voulaient l'être. Elles attendirent donc patiemment pendant quelques mois qu'il prît l'initiative d'une distribution de territoire en Italie; puis, quand elles ne virent rien arriver, elles se crurent frustrées. Un vif mécontentement éclata; les cabales succédèrent aux murmures; une partie de l'armée menaça de s'insurger. Le foyer de l'agitation se trouvait dans le corps formé de Ruges, de Scyres, de Turcilinges, qui occupait en ce moment les camps retranchés de la Ligurie. C'étaient précisément les troupes sur lesquelles Oreste avait dû le plus compter, celles qui, selon toute probabilité, avaient le plus fait pour son élévation. Peut-être le patrice, en les éloignant, avait-il voulu se dérober à leurs réclamations; et pour contre-balancer l'effet de cette sorte de disgrâce, il s'était entouré de Barbares moins exigeans et du peu de Romains qui restaient encore sous les drapeaux de Rome.

La fermentation des camps de Ligurie aboutit d'abord à une requête solennelle adressée au patrice pour lui demander au nom de l'armée la concession du tiers des terres en Italie. On se flattait sans doute d'être très modéré dans la demande, quand les Visigoths et les Burgondes s'attribuaient en Gaule les deux tiers du territoire, et que d'autres Barbares prenaient tout. Oreste refusa courageusement. Au fond, il avait le cœur romain, et, flatté de la confiance que les Ita-

(1) « Ecce ille quietis nescius, et scelerum patrator inimicus, magna dolorum incrementa conglutinat. Discordiæ crimina clandestinus supplantator interserit, spe novarum rerum, perditorum animos inquietat. » Ennod., *Vit. Epiphan.*, p. 348.

liens lui témoignaient, il eût rougi d'attacher son nom à une si sauvage spoliation. Son refus, nettement exprimé, excita parmi les auxiliaires, comme on devait le prévoir, une tempête violente; de la mutinerie ils passèrent à la révolte. Au premier rang des mécontens se distinguait un homme qu'à sa haute taille, à la hardiesse de ses discours, à l'entraînement qu'il exerçait sur ses grossiers compagnons, on reconnaissait tout d'abord pour l'ancien soldat d'Oreste, le Ruge Odoacre, arrivé dans le corps des domestiques à quelque grade encore subalterne. Il promit à ses camarades de les mettre en possession de ce qu'ils demandaient, s'ils l'agréaient pour chef, et ceux-ci le nommèrent sans hésiter. La guerre dès lors commença. Odoacre, placé au pied des Alpes, en communication facile et prompte avec les peuples du Danube, appela à lui tout ce qui voulut s'enrôler parmi les Ruges, les Alains, les Turcilinges et les Scyres. Ces Barbares vinrent en grand nombre rejoindre leurs frères en Ligurie, et formèrent avec eux une armée redoutable. Il paraîtrait même, à la manière dont quelques historiens s'expriment, qu'Odoacre en personne alla présider à ces levées, et que lorsqu'il reparut en Italie par le passage des Alpes tridentines, il ressemblait beaucoup plus à un envahisseur barbare qu'à un officier de l'empire romain.

Pendant ce temps-là, Oreste, résolu à ne point céder, concentrait dans Ravenne tout ce qui restait à l'Italie de troupes fidèles, et quoiqu'elles fussent clair-semées et travaillées elles-mêmes par des fermens de discorde, il prit l'offensive contre Odoacre. La première rencontre eut lieu dans la plaine de Lodi, appelée alors *Laus Pompeia*. Affaibli par la désertion d'une partie des siens, le patrice dut se réfugier derrière le Lambro, afin de couvrir du moins les approches de Pavie, qu'on regardait dès ce temps comme la plus forte des villes liguriennes. Suivant une tradition en vigueur au moyen âge et recueillie par les écrivains italiens, il se retrancha dans une position avantageuse, près des collines qui portent aujourd'hui le nom de San-Columbano; mais Odoacre, par une manœuvre hardie, remonta le Lambro, qu'il franchit à gué vers son cours supérieur, et revint lui-même, par la rive droite, couper à son ennemi le chemin de Pavie. A quelques milles du camp impérial, il s'arrêta, offrit la bataille pour le lendemain, et fit les préparatifs d'usage. Ses bataillons serrés et sa nombreuse cavalerie, nous dit la tradition, débordaient au loin de la plaine sur la montagne. Oreste désespéra de la victoire, et, décampant silencieusement au milieu de la nuit, il se dirigea vers Pavie. Ses retranchemens tombèrent au pouvoir d'Odoacre, qui les occupa. On voyait encore dans ce lieu, au xve siècle, les vestiges d'ouvrages romains indiquant le

passage d'une grande armée, et le lieu lui-même se nommait *le Camp ruiné*.

Cependant Augustule se fortifiait dans Ravenne, ou, pour mieux dire, Paulus, son oncle, à qui Oreste avait confié la garde d'une si chère tête, disposait tout pour empêcher l'accès de la ville. Les troupes italiennes en retraite sur Pavie avaient été reçues avec une faveur marquée par Épiphane et son clergé, et de ce côté aussi on se préparait à une défense vigoureuse. Pavie, encore appelée Ticinum, commençait à cette époque le rôle de métropole militaire de la Haute-Italie, qu'elle joua si brillamment sous les monarchies lombarde et franke. Le petit bourg qui du temps de Néron possédait à peine une enceinte était devenu successivement, par l'effet de son heureuse situation, une ville municipale et une forteresse très renommée. Située sur le Tessin, à trois milles de son embouchure dans le Pô, et au lieu où ce fleuve était régulièrement navigable, cette place commandait les deux routes importantes de Milan à Rome et de Ravenne aux Alpes gauloises. Deux formidables barrières, le Tessin et le Pô, en protégeaient les approches à l'ouest et au midi, mais rien ne la couvrait à l'est et au nord; or c'était précisément par là que devait l'attaquer une armée qui venait des bords du Lambro. Odoacre en effet, si l'on en croit la tradition, établit son camp en face de la porte septentrionale, et ouvrit aussitôt les travaux d'un siége qui dura, dit-on, quarante jours.

L'armée d'Oreste, si bien traitée par l'évêque et le peuple de Pavie et contenue d'ailleurs par son chef, se conduisit d'abord vaillamment et honnêtement pour les assiégés: mais à mesure que le siége se prolongea et que l'ennemi gagna du terrain, le découragement vint, et la cupidité rentra dans le cœur de ces hommes féroces. Ils payèrent le bon accueil de la ville par un sac en règle : ses défenseurs voulurent lui donner un avant-goût de ce que l'ennemi lui réservait. Un jour donc, sans provocation d'aucune sorte, les rues se remplirent d'une multitude armée de glaives et de torches, et folle de fureur. « Ce n'était partout que deuil, nous dit par une réminiscence classique un témoin oculaire de ce premier pillage fait par des amis; ce n'était partout qu'épouvante et spectacles de mort. » Tout habitant qui connaissait un soldat, qui l'avait logé sous son toit, qui lui avait fait du bien, le voyait accourir vers lui l'injure à la bouche et le fer au poing; l'hôte enfonçait la porte de son hôte ou la brûlait et menaçait le maître de le tuer, s'il ne lui livrait son argent. Un second sac succéda au premier, quand la place eut été enlevée d'assaut, et les soldats d'Odoacre ravirent ce qu'avaient épargné ceux d'Oreste. C'est alors que fut pillée la maison d'Épiphane : tout y fut pris ou brisé; on alla jusqu'à fouiller le

sol pour y trouver les immenses richesses que faisaient supposer aux Barbares les prodiges de sa charité. « Ces hommes grossiers, dit le contemporain que nous aimons à citer, cherchaient dans la terre les trésors du saint évêque, celui-ci les avait déposés dans le ciel. » Le feu prit aux deux églises, et la ville entière ressembla à un brasier ardent.

La perte des biens ne fut que le moindre des maux pour cette population infortunée. Chassée des maisons par l'incendie, errante de rue en rue, mais traquée à tous les carrefours, elle n'échappait au tranchant du glaive que pour tomber en captivité, et pourtant au milieu de tant d'inquiétudes et de souffrances on n'entendait retentir qu'un seul mot : « Où est l'évêque? — Qu'est devenu Épiphane? vit-il encore? » se demandaient en fuyant ces malheureux tremblant pour leur vie, tant le salut de leur pasteur leur semblait préférable à tout le reste! Épiphane n'avait point songé à fuir; tandis qu'on saccageait sa maison, il courait à ce qu'il regardait comme le plus pressé, à la protection des enfans et des femmes qui ne pouvaient se défendre. Les Barbares effectivement faisaient main basse sur tout ce qu'il y avait à Pavie de jeunes filles riches et nobles pour les échanger ensuite contre de fortes rançons : ils les emmenaient dans leur camp, où elles étaient gardées à vue. Dans le nombre se trouvèrent la sœur cadette d'Épiphane, Honorata, qui sur ses conseils avait embrassé la vie religieuse, et une autre vierge consacrée, Luminosa, leur commune amie, femme distinguée par le savoir aussi bien que par la naissance. Autour d'elles se groupaient en nombre considerable des mères, des épouses, des filles, séparées de tout ce qu'elles aimaient, troupe gémissante dont les larmes servaient de risée aux vainqueurs. La nuit approchait. Épiphane craignit qu'une soldatesque ivre de sang et de vin ne se portât contre elles aux derniers outrages : il se rendit au camp, et par ses ardentes prières, par l'éloquence de ses discours, par l'autorité de son caractère, il obtint d'Odoacre la liberté des captives.

Fait prisonnier dès les premiers momens du sac, et livré peut-être par les siens, Oreste fut mis dans un des bateaux en station sur le Tessin, et conduit par le Pô à Plaisance. Le malheureux patrice ne trouva point grâce devant son protégé et son ancien soldat devenu son maître. L'intérêt barbare parlait plus haut en ce moment que la reconnaissance ou la pitié. Il fut bientôt mis à mort. Par un raffinement de cruauté, on choisit pour son supplice le 28 d'août, jour anniversaire de son entrée à Ravenne l'année précédente. Ainsi finit cet aventurier, dont le cœur valait mieux que la fortune. Grandi au milieu des Barbares et par leur moyen, le ministre d'Attila parut les avoir trahis dès qu'il cessa de les servir.

L'homme qui était venu, une bourse au cou, demander à Théodose II, de la part du roi des Huns, la tête du grand eunuque Chrysaphius, perdit la sienne pour avoir voulu redevenir Romain.

Le choix d'un pareil anniversaire pour le supplice d'Oreste disait assez haut que c'était là la revanche d'une espérance déçue. Avant de quitter Pavie, et sur ses ruines baignées de sang, les auxiliaires avaient proclamé Odoacre roi, titre d'une nouveauté étrange de la part d'une armée de l'empire, mais qui annonçait au fond la reconstitution de cette armée en peuple barbare et une sorte de main-mise sur le pays. Tandis que ces choses se passaient sur les bords du Pô, le jeune Romulus Augustus se tenait renfermé à Ravenne, que son oncle Paulus se préparait à bien défendre malgré leur fortune désespérée. Une petite troupe de soldats dévoués, probablement enfans de l'Italie, résolue aussi à mourir pour une cause qui se liait à la nationalité italienne, formait, sous le commandement du frère d'Oreste, l'armée du dernier des empereurs. Odoacre, parti de Plaisance, arriva le 4 septembre devant Ravenne.

Cette ville immense se divisait alors en cinq grands quartiers qui formaient comme autant de villes distinctes, séparées par des canaux : d'où lui venait le surnom de *Pentapole*, ou de quintuple ville. La principale de ces cinq villes accolées dans une même enceinte était Ravenne proprement dite, la vieille cité grecque et étrusque, restée le quartier de la classe opulente. Ensuite venaient *Cæsarea*, séjour des empereurs et des hauts fonctionnaires attachés à la cour; *Palatiolum*, quartier des jardins, où les césars possédaient une maison de plaisance sur le bord d'un petit lac; *Tauresium*, et enfin *Classe*, quartier du port maritime, des artisans et du négoce. Une dérivation du Pô, des rivières et de profonds marais traversés par la longue et étroite chaussée percée d'arches qu'on appelait le pont Candidien, défendaient la Pentapole à l'ouest et au nord; une forêt de pins, dont les restes sont encore debout, et qui s'étendait au loin sur les dunes de l'Adriatique, la couvrait du côté de la terre ferme, au sud-ouest et au sud. Paulus, après avoir intercepté le pont Candidien de manière à rendre Ravenne inabordable sur ce point, avait pris position du côté de la terre ferme, à trois milles environ de la ville, dans le bois de pins, où il s'était fortement retranché. Odoacre l'y vint attaquer, le défit et le tua. Nous ne savons rien de plus sur la bataille, et l'expression dont se sert le principal historien de cette guerre nous ferait douter que Paulus eût péri les armes à la main : Odoacre lui réserva sans doute, après sa défaite, le même traitement qu'à son frère.

C'est donc de ce côté qu'Odoacre entra dans Ravenne, interceptant par sa marche toute communication entre le quartier impérial

et celui du port. Augustule attendait avec une mortelle anxiété le résultat de la journée; en apprenant que la ville était prise, il détacha précipitamment son manteau de pourpre, le rejeta loin de lui, et essaya de se cacher (1). Des soldats ruges le découvrirent dans la retraite où il s'était blotti. Amené devant son vainqueur, le pauvre enfant tremblait et pleurait. Odoacre eut pitié de son âge; il eut aussi pitié de sa beauté (2), disent les historiens; il lui répugnait de verser le sang de ce jeune homme, dont il acclamait naguère, comme tant d'autres, les grâces enfantines sous le costume des césars. Non-seulement il ne lui fit aucun mal, mais il lui assigna une pension annuelle de six mille écus d'or pour aller vivre librement, avec ce qui restait de sa famille, dans le château de Lucullane, en Campanie. Le prêtre Pirménius, son gouverneur, s'échappa sous quelque déguisement, gagna le Norique, et se retira près de saint Séverin.

Ce château de Lucullanum, lieu d'exil d'Augustule, était situé sur les pentes du cap Misène, en face du golfe de Baïa, dont il dominait au loin la mer et les îles verdoyantes. Cette villa des plus riches Romains avait subi, depuis sa fondation, d'assez bizarres destinées, dont Augustule n'arrêta point le cours. Modestement bâtie par Marius et confisquée par Sylla, elle passa des mains des proscripteurs dans celles de Lucullus, qui épuisa pour l'embellir le produit des pillages de l'Asie. Elle devint, grâce à lui, le plus insolent exemple de ces défis jetés par l'opulence romaine à la nature pour la dompter et la transformer. Des palais de marbre, des temples, des statues, des thermes couronnés de frais ombrages et entourés d'eaux jaillissantes, s'étendirent de terrasse en terrasse le long de la montagne jusqu'à la mer. L'histoire nous entretient surtout des vastes piscines creusées sous le roc pour servir d'abri au poisson contre les ardeurs de la canicule, et qui faisaient dire orgueilleusement au maître de ces domaines : « Je n'ai rien à envier au dieu Neptune! » Après la mort de Lucullus, les dépouilles d'autres provinces vinrent, sous d'autres possesseurs, entretenir la magnificence de ce beau lieu. Des maisons se groupèrent autour; un village se forma, et dans la suite des temps, un château fut bâti pour défendre le village contre les incursions des pirates vandales. Telle fut la retraite assignée par Odoacre au jeune fils d'Oreste. Des trois empereurs d'Occident dépossédés et encore vivans, l'un évêque, l'autre prince de Dalmatie, le troisième banni dans les jardins de Lucullus, celui-ci fut le plus résigné et le plus heureux. S'il remit le pied une fois encore sur la scène des révolutions politiques,

(1) « Metu perterritus, sponte miserabilis, purpuram abjiciens... » *Hist. Miscell.*, xv.

(2) « Cujus infantiæ misertus, concessit ei sanguinem, et quia pulcher erat. » Anonym. Vales., p. 716.

ce fut pour déclarer au monde qu'il avait renoncé volontairement à ce trône des césars qui n'apparaissait plus dans ses rêves que flanqué des têtes de son père et de son oncle, et demander que de si fatales aventures finissent avec lui.

Qu'on ne croie pas au reste que cette chute de l'empire romain d'Occident fit chez les contemporains autant de fracas qu'elle en a fait depuis dans l'histoire. C'était un événement préparé par un siècle de revers constans, annoncé par la politique, prédit par la religion, et attendu, pour ainsi dire, à jour fixe.

Une inexplicable fatalité plana sur Rome dès son berceau. La ville de Romulus, on ne peut le nier, connut presque en naissant ses futures destinées : elle sut qu'elle dominerait le monde, et que sa puissance s'éteindrait au bout de douze siècles. La légende des douze vautours apparus à son fondateur dans l'augure du mont Palatin fut l'expression de cette croyance instinctive fortifiée de toute l'autorité de la science augurale. Les aruspices toscans avaient en effet déclaré que les douze vautours de Romulus signifiaient douze siècles de puissance, après lesquels le sort de Rome serait consommé. Cette foi politique, déjà en vigueur aux plus beaux temps de l'époque républicaine, se transmit de génération en génération, avec orgueil tant qu'on fut loin du terme, avec crainte quand on le vit approcher, et comme on ne s'accordait point sur l'époque historique de la fondation de la ville, comme on différait également sur la durée du siècle tel que le comprenaient les aruspices toscans, chacun supputait à sa guise, mais tous attendaient.

D'après la chronologie la plus généralement reçue, Rome avait dépassé le milieu de son XIe siècle lorsqu'Alaric la prit et la saccagea. On put croire alors l'augure accompli, en négligeant une différence de quelques années (1). Après le départ des Goths, on se remit à espérer et à calculer encore. Lors du second sac de Rome par Genséric, en l'année douze cent septième depuis sa fondation, quatre cent cinquante-cinquième depuis Jésus-Christ, on déclara l'heure fatale définitivement arrivée. « Le douzième vautour vient d'achever son vol; ô Rome, tu sais ton destin (2) ! » s'écriait Sidoine Apollinaire, chrétien convaincu, mais imbu comme tout sujet romain des traditions superstitieuses de la ville aux sept collines. Dès lors en effet commença la vraie agonie de l'empire, soumis à des maîtres

(1) Tunc reputant annos, interceptoque volatu
Vulturis, incidunt properatis sæcula metis.
(Claudianus, p. 130, v. 65, *De Bello Getico.*)

(2) Jam propè fata tui bissenas vulturis alas
Complebant, scis namque tuos, scis, Roma, labores!
(Sidon. Apollin., *Carm.*, VII, v. 337.)

barbares, et passant des mains de Ricimer à celles de Gondebaud, puis de Gondebaud à Oreste et à Odoacre, toujours plus faible, plus méprisé, plus abattu. Et lorsqu'on vit des noms depuis longtemps étrangers à la nomenclature des césars, les noms de Jules et d'Auguste, sortir des tombeaux de l'histoire comme autant de spectres annonçant le dernier jour, et celui de Romulus expirer sur la tête d'un enfant, la frayeur publique n'eut plus de bornes. Ces rapprochemens fortuits présentaient dans leur bizarrerie je ne sais quoi de surnaturel qui justifiait la crédulité, et troublait jusqu'aux plus fermes esprits; on baissa la tête et on se tut.

Les funérailles de Rome s'accomplirent donc au milieu d'un morne silence. Nous ne trouvons dans les écrivains contemporains ni accens de regrets ou de joie, ni déclamations en prose ou en vers; quelques dates et une sèche mention du fait, voilà tout. On dirait qu'il ne s'était rien passé d'important en l'année 476. Le seul Jornandès, un peu plus tard, embouche sa trompette barbare sur le tombeau de l'empire, mais c'est pour chanter l'avénement des Goths.

II.

Odoacre ne resta dans Ravenne que le temps nécessaire pour établir une ombre de gouvernement, puis il alla prendre possession de l'Italie. Ses troupes, avides de pillage, se répandirent de tous côtés comme en pays conquis; ce fut la même conduite, le même spectacle lamentable : des campagnes ravagées, des villes sans défense incendiées et pillées, d'autres essayant de résister et payées de leur courage par la ruine. L'histoire atteste qu'en plusieurs lieux les soldats ne laissèrent pas une âme vivante, pas une maison debout. Précédé par ces exemples, Odoacre entra dans Rome épouvantée, et s'y fit confirmer sans obstacles, comme on peut le croire, l'autorité souveraine qu'une révolution venait de placer dans ses mains. Il garda le titre de roi, sans y attacher une dénomination de territoire ou de peuple, et sans prendre ni le manteau de pourpre des césars, ni les insignes des rois germains. De là résulte la grande variété de dénominations sous lesquelles les contemporains le désignent, les uns l'appelant *roi des Hérules*, les autres *roi des Ruges, des Turcilinges et des Scyres*, d'autres enfin *roi des nations*, ce qui indiquait mieux le vrai caractère de cette royauté decernée par des soldats de peuples divers; mais nul ne le qualifie de roi d'Italie, et lui-même ne s'attribua jamais un pareil titre. Sous son habit militaire, qu'il ne quitta que beaucoup plus tard, il se présentait devant le sénat et le peuple de Rome comme un dictateur barbare, chef d'une armée auxiliaire en révolte. Il y fit décréter,

selon toute apparence, dans la forme légale, la confiscation du tiers des terres de l'Italie au profit de ses soldats, en accomplissement de sa promesse. Les mêmes formes furent employées pour la distribution générale, qui s'opéra d'après les procédés administratifs usités dans l'empire. On consulta les registres du cadastre, servant de base à la répartition de l'impôt foncier et de la capitation; ils furent dépouillés région par région, canton par canton, puis des arpenteurs publics allèrent délimiter, dans chaque propriété particulière, ce qui fut désigné en langage officiel par les mots de *tiers barbare* ou de *tierce portion*.

C'est ici le lieu d'exposer aussi brièvement qu'il sera possible la constitution administrative de l'Italie ainsi que l'état de son agriculture et de sa population au moment où elle entrait dans cette nouvelle phase de son histoire.

Il y avait déjà près de deux siècles que l'Italie avait cessé d'être une reine vis-à-vis des autres parties de l'empire. Descendue au niveau de ses sujettes, elle n'était plus qu'une simple province soumise aux taxes publiques et aux obligations du recrutement militaire, dont les premiers empereurs l'avaient affranchie. Dioclétien fit peser sur elle cette loi d'égalité qui, abolissant le dernier privilége des conquérans, effaça du monde romain la dernière empreinte de l'épée.

Un préfet du prétoire, chef suprême de l'administration civile et de la justice, et au-dessous de lui des gouverneurs provinciaux portant les noms de *consulaires*, *correcteurs*, *présidens* ou *juridiques*, administrèrent dès lors l'Italie à l'instar du reste de l'empire. Chaque gouverneur avait à ses côtés un conseil provincial chargé de donner son avis sur les besoins et les intérêts de sa province, de veiller sur l'administration du gouverneur et de porter ses plaintes, s'il en était besoin, au préfet du prétoire, et dans certains cas au prince lui-même. Le diocèse italique eut aussi sa représentation, composée de délégués des conseils provinciaux et surveillante-née du préfet du prétoire. Quoique les attributions de ces conseils fussent essentiellement spéciales et bornées aux intérêts de leurs circonscriptions, l'empereur les consultait quelquefois sur des questions générales intéressant tout l'empire. C'est ainsi que Népos avait soumis à l'assemblée des cités liguriennes la question de paix ou de guerre, et qu'après un mûr examen celle-ci conseilla la paix.

Venaient ensuite les municipalités, cette base de tout édifice politique, ce premier et ce dernier de tous les pouvoirs, celui qui les précède tous et leur survit. L'organisation municipale fit la force et la gloire de l'administration romaine aux époques prospères de l'empire. L'Italie en avait donné le type, qui s'était modifié, étendu,

régularisé sous la main des jurisconsultes, et avait fini par être appliqué uniformément aux provinces. Un conseil municipal ou curie, deux magistrats principaux chargés de l'administration sous le nom de *duumvirs*, un *édile* chargé de la police et un *curateur* comptable des deniers de la ville et gérant du patrimoine commun, formaient le corps administratif d'une cité. Valentinien Ier ajouta aux anciennes magistratures municipales celle de *défenseur*, sur laquelle nous nous arrêterons quelques instans, parce que son importance grandit rapidement, et qu'à la fin du Ve siècle elle était devenue, par suite du malheur des temps, le pouvoir prépondérant dans la municipalité.

La loi romaine, par cette création du *défenseur*, avait voulu constituer, dans un temps où des nécessités déjà très fortes pesaient sur la société romaine, un protectorat de l'individu contre les abus de l'autorité, de quelque côté qu'ils vinssent, du pouvoir central ou de la ville elle-même. Les duumvirs et la curie, les gouverneurs et leurs officiaux eurent dès lors un surveillant attentif, et afin que son action ne fût ni embarrassée par des liens de corporation, ni affaiblie par des ménagemens de confraternité, la loi le voulut étranger à la curie. Le peuple, les notables, les curiales et l'évêque le nommèrent directement. Les fonctions du défenseur duraient cinq ans, pendant lesquels il ne pouvait se démettre sans l'agrément du prince, sous peine de trente livres d'or. Armé d'une juridiction directe, il remplissait, en dehors de sa compétence de juge, l'office de magistrat instructeur. Dans les cas de rapt, d'adultère, de violation de domicile, il faisait saisir le prévenu et le livrait au tribunal après une information sommaire. Chaque jour, à chaque heure, il avait libre accès près des fonctionnaires de tout ordre pour l'accomplissement de sa charge.

« La protection de ce peuple t'est confiée, afin que tu sois pour lui un vrai père, écrivaient au défenseur d'une des cités de l'empire les augustes Gratien, Valentinien II et Théodose. Tu ne souffriras donc point que les habitans de la ville, non plus que ceux de la campagne, soient injustement taxés; tu t'opposeras aux excès des gouverneurs, sauf le respect dû à leur dignité. Leur porte te sera ouverte à toute réquisition, et tu veilleras à ce que l'insolence de leurs officiaux soit réprimée. Tu écarteras avec soin de ceux que ton devoir est de défendre comme des fils toute exaction ou rapine que des agens infidèles tenteraient d'exercer... » Un pouvoir si indéterminé, confié en quelque sorte à la conscience du magistrat, dut s'accroître, on le comprend aisément, soit par l'impuissance des autres, soit par leurs excès, et dégénérer en une dictature municipale.

Le peuple, ainsi qu'on vient de le dire, n'était pas exclu de toute

participation au gouvernement de la ville. Outre l'élection du défenseur à laquelle il avait une grande part, il concourait à celles des duumvirs, de l'évêque, des agens salariés de la commune, avocats et médecins publics; il délibérait sur les aliénations de biens communaux, enfin sur les recours à former devant le prince. Les élections municipales et épiscopales, où parfois l'ancienne licence se donnait carrière, souvent troublées par les brigues, la corruption ou la violence, présentaient encore une lointaine image de ces comices jadis si tumultueux de Rome républicaine.

Les curies, dont la constitution énergique et féconde avait fait pendant les trois premiers siècles de l'empire la prospérité du monde romain, tombèrent ensuite dans un déplorable état de faiblesse, de misère et de tyrannie. La commune étant la base sur laquelle sont assises ces superpositions artificielles qu'on appelle gouvernemens politiques, elle souffre la première de leurs malheurs ou de leurs fautes. Or, lorsqu'un gouvernement menacé par une conquête étrangère a pour mission (et ce fut celle du gouvernement romain), non-seulement de défendre sa forme politique, mais de protéger une grande société en péril et la civilisation elle-même; quand ce gouvernement se trouve assailli sur tous les points à la fois, au nord, au midi, à l'est et jusque sur la mer par des ennemis sans cesse renaissans, et que cette guerre du monde barbare contre le monde civilisé, faite sous son drapeau, se prolonge sans interruption pendant deux siècles, alors les ressorts administratifs, usés lentement, ont perdu toute vigueur, et la société s'affaisse sur elle-même.

Si l'énergie des institutions municipales avait fait dans les temps prospères la grandeur de la société romaine, par une conséquence logique, elle précipita sa ruine dans les temps malheureux. Cette même force, cette même violence d'action qui servait d'abord à féconder, aida plus tard à détruire. Le dévouement au municipe, la subordination complète de l'intérêt individuel à l'intérêt communal, et de l'individu à la cité, furent des principes empruntés à l'ancienne république, et qui se retranchèrent dans ces petites démocraties quand la grande cessa d'exister. La maxime appliquée aux organisations communales : *salvam esse rempublicam oportet*, produisit l'obligation des fonctions curiales et celles des magistratures: on fut membre du corps de sa cité, magistrat, avocat, médecin public, comme on était tributaire et soldat de l'empire; on dut à la patrie locale son temps, ses talens, son crédit, l'éclat de son nom et de sa fortune, comme à l'état son argent et son sang. Ce ne fut pas tout : une responsabilité réelle et personnelle pesa sur des magistrats qui pouvaient l'être malgré eux; leurs personnes et leurs

biens répondirent de leur administration, et l'on ne put se soustraire à ces fonctions obligées sans des peines graves, car c'était une désertion : le curial déserteur était ramené à sa municipalité comme le soldat réfractaire à son drapeau.

De même que l'individu était obligé envers la cité, la cité le fut envers l'état. Chargée par la loi du recouvrement des contributions publiques, elle dut en garantir le produit, et fut soumise aux règles de responsabilité des agens financiers. Il y avait assurément dans cette intervention de la commune entre le contribuable et l'état quelque chose de bon, de paternel, pour ainsi dire, car l'autorité municipale, en rapport direct avec chacun, connaissant ses ressources et ses intentions, et sachant tenir compte des circonstances, était un receveur plus indulgent, plus équitable, que le représentant inflexible du pouvoir central. Mais aux époques de détresse, quand l'état aux abois ne put plus admettre de non-valeurs dans l'impôt, il pressura les municipalités pour obtenir tout ce que l'impôt devait rendre, leur laissant un recours contre les individus, et celles-ci se récupérèrent par tous les moyens violens. Alors cette intervention paternelle du pouvoir communal entre le contribuable et le gouvernement se transforma en une véritable oppression. « Autant de curiales, autant de tyrans! » s'écriait un moraliste du ve siècle. Ce rôle était peu séduisant pour des hommes de cœur. On chercha à s'y soustraire en changeant d'état, en entrant dans l'armée, dans le clergé, en s'expatriant, en dénaturant la propriété qui vous faisait curiale; mais la loi veillait, terrible, impitoyable, et venait river le fugitif aux honneurs de sa cité comme à la plus dure des servitudes.

Entre les exactions fiscales et les ravages incessans des Barbares, quel pouvait être l'état de l'agriculture? On ne saurait l'imaginer plus déplorable. La Ligurie, l'Émilie, le versant méridional des Alpes, restaient en partie incultes; la Toscane, le Samnium, la Campanie, éloignés cependant du théâtre ordinaire des invasions, n'en avaient pas moins leurs solitudes et leurs friches; mais la dépopulation de l'Italie tenait à des causes anciennes et profondes, dont les misères de la guerre ne firent qu'accélérer les effets. La grande propriété, suivant le mot bien connu de Pline, avait déjà perdu ce pays à l'époque de la plus grande puissance romaine. Cette métropole du monde, domicile obligé des sénateurs et demeure favorite des riches provinciaux, s'était transformée en un immense jardin parsemé de palais et de villas construits avec les dépouilles de l'univers. La culture des champs y fit place aux prairies et aux bois, le travail des hommes libres au travail des esclaves, et le produit de la terre devint presque nul sous des bras serviles. On crut trouver

un remède à ce mal par l'institution du colonat; mais le colonat ne rendit pas le territoire italien au travail fécondant des bras libres, il ne fit que substituer un travail à moitié libre au labeur improductif des esclaves. La guerre pesa d'un triple poids sur cette race infortunée des colons, attachés à leurs champs et serfs de la terre. Les ravages des Barbares, les exactions du fisc, le recrutement militaire se réunirent pour les accabler, et par suite de leur dépérissement, des régions entières restèrent désertes.

Si Odoacre s'était borné à distribuer ces campagnes sans culture et sans maître, en faisant de ses soldats des laboureurs, il eût rendu service à l'Italie; mais ce n'était point là ce qu'entendait l'armée des *nations :* il lui fallait, comme aux vétérans de Sylla, aux compagnons de César, à ceux d'Auguste et d'Antoine, les meilleurs champs, du bétail et des bras romains pour la nourrir. Les Visigoths, les Burgondes, les Ostrogoths, établis dans leurs cantonnemens en corps de nation, avec l'attirail complet des peuples nomades, bétail, chariots, instrumens de labour, cultivaient tant bien que mal par les bras de leurs familles les terres qui leur étaient assignées : les Barbares d'Odoacre n'avaient ni familles, ni bétail, ni organisation de travail; c'étaient des soldats qui n'apportaient que leur épée.

Lorsqu'on cherche dans le passé de l'histoire romaine quelque fait comparable à la spoliation exercée par Odoacre au profit de son armée, il faut remonter jusqu'aux dictatures de Sylla et de César et au triumvirat d'Auguste. Sylla assigna des terres en Italie aux soldats de quarante-sept légions, César y fonda treize colonies militaires, les triumvirs dix-huit, Auguste à lui seul trente-deux; mais tous ces établissemens, fruits d'occupations tyranniques, furent inféconds pour l'agriculture. « Étrangers à l'usage de se marier et d'élever des enfans, dit à ce sujet un historien romain, les soldats se dispersaient bientôt; ils désertaient leur champ après l'avoir épuisé, et ne laissaient aucune postérité dans leurs maisons abandonnées. » Dès le temps de Cicéron, les terres distribuées par Sylla avaient presque toutes passé des vétérans à d'autres possesseurs, et les vétérans eux-mêmes mouraient de faim. La colonisation d'Odoacre ne réussit pas mieux : quelques années après, une grande partie de ce *tiers* barbare était rentrée dans des mains romaines.

Une révolution survenue dans l'empire d'Orient permit à Odoacre d'accomplir son usurpation sans être inquiété par la cour de Constantinople. Zénon avait été chassé du trône, puis ramené par son parti, qui était aussi celui du vieil empereur Léon, protecteur et oncle de Népos. Qu'allait faire Zénon dans les circonstances où se trouvait l'Italie? Voilà ce qu'on se demandait à Rome, et Odoacre

n'était pas sans inquiétude. En effet, le neveu de Léon, moins philosophe qu'Augustule et poursuivi de regrets cuisans, s'était hâté d'envoyer à Zénon un de ses affidés pour le féliciter de son retour et traiter aussi du sien. « Nous avons offert l'un et l'autre, lui faisait-il dire, un exemple pareil de la mobilité des choses humaines, tous deux victimes des inconstances de la fortune et de la perversité des hommes. Tends-moi donc la main, toi qui as obtenu justice du sort, et fais que ton bonheur ne soit pas perdu pour moi. » Chaudement appuyé par l'impératrice Vérine, veuve de Léon, il demandait de l'argent, des soldats, l'envoi d'une nouvelle flotte en Occident : l'affaire fut accueillie favorablement dans le conseil impérial de Byzance, où l'on croyait l'honneur romain engagé à la réintégration de Népos. Celui-ci d'ailleurs ne doutait pas du succès. Odoacre fut naturellement l'objet de beaucoup de conjectures : quel était cet homme? que voulait-il? que ferait-il? On regarda comme une circonstance heureuse qu'il n'eût pas nommé d'empereur en remplacement d'Augustule, et l'on compta sur lui pour agir près du sénat. Népos, afin de l'attirer tout d'abord dans ses intérêts, imagina de lui envoyer le titre de patrice avec force louanges et promesses de toute sorte. Le roi des Ostrogoths, Théodoric, qui eut vent de ces négociations, offrit de réinstaller à ses risques et périls, avec ses seuls Ostrogoths, l'empereur déchu sur le trône de Rome : Zénon n'accepta point, soit qu'il se défiât de services si désintéressés, soit qu'il rougît d'imposer par de tels moyens un empereur à l'Italie.

Odoacre contre-mina ces projets avec une astuce de Barbare qui valait bien la fourberie proverbiale des Grecs. Il voulut avant tout se couvrir de l'autorité du sénat de Rome, en le faisant intervenir entre Zénon et lui; mais comme la vénérable assemblée était aussi par trop sous sa main, et qu'on n'eût pas manqué de crier à la violence s'il avait lui-même provoqué cette intervention, il mit en avant son pensionnaire Augustule. Des trois empereurs vivans qui s'étaient assis quelques jours sur le trône occidental, un seul pouvait adresser au sénat des conseils, sinon des ordres : c'était Romulus Augustus, qui n'avait point été expulsé comme les autres, qu'aucune révolution civile n'avait condamné, et qui était censé avoir déposé volontairement la pourpre. Sur les instances d'Odoacre, il écrivit au sénat une lettre, dans laquelle il exposait son avis sur la circonstance présente avec un choix de termes et un ton général qui sentaient encore le commandement. Cet avis était que « l'Occident n'avait plus besoin d'un empereur particulier pour se gouverner, et que les choses, telles qu'elles existaient, se trouvaient arrangées pour le meilleur profit de l'Italie. Voilà ce que le sénat de Rome devait déclarer avec fermeté à l'empereur d'Orient. »

Dans cette missive inattendue, le sénat reconnut aisément la main d'Odoacre. Peu soucieux de s'attirer la colère du roi des nations, en résistant à son désir, il ne l'était guère plus de voir Népos réintégré, assouvissant ses rancunes contre les sénateurs, et leur faisant payer un à un tous ses déboires passés. Il obéit donc à la sommation d'Augustule. Une députation fut prise dans le sénat pour aller porter à Zénon le prétendu vœu de l'Italie, et lui en développer verbalement les raisons. Le message disait, comme l'avait voulu le fils d'Oreste, « qu'un empereur particulier suffisait seul à l'administration et à la défense des deux parties de l'empire, que le sénat de Rome avait désigné, pour veiller à la sûreté de l'Occident, Odoacre, homme non moins distingué dans la science du gouvernement que dans celle des armes, enfin que l'assemblée priait Zénon de conferer à ce roi la dignité de patrice, ainsi que l'administration de l'Italie. » Tout ayant été réglé de cette façon, Odoacre écrivit lui-même à l'empereur pour lui demander le titre de patrice, comme s'il ne l'avait pas déjà reçu de Népos; et comme si encore la question du rétablissement de l'empire, qui devait se discuter à Constantinople, eût été déjà résolue négativement par le fait, il joignit à sa lettre un paquet contenant les ornemens impériaux (1), dont il faisait remise à l'empereur d'Orient, désormais seul et unique empereur. L'officier chargé de la lettre et du paquet se mit en route en même temps que les députés du sénat. Odoacre avait fait ramasser, soit à Ravenne, soit à Rome, tout ce qui restait de manteaux de pourpre et de diadèmes ayant appartenu aux césars, et la défroque d'Auguste, de Trajan, de Théodose, réunie à celle d'Augustule, alla décorer quelque cabinet de curiosités dans le palais de Constantinople.

Les deux ambassades arrivèrent ensemble auprès de Zénon, où elles trouvèrent un envoyé de Népos déjà installé et chargé probablement d'observer leurs démarches. Zénon les reçut en audiences séparées, avec un accueil fort différent, caressant et affectueux pour le messager d'Odoacre, dur jusqu'à l'excès pour les sénateurs. A ceux-ci, il reprocha amèrement l'antagonisme du sénat de Rome, son opposition à tous les désirs de l'Orient : il rappela Anthémius et Népos. « L'Orient, disait-il, vous avait donné deux empereurs; vous avez tué l'un et chassé l'autre. Si maintenant vous me demandez ce que vous avez à faire, la chose est claire, et n'exige pas de longues explications; votre empereur Népos est vivant, recevez-le comme vous le devez. » A l'envoyé d'Odoacre, il fit de grands éloges du roi. « Népos avait bien fait, disait-il, de lui envoyer la dignité de patrice, qu'il méritait si bien, et lui, Zénon, la lui offrirait volon-

(1) « Omnia ornamenta palatii, Odoacrus Constantinopolim transmisit. » — Anonym. Vales., *ap. Amm.*, p. 431. — Vales., *R. Franc.*, p. 231. — Tillem., *Hist. des Emp.*, VI, p. 440.

tiers, si Népos ne l'avait pas prévenu. » — « Je le loue, ajouta-t-il, de ce qu'il prend enfin des manières et un costume qui conviennent à un Romain. J'ai confiance que l'empereur, qui l'a honoré du plus illustre des titres, sera pour lui le bienvenu. Ses intentions étant toutes pour le bien de l'Italie, Odoacre n'a rien de mieux à faire que de réintégrer Népos. » En répondant à la lettre que lui avait écrite le roi des *nations*, il le qualifia de patrice, et lui renouvela avec chaleur ses recommandations en faveur de son protégé. Il mit dans toute cette affaire plus de sentimens affectueux qu'il n'en mettait d'ordinaire dans sa politique, la similitude frappante de sa propre destinée avec celle de Népos ayant pour quelques instans attendri son cœur. L'envoyé du prince dalmate n'eut donc ni préventions à détruire, ni hésitations à combattre; il put rapporter à son maître la nouvelle d'une réintégration prochaine en Italie.

Elle était prochaine assurément dans les désirs de Zénon; mais cet empereur, trop confiant dans l'effet de ses paroles, soit aux sénateurs de Rome, soit à l'envoyé d'Odoacre, et désireux d'ailleurs d'arriver au résultat sans effusion de sang, attendit apparemment que la chose s'accomplît d'elle-même. Il ne fit aucun armement, ne prit aucune mesure décisive, et bientôt d'autres affaires plus directes vinrent à la traverse et le détournèrent de celle-ci. Odoacre profita avec son habileté ordinaire du répit que la fortune lui laissait. Il agit comme si la déclaration du sénat de Rome avait été admise par l'empereur d'Orient, comme si celui-ci avait accepté le gouvernement des deux empires, comme si enfin Népos n'existait pas. Il prit le titre de patrice en vertu de l'institution de Zénon, dont il se déclara le lieutenant en Italie. Zénon fut proclamé solennellement le protecteur du sénat et du peuple de Rome. Des statues lui furent dressées dans tous les quartiers de la ville. Le sénat se taisait et laissait faire, irrité de l'arrogance de Zénon, et préférant au protégé de cet empereur le Barbare que le sort avait donné pour maître à l'Italie. Odoacre eut donc le champ libre pour se consolider par tous les moyens en son pouvoir. Ce n'est pas qu'il n'eût besoin de vigilance et de décision. Népos n'était point sans amis, même dans l'armée, même dans le palais de Ravenne. Odoacre fit enlever de cette ville et mettre à mort, le 11 juillet 477, un certain comte Bracila, officier goth qui conspirait pour Népos. Il le fit, nous dit Jornandès, afin d'imposer aux Romains par la terreur. Hors de l'Italie, le parti de l'ancien empereur s'agitait avec non moins de force et d'activité. Les cités gauloises d'Arles, de Marseille et d'Aix n'avaient voulu reconnaître ni Oreste ni Odoacre, et continuaient de gouverner au nom de Népos. L'assemblée provinciale de la Narbonnaise demanda même solennellement à Zénon que ce prince fût rétabli en Occident.

Népos voyait donc se dessiner pour lui des chances de retour, lorsqu'une trahison domestique y coupa court pour jamais. A l'époque où il était rentré en Dalmatie, fuyant les troupes d'Oreste, il y avait retrouvé son prédécesseur Glycerius, que lui-même avait fait ordonner évêque de Salone. En choisissant ce siége à son rival vaincu, Népos croyait s'assurer un prisonnier; il se préparait un bourreau. Glycerius l'accueillit dans son malheur avec une joie féroce, qu'il ne chercha point à cacher, jouissant publiquement de ses regrets, et lui rendant toutes les tortures qu'il avait lui-même ressenties. Il s'entendit enfin avec deux de ses officiers, les comtes Ovida et Viator, pour lui tendre un guet-apens et l'assassiner.

Népos une fois mort, Zénon ne songea plus à l'Occident que de loin en loin, sans beaucoup de suite ni d'ardeur; on dut même croire qu'il avait agréé le gouvernement d'Odoacre, quoiqu'il ne fît que le tolérer. Celui-ci ne négligeait aucun moyen de s'affermir, employant tour à tour la ruse et l'audace, écrasant les résistances au dedans, faisant des alliances au dehors, tout cela à l'insu de son empereur nominal, qui lui tenait lieu d'épouvantail pour écarter des rivaux, ou de prétexte pour colorer ses volontés. La Gaule narbonnaise cependant persistait à lui refuser obéissance, et adressait à l'empereur Zénon appel sur appel; il la livra aux Visigoths de Toulouse en vertu d'un traité d'alliance qu'il fit avec Euric, de sorte que les Romains ne possédèrent plus un pouce de terre à l'ouest des Alpes. Antérieurement à ce traité, Odoacre en avait passé un autre avec le vieux roi des Vandales, Genséric, qui, plus avare et moins belliqueux à mesure qu'il avançait en âge, rendit la Sicile aux Italiens pour un tribut annuel en argent, sauf la conservation de quelques châteaux forts. Ce fut le dernier acte politique de ce Barbare fameux, qui mourut au mois de janvier 477. Après s'être assuré par ces moyens l'amitié des grandes royautés barbares voisines de l'Italie, Odoacre s'occupa du petit état dalmate, dont le comte Ovida, meurtrier de Népos, s'était fait proclamer roi. La Dalmatie, rendue indépendante par Marcellinus, n'avait point cessé d'être depuis lors un nid de Romains mécontens et un instrument de division sous la main des empereurs orientaux. Odoacre voulut la rattacher définitivement à l'Italie. Il conduisit cette entreprise en personne, battit le comte Ovida, le tua, et Salone, gouvernée par un officier italien, ne fut plus pour Ravenne une menace permanente.

En même temps les plaies de la guerre civile se cicatrisaient en Italie. De toutes les cités victimes de la dernière lutte, Pavie, saccagée par deux armées successives, présentait le spectacle le plus lamentable. A la place d'une ville, on n'apercevait plus que des monceaux de décombres noircis par le feu, sur lesquels campait l'évêque avec son troupeau décimé. Sans argent et entouré d'un

peuple qui n'avait plus rien que ses bras, Épiphane entreprit de relever sa métropole avec des aumônes quêtées dans les villes voisines. Il allait disant à ceux qui possédaient encore quelque chose : « Ayez l'âme riche, et vous trouverez; c'est quand le cœur mendie que la pauvreté arrive. » Avec ce qu'il put ramasser et ce qui lui restait de patrimoine, il se mit à l'ouvrage, et Pavie sortit de ses ruines. Animés par son exemple, hommes, femmes, enfans travaillaient à qui mieux mieux. On déblayait les décombres, on courait abattre des bois dans les forêts environnantes; on creusait les champs pour en extraire la pierre, et quand les bras des Pavésans étaient las, les voisins prêtaient les leurs. Épiphane dirigeait les travaux, surveillant tout, pourvoyant à tout, comme un architecte qui commande à des ateliers de constructeurs, ou plutôt comme le fondateur d'une colonie assise dans quelque solitude désolée. Le service de Dieu, comme il convenait, passa le premier. Les deux églises que contenait la ville avaient été dévorées par la flamme : on mit tant de hâte à les reconstruire, qu'elles semblèrent s'élever comme par prodige; mais on paya la peine de cette pieuse précipitation. La grande église, appelée la Majeure, était achevée jusqu'au comble, et la Mineure venait de recevoir le signe symbolique de la dédicace, lorsque la voûte de la première s'affaissa par suite de l'écartement des colonnes : ouvriers et échafauds roulèrent pêle-mêle sur le pavé, et pourtant aucun de ces hommes ne fut blessé mortellement, ce qui sembla miraculeux. Néanmoins les habitans restaient frappés de crainte : « Dieu nous abandonne, disaient-ils. — Non, répondait Épiphane avec un calme qui ne se démentit jamais, Dieu veut nous éprouver; montrons-lui que nous sommes des fils résignés et confians. » On se remit au travail, et les deux églises se terminèrent.

On passa ensuite aux maisons des particuliers; grâce au concours de tant d'hommes, et l'un aidant l'autre, elles furent promptement rétablies. L'évêque ne prit de repos que quand il vit sa ville ressuscitée. Elle revivait, mais mendiante et misérable; loin de pouvoir acquitter les taxes publiques, elle avait besoin de tout le monde pour subsister. Épiphane alla donc trouver Odoacre, afin d'obtenir de lui, en faveur des habitans de Pavie, l'exemption des contributions de l'état pendant cinq ans. Sa présence et le nom de Pavie pouvaient réveiller dans l'âme du roi des *nations* plus d'un souvenir irritant, car c'est là qu'il avait trouvé ses ennemis les plus opiniâtres, et l'évêque s'était montré le dernier défenseur d'Oreste. Toutefois il n'en fit rien paraître. Non-seulement il accorda la remise d'impôts demandée, mais il prodigua au négociateur les marques d'une considération respectueuse. Quoiqu'il fût arien, il entretint par la suite de cordiales relations avec le saint évêque. Chaque fois

que la Ligurie se trouvait frappée de quelque fléau de la nature ou des hommes, l'évêque accourait près du roi-patrice, et ne revenait jamais les mains vides de grâces ou d'argent. « Odoacre honora tellement ce grand homme, nous dit le disciple d'Épiphane, Ennodius, qu'il dépassa en bons procédés pour lui tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. » Les ménagemens d'Odoacre pour le clergé italien ne l'empêchèrent pourtant pas de maintenir soigneusement vis-à-vis de lui les prérogatives de la souveraineté, et de les revendiquer au besoin quand il les trouvait lésées. Il en donna la preuve, en 483, dans ses rapports avec l'église de Rome.

Cet homme extraordinaire, devenu maître absolu de l'Italie, fit succéder aux violences de son début une administration habile et modérée. Obéissant au conseil de Zénon, il se rapprocha des habitudes romaines; il prit l'habit de patrice en même temps qu'il en porta le titre. Patrice vis-à-vis de l'Italie, il restait roi vis-à-vis des Barbares, qui lui avaient décerné le commandement suprême. En retour de l'appui que lui avait prêté le sénat pour déjouer les espérances de Népos, il respecta son autorité; l'action de la vénérable assemblée sembla même grandir en l'absence d'un empereur. Les rouages administratifs continuèrent à fonctionner, les lois restèrent debout, les habitudes séculaires ne furent point froissées; enfin le vieil attirail des césars environna le roi-patrice sous les lambris du palais de Ravenne. Odoacre eut un préfet du prétoire, un maître des milices, des comtes des largesses et du domaine, un questeur pour préparer ses lois ou les rapporter au sénat, un conseil privé pour les discuter, un corps des domestiques pour sa garde personnelle. Des recteurs administrèrent, comme ses lieutenans, les provinces italiques; des ducs militaires, les cantonnemens des troupes; des consuls tantôt agréés par l'empereur d'Orient, tantôt particuliers à l'Occident, donnèrent leur nom à l'année. L'aristocratie italienne, acceptant la fiction sur laquelle Odoacre fondait son pouvoir, ne dédaigna point de le servir. On vit figurer sur les listes consulaires les noms de Symmaque, de Boëce, d'Anicius Faustus, d'un autre membre de la famille Anicia, Probinus, et de Basilius, un des personnages les plus honorés de ce temps. Cassiodore, père de celui qui fut ministre de Théodoric, remplit près d'Odoacre les charges de comte du domaine et de comte des largesses; Basilius, devenu patrice, fut préfet du prétoire et lieutenant du roi dans la ville de Rome; le comte Pierius, commandant de ses gardes. Tous ces hommes étaient illustres et considérés; mais Odoacre leur adjoignit parfois des collègues qui durent les faire rougir. L'improbité des magistrats fut le grand vice de cette administration, sortie d'une guerre civile. Un certain Pélagius, quelque temps préfet du prétoire, et à ce titre chargé de la per-

ception des impôts, trouvait moyen, dit-on, de les doubler à son profit. Odoacre, avare et prodigue à la fois, fermait les yeux sur ces pillages, dont il s'attribuait une part. Cette cupidité, jointe à sa cruauté naturelle, tourna plus tard contre lui, et précipita sa ruine.

La tombe des empires est comme leur berceau : les légendes voltigent alentour, et la vérité historique y prend parfois l'allure poétique des fables. Ainsi le pauvre moine que nous avons vu lié par sa prescience merveilleuse à l'avénement d'Odoacre se rattache encore à son déclin. Le porte-lance de la garde des césars, pendant sa vie obscure de soldat, avait eu constamment présens à la mémoire la prophétie et le prophète; guettant l'occasion au milieu des troubles de l'Italie, il l'avait saisie lorsqu'elle s'était présentée comme on saisit un bien qu'on attend, et que Dieu lui-même vous a promis. A peine installé au palais de Ravenne, il écrivit à Séverin, lui rappelant en quelques lignes d'une tendresse respectueuse sa visite à l'ermitage du Kalenberg, sa pauvreté d'alors et la prédiction qui venait de s'accomplir. La lettre se terminait par ces mots : « Si ton cœur forme quelque vœu, ô père vénéré, confie-le-moi, et il sera satisfait. » Le saint demanda au nouveau maître de l'Italie de lever une condamnation d'exil qui pesait sur un Italien nommé Ambroise : il ne voulut rien de plus. A ce propos pourtant, il annonça la courte durée de cette puissance qui semblait alors si solide, et lui-même prit à la chute d'Odoacre une part involontaire et fatale.

Séverin voyait son propre royaume déchoir sous la pression de dix peuples barbares, qui, se poussant l'un l'autre comme les vagues de l'Océan, envahissaient le Norique pied à pied. Ses villes succombaient aux attaques, ou étaient désertées par leurs habitans; ses moines périssaient à la tâche, et lui, infirme et vieux, couvrait la retraite de son peuple, d'une contrée à l'autre, jusqu'aux limites orientales du Norique. Après sa mort, Odoacre transplanta en Italie ces populations restées sans maître, et avec elles le cercueil du moine qui les avait protégées et gouvernées pendant vingt ans; mais dans cette visite des bords du Danube, faite à la tête d'une armée italienne, le Ruge eut à combattre ses propres compatriotes, qu'il détruisit presque entièrement, et dont il emmena le roi prisonnier. La guerre des Ruges le mit en contact avec les Ostrogoths, et suscita Théodoric, son rival et son vainqueur.

Odoacre comme personnage historique fut un homme de transition, et son règne le point de partage entre l'époque romaine et l'époque barbare. A son gouvernement, qui était une tyrannie militaire fondée par des Barbares soldats de Rome, succéda une conquête véritable opérée par des Barbares étrangers. Théodoric, roi ostrogoth d'Italie, remplaça le roi Odoacre, patrice romain d'Occident.

AMÉDÉE THIERRY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1859.

Le grand mouvement offensif de l'armée française, qu'il nous était seulement permis de pressentir il y a quinze jours, a glorieusement réussi. Il était évident que si ce mouvement de notre droite sur notre gauche, qui nous faisait passer le Tessin au-dessus et à la hauteur de Novare, s'accomplissait heureusement, l'armée autrichienne serait obligée d'évacuer non-seulement le territoire piémontais, mais Milan et toute la partie de la Lombardie comprise entre le Tessin et l'Adda. C'est ce qui est arrivé. La difficulté de l'opération stratégique hardiment tentée par les armées alliées a été résolue en notre faveur par la victoire de Magenta. Nous sommes à Milan. Les Autrichiens ont évacué Pavie, Lodi, Plaisance, et une partie de notre armée a déjà franchi l'Adda. Les événemens militaires ont ainsi commencé à marquer par d'importans résultats le caractère et les tendances politiques de la guerre d'Italie. On ne trouvera donc pas étrange qu'avant d'aborder les appréciations politiques auxquelles la situation présente peut donner lieu, nous nous arrêtions un instant à l'opération militaire qui vient d'être si heureusement conduite. Ce brillant début de campagne forme un épisode complet en soi. L'on ne saurait sans doute avoir la prétention d'en écrire dès à présent l'histoire militaire : les documens suffisans font défaut, et à plus forte raison ce contrôle de la discussion et de la critique, qui est nécessaire à l'élucidation des grands actes de la guerre; mais sans avoir l'ambition d'écrire une page d'histoire militaire, et même en nous exposant à commettre d'inévitables erreurs, nous croyons qu'il est possible et qu'il est intéressant de se rendre compte approximativement des combinaisons que la bravoure des armées alliées a fait triompher. Des notes écrites avec exactitude et sagacité, et qui nous parviennent du théâtre même de la guerre, nous aideront du moins à expliquer des faits qui, arrivant à la connaissance du public au jour le jour, ont besoin, pour être bien compris, d'être saisis dans leur enchaînement et dans leur ensemble.

L'armée alliée, qui est demeurée immobile devant l'armée autrichienne jusqu'au 28 mai, était venue, depuis le commencement des hostilités, se

former en dehors de l'angle saillant que dessine le Pô entre Pavie, Valence et Frassinetto (près de Casale). L'armée française s'organisait entre Voghera, Tortone, Alexandrie et Plaisance. Les Sardes couvraient le Montferrat entre Valence, Frassinetto, Casale, jusqu'à la Dora Baltea. Quant à l'armée autrichienne, sur sa gauche, depuis Plaisance jusqu'à Valence, elle n'était séparée que par le Pô des avant-postes français; son centre, depuis Valence jusqu'à Frassinetto, gardait la rive gauche du Pô en face des Piémontais, dont le quartier-général était à San-Salvatore; sa droite en l'air occupait la plaine depuis la Sesia, près de Palestro, jusqu'à Novare. Le 28 mai au matin, avant que le mouvement ne fût commencé, les alliés occupaient les cantonnemens suivans : le 3e zouaves (5e corps), formant l'extrême droite, était à Bobbio, près de la frontière de Parme, le 1er corps à Voghera, le 2e corps à Tortone, le 3e corps et la garde impériale à Alexandrie, le 4e corps à Valence. L'armée sarde avait une division à San-Salvatore, une autre à Casale, deux divisions au-delà du Pô, sur la rive droite de la Sesia, et une division de réserve un peu en arrière.

Le samedi 28 mai, dans la matinée, deux compagnies du 3e régiment du génie français jetaient à la hâte, et au grand étonnement du public, deux ponts sur le Tanaro, entre Bassignano et Sale, sur la route de Tortone à Valence. Aussitôt, comme si une étincelle électrique eût couru sur toute la ligne, l'armée alliée s'ébranla. Le 4e corps quitta Valence et marcha sur Casale, où se dirigeaient en même temps par le chemin de fer le 3e corps et la garde impériale. Le 2e corps partit de Tortone, et par Bassignano et le pont du Tanaro se porta sur Valence. Le 1er corps demeura cantonné entre Voghera et Tortone, soit pour couvrir Alexandrie, qui restait dégarnie de troupes, soit pour des opérations ultérieures. Ainsi, par un mouvement rapide, l'armée française se portait de la gauche au front de l'armée ennemie, et l'armée sarde, qui venait de lui abandonner ces positions, débouchait par Casale sur la plaine de la Sesia, et allait attaquer l'extrême droite des Autrichiens depuis Palestro jusqu'à Casalino, s'efforçant de la prendre à revers et de lui couper la retraite sur Vigevano.

Ce qui surprend, c'est l'inaction des Autrichiens pendant que le mouvement général de l'armée franco-sarde commençait à s'exécuter. Après l'affaire de Montebello, il était évident que l'armée autrichienne renonçait à prendre l'offensive, et ne songeait qu'à disputer à l'armée alliée l'entrée de la Lombardie. Dans ce système défensif, le général Giulay devait avant tout exercer une active surveillance sur les mouvemens de l'armée alliée, et appuyer cette surveillance de ces intuitions divinatrices qui sont l'inspiration de la guerre. Le général autrichien pouvait être attaqué par nous sur sa gauche, entre Pavie et Plaisance, sur son centre, ou sur sa droite, demeurée en l'air du côté de Novare. L'attaque du centre était la moins probable, car on n'attaque là une armée ennemie que lorsqu'elle s'est affaiblie elle-même sur ce point par ses propres fautes; l'attaque sur la gauche, entre Pavie et Plaisance, était pour l'armée alliée, ainsi que l'a expliqué le rapport publié par *le Moniteur* sur la bataille de Magenta, d'une extrême difficulté. L'on abordait là l'ennemi entre deux places fortes, et l'une de ces places, Plaisance, étant de notre côté du Pô, nous aurions été forcés d'en faire le siége avant de tenter le passage d'un fleuve large de près d'un kilo-

mètre. C'était le point fort de l'armée autrichienne; le point faible au contraire était la droite : là, les Autrichiens n'étaient appuyés à rien. Si nous passions le Tessin aux environs de Novare, nous étions à quelques lieues de Milan, nous tournions l'armée autrichienne, nous rendions inutiles entre ses mains Pavie, Plaisance et la forte position du Pô, et nous l'obligions à rétrograder au moins jusqu'à l'Adda. Il est naturel que l'on désire être attaqué par son ennemi là où l'on se sent fort, mais il est naturel aussi que cet ennemi ne cherche à vous attaquer qu'au point où vous êtes le plus faible, et où en même temps le succès doit entraîner les conséquences politiques et militaires les plus considérables. Le général Giulay semble avoir répugné à entrer dans les considérations qui devaient décider l'armée alliée; il s'est obstiné à croire uniquement, jusqu'à ce que les événemens aient rendu une plus longue illusion impossible, à ce qu'il désirait. Il se disait sans doute qu'un mouvement tournant de l'armée française était une opération hardie jusqu'à la témérité, car si l'armée française était coupée dans sa marche de flanc, elle se serait trouvée dans une position cruelle; mais cette considération, au lieu de l'endormir, eût dû exciter sa vigilance, car c'était par la vigilance et la promptitude qu'il pouvait tirer profit de notre témérité. Or, à partir du 28 mai, notre mouvement, pour peu qu'il fût surveillé, n'était pas difficile à deviner. Placés vis-à-vis de Valence, ayant des vedettes au clocher de Frascarolo, les Autrichiens étaient pour cela en bonne position. « Les troupes du général Mac-Mahon, nous écrit-on, étaient entrées dans Valence musique en tête, et l'officier qui commandait le détachement autrichien sur l'autre rive du Pô, et que je voyais moi-même braquer sa longue-vue sur la ville, aurait pu compter sans la moindre difficulté le nombre des régimens et des pièces qui ont passé par Valence dans l'espace de deux jours. » La franchise est quelquefois la meilleure des ruses, et c'est peut-être la publicité donnée au mouvement des corps français qui acheva de tromper les Autrichiens, car, le jour même où s'exécutaient ces mouvemens, la *Gazette de Milan* publiait un rapport du quartier-général autrichien où il était dit que le général en chef comprenait tous les avantages de sa position, et qu'il savait que l'ennemi le menaçait, soit, à sa gauche, d'une attaque du côté de Bobbio, soit d'un passage du Pô en aval de Valence, entre la gauche et le centre. Le rapport disait que l'armée autrichienne était prête à nous recevoir dans ses positions, et qu'elle ne se laisserait pas tromper par de feintes attaques du côté de Palestro et de Novare. Si en parlant ainsi les Autrichiens étaient de bonne foi, et des correspondances envoyées de leur quartier-général à des journaux étrangers nous autorisent à le penser, l'on comprendra sans peine le désordre qu'a dû répandre parmi eux la nouvelle d'une puissante attaque sur leur extrême droite, où, après avoir repoussé la reconnaissance du général Cialdini sur Borgo-Vercelli, ils croyaient n'avoir devant eux que de faibles détachemens.

Cette confiance erronée et persistante des Autrichiens nous a évidemment porté bonheur. L'attaque de l'armée sarde sur Palestro masquait en effet le mouvement tournant de l'armée française vers Novare et le Tessin. Si la position de Palestro eût été défendue par cinquante mille hommes, l'armée française, au lieu de défiler vers le Tessin, eût été forcée de venir attaquer elle-même les Autrichiens à Palestro, et n'aurait pu les en déloger qu'en

faisant d'énormes sacrifices. Les combats de Palestro ont donc eu une influence considérable sur le sort de la grande opération qui nous a conduits au cœur de la Lombardie; ils mériteraient à ce point de vue seul d'être considérés avec attention. Un autre motif nous engage à nous y arrêter: c'est l'armée sarde qui a eu l'honneur d'ouvrir, par l'attaque de Palestro, les opérations offensives, et il y a plus que de la courtoisie envers des alliés, il y a un véritable intérêt politique à bien établir la portée du service que des troupes sardes, des troupes italiennes, ont rendu ainsi non-seulement à notre armée, mais à la cause de l'indépendance de l'Italie.

Il faut d'abord avoir une idée nette, au point de vue stratégique, de la position de Palestro. Cette position et les positions analogues de Robbio, Candia, Confienza et Casalino ont toujours été disputées entre les armées qui défendaient le Piémont et celles qui l'attaquaient du côté de la Lombardie. Le Pô, avant de recevoir les eaux de la Sesia, décrit une courbe très prononcée, à l'abri de laquelle les armées sardes peuvent avec avantage repousser l'ennemi. C'est vers Frassinetto, au point où finit cette courbe, que la Sesia se jette dans le Pô. La Sesia descend des Alpes et coule du nord au midi. Le Pô, qui, avant d'avoir reçu la Sesia, coule de l'ouest à l'est, tourne ensuite brusquement vers le sud, si bien qu'il semble suivre le cours de cette rivière plutôt que le sien propre. La ligne de la Sesia, prolongée ainsi vers le sud par le Pô depuis Frassinetto jusqu'à Valence, forme par conséquent une ligne parallèle au Tessin. C'est le front naturel d'une armée qui envahit le Piémont en venant de Lombardie; seulement, le volume d'eau de la Sesia n'étant que rarement considérable, les armées ennemies se rencontrent au-dessus du Pô, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des deux rives. De là, dans l'histoire du Piémont, la renommée militaire qui appartient aux villages riverains. Palestro est un de ces villages sur la rive gauche de la Sesia. Dans cet endroit, la rivière coule au milieu d'une plaine qu'elle inonde quelquefois, et où elle creuse sans cesse de nouveaux bras qu'elle quitte et reprend tour à tour. Ce n'est qu'à quelques centaines de mètres plus loin que ce vaste lit de la rivière est bordé d'une ligne de collines sur laquelle se trouve le village de Palestro. Deux routes se croisent dans ce village, celle qui de Vercelli et Borgo-Vercelli va à Robbio et Mortara, et celle qui de Frassinetto et Candia va à Novare. C'est par conséquent un point stratégique important, surtout pour une armée qui occupe la Lomelline et qui est attaquée du côté du Piémont. Un canal de près de deux mètres de profondeur, appelé *Roggia-Camara* (1), passe au milieu du bourg dans la direction du nord au sud, en sort après en avoir contourné la partie méridionale du côté de la Lomelline, et se dirige ensuite vers le sud, à peu de distance de la grande route de Palestro à Robbio. Un second canal, appelé *Caro-Scotti-Camara* (2), coule devant le front, au pied du talus sur lequel s'élève Palestro, du côté de la Sesia, et comme il se dirige vers l'est après avoir dépassé le village, il va se croiser avec la *Roggia-Camara*, à un kilomètre plus bas. Ainsi d'abord un petit canal, un *caro;* derrière le *caro,* un talus très raide; après le talus, un canal plus large et plus profond, une *roggia,* bordant le talus et traversant comme

(1) *Roggia* signifie un canal d'irrigation secondaire tiré d'un canal principal, *naviglio.*
(2) *Cavo* signifie un canal d'irrigation de troisième ordre, tiré d'une *roggia.*

un S le village, voilà la fortification naturelle que rencontrent à Palestro des assaillans venant de Vercelli et de la Sesia. Les Autrichiens y avaient ajouté des travaux afin de couvrir leur extrême droite. Heureusement pour nous, leurs généraux, toujours obstinés à se croire menacés sur leur gauche, du côté de Voghera et Stradella, avaient leur droite massée autour de Robbio, et dans la matinée du 30 mai Palestro n'était défendu que par le régiment d'infanterie baron Wimpffen, par un détachement de hussards et deux pièces d'artillerie. Ce ne fut qu'après l'attaque des divisions sardes que le régiment archiduc Sigismond, qui venait relever le régiment Wimpffen aux avant-postes, entra en ligne pour le soutenir. D'autres positions voisines, celles de Vinzaglio, Casalino et Confienza, n'avaient par rapport à Palestro qu'une importance secondaire. Dans les deux premiers de ces villages, les Autrichiens n'avaient laissé que des avant-postes pour surveiller l'armée sarde, qui s'était établie dans la journée du 29 mai au Torrione et à Borgo-Vercelli, entre la Sesia et ces deux villages. Casalino, placé sur le Roggione-Busca, était plus fortement occupé par un millier d'hommes et un peu de cavalerie, mais sans artillerie. On n'avait évidemment gardé ce poste que pour mettre en communication le petit corps qui occupait Novare avec le gros de l'armée autrichienne, cantonnée en Lomelline.

L'armée sarde engagea quatre divisions dans l'attaque de ces diverses positions. Après avoir passé la Sesia sur le pont établi entre Vercelli et Borgo-Vercelli, ces divisions descendirent la rive gauche sur la grande route de Palestro, pendant trois kilomètres. Arrivées au Torrione, la division du général Cialdini (9e, 10e, 15e, 16e régimens d'infanterie, 7e bataillon de *bersaglieri*) poursuivit sa route sur Palestro, tandis que la division Fanti, formant l'extrême gauche, allait attaquer Casalino, poste avancé de Confienza, et que la division Durando, formant le centre, marchait sur Vinzaglio. La première division, général Castelborgo, formée des brigades Grenadiers et Savoie, se tenait en réserve sur la route de Palestro, mais un peu en arrière à la hauteur de Vinzaglio.

Le général Durando n'eut pas de peine à chasser de Vinzaglio l'ennemi, qui, quoique barricadé et sur une position dominante, n'était pas en force pour tenir tête à une division. La division Fanti, à l'extrême droite des Autrichiens, après avoir emporté la position de Casalino, s'était dirigée sur Confienza, où elle trouva plus de résistance. Les Autrichiens, au lieu de déployer leur ligne devant le village, s'étaient barricadés dans l'intérieur de manière que les têtes de colonnes purent pénétrer du premier coup jusque sur la place de l'église, qui est à l'entrée de la grande rue; mais à peine arrivées là, un feu terrible, partant de toutes les maisons, les accueillit à l'improviste, et il fallut se replier un instant. En même temps les chasseurs autrichiens cachés dans les blés, qui sont très élevés aux alentours du village, commencèrent un feu épouvantable, qui était dirigé, suivant leur habitude, de préférence contre les officiers, ce qui rendit un moment le commandement incertain. Cette hésitation ne fut pas de longue durée. Le général Fanti, qui venait d'arriver sur les lieux, donna le signal de la charge, et les *bersaglieri*, avec leur élan ordinaire, suivis bientôt de l'infanterie, pénétrèrent dans le village, tandis que quelques charges de chevau-légers obligeaient les tirailleurs autrichiens à quitter leurs postes.

Le combat se poursuivit pendant l'espace d'une heure dans le village et aux alentours, l'avantage restant aux Piémontais, qui perdirent une centaine d'hommes, et firent autant de prisonniers.

Pendant que ces combats secondaires avaient lieu sur l'extrême droite des Autrichiens, la division Cialdini marchait à l'attaque de Palestro. Le 7e bataillon des *bersaglieri* et un bataillon du 9e régiment ouvraient le feu vers neuf heures du matin, et, se jetant sans hésiter dans le Cavo-Scotti-Camara, qui coule en bas du talus, s'élancèrent courageusement à l'attaque en tâchant de grimper sur les hauteurs, un peu sur la droite, tandis que le reste de la brigade se déployait de front; mais, arrivés aux avenues du village, ils les trouvèrent barricadées et garnies de palissades, qu'ils ne réussirent pas à enlever, tant à cause de leur solidité qu'à cause de la supériorité numérique de leurs adversaires. Forcés de se retirer, ces deux bataillons se reformèrent en bas, et, revenant à l'attaque, ils ne réussirent pas encore à pénétrer dans le village, mais se maintinrent aux abords, et donnèrent ainsi le temps au 16e régiment d'infanterie de les appuyer. Ce régiment, qui en 1848 avait beaucoup souffert au combat de Santa-Lucia, près de Vérone, ne manqua pas l'occasion de prendre une revanche. Sans s'arrêter aux obstacles naturels, sans hésiter un instant sous le feu meurtrier de l'ennemi, il marcha droit sur le village, et, fondant ensuite à la baïonnette sur les Autrichiens, il les chargea avec tant de vigueur, qu'il leur enleva deux pièces d'artillerie. Alors commença la seconde lutte dans l'intérieur du village. Le régiment archiduc Sigismond, qui, comme nous l'avons dit, était en marche pour relever celui de Wimpffen, ayant entendu le feu, était arrivé à temps pour prendre sa part de ce second combat. Les Autrichiens étaient, par suite de ce renfort, au nombre de huit mille au moins. Les Sardes, en nombre à peu près égal, leur enlevèrent une à une toutes leurs positions, et vers cinq heures du soir, après une lutte commencée le matin à dix heures, ils eurent la satisfaction de les voir en pleine retraite sur Robbio.

Pendant la journée du 30 et pendant la nuit du 30 au 31, le général Giulay avait pu se convaincre enfin que le mouvement de l'armée alliée sur son extrême droite n'était pas une attaque simulée, mais bien un mouvement général de toute l'armée franco-sarde. Il comprit sans doute alors, quoique un peu tard, que le mouvement de l'armée sarde servait peut-être à cacher un second mouvement de toute l'armée française, et c'est en effet ce qui arrivait. Tandis que les quatre divisions sardes attaquaient l'extrême droite autrichienne en avant de Vercelli, la garde, les 2e, 3e et 4e corps de l'armée française défilaient derrière elles, et par la route de Borgo-Vercelli s'avançaient sur Novare. Il y aurait de l'injustice à méconnaître le mérite des dispositions que prit alors le général Giulay. Lisant enfin dans la manœuvre de l'armée française, il en comprit aussitôt le côté faible, et agit en conséquence. Il tenta dans la journée du 31 de reprendre Palestro. Seulement il n'employa pas dans cette opération des forces assez considérables pour contraindre l'armée française à s'engager, ou du moins il n'obtint pas de ses troupes l'énergie qui eût été nécessaire. Les soldats autrichiens se sont sans doute battus dans ces diverses rencontres avec beaucoup de fermeté; ils n'ont cédé en général qu'au moment d'être abordés à la baïonnette. Ce qui leur

manque évidemment, c'est cet esprit, cette inspiration et ce sentiment tout personnel de la solidarité de la gloire nationale dont notre histoire et pardessus tout notre grande révolution démocratique ont animé les masses populaires qui fournissent à la France ses merveilleux soldats. Un général qui aurait eu des troupes comme les nôtres eût pu nous faire payer cher notre marche de flanc sur Novare.

A la nouvelle de l'attaque de Palestro et du mouvement de l'armée franco-sarde vers Novare, le général Giulay avait à choisir entre trois partis. 1° Il pouvait se porter avec son centre et sa droite sur Palestro, écraser avec toutes ces forces réunies les divisions sardes, s'abattre ensuite sur le flanc de l'armée française qui défilait de Vercelli sur Novare, exécutant en ce moment une marche de flanc, — manœuvre toujours dangereuse lorsqu'elle s'opère à peu de distance de l'ennemi. C'était là le plan indiqué par la science; mais il fallait pouvoir compter sur la retraite par Pavie, et être sûr de toute la rive gauche du Pô depuis Pavie jusqu'à l'embouchure de la Sesia. Il est certain que si l'armée autrichienne était assez nombreuse et assez solide pour exécuter cette manœuvre, l'armée alliée, attaquée sur le flanc, coupée dans sa base d'opération, aurait pu se trouver dans une position très critique. 2° Le général Giulay pouvait se retirer à la hâte par Vigevano à Binasco et Melegnano, au-delà du Tessin, choisir une forte position, couvrant en même temps Lodi et Pavie, et y attendre l'ennemi de pied ferme. 3° Enfin il pouvait opérer sa retraite en bon ordre derrière le Tessin, et tâcher d'arrêter un jour ou deux l'ennemi sur la Sesia par une attaque vigoureuse sur Palestro. Ce dernier plan fut préféré par le général autrichien. Il présentait, il est vrai, quelques avantages; mais il avait l'inconvénient d'exiger le sacrifice d'un corps considérable, sacrifice inutile du moment où l'on pouvait effectuer la retraite par Vigevano, et aussi d'être pratiqué contre l'armée franco-sarde, laquelle a dans la supériorité de ses soldats un élément sur lequel ses généraux peuvent compter pour réparer quelques négligences stratégiques, et même transformer des fautes en victoires. L'on a vu en effet que l'attaque de Palestro n'a retardé en rien la marche de l'armée française, et n'a abouti qu'à une inutile boucherie, sans autre résultat que d'ajouter quelque chose au moral des troupes sardes et d'enlever quelque chose au moral des troupes autrichiennes.

Cependant l'on doit reconnaître que le point de Palestro avait assez d'importance pour justifier l'attaque autrichienne du 31 mai, et il faut ajouter que si le plan de l'ennemi n'eût été déconcerté par un accident imprévu, la journée eût pu être funeste aux alliés. Voici le récit qu'on nous en fait. — A la nouvelle de l'occupation de Palestro par les troupes sardes, le général Giulay donna l'ordre de reprendre ce village au général Zobel, commandant la droite de l'armée autrichienne et ayant son quartier-général à Robbio, à deux lieues de là. Les brigades Lillia et Jellachich, avec deux batteries d'artillerie et quelques escadrons de cavalerie, s'avancèrent en conséquence vers Palestro dans la matinée du 31. Le régiment archiduc Sigismond, le même qui avait donné la veille, suivait en réserve avec six pièces d'artillerie et le 7° bataillon de chasseurs. Tout cela formait un effectif d'environ vingt-cinq mille hommes. Le roi de Sardaigne, qui commandait en per-

sonne, n'avait à opposer aux corps autrichiens que deux divisions assez affaiblies par le combat de la veille, et qui pouvaient compter un effectif de seize mille combattans en tout.

La position de Palestro, si facile à défendre contre une attaque du côté de la Sesia, à cause de l'abaissement du terrain vers la rivière, n'est plus aussi formidable du côté opposé, où le village donne sur la plaine. D'autre part, les Sardes n'avaient eu ni l'intention ni le temps de s'y fortifier, de manière que lorsque les têtes de colonnes autrichiennes débouchèrent devant cette position, le village n'aurait pu présenter d'autre avantage pour la défense qu'un abri peu sûr dans l'intérieur des habitations. Mais il n'est pas dans les habitudes du roi de Sardaigne d'attendre l'ennemi derrière des palissades. Dès que la brigade Lillia eut débouché sur la route de Palestro, en-deçà du *Cavetto di San-Pietro*, tandis que la seconde brigade prenait position le long du petit canal, le 10e régiment sarde et les *bersaglieri* s'avancèrent contre l'ennemi et essayèrent une charge. En trop petit nombre pour pouvoir tenir bien longtemps, ils furent ramenés entre la Roggia-Camara et le cimetière aux abords du village. Là une lutte acharnée s'engagea entre la brigade de la Reine et les Autrichiens. Les Piémontais, établis dans la partie méridionale de Palestro et couverts par la *roggia*, prenaient en flanc les colonnes d'attaque qui s'avançaient entre le village et le cimetière, où le roi payait de sa personne avec un brillant courage. Les Autrichiens, développant alors toutes leurs forces, s'étendirent sur leur droite, afin de tourner le cimetière et de déborder la gauche des Piémontais. C'était là le côté faible de la position, car en arrière du cimetière les maisons clair-semées sont difficiles à défendre, et ne sont plus couvertes par le canal. L'ennemi, une fois maître de cette partie du village, domine le talus qui donne sur la vallée de la Sesia, empêche l'arrivée des secours et coupe la retraite du village vers la Sesia. Ce fut par conséquent sur ce point que se portèrent les efforts des Autrichiens. qui combattirent en cette circonstance avec une incontestable bravoure. Ils furent d'abord reçus par un régiment de la brigade Savone, qui, ramené plusieurs fois dans ses attaques, tint cependant assez pour donner aux réserves le temps d'entrer en ligne. Ce fut là que le roi exposa sa personne aux plus grands dangers, prenant part, loin de son escorte, au combat à l'arme blanche.

Le général Zobel, qui commandait l'attaque en personne, crut alors le moment venu d'essayer un dernier effort. Le régiment archiduc Sigismond, le 7e bataillon des chasseurs et une batterie d'artillerie qu'il avait laissés en réserve sur le Cavetto di San-Pietro, reçurent l'ordre de franchir la passerelle de la Roggia-Camara, et d'avancer sur l'étroite langue de terrain comprise entre cette *roggia* et le Cavo-Camara-Scotti. En suivant cette bande de terrain, ce régiment devait aborder la partie méridionale du village sans avoir à franchir la *roggia* sur le front de Palestro, comme il arrive à ceux qui veulent y entrer par la grande route de Robbio. Le régiment, précédé du bataillon de chasseurs, entra sans défiance dans ce dangereux défilé. Comme le combat venait de se porter vers le nord, où les Autrichiens s'efforçaient de tourner la gauche des Sardes, l'on ne comptait avoir affaire à l'ennemi qu'aux environs de Palestro. Les chasseurs autrichiens entrèrent

donc dans le défilé l'arme au repos, le sac sur le dos, suivis un peu en arrière par le régiment. Heureusement pour les Sardes, le 3e régiment des zouaves, qui venait d'arriver de Vercelli, avait fait halte dans la plaine au-delà du Cavo-Camara-Scotti, et attendait le moment d'entrer en lutte. Les zouaves, couchés dans les blés, faisaient leur sieste à un demi-kilomètre du combat, avec l'insouciant laisser-aller que leur donne le sentiment de leur esprit militaire et de leur valeur. « Tout à coup, nous écrit-on, un zouave lève le nez, puis un autre, un troisième... On se regarde,... on fait un signe d'intelligence,... on donne un coup d'œil à la baïonnette. Bientôt tout le monde est en éveil. Qu'est-ce? demandent ceux qui font encore la planche sur l'onde verdoyante du blé. C'est un chasseur autrichien, deux chasseurs, trois, dix chasseurs, une compagnie, un bataillon de chasseurs! — On se lève, et on regarde. Derrière le bataillon de chasseurs, on aperçoit toute une rangée de tuniques blanches; mais un soldat autrichien avait aperçu les larges pantalons rouges des zouaves, et dans sa surprise il avait fait feu.

« A ce coup qui donne l'alerte aux Autrichiens, le premier mouvement des chasseurs est de se retirer, celui des zouaves est de courir sus à la baïonnette. Je renonce à vous parler de l'effroyable carnage qui s'ensuivit. Les zouaves sautent le *cavo,* qui par bonheur est moins large et moins profond que la *roggia,* et tombent à l'arme blanche sur les chasseurs autrichiens. Ceux-ci, surpris par cette brusque attaque, resserrés dans l'étroit espace qu'enferment le petit canal et le grand canal, n'ayant d'autre issue que la passerelle par laquelle ils sont arrivés, s'y entassent... Ne pouvant passer tous à la fois, ils se jettent dans la *roggia*. Deux cents hommes lourdement chargés, ne pouvant par conséquent se tenir à fleur d'eau, s'engouffraient dans la *roggia*. Les zouaves, s'ouvrant à coups de baïonnette un passage à travers les fuyards, arrivent à la passerelle, sautent de l'autre côté, et tandis qu'un certain nombre d'entre eux se jettent sur les canons de la réserve avant qu'on ait eu le temps de les enlever, les autres reçoivent à la pointe de la baïonnette les débris du bataillon de chasseurs qui ont réussi à traverser la *roggia*. Peu à peu cependant la générosité reprend le dessus. Les zouaves tendent les mains aux chasseurs qui se noient, et se contentent de les faire prisonniers. Cinq pièces d'artillerie tombent entre les mains des vainqueurs, ainsi qu'une centaine de tirailleurs. Le régiment archiduc Sigismond, qui n'était pas encore engagé dans le défilé, avait eu le temps de se retirer en laissant morts ou prisonniers une centaine d'hommes. Il venait de prendre position sur la route de Robbio pour couvrir la retraite, que le général Zobel, prévenu de la funeste issue de cette diversion, venait d'ordonner. »

Le combat ne finit point là. Les Piémontais débouchant du village rencontrèrent les zouaves, et la poursuite de l'ennemi devint entre les soldats des armées alliées l'objet d'une joute prodigieuse : zouaves et *bersaglieri* voulaient être les premiers sur les talons de l'ennemi et les derniers à cesser la lutte. Au milieu d'eux était le roi Victor-Emmanuel, toujours s'exposant au premier feu. « J'ai parlé moi-même, nous écrit l'auteur de ces notes, au zouave qui prit son cheval par le mors pour l'empêcher de s'exposer davantage. » Un officier de *bersaglieri,* le lieutenant Ropolo, s'acharna à cette

chasse héroïque. Il chargea sept fois à la tête de sa compagnie; à la septième charge, il n'était plus suivi que de douze hommes : il tomba frappé mortellement d'une balle à la tête.

Pour apprécier à leur valeur ces deux combats de Palestro, le premier enlevant à l'ennemi une position de la plus haute importance, et le second lui interdisant l'espoir de la recouvrer, il faut en voir les résultats immédiats dans les mouvemens des deux armées. Après leur dernière tentative, les Autrichiens commencèrent à la hâte leur retraite sur le Tessin. Le centre de l'armée autrichienne passait le Tessin derrière Vigevano, et se portait entre Rosate et Abbiate-Grasso, à huit kilomètres de Magenta; la gauche, par Bereguardo et Pavie, filait vers Binasco et Rosate; la droite, commandée par le général Zobel, quittait Robbio, et, couvrant la retraite, suivait la même route que le centre. Ainsi l'issue des combats de Palestro contraignait les Autrichiens à évacuer les états sardes. Nous ne sommes pas surpris que les Piémontais soient fiers de ce beau fait d'armes, qu'ils nous soient reconnaissans de les avoir laissés en première ligne dans notre mouvement offensif, et de leur avoir permis de recueillir ainsi l'honneur de la première victoire. L'armée française, de son côté, avait profité de la fermeté de ses alliés, qui lui servaient de rideau, pour exécuter sa marche rapide vers la rive gauche du Tessin. Le 4e corps, commandé par le général Niel, était seul chargé de couvrir les communications des deux armées entre l'Agogna et le Tessin, au sud de Novare, d'où il pouvait en même temps menacer Vigevano et la retraite de l'arrière-garde autrichienne. La garde, suivie des 2e et 3e corps, prenait la route de Milan. Ce fut alors que le général Giulay, sans se laisser décourager par l'insuccès de ses précédentes attaques, essaya son grand mouvement sur le flanc de l'armée française, dont il arrêta pendant quelques heures, par une lutte sanglante, les têtes de colonnes à Boffalora et à Magenta.

Nous aurions voulu que des documens assez complets et assez précis nous eussent permis de raconter les glorieux et terribles épisodes de la lutte qui a suivi, et d'expliquer l'ensemble de la bataille de Magenta. L'instruction d'une aussi grande affaire dépasse nos moyens d'information, et nous espérons que l'honneur d'exposer les combinaisons et les chances du combat gigantesque qui nous a livré la Lombardie tentera bientôt quelque plume militaire. Quant à nous, pour le moment, nous ne pouvons que joindre nos applaudissemens à ceux dont la France entière a salué l'héroïsme de notre armée dans cette journée, que gémir sur les pertes cruelles que nous y avons faites et qu'enregistrer les résultats militaires et politiques si apparens qui ont couronné notre victoire. Déjà, dans la presse étrangère surtout, et malgré l'insuffisance des renseignemens positifs, l'on ne s'est pas fait faute d'épiloguer sur le caractère d'une victoire où l'on n'a pris à l'ennemi que trois canons et un drapeau. Sept mille prisonniers valent cependant bien des drapeaux et des canons, sans parler même du nombre contesté d'ennemis tués ou blessés. Mais c'est aux conséquences militaires et politiques, et non aux trophées, que se mesure la valeur des victoires. Sans doute la destruction, la dispersion d'une armée ennemie est l'une des conséquences de cette nature les plus importantes que puisse avoir le gain d'une bataille. Il eût été très heureux pour nous que Magenta eût eu ce résultat : nous ne l'avons point

obtenu; nous n'avons pas détruit l'armée autrichienne, puisqu'elle a campé à deux lieues du champ de bataille, et qu'elle a pu le lendemain faire un simulacre d'attaque pour protéger sa retraite. La victoire de Magenta nous a néanmoins permis de tirer tout le profit que nous devions attendre de la manœuvre stratégique qui a porté notre armée sur l'extrême droite des Autrichiens et sur la route de Milan. Les Autrichiens ont voulu à Magenta couper notre armée en l'attaquant par le flanc, et ils n'y ont pas réussi. Ils ont voulu tout au moins nous refouler en-d çà du Tessin, et ils ont échoué. Bien plus, impuissans à conserver le champ de bataille et à recommencer sérieusement le combat le lendemain ou les jours suivans, ils ont été forcés de songer à la retraite et de nous laisser faire ce que nous nous étions proposé en passant le Tessin à Turbigo et à Boffalora. Or une bataille qui vous est livrée pour déconcerter une manœuvre, et qui vous laisse maître des fruits prévus de cette manœuvre, est toujours une très grande victoire, bien qu'elle ne soit point accompagnée de l'anéantissement de l'ennemi : telle est pour nous l'incontestable valeur de la bataille de Magenta.

Grâce à cette victoire, qui confirme le succès d'une opération militaire regardée par quelques-uns comme téméraire avant que l'événement ne l'eût justifiée, les Autrichiens sont obligés de changer leur système de guerre en Italie. C'était pour prendre l'offensive militaire qu'ils avaient commis la grande faute politique de rompre la paix les premiers, et de soustraire la question italienne à l'arbitrage diplomatique de l'Europe; c'est l'impatience de la cour militaire de l'empereur d'Autriche qui l'avait poussé à cette extrémité, et parmi les influences qui ont entraîné ce souverain, on peut évidemment compter celle de son aide-de-camp favori, le comte Grünne, et du général Giulay lui-même. Or l'Autriche a subi tous les mauvais effets politiques de l'initiative de la guerre, et n'a su en recueillir aucun des avantages militaires. En même temps que deux systèmes politiques, deux systèmes militaires étaient, dit-on, en lutte dans les conseils de l'empereur François-Joseph. L'un, celui des impatiens, voulait porter la guerre dans le Piémont; l'autre conseillait une puissante défensive au cœur des forteresses qui gardent les lignes du Mincio et de l'Adige. Le système défensif avait pour lui, assure-t-on, le premier stratégiste de l'armée autrichienne, le chef d'état-major du maréchal Radetzky pendant les campagnes de 1848 et 1849, le général Hess. C'est à ce système que l'empereur d'Autriche est obligé de se rallier aujourd'hui. L'armée autrichienne ne défendra ni l'Adda, ni l'Oglio; toutes les forces de l'empire se concentrent, et nous attendent derrière le Mincio, où nous ne tarderons pas à les joindre. Cette défensive est redoutable, nous ne nous le dissimulons pas, bien que nous soyons sûrs que l'énergie de notre armée en viendra à bout; mais l'Autriche s'y résigne après avoir donné à l'Europe le spectacle de son infériorité militaire avérée vis-à-vis de la France, après avoir affaibli et fatigué son armée, après avoir moralement abdiqué sa domination sur la Lombardie.

C'est en effet un acte politique dont les conséquences sont bien vastes que cette occupation de la Lombardie par les armées alliées, qui permet aux populations lombardes de manifester avec une évidence irrésistible leur antipathie pour la domination étrangère et la volonté unanime d'être indépendantes et libres. L'on chercherait vainement à rendre ces manifestations

suspectes en objectant la présence à Milan des armées alliées. Si la guerre conduisait nos armées dans d'autres parties de l'Europe, est-il possible de supposer qu'elles recevraient nulle part un accueil semblable à celui qu'elles ont trouvé à Milan? S'imagine-t-on que des populations russes, allemandes, anglaises, recevraient ainsi les vainqueurs de leurs gouvernemens? Provoquerions-nous de tels témoignages dans les autres provinces de l'empire autrichien? Partout ailleurs de semblables manifestations seraient regardées comme une trahison honteuse et lâche, comme une oblitération monstrueuse du sens moral et du sentiment patriotique, et le vainqueur lui-même s'en détournerait avec dégoût. Lorsqu'un phénomène si étrange se produit chez un peuple, ce n'est point le peuple qu'il accuse, c'est le gouvernement déchu qu'il condamne devant la conscience de l'humanité. Certes, avant la guerre, bien des esprits généreux en Europe pouvaient hésiter devant un acte aussi grave que la violation des traités invoquée en faveur de la libération d'un peuple; mais, puisque la guerre a tranché les liens du droit public, qu'il faut respecter même lorsqu'on en souffre, ces esprits sont affranchis d'un douloureux scrupule, et ne doivent plus former qu'un vœu : c'est que l'Italie ne soit plus replacée sous un joug qu'elle déteste, et qu'elle soit laissée maîtresse de ses destinées. Ce sentiment a fait déjà par exemple de grands progrès en Angleterre; les proclamations des souverains entrés à Milan répondent à cette tendance des esprits : l'une, celle de l'empereur, en déclarant que la France ne vient point en Italie avec un système préconçu pour déposséder les souverains et imposer sa volonté; l'autre, celle du roi Victor-Emmanuel, en promettant l'union fondée sur des institutions libres, car ces mots, quoiqu'ils soient omis dans les traductions publiées par quelques journaux français, sont dans le texte de la proclamation du roi de Sardaigne. Il s'élève là une barrière morale qui rend impossible, dans l'état de l'Europe, le rétablissement de la domination autrichienne sur la Lombardie.

Les manifestations italiennes, qui dépassent maintenant les limites lombardes, qui éclatent dans toutes les villes qu'occupaient les Autrichiens et qu'ils évacuent, à Ferrare, à Bologne, à Ancône, sont à nos yeux le résultat le plus important de nos succès militaires, précisément à cause de la force qu'elles donnent à la cause de l'indépendance italienne auprès de tous les esprits éclairés et modérés de l'Europe. Nous ne sommes plus au temps où les peuples étaient faits pour les gouvernemens; nous sommes à une époque où la conscience de l'humanité veut que les gouvernemens soient faits pour les peuples. Or qui oserait, en présence du mouvement qui se produit en Italie, vouloir restaurer par la force, en brisant tous les vœux des populations, l'ordre de choses qui s'écroule dans la péninsule? Le spectacle de ce mouvement produit, comme nous venons de le dire, en Angleterre une profonde impression : on en trouve une marque significative dans le discours que lord John Russell vient de prononcer à la chambre des communes. Nous serions surpris que l'Allemagne, qui possède à un si haut degré le sentiment de la nationalité, demeurât aveugle devant cette explosion d'une nationalité qui croit toucher à sa délivrance, et que les intérêts légitimes de l'Italie, si éloquemment plaidés par les Italiens eux-mêmes, n'eussent pas la puissance de calmer ses passions anti-françaises. La France dans un tel mouvement d'opinion recule en effet au second plan, à la seule place qu'elle veuille

remplir, celle d'une alliée généreuse et non d'une dominatrice envahissante. Nous aimerions que ce sentiment de justice eût plus d'influence encore sur l'Allemagne que les conseils que la Russie vient de lui adresser dans la circulaire du prince Gortchakof. Le bon vouloir de la Russie pour l'entreprise qui s'accomplit en Italie était aussi peu douteux que sa rancune contre l'Autriche. Ce qui nous rassure plus encore que la circulaire du prince Gortchakof, c'est qu'il paraît que la Russie a fait des efforts sérieux pour décourager toute tentative intempestive d'insurrection de la part des populations chrétiennes de l'empire ottoman. La Russie, nous devons donc le croire, cherche, elle aussi, à localiser la guerre, et à empêcher que la question italienne ne soit compromise par des complications en Orient; mais nous trouvons une garantie bien plus forte de la tranquillité de l'Orient dans les explications données par un ministre grec, M. Rangabé, au parlement hellénique. « La France, a dit M. Rangabé, a été plus explicite encore que la Russie, car elle ne nous a pas caché que, si le moindre trouble avait lieu en Orient, elle serait obligée, vu sa position actuelle, d'y intervenir avec l'Angleterre, afin de réprimer tout mouvement. » Cette persistance de la France dans une politique générale de coopération avec l'Angleterre en Orient est plus sage qu'un système de coquetteries avec la Russie; c'est la façon la plus sûre de maintenir dans la guerre actuelle la neutralité anglaise.

Ainsi les faits militaires, les manifestations de l'Italie, la volonté déterminée de la France de prévenir, autant qu'il dépendra d'elle, toute complication inopportune, et l'attitude diplomatique de deux grandes puissances nous donnent aujourd'hui plus que jamais l'espoir que la guerre sera localisée en Italie. On veut voir, dans la crise ministérielle qui, en Angleterre, fait passer en ce moment le pouvoir des mains de lord Derby à celles de lord Palmerston, une nouvelle condition de succès pour la politique qui s'efforce de restreindre la guerre, et d'affranchir entièrement l'Italie de la domination autrichienne avec l'assentiment de l'Europe. Il y a peut-être dans cette opinion un peu d'injustice à l'égard de lord Derby. Le cabinet de lord Derby était sincère à coup sûr dans sa politique de neutralité. Il avait donné des gages de sa sincérité en faisant parvenir aux cours allemandes des conseils si sages, que le prince Gortchakof en a lui-même invoqué l'autorité. Le cabinet de lord Derby était d'ailleurs un ministère faible; il n'avait pas la majorité; il ne pouvait pas se permettre de faire à l'opinion publique la moindre violence : il était au contraire obligé d'en étudier les tendances et d'en ménager les vœux. Suspect d'avoir des prédilections pour l'Autriche, il était contenu par ces défiances toujours en éveil, qu'entretenait encore l'opposition. Sa faiblesse était donc une garantie contre les velléités allemandes qu'on lui prêtait, à tort suivant nous. Cette réserve faite, nous reconnaissons que le ministère libéral est bien plus favorable que le cabinet tory à la politique suivie par la France en Italie. Nous croyons en effet, et le discours prononcé par lord John Russell, qui va sans doute prendre les affaires étrangères, dans la discussion de l'adresse l'annonce suffisamment, que les membres du nouveau ministère veulent l'indépendance de l'Italie. Nous trouverons donc chez eux un précieux concours moral non-seulement pour calmer les agitations de l'Allemagne, mais pour obtenir la résignation de l'Autriche à l'arrêt que prononcera la fortune des armes.

La discussion qui dès l'ouverture du nouveau parlement a mis en question l'existence du ministère de lord Derby n'a point présenté l'intérêt oratoire qui s'attache ordinairement aux grandes luttes des partis dans la chambre des communes. La question agitée n'était point en effet un de ces intérêts élevés de réforme ou de conservation autour desquels l'Angleterre accomplit, en se contenant, sa marche progressive. Le débat était tout personnel. Lord Derby avait dissous la chambre des communes sans engager la lutte électorale sur une question de principe. Il avait simplement invité le pays à élire une majorité assez unie pour qu'un ministère expression de cette majorité pût gouverner à l'intérieur et conduire au dehors les affaires du pays avec une autorité suffisante. Pour recommander son parti à la faveur du pays, il s'était contenté de présenter les conservateurs comme formant la section la plus nombreuse et la plus disciplinée parmi les fractions diverses entre lesquelles se partageait la chambre des communes. C'était ainsi une question de confiance qu'il avait posée aux électeurs du royaume-uni. Il était naturel que le premier acte de la nouvelle chambre élue dans de telles conditions fût de répondre à cette question au nom du pays. C'est ce qui a déterminé l'opposition à poser la question de confiance dans la discussion même de l'adresse, contrairement à l'usage qui est de ne consacrer à ce débat qu'une simple séance. Une telle lutte se réduisait à des plaidoyers personnels et à des actes d'accusation contradictoires. Dans l'état de division des partis, il s'agissait de savoir lequel d'entre eux pouvait se présenter au pays en réunissant les élémens et les moyens de gouvernement les plus sérieux. La thèse de l'opposition était donc de prouver que les ministres, dans leur politique intérieure, n'étaient point en harmonie avec les tendances réformatrices du pays, et avaient été au moins inhabiles dans leur politique extérieure. C'est surtout les fautes ou les accidens de leur politique étrangère que leur reprochait l'opposition. On ne leur pardonnait pas de n'avoir point su prévenir la guerre, on les blâmait d'avoir pris une attitude hostile vis-à-vis de l'Italie, on les accusait surtout de laisser les relations de l'Angleterre avec la France s'altérer par un refroidissement graduel. De leur côté, les ministres et leurs amis, s'ils avaient tort sur le fond des choses, avaient plus beau jeu que leurs adversaires dans le côté satirique et personnel de la lutte. L'opposition ne pouvait attaquer l'existence du ministère sans s'être concertée d'avance sur la composition du futur cabinet, car le bon sens et le patriotisme anglais n'admettent pas qu'un parti politique renverse un gouvernement sans être prêt à prendre lui-même la responsabilité du pouvoir. Or l'opposition, pour organiser d'abord une majorité hostile au parti conservateur, ensuite pour composer un cabinet qui fût l'expression de cette majorité, était obligée de réunir dans une même association des partis et des hommes politiques qui s'étaient souvent et avec éclat divisés et combattus. Il fallait par exemple que lord John Russell et lord Palmerston se missent d'accord entre eux, que sir James Graham et M. Sidney Herbert se réconciliassent avec lord John Russell et lord Palmerston, que les radicaux voulussent pardonner à lord Palmerston ses tendances anti-réformistes et sa dédaigneuse ironie. Ces hommes politiques et leurs partis s'étaient tour à tour et mutuellement renversés du pouvoir, et le souvenir de leurs luttes,

des reproches et des critiques qu'ils s'étaient autrefois mutuellement adressés, était vivant dans la mémoire des contemporains et dans le recueil des débats parlementaires de Hansard. Les orateurs ministériels n'ont eu qu'à puiser dans cet arsenal pour exhiber des diatribes prononcées par les adversaires d'hier contre ceux qui seraient demain leurs collègues; mais, nous le répétons, ces luttes de personnalités n'offrent qu'un triste intérêt. Il y avait au fond du débat un sous-entendu qui en a décidé l'issue : lord Derby était usé par la situation étrangère; cette situation entrait évidemment dans une phase nouvelle, et des ministres nouveaux pouvaient seuls l'aborder avec une liberté d'esprit et d'engagemens convenable. Tel a été l'avis de la chambre des communes.

L'Espagne est occupée aujourd'hui de deux choses d'une nature très diverse et d'une importance inégale : nous ne parlons pas de la clôture de la session des chambres, ni même de l'inauguration d'un nouveau chemin de fer de Madrid à Guadalajara. L'Espagne est occupée de deux autres choses, du jugement d'un ancien ministre accusé de malversation, et de ce qui excite l'attention universelle, des affaires d'Italie, de la guerre soutenue en ce moment par la France et le Piémont contre l'Autriche. Depuis longemps, on le sait, les accusations d'immoralité, de vénalité, de concussion, couraient dans l'air au-delà des Pyrénées. Le soupçon était entré assez avant dans les esprits pour que le mot de moralité devînt en quelque sorte un programme de gouvernement et même un prétexte de révolution. Jusqu'ici, à vrai dire, ces accusations n'étaient qu'une arme de parti, une de ces assertions vagues que les passions exploitent merveilleusement; elles ont fini cependant par prendre dans ces derniers temps une forme plus précise, et l'orage a éclaté tout à coup sur la tête d'un seul homme, M. Esteban Collantes, qui a été ministre des travaux publics dans le cabinet présidé par le comte de San-Luis avant la révolution de 1854. Il s'agit de quelque fourniture de pierres pour la construction du canal qui conduit les eaux à Madrid. L'initiative de l'accusation est partie du congrès, et M. Esteban Collantes a été traduit devant le sénat, transformé en cour de justice. C'est là que se déroule aujourd'hui ce pénible débat. Judiciairement l'affaire suit donc son cours régulier devant le haut tribunal institué pour ces sortes de questions. Qu'elle se termine d'ailleurs par une condamnation ou par un acquittement, elle n'a pas moins au point de vue politique un rapport très réel avec l'état des partis. Cette triste résurrection de vieux griefs, de vieilles accusations, n'aura d'autre effet assurément que d'envenimer la scission qui existe déjà entre l'ancien parti conservateur et le ministère actuel. Le cabinet n'a rien fait directement, il est vrai, pour soulever cette question; mais il n'a rien fait aussi pour la tempérer, et si cette accusation garde un caractère tout personnel, si elle n'affecte en rien l'intégrité du parti modéré dans son ensemble, ce dernier parti n'a point laissé de s'émouvoir en présence de ce système de représailles rétrospectives dirigées contre les anciennes administrations conservatrices. De là des recrudescences d'antipathie que le dénoûment de l'affaire, quel qu'il soit, ne peut qu'aggraver. Le cabinet du général O'Donnell est resté sans doute maître du terrain dans la dernière session; mais la lutte continue, et plus d'une fois l'expérience a prouvé que ce n'est pas seulement avec l'appui des chambres que les ministères vivent à Madrid.

Il y a aujourd'hui au-delà des Pyrénées un fait plus curieux et d'un intérêt plus général, parce qu'il se lie à la situation de l'Europe : c'est l'attitude même de l'Espagne en présence des événemens qui s'accomplissent en Italie. L'Espagne est neutre dans la crise actuelle. La neutralité a été discutée et approuvée dans les deux chambres; elle a été proclamée par le gouvernement, qui s'est borné à demander au parlement quelques ressources nouvelles pour munir l'armée du matériel nécessaire à tout événement. Jusque-là rien n'est plus simple : la neutralité est évidemment la seule politique de l'Espagne. Aussi n'est-ce point là ce qu'il y a de particulier dans la situation de la Péninsule. Ce qu'il y a de curieux en dehors de la politique officielle, c'est le mouvement même des opinions autour de cette grande question qui s'agite. Pour tout dire, on peut remarquer un fait assez surprenant au premier abord : c'est la visible préférence du parti modéré pour la cause de l'Autriche. Est-ce en haine des progressistes qui se sont montrés favorables à l'indépendance italienne? Est-ce dans l'espoir de surprendre en défaut le ministère, qui pourtant paraît tenir lui-même à rester neutre et très neutre? Toujours est-il que les journaux conservateurs de Madrid ne sont nullement dans notre camp par leurs sympathies. Ils excellent à diminuer nos succès, à débrouiller les obscurités du télégraphe au profit de l'Autriche, à grossir les complications européennes qui peuvent venir en aide à la cour de Vienne. Ils pratiquent avec un grand zèle le système de neutralité qui consiste à mal parler de la France et du Piémont, et à parler avec beaucoup de respect de l'Autriche. Nous ne savons vraiment jusqu'à quel point il est de l'intérêt du parti modéré espagnol de laisser croire que les idées de conservation telles qu'il les comprend trouvent leur expression la plus haute dans la politique autrichienne et dans la permanence de la domination impériale en Italie. Lorsque la question s'est élevée dans les chambres, un homme éminent qui a été ministre des affaires étrangères, M. Pacheco, en exprimant les plus vives sympathies pour l'indépendance de l'Italie, se montrait en même temps préoccupé et soucieux des résultats généraux d'une guerre qui tendrait à trop affaiblir l'Autriche au centre de l'Europe. C'était parler en politique sensé et montrer le péril qui pouvait aussi mettre en jeu les intérêts de l'Espagne. La prévoyance, une prévoyance attentive et indépendante, n'est pas ce qui nous étonnerait; ce qui semble étrange, c'est l'hostilité trop peu déguisée des journaux conservateurs de Madrid contre l'indépendance de l'Italie. A vrai dire, nous doutons que ces inclinations autrichiennes trop prononcées soient pour les modérés espagnols le meilleur moyen de refaire leur situation et de reconquérir dans les affaires un ascendant affaibli par les divisions intérieures.

Plus d'un peuple en Europe suit avec une sympathique et ardente curiosité cette lutte dont le prix est la résurrection constitutionnelle de la nation italienne, et le Danemark est de ce nombre. Le Danemark désire fort rester en paix, et l'opinion en général n'est pas moins prononcée en faveur de l'Italie. Ce petit pays est d'ailleurs dans une situation singulière : par ses vœux et ses sympathies, il est sans nul doute du côté de la France et du Piémont, et, comme membre de la confédération germanique pour le Holstein, il a dû s'associer aux mesures de préparation militaire adoptées par la diète de Francfort, en mettant les contingens des duchés en état de pren-

dre les armes au premier signal. C'est ce qui fait que plus que tout autre pays le Danemark désire que la guerre reste ce qu'elle est, c'est-à-dire une lutte entre les alliés et l'Autriche en Italie, au lieu de s'étendre et de prendre des proportions plus générales, de telle sorte que les contingens allemands du Danemark se trouveraient exposés à marcher pour une cause qui répugnerait évidemment au peuple danois.

C'est dans ces circonstances que le cabinet de Copenhague a subi récemment une modification qui, sans se lier aux affaires générales de l'Europe, ne peut cependant passer inaperçue. Le président du conseil, M. Hall, reste définitivement ministre des affaires étrangères dans le cabinet reconstitué. M. Monrad est ministre du culte; M. Unsgaard, abandonnant le ministère de l'intérieur du royaume, a gardé provisoirement le ministère du Holstein. M. Krieger est passé des finances à l'intérieur, et M. Tenger a été nommé ministre des finances. Les autres membres du cabinet, MM. Michelsen, Lundby, Simoni et Volfhagen, ont gardé respectivement leur poste. Les personnages essentiels du nouveau ministère sont MM. Hall, Krieger, Monrad et Tenger. Deux des nouveaux ministres passent pour des hommes de capacité. M. Tenger est médecin du grand hôpital de Copenhague, chef de l'école supérieure d'agriculture; c'est un statisticien érudit, membre de l'assemblée représentative, où il a été pendant plusieurs années rapporteur du budget. M. Monrad a été déjà ministre du culte en 1848, puis évêque, ensuite directeur de l'enseignement primaire, et depuis dix ans il compte parmi les membres les plus influens du *Rigsdag*. On ne sait encore quelle sera la politique du ministère. Cette modification n'est point cependant sans importance dans les conjonctures actuelles. Tout porte à croire que le ministère danois fortifié, loin de se tenir pour battu par l'opposition réactionnaire et séparatiste du Holstein, se propose d'agir fermement, espérant mener à bonne fin toutes les difficultés de l'organisation du pays, sans se départir des principes constitutionnels qui lui ont servi de guide jusqu'ici. C'est là, selon toute apparence, la politique qu'il veut suivre, et il a aujourd'hui à la pratiquer au milieu de circonstances qui ne rendent peut-être pas le problème plus facile à résoudre.

EUGÈNE FORCADE.

REVUE MUSICALE.

LES CONCERTS DE LA SAISON.

Au milieu des préoccupations vives et diverses que suscitent les grands événemens qui se passent en Italie, on nous permettra de donner un souvenir aux fêtes musicales, aux chants, aux bruits et aux concerts de toute nature qui ont amusé Paris pendant l'hiver de l'année 1859. Des artistes de premier ordre comme M. Vieuxtemps, des virtuoses distingués tels que M. Hans de Bulow, des violonistes, des pianistes surtout, des chanteurs émérites de tous les pays sont accourus dans la capitale de la France, qui n'a pas cessé, quoi qu'on en ait, d'être la capitale de l'Europe et du monde civilisé. Ne laissons donc pas périmer ce titre d'honneur, qui n'a point été

acquis en un jour, et n'oublions pas le sens attaché à cette belle devise féodale : *noblesse oblige*.

C'est par les concerts du Conservatoire qu'il nous faut nécessairement commencer. Ils ont inauguré la trente-deuxième année de leur existence, le 9 janvier, par la symphonie en *ré* de Beethoven. On y a vivement applaudi un chœur agréable de l'*Armide* de Lulli :

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite,

que le public a fait recommencer, et qui ne perdrait rien de sa grâce naïve à être entendu à côté de celui de Gluck. Cette comparaison, que la Société des Concerts a le tort de ne point chercher à établir, ferait ressortir le génie créateur de Lulli sans nuire au chantre vigoureux qui est venu, cent ans après, refaire son œuvre. Après la symphonie en *ut* de Mozart, la séance s'est terminée par les chœurs d'*Une Nuit de Sabbat* de Mendelssohn, morceau chaleureux, d'une couleur vraiment fantastique. Le second concert n'a eu de remarquable que la symphonie en *la* de Beethoven, qui a été exécutée avec une perfection qui devient rare, et par un chœur du *Paulus* de Mendelssohn, d'un caractère simple et religieux; mais le troisième concert, qu'on a entendu le 6 février, a été rempli tout entier par *la Création du Monde* d'Haydn. Je crois que cette grande composition n'avait pas été exécutée à Paris dans son intégrité depuis le fameux concert donné à l'Opéra le 24 décembre 1800, soirée mémorable par le complot de la machine infernale qui faillit tuer le premier consul Bonaparte. On sait dans quelles circonstances Haydn a écrit cette œuvre qui fait époque dans l'histoire de l'art. Lors de son premier voyage à Londres en 1791, le violoniste Salomon communiqua à Haydn les paroles d'une espèce de cantate sur la création du monde qui étaient d'un poète anglais, Lydlei. Haydn emporta ces paroles à Vienne, où elles furent traduites en allemand par le baron Van Swieten, bibliothécaire de l'empereur, homme instruit qui aimait et connaissait la musique. Van Swieten ajouta des airs, des duos et d'autres morceaux d'ensemble, et fournit ainsi au grand musicien un sujet qui convenait à son âme pieuse et sereine. Haydn se mit à l'ouvrage dès l'année 1793, et ne termina son œuvre qu'en 1798, répondant à ceux qui l'excitaient à aller plus vite : « J'y mets le temps, parce que je veux que cela dure. » *La Création* fut exécutée pour la première fois au palais du prince Schwarzenberg dans le courant de l'année 1799. Haydn conduisait lui-même l'orchestre. L'effet produit fut immense et se répandit promptement dans toute l'Europe. *La Création* est divisée en trois grandes parties. Les deux premières ont pour sujet les différens épisodes de la création tels à peu près que les rapporte la Bible, et ce thème un peu trop métaphysique a donné lieu à un développement excessif du style descriptif, qui était alors une grande innovation dans l'art musical. La troisième partie a pour sujet l'apparition de l'homme sur la terre, l'expression de ses premières joies et de ses premières douleurs. Aussi cette troisième partie nous a-t-elle paru supérieure aux deux autres, qui renferment, sans contredit, de grandes beautés, mais dont le coloris a été surpassé par les admirables poèmes symphoniques de Beethoven. D'ailleurs la mélodie de Haydn, pleine de grâce et de naturel, a un peu

vieilli; elle n'a ni l'accent pathétique de celle de Gluck, ni l'exquise délicatesse de celle de Mozart. Il faut ajouter encore que, depuis soixante ans, tout le monde a puisé à cette source féconde, et qu'il n'est pas étonnant que beaucoup d'effets si souvent imités nous paraissent aujourd'hui un peu trop familiers. L'exécution de *la Création* a laissé grandement à désirer. Ni l'orchestre, ni les chœurs n'ont été à la hauteur de la belle conception de Haydn, et excepté M. Stockhausen, qui est un grand artiste et qui a chanté dans la perfection la partie de notre premier père Adam, excepté une toute jeune personne, Mlle Dorus, qui s'est fort bien acquittée du rôle très difficile de l'ange Gabriel, la Société des Concerts a montré dans cette circonstance plus de bonne volonté que de savoir. Le public a trouvé la séance un peu longue, et nous avons partagé son avis. Dans le programme du quatrième concert, nous n'avons remarqué que le trio des *songes* de l'opéra de *Dardanus* de Rameau, morceau curieux qui n'est pas indigne de l'attention de la critique, et les fragmens de la musique d'*Egmont* de Beethoven, dont nous nous dispenserons de faire l'éloge. Au cinquième concert, on a exécuté la symphonie en *si bémol* de Beethoven, les fragmens des *Ruines d'Athènes*, et la séance s'est terminée brillamment par *le Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn. M. Bonnehée, dont la belle voix de baryton n'est plus qu'un organe forcé et criard, a chanté à ce concert un air d'*Anacréon* de Grétry : « Laisse en paix le Dieu des combats, » avec tant d'exagération et de mauvais goût, que le public lui a témoigné son mécontentement d'une manière peu équivoque. M. Girard, le chef d'orchestre, en a paru blessé; le public était dans son droit néanmoins, et il est à regretter qu'il n'en use pas plus souvent. Le septième concert, qui a été fort brillant, a commencé par la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, dont l'exécution a été remarquable par l'ensemble et le fini des détails. Le duo des *Nozze di Figaro* de Mozart a été chanté ensuite avec grâce et distinction par deux élèves de M. Duprez, Mlles Marie Battu et Marimon, du Théâtre-Lyrique. La séance a fini par la symphonie en *sol* d'Haydn, ce génie inépuisable qui a tout tiré du néant.

Le neuvième concert, qui s'est donné le 17 avril, a été un événement. Rossini assistait pour la première fois à une séance du Conservatoire depuis son retour à Paris. Le public, averti de la présence du grand maître, s'est levé spontanément après l'*Inflammatus*, chanté avec plus de force que de sentiment par Mme Gueymard, et s'est mis à applaudir avec enthousiasme le plus grand compositeur dramatique des temps modernes. Après le finale du troisième acte de *Moïse*, indignement rendu, surtout par les chanteurs, la séance est restée suspendue pendant un quart d'heure. Les loges, le parterre, l'orchestre et les chanteurs, tout le monde acclamait l'auteur incomparable de tant de chefs-d'œuvre merveilleux, qui pleurait de bonheur. Je n'ai jamais assisté à un pareil spectacle. A la fin du concert, Rossini, donnant le bras à M. Auber, fut accompagné et salué de nouveau par une foule enthousiaste, qui ce jour-là exprimait certainement les sentimens de la postérité.

Ne craignons pas de le redire chaque année, la Société des Concerts a grand besoin de sortir de l'immobilité où elle se complaît, de secouer la torpeur qui accable les membres de son comité. Ses programmes sont toujours

composés des mêmes morceaux et des mêmes noms. Elle n'ose rien entreprendre de hardi, elle est inhospitalière pour les artistes distingués qui traversent Paris, et semble rechercher de préférence les chanteurs médiocres pour faire mieux ressortir la partie instrumentale de son exécution. Pendant que l'Allemagne et l'Angleterre font des excursions dans les œuvres des grands maîtres, la Société des Concerts condamne le public parisien à entendre toujours le même psaume de Marcello, les mêmes morceaux de Haendel, qui a fait vingt et quelques oratorios, les mêmes puérilités historiques, comme l'*O Filii* de Leisring, tandis qu'on ne chante rien de Palestrina, d'Orlando di Lasso, et surtout de Sébastien Bach, dont les cantates religieuses sont des chefs-d'œuvre dont on pourrait tirer un si grand parti. La Société des Concerts est comme le Conservatoire, où elle tient ses séances, une vieille machine dont les ressorts ont besoin d'être renouvelés.

La Société des Jeunes Artistes, dirigée par M. Pasdeloup, qui ordinairement marche d'un pas si léger sur les traces de la Société des Concerts, n'a pas fourni cette année une carrière très brillante. Ses programmes ont manqué de nouveauté et d'intérêt, et l'exécution des œuvres déjà connues a laissé beaucoup à désirer, même en faisant la part de l'inexpérience de ces jeunes conscrits. Au premier concert, qui a été donné le 16 janvier, nous avons entendu avec plaisir le concerto pour violon et grand orchestre de Mendelssohn, exécuté avec talent et bon goût par M. Sainton, violoniste de l'école française établi à Londres depuis quelques années. La seconde séance a été surtout remarquable par le concerto en *ut majeur* pour piano et grand orchestre de Beethoven, qui a été rendu avec une précision et une grâce infinie par M. Rosenhain, artiste d'un mérite supérieur, dont nous avons bien souvent cité le nom. Compositeur distingué, virtuose sérieux, M. Rosenhain n'a pas toute la réputation qu'il mérite, parce qu'il dédaigne trop ce que d'autres recherchent avec effronterie, les suffrages d'un public digne de son talent. Les séances de musique de chambre, que MM. Alard et Franchomme donnent depuis douze ans dans la salle Pleyel, ont toujours le privilége d'attirer une foule empressée d'amateurs gourmets. C'est une petite succursale de la société du Conservatoire. A la troisième matinée, j'y ai entendu avec plaisir le trio en *ré mineur* pour piano, violon et violoncelle, de Mendelssohn, dont le *scherzo* surtout est ravissant. La partie de piano a été rendue avec infiniment d'élégance et de netteté par M. Francis Planté, dont le talent classique grandit chaque année. Au dernier concert, le 27 mars, on a exécuté avec une perfection rare le quatuor en *sol mineur* pour piano, violon, alto et violoncelle, de Mozart. Je ne dis rien du talent de MM. Alard et Franchomme, dont la réputation, solidement assise, ne rencontre pas de contradicteurs.

Un intérêt particulier s'attache aux séances de MM. Maurin et Chevillard pour l'exécution des quatuors de Beethoven, qui, dans l'œuvre du maître puissant, forment une œuvre à part. A la première matinée, qui a été donnée le 13 janvier, on a débuté par le quatuor en *ut dièze mineur*, le quatorzième, qui n'est pas un problème pour nous, et qui ne vaut pas toute la peine qu'on se donne pour le comprendre. C'est obscur, rempli de puérilités prétentieuses qui ne sont pas rachetées par quelques élans sublimes qu'on y rencontre, tandis que le quatuor en *mi bémol* qu'on a exécuté après est

admirable d'un bout à l'autre, aussi piquant par les détails que par l'idée générale, qui est belle et parfaitement claire. Les artistes ont rendu cette composition avec un ensemble et une perfection de nuances qu'ils n'avaient pas encore atteints. M. Maurin surtout nous semble avoir acquis une meilleure qualité de son, un son plus pur et plus nourri tout à la fois. Une pianiste allemande, Mlle Falk, a exécuté à cette même séance la sonate *appassionnata* en *fa mineur* de Beethoven avec une grande vigueur et un beau style. Toutes les séances de MM. Maurin et Chevillard ont été suivies par un public chaleureux et sympathique qui s'accroît chaque année. C'est à ces belles matinées musicales de MM. Maurin et Chevillard que nous avions le plaisir de rencontrer souvent Ary Scheffer, grand *dilettante*, dont le sentiment pieux et touchant révèle le goût passionné qu'il avait pour la belle musique.

Les séances de quatuors instituées il y a quatre ans par MM. Armingaud et Léon Jacquard soutiennent la bonne renommée qu'elles se sont acquise dès l'origine. Le programme, généralement assez varié, nous a présenté à la seconde séance un quatuor pour instrumens à cordes de Robert Schumann, qui ne nous a pas encore réconcilié avec le style pénible et entortillé de ce maître, que l'Allemagne voudrait bien imposer à notre admiration. Il y a pourtant dans ce quatuor quelques parties remarquables, entre autres l'*adagio*, qui nous a paru ne pas manquer d'un certain sentiment; mais l'ensemble est d'une grande pauvreté d'idées et d'une harmonie parfois féroce. A la troisième séance, on a exécuté un trio pour piano, violon et violoncelle, de Marschner, qui n'est pas dépourvu d'intérêt, et le beau quatuor en *la majeur* de Beethoven, que les artistes ont rendu avec chaleur et beaucoup d'ensemble. La quatrième séance a été surtout remarquable par l'exécution d'un quatuor de Schubert en *sol majeur*, qui n'est pas un chef-d'œuvre, mais d'où il s'exhale quelques accens mélodiques d'un charme tout particulier. En général, les séances de MM. Armingaud et Léon Jacquard, où brille le talent vigoureux du pianiste, M. Lubeck, méritent que la critique ne les perde pas de vue. M. Charles Lebouc, un violoncelliste agréable, aidé de M. Paulin, un chanteur de beaucoup de goût, a donné aussi trois séances de musique classique qu'il serait injuste de passer sous silence. A la seconde soirée, j'y ai entendu un quatuor de Fesca, plein de grâce et de mélodie, qui a été fort bien exécuté, surtout par M. Hermann, qui tenait la partie du premier violon. C'est Mme Mattmann, une artiste d'un talent sérieux et bien connu, qui exécutait la partie de piano aux séances de M. Lebouc. La Société des concerts du Conservatoire, celle des Jeunes Artistes, les séances de quatuors de MM. Alard et Franchomme, Maurin et Chevillard, Armingaud et Jacquard, celles de M. Lebouc et d'autres encore qui se tiennent dans des salons particuliers, prouvent surabondamment que le public parisien n'est pas aussi indifférent à la bonne et grande musique que voudraient le faire croire les compositeurs dédaignés dont il repousse les divagations. Oui, on comprend à Paris et l'on y apprécie les chefs-d'œuvre de Haendel, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Gluck, Rossini, Palestrina; mais on n'y admet pas encore la musique de l'avenir, qui n'aura cours en Europe que lorsque le goût syncrétique de la grande cité l'aura admise dans son panthéon. Que l'Allemagne se le tienne pour dit.

M. Vieuxtemps a passé l'hiver à Paris. Il a donné quatre séances de quatuors dans la salle Beethoven, passage de l'Opéra, qui ont été suivies par les artistes et les amateurs les plus distingués. On connaît le talent de M. Vieuxtemps; comme violoniste, il est de premier ordre. Il a la puissance du son, un admirable coup d'archet, un beau style toujours soutenu, une justesse irréprochable et une bravoure qu'aucune difficulté n'arrête. Ses compositions ne sont pas des arrangemens de virtuose, ce sont des œuvres méditées et bien écrites qui survivent à la fête du jour, et qui méritent l'estime des connaisseurs. Dans le quatuor, qui exige avant tout de l'égalité et de la soumission, M. Vieuxtemps nous a paru un peu trop prépondérant, ne s'occupant pas assez de ses partenaires, qui, à la vérité, lui étaient trop inférieurs. Il en est résulté que souvent le premier violon dominait plus que de raison, qu'il absorbait tout l'intérêt du morceau, et que l'harmonie des quatre parties disparaissait sous la sonorité et la bravoure du principal exécutant. C'est un défaut qui a été généralement remarqué, et que M. Vieuxtemps a dû s'entendre reprocher. Néanmoins le succès de l'artiste a été grand dans ces belles séances de quatuors, surtout dans l'exécution de la *Chaconne* de Bach, morceau piquant, où il faut autant de délicatesse dans la main gauche que de force et d'égalité dans les mouvemens de l'archet. Après les séances de quatuors, M. Vieuxtemps a donné aussi quatre grands concerts avec orchestre dans la salle Herz, qui ont été bien plus intéressans. A la première soirée, qui a eu lieu le 2 février, M. Vieuxtemps a exécuté son grand concerto en *ré mineur,* qui est une composition remarquable par l'élévation du style et par la manière dont l'artiste a traité la partie instrumentale. L'*andante religioso,* d'un sentiment profond, est suivi d'un *scherzo* très original, et le tout est couronné par une marche finale d'un beau caractère. M. Vieuxtemps a exécuté ce concerto avec une puissance de sonorité, une netteté et une assurance remarquables. Son succès a été immense et mérité dans les quatre concerts, tant comme virtuose que comme compositeur, et M. Vieuxtemps a pu, ainsi que M. Rubinstein les années précédentes, dédaigner le silence qu'ont gardé à son égard des écrivains jaloux qui ont perdu toute autorité sur l'opinion publique.

Après M. Vieuxtemps, l'artiste le plus distingué qui se soit fait entendre à Paris cette année, c'est M. Hans de Bulow, gendre de M. Liszt et fils d'un écrivain connu qui a figuré avec honneur dans la seconde école romantique venue après Herder, Schiller et Goethe. M. de Bulow est jeune, intrépide, très éclairé et fort confiant dans la musique de l'avenir. Il a reçu des conseils, je crois bien, de M. Richard Wagner, l'auteur fameux du *Lohengrin* et du *Tannhaüser,* ce qui n'empêche pas M. Hans de Bulow d'être un pianiste de talent, dont la réputation nous a paru justement acquise. Il a donné deux concerts dans la salle Pleyel, qui ont été suivis par un public d'élite dont Meyerbeer faisait partie. Au premier concert, M. de Bulow a exécuté d'une manière remarquable un concerto dans le style italien de Bach, qui nous a émerveillé. Cette musique, dont les principaux effets consistent dans le rhythme et dans l'harmonie, convient admirablement au talent sévère de M. de Bulow, qui a plus de force et de précision que de sentiment. C'est pourquoi il a été moins heureux dans quelques morceaux de Chopin, dont il n'a pas très bien compris le style ondoyant et divers, comme dit Mon-

taigne. Au second concert, M. de Bulow a joué successivement et avec un grand succès la sonate pour piano, opéra 101, de Beethoven, un prélude et une fugue de Bach, transcrits pour le piano par M. Liszt. L'artiste a été moins bien inspiré, ce nous semble, dans l'*andante-menuet et gigue* de Mozart, mais il a retrouvé tous ses avantages dans la *Promessa* de Rossini, fort bien arrangée pour le piano par M. Liszt. En somme, M. de Bulow n'a qu'à se féliciter de l'accueil qu'il a reçu du public parisien, qui a su apprécier un talent plein de vigueur, d'éclat et d'une singulière netteté d'accent.

M. Émile Prudent, qui, tous les deux ou trois ans, revient sur la brèche avec beaucoup d'intrépidité, a donné deux concerts dans la salle de M. Herz, où il a fait entendre plusieurs de ses agréables compositions, qu'il intitule des noms les plus pittoresques : *la Prairie, les Bois, le Printemps, le Chant du Ruisseau,* etc. C'est le pianiste élégant, quoique peu original, de la riche bourgeoisie française, qui se pique d'aimer la musique, mais qui n'est pas encore assez avancée pour comprendre la bonne. M. Prudent a été fort applaudi et fort choyé par son public ordinaire, dont il possède toutes les sympathies. M. Louis Lacombe, un autre pianiste français d'un talent réel, a donné aussi un concert dans la salle de M. Herz, où il a exécuté plusieurs de ses compositions, qui ne se distinguent pas précisément par la variété. Que manque-t-il à M. Lacombe pour atteindre le but où tendent ses efforts et ses travaux divers? Il lui manque l'étincelle, il n'a pas le rayon qui éclaire et vivifie l'artiste. Un pianiste français supérieur aux deux précédens, et qui n'a pas toute la réputation qu'il mérite, c'est M. George Mathias. Son exécution est admirable de délicatesse, de fini, de *brio,* et de précision sans efforts. Au concert qu'il a donné le 17 avril, M. Mathias a exécuté plusieurs morceaux de Chopin avec une grâce et une élégance dignes de la musique de ce maître exquis. M. Mathias, qui a fait de bonnes études sous la direction de M. Barbereau, un théoricien consommé, compose également des œuvres étendues et distinguées, qu'on voudrait plus originales. Si M. George Mathias se répandait davantage, il ne tarderait pas à être placé au premier rang des pianistes français. Que M. Mathias se garde d'imiter la sauvagerie dédaigneuse de M. Alkan aîné, ce maître des maîtres dans l'art du piano, dont il connaît tous les secrets, et qui cache sous une modestie exagérée un grand savoir.

Parmi les femmes artistes qui jouent excellemment du piano à Paris, nous devons citer d'abord Mme Szarvady (Wilhelmine Clauss). Elle a donné trois soirées musicales dans la salle Pleyel, où cette virtuose remarquable a fait briller les qualités de son beau talent, qui semble dédaigner la grâce pour la force, la poésie qui distinguait son jeu pour viser à la profondeur. Quel dommage de gâter ce que la nature avait si bien fait! Mlle Joséphine Martin, au contraire, est une pianiste française dans la bonne acception du terme. Son jeu brillant, facile, alerte, plein d'étincelles et d'esprit, ne s'en fait pas accroire, comme on dit, et va droit au but. Au concert qu'elle a donné cette année dans la salle Herz, Mlle Joséphine Martin a exécuté avec éclat le concerto de Beethoven en *mi bémol,* et plusieurs morceaux de sa composition, dont une *Danse syriaque,* avec orchestre, qui est une fantaisie piquante. Mlle Joséphine Martin possède ce qui est si rare : le diable au corps. Après le jeune Ketterer, cet enfant bien né dont nous avons déjà parlé, et qui joue

aussi du piano avec une précision étonnante, la série des concerts publics s'est terminée par celui qu'a donné M. Alexandre Boucher, le vétéran des violonistes et des prestidigitateurs. M. Alexandre Boucher est né dans la bonne ville de Paris en l'an 1770! Il a parcouru le monde, a vécu longtemps en Espagne, où il a connu le doux et admirable Boccherini, qui lui a donné des conseils. M. Boucher a été, sous l'empire et pendant la restauration, un violoniste éminemment fantaisiste, et à l'âge de *quatre-vingt-dix ans* il a conservé presque toute sa verve et son humour. Il a joué d'une manière encore étonnante un fragment d'un concerto de Viotti et surtout une sonate de Hummel pour piano et violon. On ne peut pas mieux finir une longue et brillante carrière.

Nous aurions bien d'autres concerts à citer encore, celui de M. Bessems, un artiste sérieux et honorable, celui de M. Hammer, qui s'essaie avec succès au rôle de chef d'orchestre; mais, comme dit le maître, il faut savoir se borner. Cependant il existe dans le monde des personnes modestes, des talens véritables, qui, craignant le grand jour et le bruit de la publicité, se contentent de l'approbation discrète d'un petit nombre d'amateurs d'élite : telle est par exemple Mlle Beaumetz, pianiste distinguée par la sobriété du goût et la délicatesse du sentiment. C'est aussi dans un salon du faubourg Saint-Germain que nous avons eu l'occasion d'entendre un opéra-comique en deux actes, *les Deux Princesses,* dont la musique fraîche, élégante et de bonne humeur, est de M. le comte d'Indy, un *dilettante* qui a des idées et du savoir. J'y ai particulièrement remarqué un charmant quatuor qui ferait honneur à un maître.

Un événement qui, sous tous les rapports, mérite d'être consigné dans ces annales des dernières fêtes musicales de Paris, c'est le grand festival qui a été donné au Palais de l'Industrie le 18 et le 20 mars par toutes les sociétés chorales de France. *Six mille* choristes, assure-t-on, appartenant la plupart aux classes ouvrières, se sont réunis sous la présidence d'un artiste infatigable, M. Eugène Delaporte, qui, depuis vingt ans, consacre tous ses efforts à cette propagande de la musique chorale. Je ne veux pas exagérer les résultats obtenus, car je ne me suis jamais fait beaucoup d'illusion sur la puissance de sonorité d'une masse d'instrumens ou de voix qui dépasse certaines limites; mais ce qu'il faut surtout voir et louer dans cette grande réunion d'hommes accourus de tous les points de la France, c'est la discipline morale qu'elle suppose, un signe de bon augure pour le rapprochement des différentes classes qui composent la société française. L'exécution pourtant de ces six mille voix, bien dirigées par M. Delaporte, n'a pas été indigne du public nombreux qui remplissait le vaste édifice des Champs-Élysées. Le septuor des *Huguenots* est le morceau qui a produit l'effet le plus saisissant, et les deux séances ont répondu suffisamment à l'attente de l'opinion publique. Il serait à désirer que l'autorité supérieure accordât plus que sa bienveillance à cette institution utile des sociétés orphéoniques, et qu'elle ne laissât pas sans récompense l'artiste plein de zèle et de courage qui en est l'organisateur, M. Eugène Delaporte.

La saison des concerts a été close d'une manière très brillante par la séance de musique vocale donnée par M. Duprez au bénéfice de la caisse de secours des anciens élèves de l'école de Choron. M. Duprez, qui est certai-

nement l'élève le plus remarquable sorti de l'école de musique classique fondée en 1816 par Choron, après avoir parcouru avec tant d'éclat la carrière de chanteur dramatique, M. Duprez a fondé à son tour une école spéciale de chant, où il propage avec ardeur les principes de la belle et grande méthode qui a fait sa réputation. Il a groupé autour de lui, rue Rochechouart, un nombre considérable de disciples et de charmantes voix de femmes surtout, qui, par la bonne tenue et le zèle qui les anime, m'ont rappelé les beaux jours de l'école de Choron, qui *ne m'a pas vu naître, mais où j'ai reçu la vie,* comme dit une vieille chanson. Secondé par Mme Duprez, qui donne à tout ce monde le ton de bonne compagnie qui la distingue, l'artiste éminent se livre à toute sa passion pour l'art qui a fait sa renommée, et dont il s'efforce de restaurer les grandes traditions. On peut sans doute reprocher quelquefois à M. Duprez de trop exiger de l'organe vocal, si fragile de sa nature, et de ne prétendre former que des maréchaux de France, en dédaignant ces détails de pur mécanisme qui soutiennent les faibles, contiennent les superbes et ramènent les égarés, selon la belle parole du psalmiste. M. Duprez ressemble un peu à ces grands capitaines qui aspirent à un but glorieux, sans s'inquiéter de tout ce qu'il en coûtera pour l'atteindre. Quoi qu'il en soit de ces critiques, dont nous nous faisons ici le rapporteur scrupuleux, les élèves de M. Duprez se distinguent de tous les autres par une qualité rare, qui est le style, par une articulation nette, hardie, et par une belle manière de phraser et d'accentuer la parole.

La séance que M. Duprez a donnée dans la salle de M. Herz, et à laquelle ont pris part cent dix élèves, était divisée en deux parties. Dans la première, nous avons entendu un psaume de Marcello, l'air attribué à Stradella, chanté avec sentiment par le fils de M. Duprez, à qui nous reprocherons pourtant de trop *remuer le menton,* au lieu de lier les sons au fond de la gorge; le charmant duo de Clari, qui a été rendu avec grâce et beaucoup d'élégance par Mlles Monrose et Marie Battu. M. Duprez a dit lui-même un cantique : *Grâce! grâce!* que Choron a composé pour lui en 1822, et dans ce morceau plein d'onction, l'artiste a su trouver de beaux accens. Dans la seconde partie, on a particulièrement applaudi l'air des *Diamans de la Couronne* de M. Auber, chanté par Mlle Marimon avec une bravoure remarquable; la cavatine de *Sémiramis : Bel raggio lusinghiero,* que Mlle Battu a dite avec éclat et d'une voix souple et mordante qui a produit un bel effet. La séance s'est terminée par l'*Inflammatus* du *Stabat* de Rossini, chanté par six voix de femme avec plus de sonorité et de puissance que de sentiment. Nous sommes peu curieux de pareils tours de force, qui n'ont qu'un mérite purement scolaire. Le public nombreux et choisi qui remplissait la salle a témoigné à M. Duprez la plus vive sympathie pour ses nobles et courageux efforts. L'année, comme on vient de le voir, a été bonne pour la musique classique, qui se répand et pénètre de plus en plus dans l'éducation des classes éclairées, et le public parisien, qui se compose après tout de l'élite de la société française, devient chaque jour plus digne du rôle qu'il remplit en Europe, celui de juge suprême dans les choses de l'art. P. SCUDO.

Souvenirs d'un Officier du 2e de Zouaves, 1 vol. in-18, chez Michel Levy, 1859.

Ce petit livre, d'un esprit tout militaire, est l'œuvre d'un soldat. Il est très simple d'accent et de forme, dénué de toute prétention, et cependant il vient au monde avec je ne sais quelle teinte de mélancolie héroïque et funèbre qu'il tient du moment même où il voit le jour, d'une douloureuse coïncidence. Le nom de l'auteur n'est point inscrit sur ces pages; hier encore c'était le nom d'un chef d'élite plein de vie et de force, aujourd'hui c'est le nom d'un mort. Ce zouave qui raconte ses souvenirs était, il n'y a que quelques jours, un des plus jeunes capitaines de notre armée, un homme formé et élevé au feu des dernières guerres d'Afrique et d'Orient : c'était le général Cler, tué l'un des premiers, presque au début de la guerre d'Italie, dans cette décisive et sanglante action qui a ouvert la Lombardie et les portes de Milan aux armées alliées. Le général Cler avait sans doute bien autre chose à faire depuis un mois qu'à s'occuper de littérature, même de littérature militaire. Ce petit livre, écrit dans un intervalle de repos, avant la nouvelle campagne, apparaît aujourd'hui comme une sorte de testament. On y voit un soldat actif, intrépide, plein d'ardeur pour son métier, élevé au grade de général pour actions de guerre à trente-huit ans et subitement frappé à mort dans toute sa virilité, à quarante-deux ans, au moment où il conduit ses bataillons. C'est la carrière de tant d'officiers dont la vie fut remplie d'actes d'une entraînante résolution, et qui se sont trouvés arrêtés tout à coup en face de l'avenir qui s'ouvrait devant eux. Le général Cler, lui aussi, était sorti des zouaves comme beaucoup de ces généraux qui sont aujourd'hui à la tête de nos divisons. Il avait été successivement lieutenant-colonel et colonel du 2e régiment de zouaves, et nul assurément n'avait plus de titres pour raconter l'histoire domestique de ce corps, qu'il avait conduit dans les plus chaudes mêlées de la guerre d'Orient.

Le mérite de ce petit livre n'est point de raconter de nouveau des scènes connues, ou d'être uniquement l'expression des souvenirs personnels d'un brillant soldat. C'est le journal du régiment depuis sa formation à travers tous les épisodes dont il fut l'acteur et souvent le héros, et ce journal, déjà marqué du sceau d'une douloureuse coïncidence, a de plus une opportunité singulière et émouvante en paraissant au moment même où de nouveaux combats viennent remettre en lumière tout ce qu'il y a d'énergie et de ressources dans ces soldats qui en un jour de gaieté se sont donné à eux-mêmes le surnom peu rassurant de *chacals*. Cette vaillante troupe des zouaves a une place à part dans notre organisation militaire. Elle n'est point précisément l'œuvre d'un décret administratif ajoutant un numéro de plus à notre armée; comme tout ce qui est vigoureux et destiné à devenir une force, elle est née en quelque sorte spontanément, sans qu'on y songeât, de toutes les nécessités de la guerre d'Afrique. Primitivement formée un peu au hasard, l'institution s'est développée d'elle-même. On pourrait dire que ces zouaves sont à quelques égards l'image de notre conquête africaine. Au premier moment, on ne savait trop encore ce qu'on ferait : on voulait tout au plus occuper le littoral; puis insensiblement nous avons eu un empire définitivement annexé à la France sur l'autre bord de la Méditerranée. Les

zouaves ont une histoire qui n'est pas très différente. Ils ne formaient d'abord qu'une troupe aventureuse toute locale, avec un notable mélange d'élémens indigènes. Peu à peu le corps a grandi, l'élément indigène a été rejeté: il n'est plus resté qu'une troupe toute française durcie à tous les périls et à toutes les fatigues; puis le jour est venu où l'unique régiment qui a existé pendant longtemps n'a plus suffi : avec le noyau primitif, on a formé trois régimens liés entre eux par les souvenirs, par le nom, par le costume, et gardant toujours cette physionomie originale et distincte dans les masses épaisses de l'infanterie française. Ces trois régimens, dont la création remonte à peine à quelques années, ont été depuis sept ans partout où il y a eu un combat, et chacun d'eux a déjà son histoire. Ils ont été décimés par le feu et par les maladies, ou plutôt ils ont été presque entièrement renouvelés; c'est toujours le même esprit, cet esprit traditionnel qui fait d'un régiment une sorte de famille guerrière groupée autour du drapeau.

Telle est l'histoire que raconte pour sa part l'auteur des *Souvenirs d'un Officier du 2e de Zouaves*. Ce que ces soldats sont capables de faire, on n'a qu'à le relire dans les récits du général Cler sur la campagne de Crimée. Ils n'ont pas du tout l'héroïsme sombre, comme on sait; ils se consolent par un mot de bien des fatigues et de bien des peines, toujours prêts à recommencer. Qu'on se souvienne surtout de cette terrible nuit du 23 au 24 février 1855, où deux bataillons de zouaves se précipitèrent sur les ouvrages russes pour les bouleverser, et dans l'obscurité la plus profonde livrèrent le plus effroyable combat. Le colonel Cler fut sur le point d'y rester; il se sauva presque miraculeusement, et en regagnant les tranchées françaises il se heurta contre des zouaves qui revenaient à la *charge*, quoique la retraite fût sonnée. « Où allez-vous? leur cria le colonel. — Ah! c'est vous, mon colonel, lui dirent ces braves gens; on nous avait dit que vous étiez pris, nous allions vous chercher, fût-ce au milieu de Sébastopol. » A la fin de la campagne, il ne restait plus que quelques détachemens de cette valeureuse troupe. Le général Cler raconte plus d'un épisode intéressant de ces scènes; il fait revivre en un mot ce régiment dont il fut le chef, avec son esprit, sa manière d'être, ses joviales façons et son héroïsme. Ces souvenirs s'effacent aujourd'hui devant des luttes nouvelles. Un fait curieux à remarquer dans ces actions de guerre qui se multiplient aussi bien que dans les récits du général Cler, c'est le caractère nouveau de notre armée, ce caractère qui peut se montrer d'une façon plus originale chez les zouaves, mais qui se retrouve partout, l'intelligence individuelle du soldat. Autrefois les armées étaient des masses mises en mouvement par des têtes intelligentes chargées de les conduire; aujourd'hui nos soldats marchent en quelque sorte d'eux-mêmes : ils concourent de leur esprit à l'action; ils pénètrent quelquefois le secret des mouvemens qu'on leur ordonne, et cette sorte d'intelligence critique vient en aide à l'entrain indomptable du courage au lieu de l'affaiblir. Le général Cler, dans ses récits, laisse bien voir ce caractère nouveau de notre armée, et dans cette bataille même où il a succombé, ses soldats ont montré une fois de plus ce que peut cette alliance de l'intelligence et de l'intrépidité chez des hommes conduits par des chefs vigoureux.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT ET UNIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXIXe ANNÉE.

MAI — JUIN 1859.

Livraison du 1er Mai.

ARMAND CARREL ET LES CONTROVERSES POLITIQUES AVANT ET APRÈS 1848, par M. ALBERT DE BROGLIE..... 5

LA CICOULANE, SCÈNES DE LA VIE DES LANDES, par M. EUGÈNE DUCOM..... ... 45

LA POÉSIE ET LES POÈTES CONTEMPORAINS EN ITALIE. — LES FORMISTES, LES COLORISTES, LA NOUVELLE ÉCOLE, par M. P. BRISSET..... 83

ÉPISODES DE LA VIE ANGLO-INDIENNE PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE. — I. — LES CAMPAGNES DU MAJOR HODSON, par M. E.-D. FORGUES..... 116

LITTÉRATURE ANGLAISE. — UN ROMAN DE LA VIE MONDAINE, *Guy Livingstone*, par M. ÉMILE MONTÉGUT..... 149

L'ÉCHELLE MOBILE ET LE COMMERCE DES CÉRÉALES, par M. MICHEL CHEVALIER, de l'Institut..... 175

DE L'ART ET DE LA CRITIQUE D'ART A PROPOS DE QUELQUES LIVRES RÉCENS, par M. HENRI DELABORDE..... 208

REVUE MUSICALE. — *Le Pardon de Ploërmel*, de M. G. Meyerbeer, par M. P. SCUDO..... 222

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE..... 233

ESSAIS ET NOTICES. — DE L'ABOLITION DU SERVAGE ET DE LA CULTURE EN RUSSIE, par M. L. DE LAVERGNE, de l'Institut..... 245

Livraison du 15 Mai.

POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE. — L'ALGÉRIE. — II. — L'IMMIGRATION ET LA COLONIE EN 1850, par M. JULES DUVAL..... 257

PICHICHIA, SCÈNES ET SOUVENIRS DE LA VIE TOSCANE, par M. A. DE METZ-NOBLAT. 301

LES PREMIERS AGES DE NOTRE PLANÈTE. — I. — LE NOYAU TERRESTRE, SA FORMATION SELON LA SCIENCE MODERNE, par M. ALFRED MAURY, de l'Institut..... 329

Des Principes de l'Éducation populaire dans la société américaine, par M. Auguste LAUGEL..... 349
Les Lapidaires de Septmoncel, une Tribu industrielle dans le Jura, par M. Armand AUDIGANNE..... 375
Écrivains et Publicistes modernes de la France. — Alexis de Tocqueville, par M. Louis de LOMÉNIE..... 402
Rachel, Histoire Lombarde de 1848, première partie, par Mme la princesse Christine Trivulce de BELGIOJOSO..... 429
Mme Elliott et ses Souvenirs sur la révolution, par M. le comte de JARNAC. 475
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 465
Essais et Notices. — *Les Aryas*, de M. Pictet, par M. Th. PAVIE..... 485
Revue Dramatique. — *La Seconde Jeunesse*, de M. Uchard etc., par M. LATAYE. 492

Livraison du 1er Juin.

L'Art Français au Salon de 1859, par M. Henri DELABORDE..... 497
Épisodes de la Vie Anglo-Indienne pendant la dernière guerre. — II. — La Fuite et les Aventures du juge Edwards, par M. E.-D. FORGUES..... 533
La Société d'Agriculture de Paris, son Histoire et ses Travaux, par M. Léonce de LAVERGNE, de l'Institut..... 573
Poètes modernes de l'Allemagne. — Henri de Kleist, sa Vie et ses Œuvres, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 604
Rachel, Histoire Lombarde de 1848, dernière partie, par Mme la princesse Christine Trivulce de BELGIOJOSO..... 641
Une Page de l'Histoire du Piémont. — Le Premier Roi de Sardaigne et la Politique de la maison de Savoie depuis 1713, par M. Charles de MAZADE. 689
La Guerre et les Intérêts Européens dans la Question Italienne, par M. Ch. de MAZADE..... 714
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 734
Revue Musicale. — *Abou-Hassan* de Weber, *l'Enlèvement du Sérail* de Mozart, etc., par M. P. SCUDO..... 744
Académie Française. — Réception de M. Jules Sandeau, par M. E. LATAYE.. 749

Livraison du 15 Juin.

Scènes historiques. — La Fronde a Bordeaux, première partie, par M. Victor COUSIN, de l'Académie Française..... 753
L'Oncle César, première partie, par Mme Charles REYBAUD..... 789
Les Héros de la Grèce moderne. — II. — Marc Botzaris, par M. YEMENIZ, consul de Grèce..... 833
Le Roman réaliste en Angleterre, *Adam Bede*, par M. Émile MONTÉGUT... 867
Les Premiers Ages de notre Planète. — II. — L'Apparition de la Vie sur le Globe, par M. Alfred MAURY, de l'Institut..... 898
Études d'Économie Forestière. — Les Forêts et l'Agriculture, par M. J. CLAVÉ..... 923
Le Roi Odoacre, Patrice d'Italie, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut.... 948
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire..... 980
Revue Musicale. — Les Concerts de la Saison, par M. P. SCUDO..... 996

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

340

375

402

429
475
465
485
402

407

533

573

604

641

689

714
734

744
749

753
789

833
867

898

923
948
980
996